

NGUYỄN ĐÔNG A

SAÏGON
SOUS
LES
COUCHES
DE
SAÏGON
VOLUME 2

NGUYỄN ĐÔNG A

SAÏGON SOUS LES COUCHES DE SAÏGON

VOLUME 2

ESSAIS – RECHERCHES

ÉDITIONS KHƠI DÒNG

OUVERTURE DU VOLUME 2

En ouverture de ce deuxième tome, je voudrais revenir sur un mot : « palimpseste ». Au Moyen Âge, le parchemin, fait de peau de mouton ou de chèvre, coûtait si cher que les moines grattaient souvent les anciens textes pour pouvoir écrire par-dessus. Plus tard, en littérature comme dans les arts, le terme en est venu à désigner un objet, un lieu ou une œuvre où plusieurs couches d'histoire et de sens se superposent.

C'est ainsi que je conçois le principe qui traverse les deux tomes de Saïgon sous les strates de Saïgon. Le titre lui-même suggère une ville faite de passés successifs, une ville où le neuf n'efface jamais tout à fait l'ancien, mais vient se poser sur lui, le remplacer en partie, avant d'être à son tour réécrit. Dans les quatre-vingts essais qui composent l'ensemble, presque chaque réalité urbaine est envisagée dans ce mouvement incessant.

Après avoir lu le manuscrit de ce deuxième tome, un ami appartenant au monde de la recherche m'a dit qu'il y voyait « un vaste travail d'étude consacré à la géographie locale, à l'histoire administrative et à l'ethnologie urbaine de la grande région de Gia Định et de Saïgon », mais revêtu des habits de l'essai littéraire. Je ne sais pas si cette définition est tout à fait juste. Une chose, en revanche, est certaine : cette alliance entre recherche et littérature est un choix délibéré. Je voudrais que l'émotion serve de fil conducteur, qu'elle permette à un savoir historique, parfois naturellement aride, d'atteindre le lecteur sans raideur, un peu comme une pincée de sucre adoucit l'amertume d'un remède sans lui ôter ses vertus.

Ainsi, même si l'on isolait la seule part « littéraire » du livre, le lecteur y reconnaîtrait encore une voix empreinte de lyrisme et de nostalgie.

« Je me suis souvent dit que si Saïgon possède une âme, une présence presque charnelle, elle le doit pour beaucoup à tous ces canaux et arroyos qui la sillonnent comme des veines sous la peau. »

Cette image de la ville conçue comme un organisme vivant revient d'un texte à l'autre. La ville a des veines, une mémoire, des blessures, et même cette faculté étrange de se guérir elle-même. Pourtant, derrière l'émotion, je veille toujours à maintenir un socle documentaire suffisamment solide pour que l'écriture ne se laisse pas entièrement emporter par la nostalgie.

Le fil de pensée qui traverse les quarante-deux essais de ce deuxième tome reste celui de la mémoire des lieux. Je voudrais conduire peu à peu le lecteur vers cette idée : un nom de lieu peut parfois durer plus longtemps qu'un bâtiment, qu'un pouvoir politique, voire qu'une existence humaine tout entière. Je ne présente pourtant pas cette idée comme une thèse abstraite. Elle se dessine progressivement à travers des cas très concrets : Văn Thánh, l'ancienne gare routière Pétrus Ký, Hàng Xanh, la Pagode des Artistes... Chaque nom devient ainsi un fragment de témoignage qui éclaire un peu davantage les liens entre les êtres humains, leur mémoire et la terre où ils ont vécu.

Certains thèmes reviennent donc plusieurs fois au fil du livre. Je ne considère pourtant pas ces retours comme de simples répétitions. J'y vois plutôt quelque chose qui ressemble à un refrain : chaque fois qu'un thème réapparaît

à travers une matière différente, son sens s'élargit. Des essais qui, à première vue, peuvent sembler indépendants les uns des autres sont en réalité reliés par un courant souterrain. Couche après couche, ils construisent la pensée d'ensemble du volume.

Dans mon écriture, j'aime également partir d'un détail minuscule pour ouvrir sur une histoire beaucoup plus vaste. Dans le texte consacré à Landmark 81, au lieu de reprendre uniquement les données architecturales que tout le monde connaît, je m'attarde sur le prix des loyers commerciaux et sur le nombre de dossiers en attente pour louer un local. De là surgit une autre question : quel écart existe-t-il entre la valeur symbolique d'un lieu et le pouvoir d'achat réel de ceux qui le fréquentent ?

Dans l'essai consacré au canal Xuyên Tâm, des chiffres tels que « quelque 1 600 foyers... » ou « 40 % des eaux usées de tout l'arrondissement de Bình Thạnh » finissent eux aussi par conduire à une interrogation autrement essentielle :

« Le canal peut renaître. Mais ces plus de mille six cents familles, où iront-elles dériver demain ? »

C'est également ainsi que je souhaite regarder le développement urbain. Je ne nie pas le changement, loin de là, et je ne voudrais surtout pas transformer Saïgon en une image entièrement peinte aux couleurs de la nostalgie. Mais derrière un nouveau pont, derrière un quartier neuf ou un canal réaménagé, il y a toujours des destins humains. La véritable question n'est donc pas seulement de savoir à quelle vitesse la ville se transforme. Il faut encore se demander comment cette transformation s'opère, et qui en paie le prix.

L'espace du deuxième tome est lui aussi organisé selon cette logique. Si le premier partait des arrondissements centraux avant de s'ouvrir progressivement vers l'est et l'ouest, celui-ci revient d'abord vers les anciennes terres de Gia Định, Bình Thạnh, Phú Nhuận, Gò Vấp, puis Tân Bình et Hóc Môn, avant de s'étendre vers les deux extrémités, au sud et au nord, Nhà Bè, Cần Giò và Củ Chi. La structure ressemble aux cercles que fait une pierre jetée dans l'eau : l'ancien Gia Định occupe le centre, puis l'espace de la ville s'élargit, cercle après cercle, au fil du temps.

J'accorde davantage d'attention aux territoires que l'urbanisme a longtemps laissés de côté. Le quatrième arrondissement en offre un exemple révélateur. Depuis l'époque française jusqu'aux plans élaborés sous l'ancienne République du Việt Nam, la croissance urbaine fut surtout orientée vers le nord, le nord-est, l'ouest et le nord-ouest, tandis que le sud resta longtemps en marge.

J'ai écrit un jour :

« Quand personne ne se soucie d'une terre, il faut bien qu'elle trouve toute seule une manière de vivre et de pousser, à sa façon, un peu sauvage. »

La pauvreté et les fléaux sociaux d'un quartier ne peuvent donc pas être réduits à une prétendue nature des gens qui y vivent. Derrière eux se cache souvent une longue histoire d'inégalités dans l'accès aux possibilités, aux infrastructures et aux politiques publiques. C'est pourquoi cette phrase :

« Être pauvre, c'est parfois le lot que la vie vous a donné, ce n'est ni un crime ni une faute »,

n'est pas seulement une exclamation. Elle traduit aussi une manière de regarder les êtres humains face aux préjugés qui, depuis trop longtemps, collent à certains territoires.

Les derniers essais consacrés à Cần Giò vont dans le même sens. D'« îlot silencieux », le lieu se retrouve aujourd'hui face à d'immenses projets d'investissement et à la possibilité de devenir une nouvelle porte économique de la métropole. Mais c'est précisément à ce moment-là qu'une autre question se pose : après toutes ces transformations, que restera-t-il de la limpidité, de l'innocence presque intacte de Cần Giò ?

C'est sur cette interrogation que je voudrais achever le livre, davantage comme une note suspendue que comme un chant triomphal célébrant le développement.

Dans mon traitement des sources historiques, j'essaie de rester prudent. Je ne cherche pas à forcer les faits pour les faire entrer dans une réponse unique. Lorsque j'évoque l'origine du nom Bảy Hiền, par exemple, je présente côte à côte deux versions différentes avant de m'arrêter sur cette remarque :

« Une légende populaire n'a pas vraiment besoin d'avoir raison ou tort. Il lui suffit de continuer à vivre dans la bouche des hommes. »

La valeur d'une légende ne réside pas toujours dans la possibilité de la vérifier absolument, mais dans la manière dont elle a vécu dans la mémoire collective.

De même, lorsque j'écris sur l'insurrection de Lê Văn Khôi et sur Mả Ngự, je confronte plusieurs hypothèses avant de livrer ma propre réflexion. Je ne veux pas que

l'auteur se place dans la position de celui qui saurait tout. Face aux histoires du passé, la démarche la plus honnête consiste peut-être simplement à présenter ce qui subsiste, à confronter les traces entre elles, puis à reconnaître franchement ce qu'il nous est encore impossible d'affirmer avec certitude.

Mais au-delà des noms de lieux, des questions d'urbanisme ou du traitement des sources, il me semble qu'un fil moral traverse assez nettement ce deuxième tome : la manière dont une ville traite les plus vulnérables constitue sans doute la mesure la plus fiable de son degré de civilisation.

Dans mon texte consacré à la cité résidentielle de Thanh Đa, j'écrivais déjà que le développement d'une grande métropole ne se mesure pas au nombre de tours qu'elle parvient à dresser vers le ciel, mais à la manière dont elle traite « ces hommes et ces femmes qui ont autrefois façonné l'âme d'un coin de rue, d'un canal, d'une péninsule ».

Cette idée prend corps dans des histoires très différentes : cet homme qui, pendant seize ans, a veillé silencieusement sur la Pagode des Artistes alors qu'il n'avait avec ceux qui y reposent « aucun lien de sang, aucune parenté » ; le vénérable Ngô Chân Tử, qui accueillit autrefois des centaines de réfugiés de guerre à la pagode Hoàng Pháp ; ou encore Lê Văn Duyệt qui, après tant d'injustices subies, continue d'être honoré par plusieurs générations de Vietnamiens, qu'ils soient d'origine vietnamienne ou chinoise.

Ces êtres me font penser que la mémoire d'une ville ne réside pas uniquement dans les édifices encore debout.

Elle demeure aussi dans la compassion qui, un jour, a existé entre les hommes.

Dans les deux derniers essais sur Cần Giò, je suis allé un peu plus loin encore en imaginant un dialogue avec « l'âme ancienne » qui habite une sépulture en jarre. Je sais qu'un tel procédé peut amener le lecteur à s'interroger sur la frontière entre recherche et fiction. Mais il s'agit, après tout, d'essais littéraires. Tant que l'imagination repose sur une documentation fondée et qu'elle permet au lecteur de sentir le passé plus proche de lui, je crois que l'expérience mérite d'être tentée.

Et puis, après tout, pourquoi ne pas essayer ?

Avec davantage de recul, je me suis aperçu qu'une autre démarche traverse les deux volumes, une démarche assez proche de ce que l'on pourrait appeler la « phénoménologie du lieu ». Un espace ne devient véritablement un lieu que lorsque des êtres humains y vivent, le ressentent et lui confèrent une mémoire et un sens. Cette pensée n'est pas très éloignée de la géographie humaniste de Yi-Fu Tuan, mais je n'ai aucune envie de l'exprimer dans un langage académique. Ce qui m'importe davantage, c'est que le lecteur puisse sentir qu'une rue, un canal ou un simple nom n'existent pas seulement sur une carte. Ils vivent aussi dans l'expérience, les sentiments et la mémoire des hommes.

Ainsi, Saïgon sous les strates de Saïgon, tome 2, n'est pas simplement un recueil d'histoires consacrées à une ville disparue. Je voudrais regarder le présent depuis le passé, partir des noms de lieux pour aller vers les hommes, de l'urbanisme pour aller vers la justice, puis des

transformations matérielles pour réfléchir à l'endurance de la mémoire.

S'il est une chose que je voudrais préserver jusqu'à la dernière page, c'est cet équilibre entre un regard respectueux des sources historiques et une écriture encore capable de frémir devant les destins humains que l'Histoire a laissés au bord du chemin.

Une ville peut grandir. Les rues peuvent changer de nom. Les bâtiments, eux aussi, finiront un jour par disparaître.

Mais un lieu ne meurt véritablement que lorsqu'il ne reste plus personne pour se souvenir de lui.

C'est ainsi que je regarde Saïgon.

C'est ainsi que j'écris sur elle.

Quant à la manière dont ce livre sera reçu, elle appartient désormais au lecteur.

Je vous le confie avec tout mon respect.

Nguyễn Đông A



Photo : canal Xuyen Tam

AVANT-PROPOS

Lorsque je retourne vers les lieux d'autrefois, il m'arrive, au beau milieu de la nuit, de rester seul devant une page de manuscrit encore inachevée. Je tape quelques lignes, la lampe de bureau répand sa lumière jaune sur les mots, et soudain il me semble entendre, très loin, dans la ruelle, la voix d'un marchand ambulant qui lance son appel.

Ces voix-là, les Saïgonnais ne les entendent presque plus aujourd'hui.

Parfois, elles n'existent plus que dans ma mémoire. Dehors, il y a davantage de voitures, davantage de lumières, et les gens sont bien plus pressés qu'autrefois. Pourtant, cet appel imaginaire me tire irrésistiblement en arrière. Et je me surprends alors à me demander : sous le

béton, sous l'asphalte où nous posons aujourd'hui nos pas, combien reste-t-il de couches de terre, de vies humaines, d'histoires englouties auxquelles presque personne ne songe plus à se retourner ?

Dans le premier tome, j'avais emmené le lecteur autour du cœur de la ville. Le Premier arrondissement, le Troisième, puis le Cinquième, le Huitième, Bình Tân, Bình Chánh, Thủ Đức, un peu comme si nous nous étions placés au milieu du marché Bến Thành pour regarder dans toutes les directions.

Avec ce deuxième tome, je change de cap.

Je retourne vers la vieille souche d'une terre qui porta autrefois le nom de Gia Định, là où se trouve le mausolée de Lê Văn Duyệt, où subsistent les toits des anciens đình, où certains noms de marchés suffisent à faire remonter l'odeur de la vase fraîche et celle de la fumée des cuisines. De là, seulement, je reprends la route vers Hóc Môn et Củ Chi, où la terre rouge conserve encore les traces de ceux qui partirent ouvrir le pays. Puis je redescends vers Nhà Bè et Cần Giỏi, imprégnés de sel et de vent marin.

Les quarante-deux textes de ce deuxième tome ne suivent ni une chronologie bien sage ni l'ordre administratif d'une carte.

J'écris plutôt comme quelqu'un qui flâne dans un marché aux puces : quelque chose accroche mon regard, je m'arrête, je l'examine, je pose deux ou trois questions, puis je viens vous raconter ce que j'ai trouvé. Tantôt il s'agit d'un pont qui se tient là depuis un siècle ; tantôt d'une rue qui a changé cinq ou sept fois de nom alors que les habitants continuent obstinément à l'appeler par son ancien

nom ; tantôt simplement du toit d'un vieux đình dont plus personne ne sait vraiment à quelle époque il fut construit.

Les histoires d'une terre n'ont pas forcément besoin d'être racontées dans l'ordre pour être belles.

Il arrive même qu'en les racontant à rebours, de biais, en suivant le fil capricieux d'une association d'idées, on en aperçoive mieux l'âme.

Alors, en lisant ce livre, n'attendez pas de moi des verdicts.

Je ne suis qu'un homme avec son vieux téléphone, dont je me sers pour écrire et prendre des photos. Je m'arrête dans ces coins de rue devant lesquels tout le monde passe sans vraiment les regarder. Je pose des questions sur des noms que chacun prononce machinalement, alors que leur origine s'efface peu à peu. Puis je note ce que j'ai trouvé, j'y ajoute quelques pensées personnelles, et cette petite mélancolie d'un homme qui éprouve de la tendresse, et un peu de peine aussi, devant une ville en train de changer.

Maintenant, venez.

Prenez votre temps et marchez avec moi.

La route est encore longue.

Et les histoires de cette terre, elles, ne finissent jamais.

Essai 1

BÌNH THẠNH, TERRE ANCIENNE, ÂME D'AUTREFOIS, VISAGE D'AUJOURD'HUI

Me voilà revenu à Bình Thạnh. Autrefois, c'est ici que se trouvait le chef-lieu de la province de Gia Định, le véritable cœur administratif de tout un pan du Sud. Voilà pourquoi, où que j'aille dans cet arrondissement, je tombe toujours sur quelque trace d'histoire, dissimulée sous le toit moussu d'une maison communale, dans les habitudes d'un vieux marché ou au fond d'une petite ruelle que le béton n'a pas encore eu le temps d'engloutir. Et pourtant, il a suffi de se retourner un instant pour que Bình Thạnh ait déjà changé de peau. Les tours se sont dressées les unes contre les autres, les gens sont arrivés de partout par foules entières, et toute cette terre s'est métamorphosée à une vitesse qui laisse songeur.

UN NOM NÉ DE DEUX ANCIENNES TERRES

J'aime la manière dont on a nommé cet arrondissement. On a tout simplement pris les premiers mots de deux anciennes communes, Bình Hòa et Thạnh Mỹ Tây, et on les a réunis pour former Bình Thạnh. Rien de plus simple, en apparence. Mais derrière ce nom se cache toute une histoire de fusion, une sorte de mariage entre deux territoires qui portaient autrefois en eux la prospérité des faubourgs de l'ancien Gia Định. Il y avait là le vénérable et sacré mausolée de Lăng Ông Bà Chiểu, tout un lacs de canaux et de petits cours d'eau serpentant entre les hameaux, et la presqu'île de Thanh Đa, presque coupée du

reste du monde, avec son air de campagne paisible posé au beau milieu d'une ville bruyante.

En juin 1976, l'arrondissement de Bình Thạnh naquit officiellement de cette union. Puis, près d'un demi-siècle plus tard, en 2025, lorsque le pays passa au modèle d'administration locale à deux niveaux, Bình Thạnh fut à son tour dissous pour renaître sous la forme de cinq nouveaux quartiers administratifs : Gia Định, Thạnh Mỹ Tây, Bình Quới, Bình Thạnh et Bình Lợi Trung. La vie d'une terre ressemble au fond à celle d'un être humain. On se rassemble, on se sépare, puis on se réunit à nouveau, au gré des remous du monde. Seule l'âme profonde du lieu demeure, attachée à la terre.

DES ANCIENS HAMEAUX AUX EMPREINTES DE TANT DE DYNASTIES

Si je remonte plus loin encore dans le temps, j'arrive à l'époque où cette région portait les noms de cinq petits villages : Bình Hòa, Bình Lợi Trung, Thạnh Đa, Phú Mỹ et Bình Quới Tây, relevant du tổng de Bình Trị, district de Bình Dương, préfecture de Tân Bình, région de Phiên An, comme l'a consigné Trịnh Hoài Đức dans le Gia Định thành thông chí. En 1836, le tổng de Bình Trị fut à son tour divisé, et les villages furent répartis entre Bình Trị Thượng et Bình Trị Hạ.

Puis les Français arrivèrent, et les noms se mirent à changer à une cadence folle. Le territoire passa de la circonscription de Saïgon à celle de Bình Hòa, puis, pour éviter toute confusion avec Biên Hòa, fut rebaptisé Gia Định, avant de devenir la province de Gia Định, dont le chef-lieu fut installé dans le village même de Bình Hòa. En 1911, le territoire de Bình Thạnh fut rattaché à l'arrondissement de

Gò Vấp. Pendant une courte période, en 1944, il appartient encore à la toute nouvelle province de Tân Bình, mais celle-ci fut dissoute dès l'année suivante, et le territoire revint à Gò Vấp comme auparavant. Sous la République du Viêt Nam, la commune de Bình Hòa conserva son statut de chef-lieu de la province de Gia Định jusqu'en 1975, alors même que le siège administratif de Gò Vấp se trouvait ailleurs.

En lisant tout cela, je n'ai pu m'empêcher de sourire. Une même terre qui change tant de fois de nom, d'autorité, de statut administratif, et pourtant, dessous, la vie des gens continue de couler sans interruption. C'est bien cela, finalement, qui vaut davantage que toutes les frontières tracées sur des papiers officiels.

DEUX RIVES, DES EAUX, TOUT UN PAYS DE MÉMOIRE

Bình Thạnh se situe au nord du centre-ville. Le fleuve de Saïgon l'enserme à l'est et au nord, le canal Nhiêu Lộc – Thị Nghè marque au sud sa limite avec le 1^{er} arrondissement, tandis qu'à l'ouest il touche Phú Nhuận et Gò Vấp. Sur un peu plus de vingt kilomètres carrés, sa population a frôlé à certains moments le demi-million d'habitants.

Mais ce que j'aime le plus reste le vieux réseau de canaux d'autrefois : Thị Nghè, Cầu Bông, Văn Thánh, Thanh Đa, Hố Tàu, Thủ Tắc... Rien qu'à entendre ces noms, on croit déjà sentir la vase fraîche et entendre les pagaies battre l'eau. Jadis, les habitants se déplaçaient surtout en barques et en sampans, franchissant des ponts de fer jetés sommairement au-dessus des cours d'eau. La presque-île de Thanh Đa ressemblait encore à un îlot isolé,

avec son marché, et même des porcheries accolées aux maisons. Une simplicité presque irréaliste aujourd'hui.

Le béton a désormais recouvert la plupart des petits canaux. Pourtant, je suis certain que, dans la mémoire des vieux habitants de Bình Thạnh, le murmure de l'eau d'autrefois revient encore, par instants, quand le vent tourne.

QUARANTE ANNÉES DE MÉTAMORPHOSE

Le carrefour de Hàng Xanh, autrefois presque désert, est aujourd'hui l'une des portes d'entrée les plus encombrées de la ville. Le gracieux pont Bình Lợi d'antan s'est mué en un ouvrage imposant, avec quatre voies dans chaque sens. Tân Cảng – Ba Son, où les navires se pressaient autrefois, a laissé place au somptueux Vinhomes Central Park, dominé par Landmark 81, la plus haute tour du pays.

L'économie a suivi le même mouvement. Aux rizières, à l'élevage et à la pêche des premiers temps sont venus s'ajouter, sous la colonisation française, l'artisanat et le commerce. Après 1975, l'industrie, les services et le tourisme ont pris le dessus, tandis que l'agriculture s'est presque entièrement effacée, réduite à une toute petite portion du tableau.

Aujourd'hui, debout au milieu des rues de Bình Thạnh, je pense à ce qui fut et à ce qui est devenu, avec un pincement au cœur. Je regrette cette rusticité simple qui disparaît à mesure que l'urbanisation avance. Mais ainsi va la vie. Une ville moderne prend forme, non pas à partir du néant, mais au-dessus de couches successives de culture

déposées par des générations d'habitants venus du Nord, du Centre et du Sud, chacun apportant ses coutumes, ses croyances, sa manière de vivre, jusqu'à composer ensemble ce Bình Thạnh à la fois ancien et contemporain.

LES VIEILLES HABITUDES QUI DEMEURENT AU CŒUR DE LA VILLE

En parcourant Bình Thạnh, je retrouve partout les signes d'un monde disparu. Le Lăng Ông, dédié au commandant de gauche Lê Văn Duyệt, demeure solennel et ancestral. Le marché de Bà Chiểu, toujours affairé, retient le passant. La vieille citadelle de Gia Định se tient silencieuse au milieu du vacarme urbain. Le site touristique de Bình Quới recrée le paysage des campagnes du Sud aux temps du défrichement, offrant à ceux que la ville étourdit encore un endroit où retrouver un peu de l'odeur des plaines et des champs. Les ponts Thị Nghè, Cầu Bông, Bình Lợi, Sài Gòn continuent, jour après jour, de porter les foules d'une rive à l'autre.

Je me retourne encore une fois vers l'horizon, où Landmark 81 se dresse de toute sa hauteur. Cette terre a traversé tant de changements de noms, de fusions et de dissolutions, et pourtant elle grandit toujours, silencieusement, comme un fleuve qui ne remonte jamais son cours. Je comprends alors que ce qui fait vraiment un lieu, ce sont les générations d'hommes et de femmes qui y ont vécu, ceux qui ont lié leur chair et leur sang à chaque parcelle de cette terre.

Si Saïgon possède une âme, une présence presque charnelle, elle le doit en grande partie à tous ces canaux et petits cours d'eau qui courent sous sa peau comme un

réseau de veines. Bình Thạnh est ainsi. Partout, de l'eau, des ponts, et chaque courant emporte avec lui un morceau d'histoire, un fragment de destinée humaine. Trois noms surtout me viennent à l'esprit, parmi les plus grands, les plus familiers aux habitants de Bình Thạnh : Nhiêu Lộc – Thị Nghè, le canal de Thanh Đa et Xuyên Tâm. Trois cours d'eau, trois destins, trois façons pour les hommes de vivre avec l'eau.

NHIÊU LỘC – THỊ NGHÈ : UN CANAL QUI PORTE EN LUI PLUS D'UN SIÈCLE DE NOMS

En feuilletant de vieux livres achetés sur les trottoirs de Saïgon, j'ai découvert que le nom de Nhiêu Lộc – Thị Nghè, aujourd'hui si familier, s'est en réalité construit sur plusieurs strates de noms légués par les générations.

Le Gia Định thành thông chí rapporte que ce cours d'eau porta autrefois le nom de rivière Bình Trị, tandis que le peuple l'appelait couramment Bà Nghè. Une histoire raconte que la fille d'un haut mandarin chargé d'une mission impériale, Nguyễn Thị Khánh, que les habitants surnommaient Bà Nghè, fit construire un pont au-dessus du canal afin de faciliter les déplacements. On donna son nom au pont, puis, peu à peu, le cours d'eau lui-même finit par hériter de cette appellation.

Mais le Đại Nam nhất thống chí raconte une autre version : la jeune femme aurait porté le nom de Thị Nghi et aurait été la fille du commandant Nguyễn Cửu Vân. Trương Vĩnh Ký et Huỳnh Tịnh Của, eux aussi, fournirent chacun leur propre explication. Au bout du compte, les vieilles histoires ne sont jamais racontées tout à fait de la même manière.

Et c'est précisément cela qui me plaît. Les histoires d'une terre n'ont pas forcément besoin d'être aussi nettes que de l'encre noire sur du papier blanc. Si elles ont survécu si longtemps, c'est justement parce que l'un les a racontées à l'autre, parce qu'elles sont passées des anciens aux plus jeunes. Chaque récit bouge un peu, se déplace, s'altère peut-être, mais son âme reste entière. Une légende populaire n'a nul besoin d'un notaire : tant qu'on s'en souvient, tant qu'on la raconte, elle vit.

Vers le milieu du XIX^e siècle, le nom Bà Nghè devint peu à peu Thị Nghè, sans que l'on puisse dire avec certitude comment ni pourquoi. Plus tard, la partie amont fut appelée Nhiêu Lộc. On explique que « Nhiêu » serait lié à un titre de fonction sous les Nguyễn, tandis que « Lộc » serait associé au nom d'une personne. Pendant un temps, le canal porta encore le nom de Trương Minh Giảng.

Les noms se sont succédé, couche après couche. Mais ce qui me laisse surtout rêveur, c'est l'aspect qu'avait autrefois ce canal. On raconte qu'il fut un temps où l'eau était claire, où les poissons-serpents et les perches frétilaient dans le courant, où les petites crevettes se déplaçaient en bancs. Au soir, les riverains venaient cueillir le liseron d'eau, jeter une ligne, laver du linge. Saïgon, que les générations suivantes n'imaginent plus qu'en rues et en façades, possédait donc elle aussi son petit bout de rivière à l'allure de campagne.

Et cela donne des regrets. Les anciens noms, on peut encore les retrouver dans les livres. Les vieilles histoires, quelqu'un peut toujours les raconter. Mais la transparence de l'eau d'alors, le temps, lui, n'a pas su nous la garder.

Aujourd'hui, Nhiêu Lộc – Thị Nghè s'étire sur près de neuf kilomètres. Le canal se glisse depuis l'amont à travers plusieurs quartiers d'habitation, descend vers Bình Thạnh, franchit les ponts familiers avant de rejoindre le fleuve de Saïgon. Sur ses deux rives courent les rues Hoàng Sa et Trường Sa, bordées d'arbres. Chaque fin d'après-midi, on y marche, on y fait son jogging. La nuit venue, les restaurants s'allument, les véhicules passent sans relâche.

En regardant ce paysage, je pense parfois au rạch Bà Nghè, à la rivière Bình Trị, puis à Nhiêu Lộc, Thị Nghè, Trương Minh Giảng... Un seul cours d'eau, et tant de noms sur le dos. Chaque nom appartient à une époque, et derrière chaque époque se tient une génération d'hommes et de femmes qui ont vécu, travaillé, peiné, puis disparu des deux rives.

L'eau continue de couler, les noms continuent de changer.

Au fond, une ville est faite de la même manière. Certaines choses que l'on croit disparues ne font que changer de nom pour rester parmi nous. Et d'autres conservent leur nom intact, alors que les anciens visages et les anciens paysages, eux, sont devenus introuvables.

LE CANAL DE THANH ĐA : UN COUP DE PIOCHE À TRAVERS UNE PRESQU'ÎLE, ET UNE INQUIÉTUDE QUI COUVE SOUS LES DIGUES

Thanh Đa raconte une tout autre histoire.

Si Nhiêu Lộc – Thị Nghè est un cours d'eau naturel sur lequel le temps a déposé plusieurs couches de noms, le

canal de Thanh Đa, lui, est né de la main de l'homme. Entre 1895 et 1897 environ, les Français firent creuser un canal à travers cette région dans un but on ne peut plus pratique : raccourcir d'environ douze kilomètres la navigation sur le fleuve de Saïgon. Un simple coup de pelle pour économiser un détour aux bateaux, mais un geste qui changea entièrement la géographie de la région.

Une fois le canal ouvert, Bình Quới – Thanh Đa se retrouva presque séparé de la terre ferme, formant une presqu'île enveloppée par les méandres du fleuve de Saïgon. Le lieu acquit ainsi une physionomie très particulière : tout près du centre, mais presque en dehors de la ville, verdoyant, poétique, paisible. Seulement, cet isolement avait aussi son prix et apportait son lot d'inconvénients.

Avant le creusement du canal, ces terres appartenaient à d'anciens villages comme Thanh Đa et Bình Quới Tây. Dès le milieu du XVIII^e siècle, la grande route impériale reliant Phiên Trấn à Trấn Biên traversait déjà la région. Après le creusement du canal, le pont de Thanh Đa fut construit pour relier à nouveau le secteur au monde extérieur. Plus d'un siècle plus tard, un nouveau pont fut édifié et mis en service afin de répondre aux besoins croissants de circulation de la ville.

Mais ce qui attire le plus mon attention, c'est que Thanh Đa semble avoir un lien tout particulier avec les... rêves. Dès 1927, on imaginait déjà faire de cette zone un vaste espace vert. Dans les années 1960, un projet de complexe de loisirs et de divertissement de plusieurs centaines d'hectares vit le jour. Bien des années plus tard, on continua de rêver à des quartiers écologiques en bord de fleuve. Tous ces rêves sont beaux sur le papier.

Seulement, Thanh Đa semble plus habitué à être l'objet des rêves des hommes qu'à les voir véritablement se réaliser jusqu'au bout.

Pendant que les grands projets restent enfermés dans les dossiers, ce qui se passe littéralement sous les pieds des habitants a de quoi inquiéter davantage. Ces dernières années, plusieurs portions de digue le long du canal ont subi des affaissements et des fissures, menaçant routes et habitations. On a maintes fois parlé de consolidations et de réparations, mais les habitants attendent encore. Thanh Đa vit ainsi avec un paradoxe qui ne cesse de m'occuper l'esprit.

À la surface, il y a des arbres, des jardins, de petites routes et une étendue d'eau tellement vaste qu'il arrive qu'on ne se sente plus du tout au cœur d'une grande métropole. C'est d'ailleurs pour cette paix rare que les gens viennent à Thanh Đa. Et pourtant, sous les digues, une inquiétude sourde demeure. Cette terre presque entièrement encerclée par l'eau doit à cette eau sa beauté, mais aussi, parfois, sa fragilité.

Il y a plus d'un siècle, on creusa ce canal uniquement pour épargner un détour aux bateaux. Personne, sans doute, n'imaginait alors que ce coup de pioche laisserait jusqu'à aujourd'hui une géographie aussi singulière, ni que, génération après génération, les hommes continueraient à y dessiner de vastes projets.

Voilà pourquoi Thanh Đa me donne toujours l'impression d'être un rêve de Saïgon qui ne se serait jamais complètement réveillé. C'est beau, vert, tout proche et pourtant lointain. On a voulu tant de fois transformer cette terre, mais elle garde encore ses anciennes parcelles, ses

berges, ses projets inachevés et cette inquiétude tapie sous les digues. La beauté et la précarité ne s'excluent pas toujours. Une terre, comme une vie humaine, plus elle porte en elle de grands rêves, plus elle connaît aussi des passages où il faut apprendre à vivre au bord du vide.

XUYỀN TÂM : UN COURS D'EAU NOIR QUI PORTE QUARANTE POUR CENT DES EAUX USÉES D'UN ARRONDISSEMENT

Si Nhiêu Lộc est l'histoire d'un beau passé que l'on raconte encore, et Thanh Đa celle d'attentes demeurées inachevées, Xuyên Tâm est sans doute la plus douloureuse des trois.

Ce canal, long de près de neuf kilomètres, relie Nhiêu Lộc – Thị Nghè à la rivière Vàm Thuật, en traversant les quartiers de Gia Định, Bình Thạnh, Bình Lợi Trung et An Nhơn. Il porte sur son dos tout un réseau de petits bras d'eau enchevêtrés, aux limites incertaines : Cầu Bông, Cầu Sơn, Bà Láng, rạch Lăng...

Avant 1990, l'eau était encore claire. On s'y baignait, on y nageait, on y puisait directement l'eau nécessaire à la vie quotidienne. Puis les habitants affluèrent. Les maisons s'agrandirent en empiétant peu à peu sur le canal. Les ordures, les carcasses d'animaux et les déchets domestiques y furent déversés sans relâche. L'eau devint noire, fétide, au point que le lieu finit par être désigné sans détour comme « le canal le plus pollué de la ville ».

Les chiffres font mal : environ 1 600 familles vivent directement au bord du canal. Ce réseau reçoit jusqu'à 40 % des eaux usées de tout Bình Thạnh, soit quelque 40 000

mètres cubes par jour, sans traitement préalable. Mouches, moustiques, rats prolifèrent, et les maladies suivent.

Le projet de réhabilitation a été approuvé avec un budget total supérieur à 17 000 milliards de đồng, dont près de 14 000 milliards rien que pour les indemnisations et le relogement. Ces chiffres, à eux seuls, disent l'ampleur du bouleversement. Plus de deux mille cas d'expropriation sont concernés, avec des maisons partiellement démolies ou des familles contraintes de partir entièrement. Au début du mois de mai 2026, seuls 49 % des terrains avaient effectivement été libérés et remis au chantier, de manière encore morcelée, sans continuité, ce qui ne cesse de compliquer les travaux.

Et pourtant, j'y vois encore vaciller quelque chose qui ressemble à de l'espoir. Le long de la rue Bùì Hữu Nghĩa, dans le quartier de Gia Định, à la fin du mois de juin, des centaines de maisons de fortune avaient déjà été démontées. Les pieux de bambou et de bois qui soutenaient autrefois les habitations sur pilotis apparaissent désormais nus dans le lit du canal. On aurait dit les ossements d'une époque de misère enfin mis à découvert.

Un jour, cet endroit deviendra un parc, une voie élargie, un espace public. Je m'imagine alors ce canal noir redevenu clair comme au temps où l'on pouvait y puiser de l'eau sans crainte et jeter une ligne sans redouter la maladie. Cette pensée m'allège un peu.

Car au fond, un canal n'est jamais seulement de l'eau qui traverse une terre. Il reflète aussi très exactement la manière dont les hommes traitent l'endroit où ils vivent. Propre ou sale, préservé ou abandonné, tout finit par apparaître à la surface. L'eau ne sait rien cacher.

Et puis une autre pensée me serre le cœur. Le canal pourra renaître, soit. Mais les plus de mille six cents familles qui vivaient là, où iront-elles dériver ensuite ? Tout le monde souhaite le changement et la modernité. Mais le prix de ce progrès, au bout du compte, qui le paiera ?



Photo : Landmark 81

Essai 2

DES VIEUX PONTS AU TOIT DE SAÏGON

Dans mes souvenirs, Bình Thạnh n'est pas seulement un arrondissement posé au bord du fleuve de Saïgon. C'est tout un réseau de ponts qui se croisent et s'entrecroisent, chacun portant sur son dos des milliers de

passages, des milliers de souvenirs des habitants de l'ancien Saïgon – Gia Định.

Mais dès que je pense aux ponts, c'est d'abord le pont de Saïgon qui me revient. Sans doute parce que c'est celui que j'ai le plus souvent traversé, chaque fois que je partais pour Vũng Tàu, tantôt brinquebalé dans un autocar, tantôt filant à moto, avec le vent frais du fleuve en plein visage.

Le pont de Saïgon, que l'on appelait avant 1975 pont de Tân Cảng, franchit le fleuve de Saïgon et relie la rue Điện Biên Phủ, du côté de Thạnh Mỹ Tây, à l'avenue Võ Nguyên Giáp, vers An Khánh. Avant l'ouverture du tunnel de Thủ Thiêm, c'était le passage presque obligé pour tous ceux qui arrivaient du Centre ou du Nord et voulaient entrer dans le cœur de la ville.

Sa construction fut assurée par Johnson Drake and Piper à partir de 1958 et ne s'acheva qu'en 1961. Près d'un kilomètre de longueur, trente-deux travées, dont trois totalisant plus de 267 mètres. Puis le pont, comme les êtres humains, s'est mis à vieillir. Il fallut le réparer en 1995, puis en 1996. En 1998, une rénovation de grande ampleur fut entreprise grâce à une aide française. Le tablier, jusque-là large de moins de vingt mètres, fut porté à vingt-quatre mètres, avec une capacité permettant le passage de véhicules de trente-deux tonnes.

En 2002, la rue Nguyễn Hữu Cánh relia directement la tête du pont au centre-ville. En 2011, Freyssinet Vietnam intervint à nouveau pour renforcer l'ouvrage, depuis les éléments en béton jusqu'aux joints de dilatation, afin qu'il puisse supporter les charges prévues par les normes internationales sans limitation particulière. Puis, en 2012, on

construisit en aval le pont de Saïgon 2, parallèle au premier et lui aussi long de près d'un kilomètre, pour soulager son aîné, qui portait déjà les habitants de Saïgon au-dessus du fleuve depuis plus d'un demi-siècle.

La nuit, quand je traverse en voiture, il m'arrive souvent de me retourner. Je vois les lumières du pont de Saïgon trembler sur l'eau noire et, sans trop savoir pourquoi, quelque chose se serre un peu en moi. Un pont ne parle pas, mais celui-là connaît par cœur les pas de générations entières. Il connaît aussi les départs, les séparations, les retours de ceux qui ont passé leur vie loin de chez eux.

CẦU BÔNG, L'EMPREINTE DU PASSÉ ENCORE POSÉE SUR L'EAU

Après le pont de Saïgon, j'ai envie de parler de ponts plus modestes, enfouis au cœur de la ville, mais portant pourtant tout un livre d'histoire de l'ancienne terre de Gia Định.

Cầu Bông est de ceux-là. Il franchit le canal Nhiêu Lộc – Thị Nghè et relie la rue Đinh Tiên Hoàng, dans le 1^{er} arrondissement, à la rue Lê Văn Duyệt, du côté de Bình Thạnh. Son origine remonte au XVIII^e siècle. Les textes indiquent clairement une première construction en 1771, à l'époque où régnaient encore les seigneurs Nguyễn.

Au début, on l'appelait pont Cao Miên, parce qu'un vice-roi khmer, alors réfugié dans la région de Bến Nghé, aurait demandé qu'un pont soit construit pour faciliter la traversée de la rivière. Puis, comme toujours, les années changèrent les choses. Le commandant Lê Văn Duyệt fit

aménager à proximité un beau jardin fleuri, et le pont prit le nom de pont Hoa. Ensuite, en raison du tabou frappant le nom de Hồ Thị Hoa, mère de l'empereur Thiệu Trị, la prononciation se déforma et devint pont Huê. Enfin, comme dans le Sud on dit volontiers bông pour parler des fleurs, le nom de Cầu Bông finit par s'imposer et ne bougea plus.

L'écrivain Sơn Nam en donnait une explication beaucoup plus simple : autrefois, racontait-il, on cultivait beaucoup de fleurs et de plantes ornementales au pied du pont, d'où son nom. Une version tout aussi agréable à entendre.

Cầu Bông n'était pas grand, à peine plus de cinquante mètres à l'époque, mais il constituait une véritable artère reliant la ville de Saïgon à la province de Gia Định. En parcourant moins d'un kilomètre, on arrivait déjà au secteur du Lăng Ông et au marché de Bà Chiểu.

Le pont connu lui aussi bien des vicissitudes, s'effondrant puis renaissant je ne sais combien de fois. En 2013, l'ancien ouvrage, âgé de plus d'un demi-siècle, était tellement dégradé que la ville décida de le reconstruire. Le nouveau pont fut ouvert à la circulation en 2014 : quatre-vingt-quatre mètres de long, trois travées, un passage réservé aux piétons, et même de véritables terre-pleins fleuris.

Autrefois, les habitants de Gia Định qui allaient travailler à Saïgon, voir un spectacle, se promener au Jardin botanique et zoologique ou simplement sortir manger devaient tous franchir Cầu Bông. Le nom du pont finit même par se glisser dans une petite chanson parodique que les enfants reprenaient en riant : « Qui marche sur Cầu Bông tombe dans la rivière... »

Graham Greene, dans *Un Américain bien tranquille*, évoqua lui aussi un assassinat au pied du pont, devenant à sa manière un témoin étranger, discret mais attentif, de l'histoire de Saïgon.

Aujourd'hui, le week-end, les Saïgonnais aiment encore se retrouver près de la pente de Cầu Bông pour manger un bol de bánh canh au crabe. Ce n'est pas donné, de cinquante ou soixante-dix mille đồng jusqu'à cent mille et plus selon la taille du crabe, mais les tables ne désemplissent pas.

Un pont vieux de plus de deux cents ans, qui sans avoir fondamentalement changé d'identité continue de porter les passants, les plaisirs ordinaires de la table et même, au passage, un morceau de littérature mondiale... N'est-ce pas là une grâce assez rare pour un lieu ?

LE PONT THỊ NGHÈ, NÉ DU PONT DE BOIS D'UNE ÉPOUSE

Si l'histoire de Cầu Bông ressemble à une succession de changements de noms provoqués par les usages et les tabous de la cour, celle du pont Thị Nghè commence par une histoire bien plus humaine, presque une histoire d'amour.

Au début du XVIII^e siècle, Nguyễn Thị Khánh, fille du haut mandarin Nguyễn Cửu Vân, dépensa son propre argent pour mettre en valeur des terres jusque-là incultes et fit construire un pont de bois au-dessus du canal qui marquait la frontière entre la ville de Saïgon et la province de Gia Định.

Pourquoi ? Tout simplement pour faciliter les déplacements de son mari, un secrétaire que les gens appelaient respectueusement ông Nghè, afin qu'il puisse se rendre plus aisément à Saïgon pour travailler.

Les habitants, touchés par elle, se mirent à l'appeler Bà Nghè. Avec le temps, son nom s'attacha au canal, au marché et au pont. Trịnh Hoài Đức rapporta lui aussi cette histoire dans le Gia Định thành thông chí, expliquant en substance que, puisqu'elle avait fait construire un pont au-dessus du cours d'eau, on en vint à parler du pont Bà Nghè et même de la rivière Bà Nghè.

On ne sait trop comment, mais vers le milieu du XIXe siècle, Bà Nghè se transforma dans l'usage en Thị Nghè. Et le nom est resté jusqu'à aujourd'hui.

Le pont fut restauré en 1838, puis entièrement reconstruit en béton armé en 1970. Il dépassait les cent mètres de long, mesurait dix-sept mètres cinquante de large, avec un terre-plein séparant quatre voies de circulation.

Reliant la rue Nguyễn Thị Minh Khai, dans le 1er arrondissement, à Xô Viết Nghệ Tĩnh, du côté de Bình Thạnh, le pont Thị Nghè fut le témoin d'une région qui comptait parmi les plus prospères de toute la Cochinchine. Rien qu'en 1837, le bureau des taxes de Thị Nghè encaissa plus de treize mille ligatures, une somme considérable pour l'époque.

Il y avait autrefois ici des rizières impériales, un autel consacré aux divinités du Sol et des Moissons, un temple Văn Thánh dédié à Confucius, ainsi que l'une des plus anciennes imprimeries de Saïgon, celle de Nguyễn Văn Viêt.

Le canal de Thị Nghè abritait également autrefois des chantiers où l'on construisait des navires de guerre pour les armées des seigneurs Nguyễn. Ils disparurent avec la citadelle de Gia Định lorsque les Français la prirent en 1859.

À l'époque, le gouverneur militaire Võ Duy Ninh défendit la citadelle, mais celle-ci tomba au bout de deux jours seulement, abandonnant aux assaillants suffisamment d'armes, de munitions et de vivres pour approvisionner quelque dix mille soldats durant une année entière.

La petite rue Võ Duy Ninh, à Thị Nghè aujourd'hui, porte justement son nom en souvenir de ce fonctionnaire qui choisit de mourir après la perte de la citadelle.

Pendant les deux guerres, Thị Nghè resta un nom brûlant, souvent présent dans les journaux, théâtre de nombreux combats sanglants en raison de sa proximité immédiate avec les centres du pouvoir.

La nuit, le pont Thị Nghè revêt une obscurité presque mystérieuse, bien plus silencieuse que l'agitation du jour. Pourtant, lorsque les lumières de la ville s'allument, le quartier s'anime aussi d'une autre vie nocturne, celle d'une « rue rouge » qui n'a rien de glorieux.

Cela serre le cœur, d'une certaine manière. Un pont né autrefois de la tendresse d'une épouse pour son mari doit aujourd'hui abriter sous son regard tant d'existences précaires, tant de destins incertains au milieu de la nuit.

Mais c'est peut-être là le sort de bien des ponts de Saïgon – Gia Định. Ils naissent d'un geste humain, grandissent avec une terre, puis finissent par porter sur leurs épaules toutes les variations de la vie, les belles comme les moins belles. Ils ne peuvent pas choisir. Ils

restent simplement là, reliant silencieusement les deux rives, comme de vieux témoins qui n'auraient jamais le droit de se reposer.

LE TOIT DE SÀI GÒN

Ce jour-là, j'avais passé des heures à traîner dans Saïgon. Mes pieds avançaient quelque part tandis que mon esprit vagabondait ailleurs, sans direction précise. Et puis, sans trop savoir comment, je me suis retrouvé devant Landmark 81.

Je n'y étais entré avec aucun grand projet. Juste par curiosité, pour jeter un coup d'œil. Puis le démon de la curiosité a pris le dessus et je suis monté jusqu'au 81^e étage, tout en haut de la tour.

Là-haut, le vent soufflait à pleins poumons. La ville, sous mes pieds, était devenue minuscule, semblable à une maquette que quelqu'un aurait posée là pour jouer. C'est là que j'ai vraiment ressenti à quel point l'homme paraît petit face aux choses immenses qu'il a pourtant lui-même construites.

Pour accéder au Skyview, il faut acheter son billet au niveau B1, près de la boutique Adidas, franchir le contrôle de sécurité, puis prendre un ascenseur à grande vitesse qui file directement au 79^e étage. Ensuite, on rejoint les 80^e et 81^e étages par les escaliers ou l'escalator.

En semaine, le billet coûte de deux à trois cent mille đồng environ, tandis que le week-end le tarif adulte peut grimper jusqu'à cinq cent mille. Là-haut, je regarde Bitexco, qui fut jadis la plus grande fierté verticale de Saïgon. À

présent, elle paraît presque petite, perdue parmi une forêt d'immeubles.

À cet instant, il y a quelque chose d'étrangement mêlé en moi, de la fierté et un petit pincement. Tous les sommets, un jour ou l'autre, finissent par être dépassés. Ce n'est qu'une question de temps.

La tour se trouve au 720A Điện Biên Phủ, dans l'arrondissement de Bình Thạnh, au cœur du complexe urbain Vinhomes Central Park, avec une façade tournée vers le poétique fleuve de Saïgon.

Son architecture a été conçue par le cabinet britannique Atkins, qui avait déjà participé à bien des gratte-ciel de Dubaï, notamment au célèbre Burj Al Arab. Pourtant, pour Landmark 81, l'inspiration choisie est on ne peut plus vietnamienne : une gerbe de bambous.

Tout le monde connaît le bambou. Pris isolément, chaque chaume paraît mince et fragile. Rassemblés, ils deviennent force et solidarité. Landmark 81 reprend cette idée : trente-six volumes de hauteurs différentes sont regroupés suivant une matrice de six sur six, le plus haut se trouvant au centre, comme une gerbe de bambous dressée dans le ciel.

La surface totale atteint 241 000 mètres carrés. Quatre-vingt-un étages, comme son nom l'indique. La flèche culmine à 461,2 mètres. Plus tard, une antenne de 8,3 mètres fut installée au sommet afin d'assurer la diffusion de la télévision numérique dans tout Saïgon, portant l'ensemble à près de 470 mètres.

Du sol, en levant la tête vers elle, je n'y vois pas seulement du béton et de l'acier. J'y vois comme une

déclaration silencieuse de l'identité vietnamienne au milieu d'une forêt de tours largement inspirées des modèles occidentaux.

Les travaux commencèrent le 13 décembre 2014. Puis, étage après étage, la tour se mit à pousser dans le ciel.

En octobre 2017, le bâtiment avait atteint le 69e étage, à 270 mètres, dépassant Bitexco pour devenir le plus haut édifice de la ville. En janvier 2018, la structure principale était pour l'essentiel terminée, seul le sommet restant encore à achever. En avril de la même année, la dernière partie de la flèche fut installée, donnant enfin à la tour sa silhouette complète.

Au total, après exactement 1 461 jours de travaux, Landmark 81 fut officiellement inaugurée le 26 juillet 2018.

Près d'un an plus tard, en avril 2019, la plateforme d'observation Skyview ouvrit ses portes. Elle était alors la plus haute d'Asie du Sud-Est.

Puis, en septembre 2022, l'hôtel Autograph Collection ouvrit entre les 47e et 71e étages, avec plus de deux cents chambres luxueuses.

Un grand ouvrage ressemble finalement beaucoup à une vie humaine. Il y a les années d'accumulation silencieuse, puis un jour tout éclot au grand jour. Rien d'important n'apparaît véritablement de nulle part.

UNE VILLE DRESSÉE À LA VERTICALE

À l'intérieur de la tour se cache tout un monde miniature, empilé étage après étage à la verticale. Les niveaux B2 et B3 servent de parking. Du B1 au troisième étage se trouvent le centre commercial, les salles de cinéma, la patinoire et la salle de sport. Le quatrième étage est réservé aux résidents, avec piscine, spa et bar en plein air. Le cinquième accueille un lounge de standard cinq étoiles.

Du sixième au quarantième étage se déploient près de neuf cents appartements avec services haut de gamme, dont des sky villas ouvertes sur les quatre horizons. Du 41e au 77e étage se trouve l'hôtel Vinpearl cinq étoiles, avec notamment une suite présidentielle de près de mille mètres carrés offrant une vue à trois cent soixante degrés sur la ville.

Plus haut encore se dispersent restaurants, bars et salons à cigares, chacun avec un nom évoquant le luxe : Truffle, Ice and Spice, Blank Lounge, Ussina, Miwaku. Tout en haut, entre les 79e et 81e étages, se trouve l'observatoire.

Mettre autant de fonctions différentes à l'intérieur d'un seul pilier dressé vers le ciel, c'est tout de même une drôle d'idée. On dirait que l'on a voulu comprimer une ville entière à l'intérieur d'un gigantesque tube de bambou. Mais il faut y être allé pour comprendre que l'éclat extérieur ne s'accompagne pas toujours d'une véritable effervescence à l'intérieur.

Les loyers des surfaces commerciales du socle tournent actuellement autour de cinquante à soixante dollars par mètre carré et par mois. Une petite boutique de

quatorze mètres carrés approche déjà les vingt millions de đồng mensuels. À de tels prix, les acheteurs que l'on croise sont surtout des visiteurs japonais, coréens ou indiens. Les Saïgonnais, eux, viennent davantage pour se distraire, patiner, voir un film, manger avec leur famille, plutôt que pour dépenser dans des boutiques dont les prix semblent parfois suspendus au ciel aussi haut que la tour elle-même.

Même les salles de cinéma, j'ai remarqué, sont étonnamment vides. Et pourtant, aucun local commercial ou presque n'est disponible. Environ cent trente dossiers seraient en attente. Qu'un locataire quitte les lieux et quelqu'un d'autre est aussitôt prêt à prendre sa place.

C'est un paradoxe assez curieux : beaucoup de gens veulent louer là où relativement peu de gens viennent acheter. Comme si la valeur de Landmark 81 tenait davantage au prestige du nom, au symbole, qu'à la puissance réelle de la consommation. Être très haut ne signifie pas ne rien porter sur ses épaules.

La rue Nguyễn Hữu Cánh, au pied de la tour, se retrouve aujourd'hui complètement saturée aux heures de pointe. Les voitures et les motos s'y entassent jusqu'à ne plus bouger. Tous les services du secteur appartiennent au haut de gamme, depuis les frais de gestion jusqu'aux loyers, ce qui rend les lieux difficilement accessibles aux personnes disposant d'un revenu ordinaire.

Le modèle des appartements officetel convient surtout à ceux qui travaillent sur place ou exercent une activité commerciale de courte durée. Quant à la propriété à long terme, elle demeure soumise à certaines restrictions,

de sorte que quiconque souhaite investir doit examiner avec soin le cadre juridique avant de sortir son argent.

Les jours fériés et les week-ends, les foules affluent parfois en masse, au point que les halls commerciaux et les parkings se retrouvent eux aussi débordés. Landmark 81 ressemble finalement à une métaphore de Saïgon elle-même. Brillante, ambitieuse, toujours lancée vers le haut, mais gardant derrière tout cet éclat ses silences, ses maladresses et ses difficultés profondément ordinaires.

La plus haute tour du pays ne se mesure pas seulement en mètres. Elle se mesure aussi à la manière dont les gens vivent, se serrent les uns contre les autres et gagnent leur vie chaque jour à ses pieds. La beauté d'un symbole ne tient pas seulement à sa hauteur, mais à sa capacité à conserver encore quelque chose du souffle des hommes au milieu de tant d'étages de béton inanimé.



Photo : carrefour de Hàng Xanh

Essai 3

CES HORLOGES QUI NE MARCHENT PLUS

HÀNG XANH, LÀ OÙ LE TEMPS RESTAIT AUTREFOIS DEBOUT AU MILIEU DU CARREFOUR

Voilà plusieurs dizaines d'années que j'ai quitté mon pays natal, et pourtant Bình Thạnh, Saïgon, continuent de me suivre partout. Certains après-midi, assis seul à l'autre bout du monde, sans raison particulière, je vois soudain surgir dans ma tête un coin de rue, un pont, une gare routière, un carrefour familial. Le souvenir de cette terre flotte toujours quelque part en moi comme une fumée, tantôt nette, tantôt diffuse, mais jamais tout à fait dissipée. Le Bình Thạnh de cette époque accueillait tant de gens venus des quatre coins du pays. On y arrivait pour gagner sa vie, on s'y installait, puis un beau jour on s'apercevait qu'on s'était attaché à cette terre sans même savoir depuis quand. C'était aussi cela, le tempérament des vieux Saïgonnais, généreux, francs, entiers, larges d'esprit, parlant sans détour. Quand ils aimaient quelqu'un, ils l'aimaient pour de bon. Et cette ville, elle aussi, savait retenir les gens par l'affection.

Dans la mémoire de beaucoup, le carrefour de Hàng Xanh est l'un des symboles de Saïgon. À en croire les anciens, le nom exact aurait dû être Hàng Sanh. Jadis, cette région était couverte de sanh, une espèce de ficus de la famille des Moracées, plantés en rangs serrés, si bien que les habitants avaient pris l'habitude d'appeler l'endroit Hàng Sanh, « la rangée de sanh ». Puis la prononciation s'est transformée avec le temps, jusqu'à devenir Hàng Xanh. À force, ce nom s'est installé dans les mémoires avec

l'évidence tranquille des choses qui semblent avoir toujours existé.

Autrefois, au milieu du carrefour, se dressait une grande horloge publique. Presque tous ceux qui passaient par là levaient les yeux vers elle. Quand je vivais encore à Saïgon, il m'arrivait souvent de m'asseoir dans un petit café des environs et de regarder, derrière la vitre, les véhicules se croiser et s'entremêler à l'heure de la sortie des bureaux, serrés les uns contre les autres comme les fils d'un métier à tisser. À la nuit tombée, Hàng Xanh prenait un tout autre visage. Les lampadaires s'allumaient, de petites carrioles de café restaient éveillées avec la ville, on entendait les vendeurs de maïs bouilli, les marchands ambulants, les masseurs de rue qui hélaient les passants. Des accents du Nord, du Centre et du Sud se mêlaient en un brouhaha qui n'appartenait qu'à Saïgon. Lorsque je m'attardais un peu trop, je relevais les yeux vers l'horloge pour savoir quand rentrer. Aujourd'hui seulement, je comprends qu'il existe des choses que l'on considère comme parfaitement ordinaires tant qu'elles sont encore là, et dont on ne mesure la place dans notre vie qu'une fois disparues.

Depuis Hàng Xanh, en bifurquant vers Bình Thạnh, on empruntait alors des rues encore peu fréquentées comme Ung Văn Khiêm, D1 ou D2. La nuit, la circulation se raréfiait jusqu'à presque disparaître. Il restait de grandes zones d'ombre sur les bas-côtés, et des rangées d'arbres immobiles dans le vent. Personne n'aurait imaginé qu'en quelques décennies à peine tout changerait aussi vite. Les restaurants et les commerces se sont serrés les uns contre les autres, les lumières se sont prolongées jusque tard dans la nuit, les véhicules n'ont plus cessé de circuler, comme si la ville avait oublié comment dormir. Puis, sous la pression croissante du trafic, l'ancien rond-point fut supprimé, et un

viaduc d'acier vint trancher le ciel au-dessus du carrefour. L'horloge disparut. Le rond-point aussi.

Chaque fois que je repasse par là, je ressens encore une sorte de stupeur. Les immeubles ont poussé les uns contre les autres, les enseignes lumineuses clignotent, les restaurants où l'on boit, les karaokés et les commerces se disputent chaque parcelle, balayant presque complètement le calme et le léger romantisme du Hàng Xanh d'autrefois. Aujourd'hui, dans cette ville, lorsqu'on veut encore voir une horloge publique, on pense surtout au rond-point Nguyễn Bình Khiêm ou à celui d'An Dương Vương, devant le marché An Đông. Ailleurs, bien des carrefours n'ont plus pour repère que quelque monument silencieux planté au milieu du flot des véhicules. Peu de portes d'entrée de Saïgon ont possédé le charme singulier de Hàng Xanh, ce carrefour longtemps associé à une horloge qui ne vit désormais plus que dans les souvenirs.

À proprement parler, Hàng Xanh est le croisement de la rue Điện Biên Phủ, qui rejoint la Xa lộ Hà Nội, et de la rue Xô Viết Nghệ Tĩnh, qui conduit à la route nationale 13. C'est l'un des principaux nœuds de circulation de Bình Thạnh, la porte par laquelle les flux venant de l'Est et du Centre du pays gagnent le cœur de la ville. À partir d'ici, quatre directions s'ouvrent vers Thị Nghè, Đa Kao, le pont Bình Triệu et le pont de Saïgon. Le viaduc mesure 390 mètres de long et 16 mètres de large, avec quatre voies ouvertes aux voitures, autobus et motos. Et pourtant, chose étrange, on a construit le viaduc, mais les embouteillages, eux, sont restés. Les années passent, et le casse-tête de la circulation à Hàng Xanh demeure une préoccupation pour les habitants comme pour toute la ville.

L'horloge du carrefour a disparu depuis longtemps. Pourtant je me dis souvent qu'il existe des horloges dont les aiguilles se sont arrêtées, dont même le cadran a disparu, mais dont le temps continue malgré tout de s'écouler silencieusement au fond des hommes. Elles ne mesurent plus les heures. Elles mesurent la longueur de la nostalgie. Et plus on s'éloigne, plus on entend nettement leur tic-tac au fond de soi.

VĂN THÁNH, DEUX MOTS RESTÉS APRÈS LA DISPARITION D'UN TEMPLE

Quand je parle de Văn Thánh, j'ai toujours l'impression de prononcer le nom d'une vieille connaissance. À Bình Thạnh, ces deux mots apparaissent partout, dans le nom d'une gare routière, d'un marché, d'un canal, d'un pont, d'un parc de loisirs. Ils nous sont devenus si familiers que beaucoup imaginent qu'il s'agit du nom ancestral de tout un quartier. En réalité, tout a commencé par un temple qui n'existe plus.

Selon le Đại Nam Nhất Thống Chí – Lục Tỉnh Nam Việt, compilé par le Bureau impérial des annales de la dynastie Nguyễn, le temple Văn Thánh fut construit lors de la cinquième année du règne de Minh Mệnh, en 1824, dans le village de Phú Mỹ, district de Bình Dương, à l'est de la citadelle de Gia Định. On y vénérât Confucius et les anciens sages de la tradition lettrée, et le lieu constituait alors l'un des symboles du savoir dans le Sud.

À partir de ce temple, les deux mots Văn Thánh entrèrent peu à peu dans la vie quotidienne, jusqu'à s'enraciner dans tout le paysage alentour. Gare routière de Văn Thánh, marché de Văn Thánh, canal de Văn Thánh,

pont de Văn Thánh, parc de Văn Thánh... Comme si le nom d'un sanctuaire disparu depuis très longtemps n'avait jamais pu se résoudre à partir et avait trouvé sa propre manière de rester à Bình Thạnh.

Avant 1994, le terrain situé au 561A Điện Biên Phủ, dans l'ancien quartier 25, accueillait la gare routière de Văn Thánh, desservant notamment les lignes vers l'Est et le Centre. Puis, en 1994, on construisit sur l'emplacement même de l'ancienne gare le marché de Văn Thánh, qui comptait alors parmi les marchés assez importants de Saïgon.

La ville change trop vite. Un peu plus de dix ans plus tard, le marché ferma, et le terrain fut confié à un investisseur. Aujourd'hui, c'est Pearl Plaza qui se dresse à cet endroit, avec ses trente-deux étages au-dessus du sol et quatre niveaux souterrains, illuminant tout un pan du ciel. De l'ancienne gare et du vieux marché, il ne reste presque rien. Mais le nom de Văn Thánh demeure. Il subsiste dans celui de deux ponts qui franchissent le canal du même nom, dans la manière dont les habitants indiquent un chemin, dans la mémoire de ceux qui sont passés par là.

Le canal de Văn Thánh appartient lui aussi à cette histoire. Long de plus de 2 300 mètres et large d'environ 45 mètres, il rejoint à une extrémité le rạch Cầu Sơn et, à l'autre, le rạch Thị Nghè. Comme beaucoup de canaux de Saïgon, il a connu la pollution, les empiètements et le rétrécissement progressif de son lit. Aujourd'hui, sur un tronçon proche du fleuve de Saïgon, on construit un pont destiné à la ligne de métro Bến Thành – Suối Tiên. Une nouvelle couche de temps vient recouvrir l'ancienne. La ville continue d'aller de l'avant, tandis que les souvenirs restent silencieusement derrière elle.

Deux ponts portent aujourd'hui le nom de Văn Thánh. L'un se trouve sur Điện Biên Phủ, dans l'ancien quartier 25, l'autre sur Nguyễn Hữu Cánh, dans l'ancien quartier 22, et une bonne distance les sépare. Quant au parc de loisirs de Văn Thánh, qui s'étend sur plus de sept hectares, dont deux hectares de plan d'eau, il demeure l'un des rares poumons verts au milieu de la ville dense, un endroit où certains viennent simplement pour respirer un peu moins vite dans une existence qui ne cesse de courir.

Mais pourquoi ce nom, Văn Thánh ? Pour répondre, il faut remonter beaucoup plus loin. Le premier Văn Miếu du pays fut édifié à Thăng Long en 1070, sous le règne de Lý Thánh Tông. En 1808, l'empereur Gia Long fit construire à Huế un temple de Văn Thánh ainsi que le Quốc Tử Giám, puis ordonna l'édification de sanctuaires de ce type dans les régions réputées pour leurs traditions d'étude à travers le pays.

Ce qui est intéressant, c'est que la dynastie Nguyễn n'appelait pas les lieux consacrés à Confucius Văn Miếu, comme dans le Nord, mais Văn Thánh miếu, probablement pour insister sur le fait qu'ils étaient dédiés au « saint » de la voie des lettres, c'est-à-dire Confucius. À Gia Định, le temple de Văn Thánh, construit en 1824, occupait un ensemble assez vaste. À côté du sanctuaire principal se trouvait notamment le temple Khải Thánh, sur le côté droit. Ce fut autrefois un édifice majeur de Gia Định, symbole de l'attachement des anciens au savoir et au respect des principes moraux.

Puis l'histoire bifurqua.

En 1859, la citadelle de Gia Định tomba. Les Français démontèrent le temple Văn Thánh afin de

construire à l'embouchure du canal Bến Nghé un service administratif chargé de la navigation. Le temple disparut. Un bouleversement historique avait suffi pour effacer un édifice qui avait été la fierté de toute une région.

Sur l'ancien terrain du Văn Thánh miếu, la population locale éleva ensuite une pagode bouddhique baptisée chùa Văn Thánh, aujourd'hui située au 115/9 de la rue Ngô Tất Tố, dans l'ancien quartier 22, près du pied du pont Phú An, autrefois appelé pont Dầu. Avant 1975, je connaissais cette pagode. À l'époque, elle était vaste et aérée. Aujourd'hui, son enceinte ne couvre plus qu'environ mille mètres carrés. La salle principale conserve encore la structure traditionnelle à trois travées et deux ailes latérales, bien que les anciennes cloisons de bois aient été remplacées par des murs de briques. Dans la cour se tient une statue de Guanyin debout sur un lotus, et un peu plus loin derrière, plus basse, une statue de Maitreya souriant avec douceur. La pagode n'a pas de bonze supérieur permanent, seulement des personnes qui se relaient pour entretenir les lieux et les offrandes. Pourtant, les jours de pleine lune et le premier jour du mois lunaire, les visiteurs continuent d'y venir nombreux.

Sous le figuier des pagodes, à droite de la salle principale, se trouve une stèle en caractères chinois rappelant l'origine du temple. On y lit notamment une mention particulièrement précieuse : « la pagode fut construite sur l'ancien emplacement du Văn Thánh miếu de la province de Gia Định ».

Voilà donc l'explication.

Les deux mots Văn Thánh, que les Saïgonnais prononcent encore tous les jours, ne sont finalement que la

forme abrégée du nom d'un temple disparu depuis plus de cent soixante ans.

Mais ce n'est pas tant la disparition du temple qui me trouble. Ce qui m'émeut davantage, c'est l'étonnante vitalité d'un nom. Un bâtiment peut être détruit en une matinée. Les murs, les tuiles et les colonnes de bois finissent par retourner à la poussière. Mais le nom, lui, reste. Il traverse les générations, s'accroche à un canal, à un pont, au coin d'un marché, à une gare routière. Comme si la mémoire humaine savait toujours se chercher quelque part un abri.

Cette ville aussi est faite de noms.

Et le nom d'un lieu est peut-être, au fond, la partie la plus difficile à tuer de son âme. On peut déplacer un marché, raser une gare routière, construire une tour, mais il est beaucoup plus difficile d'effacer du cœur des hommes ces noms qui ont accompagné plusieurs générations. Certaines choses cessent d'exister matériellement, mais poursuivent leur vie sous une autre forme.

La vie de la mémoire.

LA GARE ROUTIÈRE PÉTRUS KÝ, DES VOYAGES QUI NE REVIENDRONT JAMAIS

J'ai maintenant envie de parler de la gare routière de Miền Đông. Mais pour la comprendre, il faut remonter assez loin, jusqu'à un nom que les jeunes générations entendent rarement aujourd'hui : la gare Pétrus Ký.

Elle se trouvait sur la rue Pétrus Ký, devenue depuis Lê Hồng Phong, sur une portion traversant les 5e et 10e

arrondissements. C'était autrefois le point de rassemblement de grandes compagnies d'autocars desservant l'Est et toute la côte du Centre. Après 1975, la gare changea de nom, puis, en 1981, fut transférée à Bình Thạnh, devenant la fameuse Bến xe Miền Đông.

Mais pour les anciens, Pétrus Ký ne fut jamais seulement un endroit où l'on venait prendre un car ou attendre quelqu'un.

C'était un Saïgon miniature. Il suffisait de rester assis là un après-midi pour voir défiler les joies et les chagrins de toute une humanité. Dès les années 1940, la gare était déjà très animée.

À cette époque, Saïgon ne possédait pas encore de grands terminaux centralisés comme aujourd'hui. Les autocars stationnaient un peu partout : Phan Văn Hùm, Nguyễn Cư Trinh, Nguyễn Thái Học, Phan Châu Trinh, et du côté de Chợ Lớn, An Đông, Khổng Tử... Les gares se formaient simplement au gré des besoins. Au début, chacun faisait un peu ce qu'il voulait. Ce n'est que plus tard que l'on vit apparaître une gestion et une coordination plus régulières.

La gare Pétrus Ký, elle, s'étendait de Nguyễn Trãi jusqu'à Hùng Vương. Phi Long, Tiến Lực, Hòa Bình, Thanh Bình, Hiệp Thành... Tous ces noms étaient alors familiers, transportant les voyageurs vers l'Est, le Centre et les hauts plateaux.

La gare n'était pas grande. Les véhicules stationnaient de part et d'autre de la rue, et les billets se vendaient sur de simples tables de bois installées devant les maisons. Pas de grand bâtiment administratif, pas d'écran électronique annonçant les départs. Tout était

rudimentaire, un peu désordonné même, mais à force de répétition, une certaine discipline finissait par s'imposer.

Les passagers choisissaient la compagnie en laquelle ils avaient confiance. Celle qui faisait bien son travail avait du monde. Celle qui conduisait mal, négligeait ses clients ou se forgeait une mauvaise réputation finissait par être évitée, puis devait changer de nom ou fermer. Une concurrence on ne peut plus concrète, presque populaire, sans grands slogans publicitaires.

À la fin des années 1960, les petites gares furent progressivement regroupées autour de Pétrus Ký. L'endroit devint alors l'un des plus grands pôles de transport de voyageurs de Saïgon.

Chaque ligne avait sa couleur. Les autocars pour Dĩ An et Biên Hòa étaient verts, ceux de Đà Nẵng rouges, ceux de Bình Dương jaunes bordés de rouge... Toute la rue éclatait de couleurs. Vue de loin, la file des véhicules immobilisés ressemblait à une rivière d'acier qui se serait arrêtée un moment pour reprendre son souffle.

Mais ce qui fait une gare routière n'a jamais été seulement les cars.

Ce sont les gens.

Combien de provinciaux ont posé pour la première fois le pied à Saïgon en descendant ici ? Certains n'avaient pour tout bagage qu'un panier tressé, une vieille valise ou un petit sac de vêtements. En descendant du car, ils restaient là, un peu désarmés devant les rues, sans savoir encore comment cette immense ville allait les traiter.

Certains ne faisaient que passer.

D'autres restaient pour gagner leur vie, se mariaient, avaient des enfants, et un beau jour s'apercevaient qu'ils étaient devenus Saïgonnais sans même s'en rendre compte.

D'autres encore ne descendirent à Pétrus Ký qu'une seule fois et n'y revinrent jamais de toute leur existence.

Autour de la gare s'était donc développé tout un monde. Petites cantines populaires, cafés, pensions pour ceux qui avaient raté leur départ. Des mères portant leurs palanches de marchandises, des vendeuses d'eau, des enfants serrant contre eux une liasse de journaux et se faufilant dans la foule.

Mais derrière cette animation, il y avait aussi les hommes qui tenaient le terrain, les rackets, les vols à l'arraché, les quartiers ouvriers pauvres et toutes sortes de destins cabossés.

Une gare routière, c'est cela. Elle ne choisit personne. Riches ou pauvres, honnêtes gens ou voyous, personnes heureuses ou cœurs fraîchement blessés, tous finissent serrés dans le même espace, à attendre un car en emportant avec eux leur histoire.

Au début des années 1970, avec l'augmentation du nombre de voyageurs, les lignes vers le delta du Mékong furent progressivement déplacées vers Phú Lâm, donnant naissance à la Xa cảng Miền Tây. Le reste forma la Xa cảng Miền Đông.

Ces deux mots, xa cảng, signifient tout simplement « gare routière ». Pourtant, les entendre aujourd'hui suffit à faire remonter toute une époque.

La rue Pétrus Ký avait reçu ce nom en 1940, en hommage à l'érudit Trương Vĩnh Ký. Après 1975, elle devint Lê Hồng Phong. La gare, elle aussi, entama son propre voyage.

En 1981, elle fut transférée dans le quartier 26 de Bình Thạnh. Quelques années plus tard, un nouveau terminal plus ordonné fut construit entre la route nationale 13, Nguyễn Xí et Đinh Bộ Lĩnh. À partir de là, le nom Bến xe Miền Đông resta associé pendant plusieurs décennies à la porte orientale de la ville.

Puis Saïgon continua de grandir.

En 2020, la gare déménagea une nouvelle fois, cette fois du côté de Suối Tiên, à la limite orientale entre Saïgon et Bình Dương. La nouvelle gare s'étend sur plus de seize hectares et paraît infiniment plus moderne que les simples tables de bois où l'on vendait jadis des billets le long de Pétrus Ký.

En moins d'un siècle, cette gare aura donc vécu plusieurs vies. Du trottoir de Pétrus Ký à Bình Thạnh, puis toujours plus loin vers l'est.

C'est étrange quand on y pense. Quand les gens déménagent, ils peuvent emporter leurs bagages avec eux. Les souvenirs, eux, ne savent pas changer d'adresse.

Pétrus Ký a disparu. Les autocars multicolores aussi. Les petites tables de billets devant les maisons, les gargotes, les cris des vendeurs, les départs nocturnes ont tous sombré peu à peu dans les années. La ville grandit, les rues changent de nom, les gares se déplacent. C'est dans l'ordre des choses, et il n'y a aucune raison de vouloir retenir le passé de force.

Mais une ville qui ne garderait plus que du neuf serait tout de même bien triste.

Car son âme ne se trouve pas forcément dans ses grands monuments. Elle peut tenir dans le nom ancien d'un lieu que les habitants continuent d'employer machinalement. Dans une couleur de carrosserie disparue. Dans un matin brumeux où quelqu'un, serrant sa valise contre lui, posa pour la première fois le pied à Saïgon, à la fois impatient et effrayé.

Et parfois, tout cela ne subsiste plus que dans la mémoire d'un homme qui est passé par là il y a très longtemps.

Puis, un jour, au milieu de rues où plus aucune trace de la vieille gare n'est visible, cet homme se souvient soudain.

Et quelque part, au fond de lui, il entend un vieil autocar mettre le moteur en marche.

LES HORLOGES CONTINUENT DE TOURNER DANS LE CŒUR DES HOMMES

Arrivé ici, je m'aperçois que je viens de parcourir une immense boucle dans ma mémoire. Du carrefour de Hàng Xanh avec son horloge publique disparue à Văn Thánh, où ne subsiste plus que le nom d'un ancien temple, puis jusqu'à Pétrus Ký et ses cars qui ne roulent plus depuis longtemps.

Chaque lieu possède son histoire, son propre destin. Pourtant, tous semblent porter la même mélancolie : l'ancien disparaît pour que le nouveau puisse naître.

C'est la loi d'une ville qui grandit.

Le Saïgon d'aujourd'hui n'a presque plus rien à voir avec celui d'il y a plusieurs dizaines d'années. Les rues se sont élargies, de nouveaux ponts sont apparus, les immeubles montent chaque jour un peu plus haut. La ville doit se transformer pour avancer. Personne ne peut conserver éternellement une métropole dans la silhouette de son passé.

Je le comprends.

Mais comprendre une chose et réussir à l'accepter avec son cœur, ce n'est pas toujours la même affaire.

Certains endroits, tant qu'ils existent, nous paraissent si ordinaires que nous les traversons sans y penser. Puis ils disparaissent, et soudain nous éprouvons l'impression étrange d'avoir perdu quelque chose de précieux sans savoir où aller le chercher.

C'est cette mélancolie-là, celle qui vous apprend qu'un morceau de votre propre vie est bel et bien passé.

L'horloge de Hàng Xanh n'existe plus, mais chaque fois que j'y pense, j'ai le sentiment que le temps de ce carrefour ne s'est jamais arrêté. Il continue de compter silencieusement les années dans la mémoire de ceux qui l'ont traversé.

Le Văn Thánh miếu a disparu depuis plus d'un siècle et demi, mais les deux mots Văn Thánh sont encore sur les lèvres des Saïgonnais, comme une eau souterraine continuant de circuler à travers les générations.

La gare Pétrus Ký aussi. Les autocars de jadis appartiennent maintenant à l'histoire. Ceux qui vendaient

les billets, les marchands ambulants, les chauffeurs et leurs aides ont, pour beaucoup sans doute, déjà vécu toute une vie. Et pourtant, il me suffit d'entendre ce nom pour revoir devant moi une rue flamboyante de carrosseries colorées, dense et bruyante, comme si rien n'avait jamais disparu.

Une ville ressemble à un être humain.

L'homme possède une mémoire. Une ville aussi.

La mémoire d'une ville ne se trouve pas seulement dans les pierres ou dans le béton. Elle vit dans les noms des anciens quartiers, dans un petit café au bord de la route, dans un cri de marchand au cœur de la nuit, dans la silhouette de quelqu'un assis sous une lampe jaune en attendant son car, ou dans les histoires que les vieux racontent parfois à propos d'une rue qui n'existe plus.

Des choses minuscules en apparence, et dont on découvre seulement lorsqu'elles disparaissent qu'elles appartenaient à l'âme même de la ville.

Beaucoup pensent que l'histoire se conserve dans les musées, dans les livres ou dans les monuments officiellement classés.

Moi, je ne le crois pas tout à fait.

L'histoire d'une ville demeure aussi dans les souvenirs ordinaires des gens ordinaires. Une vieille dame qui se rappelle une gare disparue, un homme qui revoit l'horloge au milieu d'un carrefour, un exilé qui pense soudain au canal de son enfance... C'est l'addition de toutes ces petites mémoires qui finit par constituer l'âme d'une terre.

Et soudain je comprends quelque chose d'apparemment très simple.

Le pays natal de chacun n'est pas seulement l'endroit où il est né. C'est aussi l'endroit où sont gardés ses premiers souvenirs.

La patrie peut être un simple carrefour.

Elle peut être un nom sur une plaque de rue.

Elle peut être une vieille gare déplacée depuis longtemps.

À première vue, tout cela semble insignifiant. Puis un jour, lorsque les cheveux ont déjà beaucoup blanchi et que l'on regarde derrière soi, on découvre qu'une existence entière est en réalité tissée de choses aussi modestes.

Je pose provisoirement mon stylo ici.

Dehors, Saïgon continue de changer chaque jour. De nouvelles routes s'ouvriront encore, de nouveaux édifices sortiront de terre, et d'autres noms de lieux finiront à leur tour par reculer dans la mémoire.

J'espère seulement qu'au milieu de ces transformations inévitables, nous saurons conserver un petit coin pour nous-mêmes.

Et je veux croire que, quelque part tout au fond de nous, l'horloge de Hàng Xanh continue de fonctionner, que l'encens brûle encore dans le temple de Văn Thánh et que la gare Pétrus Ký n'a jamais vraiment fermé.

Certains lieux disparaissent du réel, mais vivent plus longtemps que tout le reste dans la mémoire des hommes.

Essai 4

BÌNH QUỚI – THANH ĐÀ, L'ÎLOT QUI ATTEND DE CHANGER DE PEAU

UNE ÎLE AU MILIEU DE LA VILLE

Autrefois, j'aimais pédaler sans but sur mon vieux vélo brinquebalant à travers Bình Quới – Thanh Đa. Rien de bien profond là-dedans. Simplement parce que l'endroit avait encore gardé un peu de cette campagne devenue si rare au milieu de la ville, et puis parce que je connaissais quelqu'un dans l'ancienne cité résidentielle de Thanh Đa, ce qui me donnait une bonne excuse pour passer.

Ou alors je m'asseyais dans un café au bord du fleuve, dans un espace dégagé où l'eau occupait une grande place, avec au loin un long pont jeté d'une rive à l'autre. Il me semble qu'aujourd'hui il existe même ici une station de bateau-bus, autrement dit on peut se déplacer sur le fleuve de Saïgon, le bateau s'arrêtant à différentes stations pour déposer ses passagers sur les berges.

Cette presqu'île, que l'on appelle couramment presqu'île de Thanh Đa ou presqu'île de Bình Quới, appartient aujourd'hui au quartier de Bình Quới. Elle est comme nichée dans un repli du fleuve de Saïgon, à moins de cinq kilomètres du centre, et pourtant, une fois là-bas, on a l'impression d'entrer dans un autre monde, complètement séparé du tumulte qui règne juste à côté.

C'est notamment le résultat d'un projet d'aménagement suspendu au-dessus de la région depuis plus de vingt-cinq ans. Les rizières et les étangs ont donc continué d'exister, formant un contraste saisissant avec les

tours et les villas luxueuses de Thảo Điền, dans le quartier d'An Khánh, de l'autre côté du fleuve.

On continue par habitude de parler de presqu'île, mais en réalité, le territoire est désormais une véritable île fluviale. Outre le fleuve Sài Giang qui l'entoure naturellement, le canal de Thanh Đa, creusé à l'époque coloniale, ferme complètement la boucle. À l'est, au sud et au nord, le territoire fait face à l'ancienne ville de Thủ Đức de l'autre côté du fleuve. À l'ouest, il est séparé du reste de l'ancien Bình Thạnh par le canal.

Pour y entrer par la route, il n'existe pratiquement qu'un seul passage, le pont Kinh Thanh Đa, dans le prolongement de Xô Viết Nghệ Tĩnh, au sud-est. On peut aussi emprunter le bac de Bình Quới depuis Linh Đông, au nord.

La presqu'île se partage traditionnellement entre Thanh Đa et Bình Quới Tây, aujourd'hui réunis sous le nom de Bình Quới. Bình Quới occupe la plus grande superficie. La population y est clairsemée et une grande partie du territoire est constituée de marécages ou de terrains laissés en friche en raison du blocage administratif. Les habitants en profitent pour cultiver du riz ou creuser des étangs à poissons.

Thanh Đa, de son côté, possède l'ancien ensemble résidentiel construit avant 1975 et reste un peu plus animé, notamment parce qu'il se situe plus près du centre de l'ancien arrondissement.

UNE LANGUE DE TERRE À TRAVERS PLUSIEURS RÉGIMES

Sous la dynastie Nguyễn, cette région correspondait aux deux villages de Thạnh Đa et Bình Quới Tây, relevant du tổng Bình Trị Thượng, district de Bình Dương, préfecture de Tân Bình, province de Gia Định.

Le nom Thạnh Đa, lorsqu'il fut transcrit sur les cartes françaises, perdit accidentellement son signe diacritique et devint Thanh Đa, comme aujourd'hui. Une petite erreur de typographie devenue, par le hasard de l'histoire, un nom familier à plusieurs générations.

En 1897, les Français firent creuser un canal d'environ un kilomètre de long, quarante mètres de large et six mètres de profondeur, coupant le grand méandre du fleuve entre Bình Lợi et An Phú et raccourcissant d'environ douze kilomètres la navigation fluviale.

Il fallut une année entière pour achever les travaux. Le canal de Thanh Đa était né, et avec lui la presque île était devenue une île.

On imagine souvent que les grands ouvrages destinés au commerce ou à la navigation ne font que servir des besoins pratiques. Pourtant, celui-ci redessina sans le vouloir toute la géographie d'une terre, au point qu'un siècle plus tard on continue encore d'en parler lorsqu'on évoque l'histoire de la région.

En 1911, Gia Định fut divisée en quatre arrondissements : Thủ Đức, Nhà Bè, Gò Vấp et Hóc Môn. Bình Quới – Thanh Đa fut alors intégré au village de Thạnh Mỹ Tây, lui-même né de la réunion de trois anciens villages, Thạnh Đa, Phú Mỹ et Bình Quới Tây, dans le tổng Bình Trị Thượng de l'arrondissement de Gò Vấp.

Après 1956, on parla de commune. Puis, en 1976, l'arrondissement de Bình Thạnh fut créé à partir des deux communes de Bình Hòa et Thạnh Mỹ Tây, détachées de l'ancien Gò Vấp. À partir de cette date, la presque île appartint aux quartiers 27 et 28 de Bình Thạnh jusqu'à une époque récente.

L'aménagement urbain, lui, connut un parcours pour le moins chaotique.

En 1992, la ville approuva le projet de zone urbaine Bình Quới – Thanh Đa. En 2004, il fut confié à la Tổng công ty Xây dựng Sài Gòn. Le projet n'aboutit pas, et l'autorisation fut retirée en 2010.

En 2015, un consortium réunissant Bitexco et Emaar Properties, société immobilière de Dubaï, entra à son tour dans le projet, avec un investissement annoncé supérieur à trente mille milliards de đồng et une durée de concession de cinquante ans. Mais en 2017, Emaar se retira. Les procédures d'expropriation et d'indemnisation s'éternisaient au-delà du raisonnable, et l'entreprise n'eut plus la patience d'attendre.

À bien y réfléchir, cette terre a manqué encore et encore son rendez-vous avec l'urbanisation. Curieusement, ce sont précisément ces rendez-vous ratés qui lui ont permis de conserver un visage presque intact, alors que tant d'autres endroits l'ont perdu depuis longtemps.

UN VILLAGE DANS LA VILLE

Après la réorganisation administrative, l'ancien Bình Thạnh ne compte plus que cinq quartiers : Gia Định, Bình Thạnh, Bình Lợi Trung, Thạnh Mỹ Tây et Bình Quới.

Parmi eux, Bình Quới apparaît comme une île verte posée au milieu d'une métropole en pleine effervescence.

Sa beauté vient justement de sa simplicité et de son calme, deux choses devenues rares à Saïgon.

Enveloppé par le fleuve de Saïgon et le canal de Thanh Đa, le quartier compte encore peu d'immeubles élevés. Le regard porte donc loin et, depuis cette rive, on peut contempler dans leur ensemble les tours massives dressées vers le centre-ville.

Bình Quới ressemble à quelqu'un qui se tiendrait à l'écart, observant en silence le grand jeu de l'urbanisation.

Le quartier tire son nom de la plus longue route du secteur, qui va du pont Kinh Thanh Đa jusqu'au bac de Bình Quới. Celui-ci est fermé provisoirement depuis près de cinq ans, mais les habitants continuent de venir dans le secteur pour pêcher, prendre le vent ou regarder les avions descendre vers Tân Sơn Nhất.

La presqu'île de Thanh Đa est depuis longtemps réputée pour ses paysages et son écosystème. Ses rangées de cocotiers verdoyants, ses petits bras d'eau qui serpentent entre les terres composent un décor qui évoque presque le delta du Mékong en plein cœur de Saïgon.

La campagne y reste encore très présente. De nombreuses familles pratiquent toujours l'agriculture. On trouve des restaurants au bord du fleuve, des étangs de pêche aménagés dans le relief naturel. La vie s'écoule lentement. Les maisons disparaissent derrière les feuillages, entrecoupées ici ou là de quelques villas entourées de jardins. Tout donne l'impression d'une campagne paisible.

On y voit encore souvent des mères venir chercher leurs enfants à la sortie de l'école, scène toute simple qui fait remonter une enfance tranquille.

À l'entrée du quartier de Bình Quới, la cité résidentielle de Thanh Đa demeure comme un symbole ayant résisté au temps. C'est l'un des plus anciens ensembles résidentiels de Saïgon, construit à partir des années 1960, avec vingt et un blocs d'habitation sur le territoire de l'ancien quartier 27.

Plus d'un demi-siècle a passé. Les murs s'écaillent, les marches sont cassées, une odeur d'humidité flotte un peu partout.

Et pourtant, chose étrange, ce sont précisément ces marques du délabrement qui donnent au lieu son existence propre, celle d'une petite ville pleine de vie et de souvenirs.

J'ai toujours pensé que certains endroits, plus ils vieillissent et se dégradent, plus ils finissent par contenir d'âme, parfois davantage que les constructions neuves et brillantes.

Parce qu'ici, le temps a eu le temps de laisser ses empreintes digitales sur des milliers de vies.

Saïgon se développe à une vitesse folle. Bình Quới, lui, conserve une douceur, un calme qui en font presque une terre réservée aux nostalgiques.

Des petites ruelles aux trottoirs, des vieilles fenêtres aux façades usées, tout semble ramener les visiteurs en arrière dans le temps, vers des valeurs simples et anciennes devenues aujourd'hui rares, et donc précieuses.

LE RÊVE D'UNE VILLE ÉCOLOGIQUE

Après tant d'années bloquées par un projet d'urbanisme suspendu, Bình Quới – Thanh Đa dispose aujourd'hui d'un nouveau plan de secteur, ravivant l'espoir de voir naître une zone urbaine moderne étroitement liée à l'écologie fluviale.

À ce que l'on dit, le développement devrait s'appuyer sur des infrastructures techniques et sociales cohérentes, associées à des parcs et à des zones humides destinées à préserver l'harmonie du paysage. La densité de construction serait limitée, tandis que les espaces verts et les lieux publics seraient maximisés.

Le secteur devrait remplir toutes sortes de fonctions : logements, administration, bureaux, hôtels, commerces, services, activités culturelles et, surtout, tourisme fluvial, afin de dessiner un modèle de ville écologique combiné à une architecture verticale contemporaine.

Dans le contexte de la nouvelle mégapole issue des réorganisations territoriales, avec ses reliefs, ses mangroves, son accès maritime et désormais un vaste écosystème fluvial à forte valeur paysagère comme Bình Quới – Thanh Đa, Saïgon pourrait créer ici quelque chose de réellement différent de ce que proposent les villes voisines.

Le projet ne viserait pas seulement à construire un quartier résidentiel moderne. Il pourrait faire de cette zone un véritable centre d'expérience de la nature au cœur même de la métropole, associé au développement du tourisme fluvial et à la mise en réseau des différents sites situés le long du fleuve de Saïgon.

Je me demande cependant ce qu'il restera alors du « village dans la ville » que l'on connaît aujourd'hui.

Quand l'urbanisation arrivera véritablement, combien de cette âme pourra être préservée ?

Ou bien ne survivra-t-elle plus que dans des pages comme celles-ci ?

AN KHÁNH, SUR L'AUTRE RIVE

Permettez-moi d'ajouter quelques mots à propos d'un autre quartier situé lui aussi au bord du fleuve de Saïgon. An Khánh se trouve aujourd'hui en plein cœur de la ville. À l'avenir, avec la nouvelle zone urbaine de Thủ Thiêm, le quartier de Sài Gòn et celui de Bến Thành, il devrait constituer le nouveau centre financier.

À l'est, il jouxte Bình Trưng. À l'ouest, il fait face à Sài Gòn et Thạnh Mỹ Tây, avec le fleuve pour frontière. Au sud, il est séparé de Xóm Chiếu et Tân Thuận par le même cours d'eau. Au nord, il fait face à Bình Quới de l'autre côté du fleuve et touche le quartier de Thủ Đức à hauteur du rạch Chiểu.

Après la réorganisation de 2025, An Khánh couvre 15,33 km² et comptait, en décembre 2024, 76 967 habitants. Sous la dynastie Nguyễn, ces terres correspondaient approximativement au village de Bình Khánh, dans le tổng Bình Trị Trung, district de Bình Dương, préfecture de Tân Bình, Gia Định. Sous la colonisation française, Bình Khánh fut regroupé avec An Lợi Xã et An Lợi Đông pour former le village d'An Khánh Xã, relevant du tổng An Bình,

arrondissement de Thủ Đức. Après 1956, il devint une commune.

En 1966, le gouvernement de la République du Viêt Nam rattacha le territoire à la capitale Saïgon et le divisa en deux quartiers, An Khánh et Thủ Thiêm, appartenant au 1er arrondissement. Au début de 1967, ceux-ci en furent détachés pour former le 9e arrondissement. En 1976, le 9e arrondissement fut dissous. Les deux quartiers furent rattachés au district de Thủ Đức et redevinrent des communes.

En 1997, la commune d'An Khánh rejoignit le nouveau 2e arrondissement, avant d'être divisée en trois quartiers distincts, An Khánh, Bình Khánh et Bình An, chacun avec son propre territoire et sa population. En 2025, les quartiers de Thủ Thiêm, An Lợi Đông, Thảo Điền, An Khánh et une partie d'An Phú, auparavant rattachés à Thủ Đức, furent réunis pour former le nouvel An Khánh. Depuis juillet 2026, le quartier est divisé en vingt-sept secteurs résidentiels.

Cette terre a changé tant de fois de nom, de frontière et d'appartenance qu'elle ressemble à un fleuve sinueux, qui bifurque, se sépare, puis se rejoint, mais finit toujours par revenir au même ancien berceau de Gia Định.

UN FLEUVE AUX MULTIPLES NOMS

Le fleuve de Saïgon est un affluent du Đồng Nai, dans le Sud du pays. Long de 251 kilomètres, il prend sa source dans la région de Đồng Nai, traverse Tây Ninh puis

Saïgon, avant de rejoindre le Đồng Nai. En traversant tant de terres, il a aussi porté quantité de noms.

Depuis la cité résidentielle de Thanh Đa jusqu'à son confluent avec le Đồng Nai, à Thạnh Mỹ Lợi, Thủ Đức, les anciens l'appelaient rivière Bến Nghé. Dans les textes classiques, on trouve aussi le nom Ngưu Chữ giang, tandis que le Gia Định thành thông chí parle de Tân Bình giang, puisque le cours d'eau traversait alors la préfecture de Tân Bình.

Dans le Gia Định thành thông chí, Trịnh Hoài Đức décrit ce tronçon comme passant « dans la préfecture de Tân Bình, devant la citadelle de Gia Định, là où les habitants l'appellent communément rivière Bến Nghé, lieu d'un va-et-vient incessant de navires venus du pays comme de l'étranger, où les proues se suivent et les mâts se serrent les uns contre les autres, digne d'une grande cité commerçante ».

Depuis le débarcadère situé devant la citadelle, le fleuve tournait vers l'ouest, passait par Bình Đồng et Bông Bô, remontant jusqu'aux sources du côté des rapides de Bưng Dàm, sur plus de quatre cents dăm. Depuis ce même embarcadère, en bifurquant au nord puis à l'est, il rejoignait l'embouchure de Tam Giang à Nhà Bè, formait avec d'autres cours d'eau le Phước Bình, puis gagnait la mer par Cần Giò sur une longueur dépassant cent quarante dăm. De part et d'autre, les bras d'eau se croisaient en tous sens. La rive sud-ouest relevait de Phiên An, tandis que la rive nord-est appartenait à Biên Hòa.

Le Bến Nghé joua un rôle majeur dans la naissance et le développement de Gia Định. Après les destructions

infligées à Cù lao Phố par la guerre, la citadelle de Gia Định fut créée selon les projets du seigneur Nguyễn Ánh, et Bến Nghé se transforma peu à peu en véritable centre urbain. Les marchés et rues commerçantes de Saïgon, installés au bord du fleuve, finirent par prendre la place de Cù lao Phố, tandis que le village de Minh Hương remplaçait progressivement la communauté Thanh Hà de Biên Hòa. À la fin du XVIII^e siècle, Bến Nghé – Saïgon était déjà une cité prospère.

À partir de 1788, la région entra dans une phase de construction pacifique. La citadelle de Gia Định, édifiée selon un modèle de fortification de type Vauban, devint le centre du Gia Định kinh, avec ses résidences administratives, ses entrepôts et ses chantiers navals. Les routes et marchés furent réorganisés, le port attira de nombreux marchands étrangers et Bến Nghé – Saïgon devint progressivement le principal centre politique et économique de toute la région.

Puis vinrent, comme toujours, les périodes d'essor et de déclin, dont les chants populaires ont gardé le souvenir. Plus tard encore, dans le centre, plusieurs canaux furent comblés. On bâtit des palais administratifs, des bureaux, des églises, de nouvelles rues. Le visage de l'ancienne grande cité de Gia Định en fut totalement transformé.

Outre son rôle d'axe fluvial essentiel, le Bến Nghé fut aussi le témoin de nombreuses batailles violentes durant les périodes féodales. Lorsque les Français gouvernaient la Cochinchine, ils firent ériger, près de l'embouchure du Bến Nghé, un mât de signalisation haut d'une trentaine de

mètres afin de guider les navires dans leurs manœuvres. Il devint le célèbre mât de Thủ Ngữ.

Le fleuve est relié au réseau portuaire de Saïgon. Un service de bateau-bus part de Bạch Đằng, emprunte le canal de Thanh Đa, rejoint de nouveau le fleuve de Saïgon et va jusqu'au quartier de Linh Đông. À cela s'ajoute tout le réseau de canaux de Saïgon : Thầy Cai, Láng The, Bàu Nông, rạch Tra, Bến Cát, An Hạ, Tham Lương, Cầu Bông, Nhiêu Lộc – Thị Nghè, Bến Nghé, Lò Gốm, Kênh Tẻ, Tàu Hũ, Kênh Đôi...

Au fond, un fleuve n'est jamais seulement de l'eau qui passe. Il transporte avec lui les noms de villages et de hameaux modifiés au fil des dynasties, les déplacements de populations, les fusions et divisions territoriales, et même le bruit des pagaies dans l'eau à l'époque où le port grouillait encore de jonques et de bateaux. Le fleuve continue de couler en silence à travers toutes ces transformations. Et grâce à lui, des terres riveraines comme Bình Quới ou An Khánh offrent encore un endroit vers lequel revenir lorsque le cœur réclame un peu de tranquillité au milieu du tumulte urbain.

LA PRESQU'ÎLE D'UNE ÉPOQUE À NE PAS OUBLIER

On dirait que la cité résidentielle de Thanh Đa a été construite pour abriter silencieusement des vies humaines. Commencée dans les années 1960 et achevée seulement en 1972, elle naquit d'une ambition considérable : créer un quartier résidentiel modèle destiné aux fonctionnaires, aux

officiers et à une partie de la classe moyenne de l'ancien Saïgon.

On choisit précisément cette terre isolée au milieu de la presqu'île, entourée sur trois côtés par les méandres du fleuve de Saïgon et bordée sur le dernier par le canal de Thanh Đa, long de plus d'un kilomètre. À peine cinq kilomètres la séparaient du centre-ville, et pourtant elle formait presque un monde à part. On y accédait par le pont Kinh, ou bien par le bac de Bình Quới depuis le côté de Thủ Đức.

À l'époque, le plan prévoyait vingt-deux blocs d'habitation, huit désignés par des chiffres et quatorze par des lettres, soit près de quatre mille trois cents appartements. C'était alors le plus grand modèle de microdistrict résidentiel du pays. Marché, écoles, clinique, parc, maison de la culture, tout était prévu. La cité ressemblait à une petite ville autosuffisante posée au milieu de l'eau.

Dans l'ouvrage de l'architecte américain Mel Schenck, réalisé avec le photographe Alexandre Garel, la cité de Thanh Đa est présentée comme l'un des projets de logements les plus importants du gouvernement de l'époque. De nombreuses familles la choisissaient pour ses espaces dégagés et son environnement agréable.

J'imagine volontiers les premiers temps. La terre encore largement sauvage, les roseaux épais, peu d'habitants, quelques familles de fonctionnaires venant s'installer. Une vie paisible. Le vent du fleuve entrainait avec fraîcheur, quelques petites rues serpentaient à travers le quartier et l'existence avançait doucement, comme un

morceau de musique lente au milieu d'un Saïgon déjà en train de se transformer.

Puis survint 1975. Certains éléments du projet, encore inachevés, ne furent jamais terminés. Les logements furent redistribués à des familles ayant contribué à la révolution ainsi qu'aux fonctionnaires et employés du nouveau régime. À partir de là, faute d'un entretien et d'une gestion suffisants, l'apparence originelle de la cité se modifia progressivement.

UN DEMI-SIÈCLE SOUS LE MÊME VIEUX VÊTEMENT

Près de cinquante ans ont passé. Les vingt-deux blocs de la cité, huit numérotés et quatorze désignés par des lettres, portent désormais toutes les cicatrices du temps : murs fissurés, couloirs dont l'enduit s'écaille, certains bâtiments affaissés ou inclinés au point d'être inquiétants. En 2016, les autorités durent évacuer en urgence les blocs IV et VI en raison des risques pour la sécurité.

Une fois les immeubles démolis, les terrains restèrent pourtant vacants. Les herbes y poussèrent pendant presque dix ans, formant une étrange zone de silence et de désordre au milieu d'un quartier toujours densément habité.

Même l'alimentation en eau potable avait longtemps été déplorable. Dans les années 1990, certains habitants devaient transporter l'eau du fleuve jusqu'à chez eux. Plus tard, ils installèrent des réservoirs. Et ce n'est qu'après bien

du temps que l'eau courante finit par arriver dans chaque logement.

Cette dégradation, à mes yeux, ne se lit pas uniquement dans le mortier et la peinture. Elle raconte aussi le sort d'un ensemble qui avait été pensé comme un modèle, puis finalement abandonné à lui-même face au temps. Et pourtant, chose curieuse, plus Thanh Đa vieillit, plus la cité possède un charme propre qui finit par séduire.

Je m'y suis promené un matin. J'y ai vu des personnes âgées faire leurs exercices, quelques hommes et femmes assis devant une porte avec leur café, parlant avec animation. Les murs tachés, les garde-corps en fer rouillé, les escaliers interminables composent ensemble une beauté ancienne devenue presque introuvable à Saïgon.

Ce n'est pas pour rien que tant de jeunes viennent ici prendre des photographies. Ils ne recherchent pas nécessairement la beauté au sens conventionnel. Ils viennent chercher un rythme plus lent, un fragment de l'ancien Saïgon miraculeusement préservé au milieu de la ville pressée.

Au pied des immeubles se trouvent le marché, les petits restaurants de hủ tiếu, de bún bò, de cơm tấm et de bánh mì populaires. Un peu plus loin, le fleuve de Saïgon enveloppe entièrement la presqu'île. Lorsque le soir tombe, la lumière devient jaune et orange sur l'eau, avec une beauté qui serre le cœur.

Je me demande parfois si ce ne sont pas précisément l'usure et l'âge qui rendent ce lieu plus

mémorable que n'importe quel nouveau quartier flambant neuf.

CEUX QUI RESTENT, ET L'HISTOIRE DU DÉPART

Puis arrive le jour où la cité doit changer de vêtement. Le projet de reconstruction d'un ensemble de huit blocs numérotés, les blocs 1, 2, 4, 6, 8, 9, 10 et 11, sur un terrain de plus de soixante-treize mille mètres carrés, fut confié en 2017 à la société Thanh Đa Housing Development Joint Stock Company. Mais les difficultés juridiques liées au foncier et au logement ralentirent tout pendant des années.

Ce n'est qu'après les évolutions apportées par les lois foncière et sur le logement de 2024 que les principaux blocages purent être levés. En juin 2025, le plan d'indemnisation et de relogement fut enfin officiellement approuvé. Puis un ordre d'évacuation concernant six immeubles fut émis. La date limite fut fixée à la mi-août 2026, obligeant près d'un millier de familles à préparer leur départ.

J'ai entendu parler d'une famille installée depuis près de dix ans dans le bloc VIII. Grâce à la petite cour devant son logement, utilisée comme parking, le père avait pu faire vivre la famille et payer les études de ses deux enfants. Son appartement du rez-de-chaussée devait lui rapporter environ trois milliards et demi de đồng d'indemnisation. Mais il disait que cette somme permettrait peut-être d'acheter une maison en périphérie. Seulement, perdre la cour et son activité, c'était aussi perdre son gagne-pain.

Puis il y a cette femme qui tient un petit café sous le bloc VIII. Elle aussi redoute de devoir, à un âge déjà avancé, abandonner l'endroit familial où elle a passé sa vie, laisser derrière elle tout un réseau de relations et de clients devenus des proches.

Une autre femme, âgée de soixante ans, tient entre ses mains des documents provisoires concernant son logement. Elle espère seulement être indemnisée équitablement, obtenir un lieu où vivre temporairement, puis revenir un jour à Thanh Đa dans un appartement neuf et plus sûr.

À travers toutes ces histoires revient la même inquiétude. Les gens n'ont pas peur du neuf. Ils ont peur que le neuf arrive avant qu'ils aient pu se préparer un endroit solide où se tenir.

À ce jour, près de cinq cents familles ont accepté les indemnisations et les solutions de relogement. Le tarif approuvé dépasse cinquante-deux millions de đồng par mètre carré, auquel s'ajoutent plusieurs centaines de millions de đồng d'aides selon l'étage du logement. Le promoteur a également préparé plusieurs centaines d'appartements temporaires pour ceux qui n'auraient pas encore pu se reloger durablement.

Et pourtant, plusieurs appartements affichent encore des banderoles devant leurs portes. Leurs occupants n'acceptent pas le dispositif proposé et demandent encore un dialogue public, parce que trop de questions restent selon eux sans réponse. Voilà pourquoi tout ne peut pas avancer exactement comme prévu.

Je le comprends bien : certains calculs ne figurent sur aucun barème d'indemnisation. Ce sont les calculs de la mémoire, ceux d'une manière de vivre enracinée depuis près d'un demi-siècle dans la chair même des habitants.

À bien y réfléchir, l'histoire de Thanh Đa ne se réduit pas à la reconstruction d'un ancien ensemble d'immeubles. Elle raconte la manière dont une ville doit apprendre à prendre congé d'elle-même avec dignité. Les habitants, malgré leur attachement et ce regret qui ressemble un peu à la douleur de quitter un parent avec lequel on a passé la moitié de sa vie, restent prêts à accepter le changement, pourvu qu'ils puissent se reconstruire une existence stable et qu'on les traite équitablement une fois leur ancien toit quitté.

C'est cela, finalement, la véritable mesure du développement d'une grande ville. Pas le nombre de tours qu'elle est capable d'élever. Mais la manière dont elle traite les hommes et les femmes qui ont donné une âme à une rue, à un canal, à une presqu'île.

Le vieux vêtement sera un jour remplacé. Il faut seulement espérer que le nouveau soit à la bonne taille pour toutes les vies qui ont porté l'ancien si longtemps.



Photo : Lăng Ông Bà Chiểu

Essai 5

LĂNG ÔNG, VIEUX ĐÌNH, MARCHÉ D'AUTREFOIS, L'ÂME DE BÌNH THẠNH

Au milieu du vacarme de la circulation de Bình Thạnh, dans l'agitation incessante du marché de Bà Chiểu, subsiste pourtant un îlot de verdure qui se tient là, silencieux, depuis près de deux siècles, comme s'il refusait de vieillir au rythme de la ville. C'est Lăng Ông. Un nom si familier que pratiquement tous les Saïgonnais le connaissent, mais dont bien peu, lorsqu'on les interroge, savent véritablement raconter l'origine.

J'ai même entendu un jour quelqu'un s'imaginer qu'il s'agissait du tombeau d'un couple qui aurait porté le nom

de Chiểu. Cette méprise m'avait attendri par sa naïveté. En réalité, « Bà Chiểu » n'est que le nom du marché voisin. Celui qui repose ici est le maréchal de l'aile gauche Lê Văn Duyệt, l'un des plus illustres dignitaires ayant contribué à la fondation de la dynastie Nguyễn, aux côtés de son épouse Đỗ Thị Phần. Autrefois, par respect du tabou qui interdisait de prononcer directement le nom d'un haut personnage, les gens empruntèrent celui du marché voisin pour parler du mausolée sans le nommer. À force, l'usage s'installa. Et le nom finit par entrer dans la chair même de plusieurs générations.

Cette confusion possède d'ailleurs son charme. Il n'est pas nécessaire de connaître exactement l'origine d'un nom pour se sentir proche de lui. Parfois même, plus son histoire devient incertaine, plus il s'enracine dans la vie quotidienne, jusqu'à devenir une parcelle de la ville elle-même. Cette terre a toujours été ainsi. Elle entre doucement en vous, sans bruit, sans jamais éprouver le besoin de se donner en spectacle.

UNE VIE D'HOMME D'HONNEUR, LE DESTIN D'UN GRAND SERVITEUR DE L'ÉTAT

Lê Văn Duyệt naquit en 1764, dans la région de Định Tường. À dix-sept ans à peine, il rejoignit Nguyễn Ánh et entra dans une existence de campagnes militaires, combattant d'un bout à l'autre du pays et contribuant largement à l'établissement de la dynastie Nguyễn.

Lorsque la paix revint enfin, il fut nommé gouverneur général de Gia Định et reçut la charge d'administrer l'immense Sud. Sous son autorité, les routes s'ouvrirent, l'économie prospéra, les commerçants affluèrent de toutes

parts, Chinois comme Occidentaux, attirés par les possibilités d'échanges. J'aime imaginer cette contrée encore sauvage qui, sous la conduite d'un homme à la fois remarquable stratège et administrateur respecté, se transforma peu à peu en une terre prospère et animée, préfigurant le Sài Gòn d'aujourd'hui.

Mais la vie des grands hommes connaît rarement une paix sans ombre. Lê Văn Duyệt s'entendait mal avec Minh Mạng sur plusieurs questions de gouvernement. À cela s'ajoutait son tempérament entier, sa franchise presque farouche, ainsi que les privilèges exceptionnels dont il bénéficiait, « entrer à la cour sans se prosterner », « exécuter d'abord, rendre compte ensuite ». De quoi nourrir largement la jalousie des médiocres qui peuplaient les couloirs de la cour.

Il mourut en 1832. Peu après éclata la révolte de la citadelle de Phiên An, menée par son fils adoptif Lê Văn Khôi. Même mort, Lê Văn Duyệt fut entraîné dans la disgrâce. Son tombeau fut rasé et une stèle fut dressée sur les lieux, portant huit caractères d'une cruauté glaciale : « Quyền yêm Lê Văn Duyệt phục pháp xử ».

Après une existence consacrée à son souverain et à son pays, le voilà traité en criminel. Même ses ossements n'eurent pas droit au repos.

Heureusement, la justice des hommes, lorsqu'elle tarde, trouve parfois le chemin du retour, et la mémoire populaire, elle, ne dort jamais tout à fait. En 1841, l'empereur Thiệu Trị le réhabilita, fit enlever la stèle infamante et reconstruire son tombeau dans des proportions plus dignes. En 1848, sous Tự Đức, des

honneurs posthumes lui furent accordés et ses descendants bénéficièrent de faveurs impériales.

Je me dis souvent que certains hommes peuvent être injustement condamnés de leur vivant, mais que le peuple, lui, ne se trompe pas toujours sur leur compte. L'encens continue de brûler. Les sanctuaires restent entretenus. Génération après génération, des mains anonymes prennent soin de leur mémoire. Et cette fidélité silencieuse finit par devenir une réhabilitation plus durable que n'importe quel décret impérial.

UN AXE ARCHITECTURAL, DEUX SIÈCLES DE PATINE

Lorsque je franchis le portique à trois ouvertures tourné vers le sud et que je lève les yeux vers les trois caractères chinois « Thượng Công Miếu », j'ai soudain l'impression de reculer d'un siècle.

Ce portail, construit en 1949 d'après les plans de l'architecte Nguyễn Văn Tấn, fut autrefois l'un des symboles de Sài Gòn, Gia Định, au même titre que la pagode Phước Duyên à Huế ou la pagode au Pilier unique à Hà Nội. Un grand palmier de Palmyre s'élance à proximité, tandis que les vieux banians étendent leurs branches et leur ombre généreuse. Il règne là une majesté paisible, presque irréelle.

En avançant suivant l'axe principal, on rencontre d'abord le pavillon de la stèle. Petit édifice couvert de tuiles yin-yang, il est gardé de chaque côté par des grues juchées sur des tortues, symboles de l'harmonie entre les deux principes du monde.

À l'intérieur se dresse une stèle de pierre que le temps a teintée de vert, portant les quatre caractères « Lê công miếu bia ». Le texte, composé en 1894 par Hoàng Cao Khải, célèbre les mérites du défunt. Certains ont plus tard proposé de remplacer cette inscription en raison du jugement porté sur son auteur, mais le Hội Thượng Công Quý Tế a choisi de la conserver telle quelle.

À mes yeux, c'est une manière profondément respectueuse de traiter l'Histoire. Conserver ne signifie pas approuver tout ce qui fut. Cela signifie accepter de laisser le passé dans son intégrité, afin que les générations suivantes disposent encore de quelque chose à examiner, à confronter, à méditer.

Au-delà du pavillon apparaissent les deux sépultures accolées, dont la forme évoque une carapace de tortue. Elles furent réalisées en mortier traditionnel ô dước, mélange ingénieux de chaux, de sable fin, de coquillages pilés et de mélasse, que les anciens savaient préparer pour défier les années.

Le tombeau de Lê Văn Duyệt se trouve à droite, celui de son épouse à gauche, le tout ceint d'un épais mur de latérite. L'enceinte abritait également deux petites tombes appartenant à deux servantes. Des travaux routiers les séparèrent plus tard du reste du site. Leurs stèles ayant été mutilées sous Minh Mạng, leurs noms sont aujourd'hui devenus incertains.

Même les existences les plus modestes, lorsqu'elles se trouvaient dans l'ombre d'un grand personnage, ne furent pas épargnées par les tempêtes de l'Histoire.

Tout au fond se trouve la partie la plus sacrée, le sanctuaire Thượng Công Linh Miếu, composé de trois

espaces successifs, le tiền điện, le trung điện et le chánh điện, séparés par de petites cours à ciel ouvert, les thiên tỉnh.

Le premier accueille les visiteurs dans l'architecture traditionnelle d'une maison à trois travées. Dans le second repose la tablette de Lê Văn Duyệt, entourée de sculptures de lianes et de carpes se métamorphosant en dragons. Enfin, dans le sanctuaire principal, l'espace le plus sacré, se dresse une statue de bronze de Lê Văn Duyệt, haute de plus de deux mètres cinquante et pesant environ trois tonnes, réalisée en 2008 par le sculpteur Phạm Văn Hạng.

Les toitures sont couvertes de tuiles yin-yang, leurs extrémités se recourbent vers le ciel. Dragons se faisant face autour de la lune, lotus et pivoinés rappellent l'esthétique de la cour de Huế. Pourtant, le Sud est partout. Dans les incrustations apparaissent de simples mangoustans, des poules, des crabes, images familières, presque domestiques.

Je suis resté longtemps devant ces détails, admiratif du savoir-faire des artisans d'autrefois. Ils ne sculptaient pas seulement le bois ou la pierre. Dans chaque ligne, chaque motif, ils gravaient quelque chose de l'âme même de cette terre.

UNE VIE SPIRITUELLE TOUJOURS PRÉSENTE CHEZ LES SAÏGONNAIS

Lăng Ông n'est pas simplement un monument que l'on vient regarder. Depuis des générations, les habitants y déposent leurs espoirs, leurs inquiétudes, leur foi.

Les jours ordinaires, cinquante, soixante, parfois soixante-dix personnes viennent y brûler de l'encens. Au Tét et lors des commémorations des 29 et 30 du septième mois, puis des premier et deuxième jours du huitième mois lunaire, la foule peut se compter en dizaines, voire en centaines de milliers. Près de la moitié sont des Sino-Vietnamiens, qui appellent affectueusement Lê Văn Duyệt « Phò mã gia gia ».

Il y a là quelque chose d'étonnant et de beau. Un dignitaire de la dynastie Nguyễn, passé par la gloire, la disgrâce et l'injustice, est finalement devenu une divinité protectrice honorée avec la même ferveur par les communautés vietnamienne et chinoise.

On ne vient d'ailleurs pas seulement brûler un bâton d'encens. Beaucoup viennent tirer un oracle, ce que la tradition populaire appelle le « xăm thuốc ». À genoux, les mains jointes, chacun prie avant de tirer une baguette censée apporter un éclairage aux inquiétudes de son existence.

Puis, chaque septième jour du premier mois lunaire, la fête du Khai hạ, Cầu an anime tout un quartier de Bình Thạnh. On dresse la perche rituelle, on procède à l'ouverture du sceau et au premier geste d'écriture de l'année. Le soir, le hát bội reprend les vieux récits du théâtre traditionnel.

Je crois que c'est précisément cette continuité de la vie spirituelle qui maintient un monument réellement vivant, bien davantage que toutes les restaurations faites de chaux, de briques ou de ciment. La pierre s'use. La foi, elle, passe d'une génération à l'autre.

UNE EMPREINTE INDÉLÉBILE DE SÀI GÒN, GIA ĐÌNH

Lăng Ông n'est pas simplement un lieu de sépulture. Il est le témoin de toute l'histoire d'une région, depuis les temps où elle n'était encore qu'une terre peu défrichée jusqu'à son devenir de grande cité.

L'image du portique à trois ouvertures, flanqué de ses deux palmiers, figura autrefois sur l'emblème de Sài Gòn avant 1975. Elle apparut également au verso d'un billet de cent đồng et voyagea avec des générations de visiteurs sur les cartes postales de l'époque coloniale.

En 1988, le site fut classé monument national. En 2022, la fête du Khai hạ, Cầu an fut inscrite au patrimoine culturel immatériel national. Ainsi, génération après génération, la valeur de ce lieu continue d'être reconnue et enrichie.

Je me demande parfois comment un ensemble funéraire qui a traversé tant de guerres, qui fut condamné puis rasé par la dynastie même qu'avait servie l'homme qui y repose, a pu parvenir jusqu'à nous, au cœur d'une ville qui change de visage presque chaque jour.

La réponse tient sans doute dans la manière dont les Saïgonnais entretiennent leur rapport au passé. Ils n'oublient pas, mais ne s'enferment pas non plus dans la rancœur. Ils savent éprouver de la peine devant les injustices anciennes, puis transformer cette peine en respect.

Lăng Ông, Bà Chiểu n'est donc pas seulement le repos d'un grand serviteur de l'État. C'est aussi celui d'une mémoire collective, un lieu où les Saïgonnais déposent leur

gratitude envers ceux qui contribuèrent à ouvrir et façonner cette terre, avant qu'elle ne devienne la grande ville prospère que nous connaissons aujourd'hui.

UN VIEUX ĐÌNH SUR UNE ANCIENNE BUTTE

Au milieu du Sài Gòn saturé de circulation, sur la rue Chu Văn An, à Bình Thạnh, subsiste encore un đình vieux de près de deux siècles.

J'y suis arrivé un après-midi. À peine avais-je franchi son portique que l'atmosphère changea brusquement. Tout devint plus recueilli. Une légère odeur d'encens flottait dans l'air. On aurait dit que le temps, ici, avait décidé de couler moins vite que dans les rues alentour.

C'était le đình Bình Hòa, l'un des rares monuments de la ville à conserver intact un édit d'investiture de l'empereur Tự Đức, délivré en 1853, il y a aujourd'hui cent soixante-treize ans.

En 1993, le đình fut classé monument national d'architecture et d'art. Pourtant, à mes yeux, sa valeur la plus profonde ne tient pas à ce titre officiel. Elle réside plutôt dans la manière dont une communauté entière a su préserver silencieusement un fragment de son passé au fil des générations.

En rouvrant le Gia Định thành thông chí de Trịnh Hoài Đức, rédigé à partir de 1818, j'ai appris que « le village de Bình Hòa appartenait alors au tổng de Bình Trị, huyện de Bình Dương, dans la trấn de Phiên An ».

Le đình fut construit l'année même de la fondation du village. Puis, en 1853, année Quý Sửu, l'empereur Tự

Đức conféra au génie tutélaire local le titre honorifique de « Thần Quảng hậu chính trực Hộu thiện Đôn ngưng ».

Cet édit est aujourd'hui encore considéré comme le trésor du village, presque son héritage familial. Le gardien du đình m'expliqua que l'original, accompagné de son sceau, est conservé avec le plus grand soin dans un coffret fermé et honoré à part. Les jours ordinaires, les visiteurs ne peuvent en voir qu'une reproduction photographique.

Ce n'est qu'au moment de la fête annuelle du Kỳ yên que les responsables accomplissent le rituel d'ouverture du coffret et portent solennellement l'édit au centre du đình afin d'implorer un climat favorable et de bonnes récoltes.

C'est alors seulement que l'on peut contempler l'original.

J'ai été ému en entendant cela. Une feuille de papier vieille de plus d'un siècle, dont le dragon conserve encore sa teinte ivoire et dont les caractères n'ont presque pas pâli. Si elle existe encore, c'est grâce à toutes les générations de gardiens qui se sont succédé pour la préserver, comme on entretient une flamme afin qu'elle ne s'éteigne jamais.

Le đình connut plusieurs restaurations. En 1877, Phó tổng Lê Văn Huệ en prit l'initiative. En 1924, Hương cả Lê Văn Ý organisa de nouveaux travaux et fit également élargir la voie reliant sa maison au đình, devenue depuis l'actuelle rue Chu Văn An. Une troisième restauration eut lieu en 1946, accompagnée de la construction d'une école voisine, aujourd'hui l'école primaire Bình Hòa.

Après 1975, le đình fut un temps abandonné. Ce n'est qu'en 1990 qu'un comité provisoire reprit les choses en main. Une restauration complète fut menée en 1998,

puis la stèle dédiée à Monsieur Tigre, le sanctuaire des Cinq Éléments et celui du Génie de l'Agriculture furent reconstruits en 2000.

Je crois qu'un édifice qui a été démonté, réparé, rebâti tant de fois et qui conserve malgré tout son âme ancienne ne doit cette survie qu'à une chose, ceux qui l'ont restauré y ont mis bien davantage que du mortier et des matériaux. Ils y ont mis leur cœur.

Aujourd'hui, certaines parties montrent de nouveau des signes de dégradation et les responsables envisagent une nouvelle campagne de restauration cette année. Le đình Bình Hòa est arrivé jusqu'à nous grâce à cette sorte de cycle obstiné, ce qui se détériore est réparé, ce qui vieillit est renouvelé, mais l'esprit ancien, lui, demeure.

Dressé sur une butte, tourné vers l'est, le đình adopte un plan en forme du caractère Đinh. Deux axes parallèles structurent l'ensemble, séparés par une cour intérieure ouverte qui laisse entrer la lumière et le vent.

Après le portique, la stèle de Monsieur Tigre et, de part et d'autre, les sanctuaires des Cinq Éléments et du Génie de l'Agriculture, on arrive dans une vaste cour dallée de briques rouges, puis dans le tiền điện, conçu comme une maison traditionnelle à trois travées et deux ailes.

Quatre rangées de colonnes en bois précieux, sombres et brillantes, s'élèvent jusqu'à six mètres. Certaines approchent quarante centimètres de diamètre.

On y conserve le Long đình, petit palanquin en forme de đình miniature, laqué de rouge et doré à la feuille, utilisé pour transporter l'édit impérial pendant la fête du Kỳ yên.

Vient ensuite le trung điện, construit selon le principe du tứ tượng, avec une toiture à double niveau. Au faite apparaissent les « deux dragons se disputant la perle », accompagnés de carpes se transformant en dragons, réalisées en céramique émaillée. Ces motifs sont familiers de l'art des đình du Sud, mais sous la main des artisans anciens, chacun possède une présence particulière. Aucun ne ressemble tout à fait à un autre.

Tout au fond se trouve le sanctuaire principal. Son toit, plus bas et d'un seul niveau, laisse volontairement entrer peu de lumière afin de préserver cette pénombre mystérieuse propre aux lieux consacrés.

Sur l'autel du Hội đồng nội repose la tablette des « Tứ Vị Thánh Nương ». Plus loin, l'autel du Génie porte un immense caractère « Thần », étincelant d'or dans la solennité du sanctuaire.

La tradition orale affirme que le đình aurait été construit par assemblage à tenons et mortaises, les pièces de bois s'emboîtant sans qu'un seul clou soit nécessaire. C'est ainsi, raconte-t-on, que les habitants auraient pu autrefois déplacer l'édifice tout entier depuis le secteur de l'actuelle rue Vạn Kiếp jusqu'à son emplacement présent.

Aucun document ne permet aujourd'hui d'établir avec certitude la véracité de ce déplacement. Pourtant, j'aime cette légende. Elle dit quelque chose de la manière dont les gens du Sud envisagent un đình. Ce n'est pas seulement un assemblage de briques et de tuiles condamné à rester au même endroit. Il possède une vie propre, capable de voyager et de survivre partout où les hommes continuent de croire en lui et de le préserver.

Près de quarante objets précieux sont encore conservés ici, l'édit impérial, des panneaux horizontaux, des sentences parallèles, des autels sculptés de dragons faisant face au soleil, des brûle-parfums en céramique de l'ancien Sài Gòn, sans oublier ces colonnes de bois rare qu'il serait aujourd'hui presque impossible de retrouver.

Chaque année, au neuvième mois lunaire, le Kỳ yên continue d'être célébré. La fête a été simplifiée, trois jours et trois nuits autrefois, deux jours aujourd'hui, mais les rites essentiels, le xây châu, le đại bội et la musique cérémonielle, ont conservé leur solennité.

Dans une ville qui ne cesse de changer de peau, un lieu pareil a choisi de rester là, immobile, témoin silencieux d'une terre qui a connu tant de bouleversements.

Les hommes peuvent oublier un nom ou une vieille histoire. Mais à chaque pleine lune, à chaque Kỳ yên, l'encens continue de monter.

C'est peut-être ainsi que les gens du Sud s'attachent à leurs racines. Non par de grandes déclarations, mais par la fidélité silencieuse d'un bâton d'encens et d'un édit impérial transmis avec soin d'une génération à l'autre.

LE MARCHÉ ACCROUPI AU BORD DE L'ÉTANG SACRÉ

En quittant Lăng Ông et le đình, mes pas m'ont naturellement conduit vers le marché de Bà Chiểu. Je comptais simplement avaler quelque chose avant de poursuivre mon chemin.

Mais une fois qu'on y entre, difficile d'en ressortir aussitôt. Car ce marché n'est pas seulement un endroit où l'on achète et où l'on vend. C'est une page d'histoire encore vivante. Il suffit de la tourner pour voir apparaître tout un pan de l'ancien Gia Định.

Le marché se trouve au carrefour de Phan Đăng Lưu, Lê Quang Định et Bạch Đằng, dans le quartier de Gia Định, à Bình Thạnh. C'est l'un des marchés les plus anciens et les plus animés de Sài Gòn.

À ses débuts, dit-on, on l'appelait chợ Xổm, « le marché accroupi ». Un nom aussi simple que la manière dont on y faisait commerce. Les marchandises étaient posées sur des plateaux directement à même le sol et vendeurs comme acheteurs s'accroupissaient pour marchander. Pas de stands sophistiqués, pas de mise en scène.

Puis, sans que l'on sache exactement quand, le nom de Bà Chiểu s'imposa. Et ce nom-là porte avec lui une bien jolie histoire.

On raconte que Bà Chiểu était déjà un toponyme sous Tự Đức, vers le milieu du XIXe siècle. Dans l'ancien usage, « chiểu » désignait un étang naturel. Bà Chiểu aurait donc été la divinité féminine honorée auprès de cet étang.

D'autres racontent les choses autrement. Jadis, disent-ils, la façade du marché donnait sur un petit rạch alimenté par le canal Nhiêu Lộc.

Les versions semblent différentes, mais elles se rejoignent finalement. Devant le marché, il y eut de l'eau, un étang, un ruisseau. Et parce que la foi populaire était simple

et profonde, les habitants élevèrent au bord de cette eau un petit sanctuaire consacré à une divinité féminine.

L'étang s'assécha. Le rạch fut comblé. Les traces matérielles disparurent avec les années.

Mais Bà Chiểu resta.

Le nom demeura dans la bouche des gens. L'un le transmet à l'autre, jusqu'à lui donner une forme d'immortalité.

Un nom survit parfois à la chose qui l'a fait naître. L'étang a disparu, mais le nom demeure, parce qu'en fin de compte, la mémoire la plus durable est celle que les hommes portent en eux.

UNE VIE DE MARCHÉ, UNE VIE DE GIA ĐỊNH

En 1942, Trần Văn Chơ, que tout le monde appelait familièrement ông Tư Chơ, entreprit de reconstruire le marché sur une superficie d'environ 8 465 mètres carrés.

C'est à partir de cette époque que sa façade fut définitivement orientée vers Phan Đăng Lưu et Lê Quang Định, comme aujourd'hui, sur les terres de Bình Hòa, au cœur de l'ancien chef-lieu de la province de Gia Định.

La maison de Tư Chơ abrite aujourd'hui l'administration du marché. Elle jouxtait autrefois la demeure du chef de province Trần Quang Nhã. Jolie coïncidence de la géographie, le commerce, la vie quotidienne et le pouvoir furent un temps voisins de palier.

Bà Chiểu était alors le plus grand marché de la province de Gia Định. C'était aussi une importante plaque tournante pour les légumes et produits agricoles arrivant de Hóc Môn, Củ Chi et jusqu'à Đà Lạt.

Après 1975 et la disparition administrative de la province de Gia Định, le marché devint l'un des centres de Bình Thạnh. Il fut modernisé en 1987, puis réaménagé à plusieurs reprises avant de prendre son aspect actuel.

Vers 2020, il était organisé en huit secteurs et rassemblait près de huit cents commerçants proposant une quarantaine de catégories de produits. Un véritable organisme vivant, dense mais organisé, presque une petite ville à l'intérieur de la grande.

Au milieu du marché, je me suis dit qu'il ressemblait à un vieil homme qui aurait beaucoup vécu. Il a connu les changements de noms, de régimes, de visages urbains. Pourtant, son âme, ses habitudes, cette relation particulière entre celui qui vend et celui qui achète n'ont jamais vraiment disparu.

LES SAVEURS ET LES HABITUDES D'AUTREFOIS

Plus on s'enfonce dans le marché, plus les marchandises se multiplient, ustensiles ménagers, vêtements, chaussures, nón lá, friperie.

Les vêtements restent relativement bon marché, adaptés aux budgets populaires. Pour qui cherche simplement de quoi s'habiller au quotidien, on trouve facilement son bonheur.

Le marché abrite aussi la bijouterie Mi Hồng, connue depuis longtemps et à laquelle les habitants du quartier confient volontiers leurs économies. Quant aux nón lá de Bà Chiểu, ils ont leur réputation. Leur ligne accompagne particulièrement bien l'áo dài et beaucoup de visiteurs de

passage dans le Sud en achetant quelques-uns comme souvenirs.

En revanche, si l'on cherche des cosmétiques, des boucles d'oreilles ou de petits accessoires de mode, ce n'est pas vraiment l'endroit idéal. Il y en a, bien sûr, mais le choix reste modeste et les modèles ne sont pas toujours très séduisants.

Bà Chiểu demeure avant tout un marché populaire. Les denrées alimentaires y occupent donc une place essentielle, riz, céréales, légumes, fruits, crevettes, poissons, viandes, tout y est.

Dans le secteur des produits secs flotte cette odeur puissante de crevettes séchées, de poissons séchés et de champignons secs mêlés les uns aux autres. Une odeur qu'il suffit d'avoir respirée une fois pour ne plus vraiment l'oublier.

Curieusement, dans le bâtiment situé à l'entrée du marché se trouve également un secteur assez important consacré à l'or, à l'argent et aux pierres précieuses.

Le raffinement voisine ainsi avec la simplicité sans que cela paraisse jamais incongru. Après tout, la vie elle-même mélange riches et pauvres, élégance et modestie dans un même souffle.

Le matin, Bà Chiểu ressemble à cent mille autres marchés populaires, pressé, bruyant, familier.

Puis la nuit tombe.

Les boutiques allument ensemble leurs lumières et l'atmosphère se métamorphose. Une autre effervescence

commence, celle des achats du soir, des sorties, des plaisirs nocturnes.

Le coin des restaurants est un petit paradis de la cuisine du Sud, bún mắm, bún thịt nướng, bánh ướt, hủ tiếu Nam Vang, le tout à des prix qui restent accessibles.

Dans un coin discret près d'un carrefour, au bord d'une rue à sens unique, se cache un vendeur de xôi. L'endroit n'est pas très facile à trouver, mais ceux qui y ont goûté une fois s'en souviennent longtemps.

Le riz gluant est enveloppé dans une feuille de bananier. Lorsqu'on l'ouvre, il est encore brûlant. On l'accompagne de ruốc, d'échalotes frites, de porc xá xíu, de poulet frit, puis on ajoute un peu de cette sauce maison dont chacun garde jalousement le secret. Il n'en faut pas davantage pour faire soupirer de plaisir.

Il y a surtout le xôi au durian, préparé avec assez de finesse pour rester moelleux sans devenir écœurant, parfumé sans que le fruit domine tout le reste. Mélangé à la sauce odorante, il laisse une saveur qui vous poursuit longtemps après la dernière bouchée.

Il y a encore cette fameuse échoppe d'escargots qui ouvre vers trois heures et demie de l'après-midi. À cinq heures et demie, elle déborde déjà de clients. On y trempe les escargots dans une sauce caractéristique au lait concentré. Les prix restent doux, si bien qu'étudiants, lycéens et employés peuvent tous s'y attabler.

Pour quelque chose de plus relevé, on peut passer chez Vũ Tùng, au 90 de la rue du même nom, manger du phá lấu frit accompagné de liserons d'eau sautés à l'ail et

d'une sauce épaisse et brillante. Une portion tourne autour de vingt mille đồng. Pas cher, et franchement bon.

Assis au milieu du bruit et des parfums de cette petite jungle gourmande, je me suis soudain dit que le marché Bà Chiểu ne nourrissait pas seulement les ventres.

Il nourrit aussi une partie de la mémoire de Gia Định, Sài Gòn.

Chaque étal, chaque plat, chaque vieux nom qui refuse de disparaître est un fragment du temps soigneusement enveloppé, conservé, puis transmis à ceux qui savent encore s'arrêter et écouter.

Et peut-être que tant que les hommes mangeront, se souviendront et continueront de raconter l'histoire de Bà Chiểu et de son ancien étang, le marché restera vivant par son âme même, et non simplement par ses murs, ses briques ou ses chiffres d'affaires.



Photo : Đình Phú Nhuận

Essai 6

PHÚ NHUẬN, DE LA MÉMOIRE À LA PROSPÉRITÉ

DU PETIT VILLAGE AU BORD DU CHEMIN À LA PORTE DE SÀI GÒN

Phú Nhuận est de ces terres dont le nom, à lui seul, raconte déjà les espoirs des anciens. Il y a plus de trois siècles, lorsque des migrants venus du Đàng Ngoài descendirent jusqu'ici avec leurs familles, ou lorsque des soldats de la garnison de Phiên An s'y installèrent pour

refaire leur vie, ils ne devaient guère nourrir qu'un rêve très simple, que cette terre devienne un jour riche, fertile et généreuse. Ils appelèrent donc leur village Phú Nhuận. Les deux caractères chinois « 富潤 » portent en eux tout le rêve d'une vie meilleure formulé par des gens qui avaient quitté leur pays natal.

Ce nom existe encore aujourd'hui dans les archives et dans la liste des villages consignée par Trịnh Hoài Đức dans son Gia Định thành thông chí. À l'époque, « Phú Nhuận appartenait encore au tổng Bình Trị, huyện Bình Dương, phủ Tân Bình, trấn Phiên An », tout un monde administratif qui semble désormais infiniment lointain. Le petit hameau grandit et devint un village. Le village grandit à son tour jusqu'à devenir l'un des plus importants du phủ Tân Bình.

Sous la colonisation française, les territoires furent découpés, réunis, redistribués. Phú Nhuận dépendit un temps du district de Gò Vấp, puis connut même l'honneur éphémère de devenir chef-lieu d'une province appelée Tân Bình. L'expérience ne dura guère plus d'un an, de 1944 à 1945. La province disparut et Phú Nhuận retrouva son ancien statut, dans le tổng Dương Hòa Thượng, district de Gò Vấp, jusqu'en 1956, lorsqu'un nouveau chapitre commença.

Sous la République du Việt Nam, la commune de Phú Nhuận devint le chef-lieu du nouveau district de Tân Bình. En 1965, l'échelon administratif du tổng fut supprimé et Phú Nhuận dépendit directement du district. La commune fut divisée en huit hameaux aux noms aujourd'hui presque étranges à l'oreille, Đông Nhứt, Đông Nhì, Đông Ba, Trung Nhứt, Trung Nhì, Tây Nhứt, Tây Nhì et Tây Ba.

En 1975, ces huit hameaux devinrent huit quartiers et le district urbain de Phú Nhuận vit officiellement le jour au sein de Sài Gòn, Gia Định. Un an plus tard, les quartiers furent réorganisés et numérotés de 1 à 17, histoire de faire plus simple. Puis vint 2025. Après près d'un demi-siècle sous cette forme administrative, le district de Phú Nhuận disparut à son tour pour laisser place à trois nouveaux quartiers, Đức Nhuận, Cầu Kiệu et Phú Nhuận.

Ainsi va la terre, dans une sorte de cycle sans fin. Elle prend forme, se transforme, puis renaît sous un autre visage. Je reste parfois immobile au milieu des rues de Phú Nhuận en songeant à tous les noms disparus.

L'ancien boulevard Võ Tánh est devenu Hoàng Văn Thụ. Le boulevard Chi Lăng s'appelle désormais Phan Đăng Lưu. Le boulevard Cách Mạng 1 tháng 11 est devenu Nguyễn Văn Trỗi, aujourd'hui l'un des grands axes où la circulation s'engouffre chaque matin. Thái Lập Thành est devenu Phan Xích Long, un nom qui finira par désigner l'une des rues gastronomiques les plus célèbres de la ville. Nguyễn Huỳnh Đức est devenu Huỳnh Văn Bánh. Minh Mạng, Nguyễn Đình Chính. Trương Minh Ký, Lê Văn Sỹ.

L'ancienne rue Trương Minh Ký partait du passage à niveau numéro 6, à l'intersection avec Huỳnh Văn Bánh, autrefois Nguyễn Huỳnh Đức, puis passait devant l'église Ba Chuông et le marché Vườn Xoài avant de filer vers le rond-point de Lăng Cha Cả. Seule la portion allant du pont Lê Văn Sỹ en direction du troisième arrondissement portait le nom de Trương Minh Giảng. À chaque nom ancien qui disparaît, c'est un petit morceau de mémoire qui s'enfonce doucement dans l'oubli, ne survivant plus que chez

quelques vieillards ayant traversé presque tout un siècle sur cette terre.

Et pourtant, certaines choses demeurent. Plus de soixante-dix pagodes se trouvaient déjà à Phú Nhuận au XIXe siècle et, semble-t-il, elles sont encore presque toutes là. Les tombeaux de dignitaires de la dynastie Nguyễn, Trương Tấn Bửu, Võ Tánh, Võ Di Nguy, Phan Tấn Huỳnh, reposent silencieusement au milieu du vacarme urbain, témoins impassibles d'un monde disparu.

Le đình Phú Nhuận, le mausolée de Trương Tấn Bửu, celui de Võ Di Nguy, chacun de ces noms ressemble à une plaque d'identité plantée profondément dans le sol, rappelant aux générations présentes que sous l'asphalte et le béton luisants d'aujourd'hui, leurs ancêtres ont vécu, sont morts et ont laissé leurs os. L'économie de Phú Nhuận, elle, n'a plus grand-chose à voir avec celle d'autrefois. Commerce, services, finance, bureaux, logements haut de gamme s'alignent désormais le long de Nguyễn Văn Trỗi avant de gagner Phan Xích Long, Hoàng Văn Thụ, Phan Đăng Lưu, Nguyễn Kiệm et Phan Đình Phùng.

Je me dis parfois qu'une terre dont le nom contenait dès l'origine les idées de richesse et de prospérité était peut-être destinée à connaître un jour cette abondance. Seulement, au milieu de toute cette prospérité, je me demande encore de temps en temps si quelqu'un se souvient du petit village d'il y a trois cents ans, celui où de pauvres migrants avaient enfermé tout leur rêve d'une vie meilleure dans ces deux mots si simples : Phú Nhuận.

UN POUMON VERT AU CŒUR DE LA VILLE, LE PARC GIA ĐỊNH

Pendant les journées de grande chaleur à Sài Gòn, lorsque l'air devient si lourd qu'on peine à respirer, je ne supporte pas de rester enfermé entre quatre murs sous la climatisation. Alors je retourne au parc Gia Định. J'y cherche l'ombre de ses vieux arbres et cette petite part de nature qui subsiste encore au milieu d'une ville devenue si dense.

Le parc Gia Định occupe une position assez singulière, à la jonction de Phú Nhuận et de Gò Vấp. Selon le découpage administratif, environ soixante-dix pour cent de sa superficie se trouve sur le territoire de Phú Nhuận. Son entrée principale donne sur Hoàng Minh Giám, dans le quartier Hạnh Thông, tandis qu'une autre partie relève de Đức Nhuận. Trois grands axes, Nguyễn Kiệm, Hoàng Minh Giám et Đặng Văn Sâm, entourent le parc comme trois bras protégeant ce rare morceau de verdure au milieu du béton.

Qui imaginerait que cette terre verdoyante eut autrefois une tout autre destinée ? En 1950, elle fut aménagée pour accueillir le premier golf de Sài Gòn, fréquenté par les fils et filles de bonnes familles venus s'y distraire. Après 1975, le golf cessa de fonctionner. Le terrain resta quelque temps abandonné. Puis, en 1978, la ville le confia au service chargé des travaux publics afin de le transformer en parc.

Le parc Gia Định naquit ainsi, au terme d'une métamorphose assez extraordinaire, un lieu de loisirs réservé autrefois aux classes privilégiées devenait un espace ouvert à tous. À l'origine, sa superficie était de 57 880 mètres carrés, soit près de six hectares, dont plus de la

moitié recouverte de pelouses. S'y ajoutaient des chemins de briques et d'asphalte, des trottoirs, des pavillons de repos, des massifs de fleurs et de plantes ornementales, ainsi qu'un petit bassin de 117 mètres carrés destiné à maintenir l'humidité des végétaux pendant la saison sèche.

En 2005, on parlait pourtant d'environ trente-deux hectares. La contradiction n'est qu'apparente, car les limites du parc furent, au fil du temps, modifiées, agrandies puis amputées au gré des projets urbains. La voie Tân Sơn Nhất, Bình Lợi, rocade extérieure, vint le traverser. Un autre projet envisagea encore de prélever deux hectares pour construire des immeubles d'habitation, projet auquel les habitants des alentours étaient loin d'être favorables.

Le terrain d'un parc ressemble parfois à un vieux vêtement. On y donne un coup de ciseaux ici, puis un autre là, afin de tailler de nouvelles pièces pour d'autres usages, en oubliant qu'à force de couper, il ne restera peut-être plus rien de sa forme originelle. Et pourtant, malgré toutes ces amputations, Gia Định conserve son âme de poumon vert dans une ville saturée de poussière et de gaz d'échappement.

Près de sept cents arbres de différentes espèces, sọ khỉ, lim xẹt, tamariniers de l'Ouest, bò cạp nước, sont encore là pour offrir leur ombre aux Saïgonnais. À l'aube et en fin d'après-midi, le parc s'anime du pas des promeneurs. Les personnes âgées pratiquent lentement leurs exercices. Les gens d'âge mûr marchent tranquillement sur les allées. Des jeunes promènent leur chien. D'autres s'installent sous un arbre avec un livre et disparaissent dans leur propre univers.

J'aime regarder cette scène toute simple. Elle me montre un autre Sài Gòn. Plus lent. Plus doux. Très loin du rythme fébrile qui gouverne habituellement la ville.

L'aire de jeux pour enfants, de plus de huit mille mètres carrés, fut aménagée en 2012. Elle comprend trois zones adaptées à différents âges, avec balançoires, structures à escalader et jeux d'eau, pour un investissement total de plus de douze milliards de đồng. Et lorsque revient le printemps, le parc se transforme en marché aux fleurs, en fête florale du Tét, aux côtés de la rue fleurie Nguyễn Huệ, du parc du 23 Septembre et du parc Lê Văn Tám. C'est devenu un rituel culturel profondément inscrit dans la vie des Saïgonnais.

Dans une ville où chaque parcelle de terrain vaut presque son poids d'or, avoir réussi à conserver un espace vert de cette ampleur relève déjà d'une chance rare. Car le parc n'est pas seulement un endroit où respirer. Il est aussi l'ancrage d'une mémoire collective.

Les grands-parents y font leurs exercices. Les parents y promènent leurs enfants. Les petits grandissent avec leurs éclats de rire sur les toboggans. Un ancien golf destiné à une élite est devenu le poumon de tous. Pour une terre, il est difficile d'imaginer plus belle destinée.

DU « QUARTIER DES EAUX NOIRES » À LA RUE CHIC, LE DESTIN DE PHAN XÍCH LONG

Si quelqu'un me demandait aujourd'hui ce qui vient immédiatement à l'esprit des gourmands saïgonnais

lorsqu'on leur parle de Phú Nhuận, je répondrais sans hésiter : Phan Xích Long. Longue d'un peu plus d'un kilomètre et demi, la rue part du carrefour Phan Xích Long, Phan Đăng Lưu et descend jusqu'à Vạn Kiếp. Elle est devenue l'une des grandes rues gastronomiques de la ville, au point que les jeunes lui ont donné un surnom à la fois chic et moqueur : « San Francis Long ».

Difficile d'imaginer que cette avenue pleine de lumières, bordée de restaurants élégants, portait il y a quelques décennies un nom autrement moins glamour : « xóm nước đen », le quartier des eaux noires. Certains disaient aussi « xóm Cù Lao ». La rue longeait le canal Nhiêu Lộc. Avant sa réhabilitation, l'eau était noire, épaisse, et une odeur pestilentielle montait du canal.

C'était aussi le refuge de toute une population ouvrière pauvre. Des migrants venus des quatre coins du pays s'y installaient et vivaient comme ils pouvaient, culture maraîchère, petit commerce, manutention, traction de charrettes, travaux journaliers. Il y a un peu plus de vingt-cinq ans encore, le secteur était considéré comme l'un des endroits de la ville les plus touchés par la délinquance et les vols.

En 1996, le réalisateur Đỗ Phú Hải lui consacra même un film intitulé Xóm nước đen, restituant ce quartier pauvre traversé par son canal pollué et ces existences qui tentaient de survivre entre misère et fléaux sociaux. J'ai discuté avec une vendeuse de chè, aujourd'hui âgée de plus de cinquante ans. Originaire de Quảng Ngãi, elle tient son petit commerce de desserts aux haricots depuis plus de trente ans dans cette rue.

Elle m'a raconté qu'à son arrivée en ville, elle travaillait pour une vendeuse de chè du quartier. Lorsque sa patronne partit vivre à l'étranger, elle lui transmit ses recettes. Elle continua alors à vendre, et n'a jamais arrêté depuis. Elle se souvient d'un Phan Xích Long couvert d'étangs, envahi de liserons d'eau, avec des maisons misérables qui n'avaient rien à voir avec les constructions d'aujourd'hui.

« Les gens vivaient vraiment dur ici. Ils pouvaient travailler comme journaliers toute leur vie sans jamais imaginer avoir assez d'argent pour se bâtir une vraie maison. À midi, on cherchait un coin où l'eau était encore propre pour cueillir des liserons et les manger. Quand il pleuvait, les crabes, les escargots, les poissons-chats et les poissons-perches arrivaient avec l'eau. On les attrapait et on les faisait mijoter au poivre. Ça faisait quand même un bon repas, parce qu'on n'avait pas d'argent pour acheter de la viande. »

Elle racontait cela lentement, le regard perdu au loin, comme si elle tournait une à une les pages d'un vieux album. Et aujourd'hui, au milieu de cette rue gastronomique devenue chic et chère, elle vend toujours son verre de chè pour dix mille đồng. Elle sourit en disant qu'elle préfère garder un prix populaire afin que tout le monde puisse s'offrir quelque chose de frais pendant les journées brûlantes de Sài Gòn.

Tout autour, la rue a changé à une vitesse vertigineuse. Mais cette petite vendeuse a conservé intact le prix de la générosité humaine, comme une corde jetée à la mémoire pour l'empêcher d'être emportée.

La rue gastronomique Phan Xích Long fut officiellement inaugurée en janvier 2024 après une réorganisation complète et des travaux d'infrastructure. Depuis, elle attire toujours davantage les habitants comme les touristes. En la parcourant, on tombe facilement sur de grandes enseignes, Gogi House, Kichi Kichi, Sushi Hokkaido Sachi, San Fu Lou, HuTong, Highlands, Starbucks, Gong Cha...

L'offre culinaire donne presque le vertige, cuisine européenne ou asiatique, spécialités des trois régions du Viêt Nam, plats thaïlandais, singapouriens, petite restauration populaire, fondues, grillades et fruits de mer plus luxueux. On plaisante même en disant qu'il faut une semaine entière pour faire réellement le tour de Phan Xích Long.

Face à ces enseignes réputées et à leurs prix parfois élevés, certains se demandent si la rue n'est pas devenue un paradis réservé aux riches. Un repas peut facilement coûter plusieurs centaines de milliers de đồng, car les restaurants ne misent plus seulement sur l'assiette, mais aussi sur le décor et le service. Pourtant, il suffit de se glisser dans les petites ruelles autour des immeubles de Phan Xích Long pour retrouver des adresses populaires où l'on mange encore pour quelques dizaines de milliers de đồng.

Ba Tròn, avec ses escargots, ses nouilles sautées, son chèo et son flan, reste un rendez-vous des lycéens et étudiants. Il y a aussi les bánh tráng à tremper de cô Gánh, le bò lá lốt de anh Ba et d'autres petites adresses qui continuent leur chemin discrètement. Comme pour rappeler

que cette rue n'a jamais complètement tourné le dos aux gens modestes.

Phan Xích Long n'est d'ailleurs plus seulement une rue où l'on mange. On y trouve hôpitaux, écoles, supermarchés, banques, centres d'anglais, salles de sport et presque tous les services imaginables. Les habitants de Phú Nhuận plaisantent en disant qu'ils n'ont pas besoin de centre commercial, puisque tout ce dont ils peuvent avoir besoin existe déjà dans cette rue. La plaisanterie fait sourire, mais elle traduit assez justement l'extraordinaire vitalité d'une avenue née d'un quartier autrefois pauvre et sombre.

La ville envisage maintenant d'étendre les horaires de la rue gastronomique, d'y expérimenter davantage l'économie nocturne et d'y organiser de nouveaux événements de loisirs pour stimuler le tourisme. Un restaurateur de fruits de mer expliquait que depuis le début de l'expérimentation, la fréquentation du soir avait nettement augmenté, parfois jusqu'à presque onze heures. Il serait prêt à investir davantage si la ville continuait d'améliorer les infrastructures, la sécurité et, surtout, le stationnement.

Un soir de week-end, assis au milieu des lumières de Phan Xích Long, je regardais la foule passer et je songeais à l'étrange roue du destin qui avait tourné pour cette rue. D'un quartier d'eaux noires, pollué, pauvre, ravagé par les problèmes sociaux, elle est devenue l'une des rues gastronomiques les plus brillantes de Sài Gòn. Et pourtant, ce qui m'émeut le plus n'est pas le scintillement des restaurants élégants.

C'est le chè à dix mille đồng de bà Bình. C'est la petite échoppe d'escargots de quelque couple anonyme qui réussit encore à tenir sa place au milieu du tourbillon de l'urbanisation. Parce qu'au fond, une rue peut bien changer autant qu'elle veut, elle doit conserver quelque part un petit espace pour les vies ordinaires.

Un endroit où celui qui passe puisse encore s'arrêter. Boire un verre de chè bien frais sous le soleil brûlant de Sài Gòn. Et garder quelque chose à se rappeler des jours anciens, lorsque cette avenue n'était encore que le pauvre « xóm nước đen ».

Essai 7

PHÚ NHUẬN, CES NOMS QUI N'EXISTENT DANS AUCUN REGISTRE

LE MARCHÉ XÃ TÀI ET UN NOM TOMBÉ DANS L'OUBLI

En cherchant à mieux connaître Phú Nhuận, j'ai découvert que derrière le nom de ce marché que tous les Saïgonnais connaissent se cache une histoire bien plus ancienne, une histoire dont personne ne se souviendrait probablement encore si quelques vieux habitants n'avaient continué à la raconter. En 1850, un homme du nom de Lê Tự Tài, originaire du Nord, descendit vers le Sud avec le mouvement de migration qui défrichait alors les terres de Gia Định.

Avec les autres habitants, il participa à la fondation du village. Lorsque Phú Nhuận n'était encore qu'un minuscule hameau, on le choisit comme chef. Le territoire s'agrandit ensuite et devint une commune. Les habitants lui renouvelèrent leur confiance en le nommant xã trưởng. Tout le monde finit par l'appeler simplement Xã Tài.

Pour rendre à la communauté un peu de l'affection qu'elle lui témoignait, il fit construire un petit marché couvert d'un toit de chaume, aux parois de feuilles, près de la route descendant vers Cầu Kiệu. Les barques chargées de marchandises pouvaient remonter le rạch Thị Nghè et venir y commercer. Ainsi naquit le marché Xã Tài. Un nom tout simple, attaché à un homme de chair et de sang, et non à quelque appellation administrative sans âme.

Puis les années passèrent. Les Français reconstruisirent le marché. Celui-ci s'agrandit, devint plus fréquenté, et les habitants prirent peu à peu l'habitude de l'appeler marché de Phú Nhuận. Xã Tài s'enfonça doucement dans l'oubli.

Un vieil ami à moi, dont les parents s'étaient installés à Phú Nhuận à la fin des années 1940, m'a regardé avec étonnement lorsque je lui ai parlé du marché Xã Tài : « Moi, j'ai toujours entendu dire marché de Phú Nhuận. Marché Xã Tài, jamais entendu ça. »

L'homme qui avait donné naissance à ce marché aurait sans doute mérité que son nom soit attribué à une rue, ou au moins à une ruelle voisine, afin que les générations suivantes se souviennent de lui. Et pourtant, cet honneur revint à un autre nom. Petite ironie dont l'Histoire est coutumière, comme si elle tenait à nous

rappeler que le mérite et la mémoire ne marchent pas toujours ensemble.

L'écrivain Hồ Biểu Chánh, qui vécut et mourut précisément à Phú Nhuận, décrit dans son roman Ông Cử, écrit en 1935, un paysage bien différent de celui que beaucoup imaginent aujourd'hui. Phú Nhuận était encore « pauvre et clairsemé ». Le marché Xã Tài ne rassemblait que quelques vendeurs le matin, proposant quelques poissons et légumes aux habitants des environs. Rien de particulièrement bon, rien de précieux. Sur la route de Cầu Kiệu, trois ou cinq maisons de briques et de tuiles surgissaient au milieu de vieilles maisons de feuilles, dans un ensemble plutôt sale que prospère.

En lisant ces lignes, j'ai éprouvé une étrange tendresse pour ce vieux Phú Nhuận. Une terre située presque aux portes de Sài Gòn et qui, pourtant, conservait encore tout son caractère rural, simple, sans la moindre trace du clinquant de la ville.

DU PETIT HAMEAU À UN ÉPHÉMÈRE CHEF-LIEU DE PROVINCE

En remontant encore plus loin dans le temps, j'ai découvert que Phú Nhuận compte parmi les plus anciens toponymes du Nam Kỳ. Le Đại Nam thực lục comme le Gia Định thành thông chí rapportent qu'« au printemps 1808, l'empereur Gia Long réorganisa l'administration de Gia Định, transformant les dinh en trấn, les huyện en phủ et les tổng en huyện ».

À cette époque, Phú Nhuận n'était qu'un petit hameau du tổng Bình Trị, huyện Bình Dương, phủ Tân Bình, trấn Phiên An. Un nom modeste perdu dans une interminable chaîne de divisions administratives, sans rien encore qui le distingue particulièrement.

En 1862, lorsque le lieutenant français Coffin élaborait son projet d'aménagement de Sài Gòn, la limite de la ville s'arrêtait encore à Tân Định. Phú Nhuận restait dehors, à la périphérie, avec ses hameaux clairsemés.

Puis, en mai 1944, survint un événement modeste mais mémorable. L'administration française transforma le district de Tân Bình en province, lui adjoignit plusieurs territoires voisins, et Phú Nhuận, jusque-là simple commune, se retrouva brusquement chef-lieu provincial. L'honneur fut de courte durée.

Moins de deux ans plus tard, en août 1945, le monde avait changé. La province de Tân Bình disparut des textes et Phú Nhuận retrouva plus tard son rôle de commune chef-lieu de district sous la Première République.

Je me dis souvent que les territoires connaissent leurs hauts et leurs bas comme les hommes. Un jour, on vous place au centre. Le lendemain, vous retournez tranquillement à votre ancienne place. Et personne ne peut vraiment retenir le mouvement du temps.

Dans les années 1950, sous la Première République, Sài Gòn se trouvait enclavée au milieu de la province de Gia Định, entourée de Gò Vấp, Thủ Đức, Tân Bình et Hóc Môn, puis, plus loin, de Cần Giò và Quảng Xuyên jusqu'à la mer. Phú Nhuận avait alors pris de

l'importance. Elle était devenue la commune disposant du plus gros budget du district de Tân Bình. À cinq kilomètres à peine du centre de Sài Gòn, elle était toute proche et pourtant encore suffisamment à l'écart pour conserver l'âme particulière d'une banlieue en pleine transformation.

LE CARREFOUR DE PHÚ NHUẬN, CŒUR D'UN TERRITOIRE DE MÉMOIRE

Le centre de tout cet univers était ce que les habitants appelaient simplement le Ngã tư Phú Nhuận, le carrefour de Phú Nhuận, là où se rencontraient Võ Di Nguy, Chi Lăng et Võ Tánh. Il suffit de se représenter Võ Di Nguy suivant l'axe nord-sud, tandis que Chi Lăng, prolongée par Võ Tánh, courait d'est en ouest. Les deux axes formaient une croix au cœur de la commune, d'où partaient quantité de petites rues et de ruelles, chacune avec son histoire.

Depuis le carrefour, en descendant Võ Di Nguy vers le marché, le côté droit était toujours plus animé que le gauche. Non loin de là se trouvait la maternité Tuyết Nho, où tant d'enfants de Phú Nhuận virent le jour à la fin des années 1940 et au début des années 1950. J'imagine la sage-femme qui dirigeait l'établissement partant chaque après-midi avec ses jolies filles pour aller s'occuper de jeunes mères vivant à un ou deux kilomètres. Une scène affairée, mais pleine de chaleur humaine, qui appartient à une époque où les grands hôpitaux n'existaient pas encore partout.

Un peu plus loin se trouvait le bazar Hiệp Thành, où les collégiens de treize ou quatorze ans venaient acheter

leurs fournitures scolaires. Puis arrivait le fameux « cinéma brûlé ». Un incendie en avait dévoré l'intérieur, ne laissant debout que les piliers de béton et la toiture de tôle. Pendant des années, cette carcasse servit pourtant d'abri, le jour et parfois la nuit, aux petits vendeurs ambulants et aux sans-abri de la ville.

Au milieu des années 1960, le cinéma fut finalement reconstruit et reçut le nom de Cẩm Vân. On raconte que le propriétaire du cinéma Văn Cầm, situé non loin de là, fut à l'origine de la reconstruction et choisit volontairement un nom aux sonorités proches afin de conserver quelque chose du souvenir de son ancienne salle.

J'aime beaucoup ce petit détail. Comme si, en donnant un nom nouveau, on avait tout de même tenu à glisser à l'intérieur une parcelle de l'ancien, faute de pouvoir se résoudre à le laisser disparaître complètement.

Quand on parle des cinémas de Phú Nhuận, impossible de ne pas évoquer le fameux « xi-nê pẹc-ma-nặng », le cinéma permanent. Pour cinq đồng, tarif unique, on pouvait rester dans la salle du matin au soir et revoir le même film autant de fois qu'on le souhaitait. On entrait à n'importe quelle heure et on commençait simplement à regarder là où le film en était.

Cette formule fit les beaux jours des petites salles Cẩm Vân, Văn Cầm, Môđẹc, Đakao, Vĩnh Lợi et Cao Đồng Hưng. Certains gamins finissaient même par s'endormir dans leur fauteuil. Il fallait attendre que le cinéma ferme pour que quelqu'un vienne les secouer et leur dire de rentrer chez eux. Cette manière tranquille de se divertir, sans regarder l'heure, où pourrait-on encore la retrouver

aujourd'hui, à une époque où tout doit aller vite, toujours plus vite ?

Après les deux tailleurs Đoàn Thành Lực et Nguyễn Thịnh venait le carrefour de Lò Đúc, où Võ Di Nguy rencontrait Nguyễn Minh Chiếu. Plusieurs petits restaurants à ciel ouvert s'y regroupaient. Un peu plus loin se trouvait l'atelier de couture Phúc Xương, tenu par un vieux migrant du Bắc Kỳ qui coupait et cousait lui-même les vêtements de ses clients.

Puis apparaissait un bâtiment de deux étages, immense au milieu de toutes ces maisons basses aux toits de tuiles. C'était le siège du conseil communal de Phú Nhuận, l'administration qui réglait toutes les affaires de la commune sous la Première République, avant que la Deuxième République ne sépare plus nettement les fonctions administratives de celles des représentants élus.

LA CITÉ CHU MẠNH TRINH ET CE CARREFOUR QUI PORTAIT LE NOM DE LA « PAGODE DE MADAME L'OCCIDENTALE »

Après 1955, un terrain situé derrière l'école Chu Mạnh Trinh devint soudain très animé. On l'appela « cư xá Chu Mạnh Trinh », la cité Chu Mạnh Trinh, alors même que l'école n'avait aucun rapport avec les propriétaires des maisons qui s'y installèrent. Le quartier devint célèbre parce que plusieurs artistes de talent y élurent domicile, notamment les musiciens Phạm Duy et Tuấn Khanh, auteur de Quán Nửa Khuya.

À l'entrée de la ruelle Chu Mạnh Trinh, dans les années 1950 et 1960, il n'y avait que quelques petites charrettes vendant des boulettes de bœuf et du sâm bổ lượng. Des choses minuscules, presque insignifiantes. Et pourtant, leur goût resta si profondément gravé dans la mémoire de ceux qui les avaient connus qu'un demi-siècle plus tard, certains en parlaient encore.

Les plats populaires, ceux qu'on pourrait croire trop ordinaires pour laisser une trace, s'accrochent parfois à la mémoire plus solidement que les mets les plus raffinés. Parce qu'avec leur goût reviennent toute une jeunesse, un paysage, une époque, l'odeur même du pays où l'on a vécu.

En poursuivant sur Chi Lăng en direction du marché Bà Chiểu, avant l'intersection Thái Lập Thành, Chi Lăng, se dressait un grand bâtiment qui avait abrité le siège du « Dân vệ đoàn » pendant les premières années de la Première République. Puis venait un carrefour très particulier.

On disait bien ngã ba, un carrefour à trois branches, et non ngã tư, car à cette époque la rue Thái Lập Thành n'existait que sur le côté gauche de Chi Lăng. À droite se trouvait la cité du gouverneur Thái Lập Thành, dont l'entrée était surmontée d'un immense panneau tendu à plusieurs dizaines de mètres de hauteur. La voie traversant la cité courait sur quelques centaines de mètres avant d'arriver à une pagode.

Derrière celle-ci s'étendaient des champs de lotus et de nénuphars jusqu'au secteur de l'actuelle Trần Quang Khải, à Tân Định. Un véritable paysage de campagne niché dans la périphérie immédiate de la ville. Lorsqu'on regarde

aujourd'hui l'agitation de Phú Nhuận, il devient presque impossible de l'imaginer.

Avant les années 1950, les habitants appelaient ce carrefour « Ngã ba chùa Bà Đầm », le carrefour de la pagode de Bà Đầm, alors même que la pagode se trouvait plusieurs centaines de mètres plus loin, profondément enfouie dans la cité. Et jusqu'à présent, personne n'a jamais réellement réussi à expliquer pourquoi elle portait cet étrange nom de « Bà Đầm ».

Cela aussi, je trouve, appartient au charme particulier de la culture populaire du Sud. Des noms qui n'ont besoin d'aucun document administratif pour exister. Ils passent simplement de bouche en bouche, d'une génération à la suivante, emportant avec eux un peu de mystère, une petite incertitude attachante, sans que personne éprouve vraiment le besoin d'aller fouiller les archives jusqu'à obtenir une réponse définitive.

En rassemblant ainsi, morceau après morceau, les souvenirs de ceux qui nous ont précédés, j'ai fini par comprendre que Phú Nhuận n'est pas seulement un réseau de rues dont les noms ont changé plusieurs fois. C'est une accumulation de petites histoires. Un chef de commune qui bâtit un marché pour ses habitants. Un cinéma incendié qui devient le refuge des pauvres. Un carrefour au nom mystérieux dont personne ne connaît plus l'origine.

L'urbanisation peut effacer les champs de lotus, les bosquets de bambous et les toits de chaume. Mais elle semble incapable d'arracher complètement cette part d'âme qui s'est infiltrée dans la terre, dans les hommes et dans

chaque récit transmis par ceux qui ont connu, un jour, ce vieux Phú Nhuận aujourd'hui disparu.

Essai 8

PHÚ NHUẬN, UNE SOURCE QUI N'A JAMAIS CESSÉ DE COULER

SUR LES TRACES DES ILLUSTRÉS GÉNÉRAUX, DES VIEUX ĐÌNH ET DES PAGODES D'AUTREFOIS

Un jour où j'avais du temps devant moi, sans la moindre envie d'aller bien loin, je me suis simplement dit que j'allais flâner dans Phú Nhuận, histoire de voir ce qu'il pouvait encore rester de cette époque où l'on parlait de ce quartier comme de la « terre aux soixante-douze pagodes ». Et, à ma grande surprise, plus j'avancais, plus je découvrais que, sous ses habits de ville moderne et rutilante, Phú Nhuận dissimulait encore tout un trésor de tombeaux, de maisons communales et de sanctuaires appartenant à ces hauts dignitaires et généraux qui firent autrefois la gloire de Gia Định.

Il y a d'abord la tombe de Phan Tấn Huỳnh, marquis de Huỳnh Ngọc, aujourd'hui située dans l'ancien 12e quartier, et construite vers 1824 ou 1825. Un nom dont je serais prêt à parier que neuf personnes sur dix n'ont jamais entendu parler. Phan Tấn Huỳnh fut l'un des officiers qui accompagnèrent Nguyễn Ánh dès les années d'errance et d'exil. Lorsque Gia Long monta sur le trône en 1802, il fut nommé général du Thần Sách, Khâm sai Đô thống chế, cumulant les fonctions de commandant de l'Armée de droite

et d'adjoint au gouverneur général de Gia Định, Lê Văn Duyệt. Ce qui est remarquable, c'est qu'il ne brillait pas seulement par les armes. Il avait aussi une véritable plume, rédigeait souvent mémoires et requêtes pour le gouverneur général et participa activement au défrichement de nouvelles terres. C'est d'ailleurs ce lien avec la mise en valeur du territoire qui explique que sa tombe ait été élevée à Phú Nhuận, discrètement nichée dans la ruelle du 120 Huỳnh Văn Bánh. Un portail en demi-lune, un mur d'enceinte bas et épais, des piliers surmontés de boutons de lotus, rien de monumental, mais juste assez pour laisser deviner la stature d'un homme qui fut à la fois lettré et guerrier aux premiers temps de l'édification du royaume.

Si Phan Tấn Huỳnh demeure un nom discret, Võ Tánh, lui, compte parmi les fameux « Trois Héros de Gia Định », aux côtés de Đỗ Thanh Nhơn et Châu Văn Tiếp. Il servit Nguyễn Ánh dans la lutte contre les Tây Sơn, avant de choisir de mourir par le feu dans la citadelle de Bình Định, un an seulement avant que Nguyễn Ánh ne monte sur le trône sous le nom de Gia Long, en 1802. Aujourd'hui encore, relire le récit de cette mort serre la gorge, comme un silence tragique et grandiose au beau milieu de l'épopée d'une dynastie en train de naître. Son tombeau se trouve dans l'ancien quartier 6 du 9^e arrondissement local. La sépulture principale est sobre, plate, rectangulaire, mais le paravent de pierre qui se dresse derrière elle porte le relief d'une grue blanche, aux pattes rouges et au bec rouge, tournant la tête vers le ciel. L'artisan d'autrefois semble avoir voulu y inscrire toute la noblesse, toute la fermeté de caractère de ce général qui préféra périr dans les flammes plutôt que se rendre. Avant 1975, son nom avait été donné à deux rues de Sài Gòn et de Gia Định. L'une correspond

aujourd'hui à une portion de Nguyễn Trãi, l'autre à Hoàng Văn Thụ, qui traverse Phú Nhuận et Tân Bình.

Quant au marquis de Long Vân, Trương Tấn Bửu, et à l'amiral Võ Di Nguy, j'ai déjà eu l'occasion de raconter leur histoire en détail dans un autre texte. Le premier faisait partie des célèbres « Cinq Généraux Tigres » et fut à deux reprises vice-gouverneur général de la citadelle de Gia Định. Son tombeau, au 41 Nguyễn Thị Huỳnh, présente une architecture dite « trúc cắc », absolument unique à Sài Gòn. Le second tomba à Thị Nại en 1801. Son mausolée se trouve au 19 Cô Giang, entouré de nombreuses stèles portant encore poèmes et inscriptions à sa gloire. Je n'en reparle ici que brièvement, pour rappeler combien cette bande de terre qu'est Phú Nhuận fut autrefois le lieu de repos de nombreux grands serviteurs qui contribuèrent à fonder la dynastie, presque tous voisins les uns des autres, et voisins aussi du célèbre Lăng Ông Bà Chiểu.

LA PAGODE PHÚ LONG, PRÈS DE DEUX SIÈCLES D'HISTOIRE

Sur cette fameuse « terre aux soixante-douze pagodes », je suis allé jusqu'à Phú Long, probablement le plus ancien temple bouddhique encore debout dans le secteur, bâti il y a bientôt deux siècles. Les habitants lui donnent plusieurs noms : pagode Ông Chắt, pagode du village de Phú Nhuận, pagode Bà Cả Đảnh. Chacun de ces noms semble porter une couche particulière de la mémoire des anciens, même si son nom officiel demeure Phú Long. Située aujourd'hui au 58 Huỳnh Văn Bánh, dans l'ancien 15e quartier, elle fut fondée par le vénérable Thích Minh Chắt dans la première moitié du XIXe siècle. Sept

générations de bonzes supérieurs s'y sont succédé, et le temple a connu trois grandes restaurations, en 1945, 1954 et 1998.

La pagode est bâtie selon le plan traditionnel à quatre piliers, avec une toiture de tuiles yin-yang et une charpente entièrement en bois. Elle comprend le sanctuaire principal, la salle des patriarches, les quartiers des moines et le réfectoire. Mais ce qui me fascine surtout, c'est l'extraordinaire collection d'objets anciens qu'elle a su préserver : cinquante-trois pièces en bois précieux, dont trente-huit statues, six panneaux horizontaux calligraphiés, neuf paires de sentences parallèles, sans compter plusieurs statues du Bouddha taillées dans la pierre blanche et ajoutées au fil des restaurations. Debout dans ce lieu, je ne pouvais m'empêcher d'y penser : voilà une petite pagode presque engloutie dans les ruelles de la ville et qui, pourtant, porte en elle tout un patrimoine spirituel et culturel vieux de près de deux siècles, survivant à toutes les tempêtes qu'a connues la terre de Sài Gòn.

LE ĐÌNH DE PHÚ NHUẬN, CŒUR SPIRITUEL D'UNE TERRE

Mais s'il me fallait choisir un seul lieu pour incarner l'âme spirituelle de cette terre, je choiserais le đình de Phú Nhuận, au 18 Mai Văn Ngọc.

Il aurait été fondé vers 1818, d'abord dans le hameau de Kinh, au bord de l'arroyo Thị Nghè, à une époque où le pays était encore sauvage et la population clairsemée. En 1852, le chef de commune Lê Tự Tài, celui-là même qui fonda plus tard le marché Xã Tài dont j'ai déjà parlé, fit don d'une parcelle située sur une hauteur du

village, appelée gò Kim Qui, afin que le đình y soit transféré. Un an plus tard, le vingt-neuvième jour du onzième mois de l'année Nhâm Tý, soit le 8 janvier 1853, l'empereur Tự Đức accorda un décret impérial consacrant le Génie tutélaire du village. Le đình approche aujourd'hui des deux cents ans et, depuis 1997, il est classé monument national d'architecture et d'art.

Son plan dessine un L inversé et s'organise autour de deux axes. Le principal comprend le võ ca, le võ qui et le sanctuaire central. Le second réunit la cour, le nhà thảo bặt, le nhà túc, la cour intérieure à ciel ouvert, la cuisine et les réserves. Trois portes donnent respectivement sur Nguyễn Văn Trỗi, Nguyễn Thị Minh Huỳnh et Mai Văn Ngọc. L'ensemble regarde vers l'est, du côté de l'ancien arroyo Thị Nghè, comme si, près de deux siècles plus tard, le bâtiment continuait de tourner les yeux vers le berceau qui l'avait vu naître. La toiture est couverte de tuiles yin-yang, et deux dragons de céramique se disputent une perle au faite. Colonnes et fermes sont en bois, assemblées selon le système traditionnel du kẻ chuyễn. C'est toute l'architecture classique du đình villageois du Sud, une architecture dont il devient aujourd'hui bien difficile de trouver des exemples encore aussi bien conservés.

Une fois le portail franchi, on découvre à droite le sanctuaire des Deux Princes, consacré aux deux fils de la déesse Po Nagar de la culture cham. Ce détail m'a véritablement surpris : qui imaginerait spontanément trouver, au cœur d'un đình vietnamien, le culte d'une divinité appartenant à une autre culture ? À gauche se dresse le sanctuaire des Dames des Cinq Éléments. Sur la façade, un paravent porte en relief un Tigre Blanc, tandis qu'à l'arrière subsistent les traces de l'ancien autel du Génie de l'Agriculture. Tout cela compose une sorte de polyphonie

des croyances populaires du Sud : Bouddha, divinités, pionniers fondateurs, bienfaiteurs des générations suivantes, éléments taoïstes, chacun y possède sa place, sans que rien ne semble jamais se heurter.

Le sanctuaire principal, construit en 1920 selon le plan traditionnel tứ tượng, comprend une travée centrale et deux ailes. Les colonnes et les fermes en bois sont sculptées de queues de dragon. Trois rangées d'autels s'ordonnent avec solennité : au centre, le Génie ; de part et d'autre, les autels des collèges de gauche et de droite. L'autel principal est orné de deux dragons faisant face à la lune, et au-dessus repose, dans un coffret de bois, le décret de l'empereur Tự Đức. Voilà plus de cent soixante-dix ans que ce document demeure dans le đình, survivant aux guerres, aux bouleversements et à toutes les métamorphoses de l'époque.

Devant deux anciennes paires de sentences parallèles gravées en caractères chinois, « Hộ quốc tỵ dân », datée de 1860, et « Hộ quốc bảo dân », de 1901, j'ai senti monter en moi une émotion difficile à définir. Plus de quarante années séparent ces inscriptions. Les mots diffèrent légèrement, mais le vœu demeure le même : servir le pays, protéger le peuple. Une aspiration qui paraît presque élémentaire et qui, pourtant, après près de deux siècles, nous parvient encore presque intacte, transmise de génération en génération.

Le đình conserve aujourd'hui trente-quatre objets anciens. On y vénère le Génie tutélaire Ma La Cẩn, ainsi que de nombreuses divinités associées : Chúa Xứ Nương Nương, Ngũ Hành Nương Nương, Bạch Mã Thái Giám... Plus singulier encore, c'est l'un des deux rares đình de la ville où l'on honore toujours le Génie du Foyer, Ông Táo,

sous la tablette Đông Trù Tư Mệnh placée sur l'autel de gauche. Cette profusion transforme le đình en bien davantage qu'un sanctuaire consacré au seul protecteur du village : c'est comme si les différentes strates de croyances des habitants de cette terre y avaient toutes trouvé un refuge, un lieu où se transmettre.

En près de deux siècles d'existence, le bâtiment a été restauré à plusieurs reprises. En 1930, on répara le nhà túc, le sanctuaire principal et le võ qui, tout en ajoutant le võ ca et le bâtiment arrière. En 1966, portes de bois et carreaux de terre cuite furent remplacés. D'autres travaux suivirent en 1989 puis en 1998. Ainsi va la vie du đình, comme celle d'un organisme vivant que chaque époque soigne, répare et entretient pour lui permettre de conserver son visage.

Ce qui demeure aujourd'hui au đình de Phú Nhuận ne se résume donc ni à ses tuiles yin-yang, ni à ses colonnes de bois, ni au décret impérial, ni même aux quelques sentences anciennes gravées dans ses murs. Après presque deux siècles, il garde en lui la mémoire de toute une communauté : celle des premiers temps, lorsque la terre était encore sauvage au bord de l'arroyo Thị Nghè, celle des innombrables bouleversements qui suivirent, jusqu'au Phú Nhuận urbain d'aujourd'hui. Et au milieu de toutes ces transformations, certaines choses semblent n'avoir jamais bougé : la gratitude envers les anciens, la confiance accordée aux puissances spirituelles et ce vœu d'une simplicité bouleversante, « Hộ quốc tỵ dân », « Hộ quốc bảo dân », servir le pays, protéger le peuple.

LA FÊTE KỶ YÊN, UN SOUFFLE DU SUD AU
CŒUR DE LA VILLE

Si l'architecture est le corps du đình, la fête Kỳ Yên en est assurément l'âme vivante. Organisée chaque année du seizième au dix-huitième jour du premier mois lunaire, elle constitue la célébration la plus importante et la plus solennelle du đình de Phú Nhuận. L'offrande principale faite au Génie est un porc noir, selon une coutume transmise sans interruption de génération en génération.

Les cérémonies commencent par des prières bouddhiques pour la paix, puis viennent la danse du lion, les démonstrations d'arts martiaux traditionnels, les sacrifices au Génie, les hommages aux pionniers et aux bienfaiteurs, le xây chầu, le đại bội et enfin le théâtre hát bội. On m'a raconté que le xây chầu đại bội débute généralement vers minuit. Le grand tambour cérémoniel retentit neuf fois, réparties en trois séries, avant que ne commencent les scènes de théâtre rituel retraçant d'anciens récits populaires sur l'origine de l'humanité et la formation de l'univers. Dans le silence profond de la nuit, un tel théâtre sacré doit bouleverser quiconque a eu la chance d'y assister une fois. Les deuxième et troisième jours viennent encore les rites accomplis par les officiants masculins et féminins, avant que la fête ne s'achève par le tôn vương et le hồi chầu, conformément à la tradition des đình du Sud.

La fête Kỳ Yên n'est donc pas seulement un rite religieux. Elle permet aux habitants d'exprimer leur respect envers les divinités et les ancêtres, tout en priant pour une année où les pluies et les vents seront favorables. Elle entretient le souvenir du Génie tutélaire et de toutes les générations qui ont contribué à bâtir le village. C'est un fil invisible qui relie le passé au présent, les pionniers venus défricher cette terre il y a trois siècles à leurs descendants qui vivent aujourd'hui au milieu des rues encombrées.

À une époque où tant de traditions se rétrécissent peu à peu, où certains endroits ne procèdent même plus aux grandes processions chaque année mais seulement tous les deux ou trois ans, je trouve remarquable que le đình de Phú Nhuận continue de préserver avec obstination les coutumes anciennes. Il reste un lieu où les jeunes générations peuvent revenir pour retrouver et comprendre les racines culturelles de leur communauté.

Après avoir parcouru les tombeaux de tant de généraux, visité tant de vieilles pagodes, puis m'être arrêté dans ce đình presque bicentenaire, j'ai fini par comprendre pourquoi Phú Nhuận conserve encore une personnalité si singulière au milieu d'un Sài Gòn qui ne cesse de se transformer. C'est peut-être tout simplement parce qu'ici, on n'a jamais complètement laissé disparaître les traces des anciens. La terre peut devenir ville, les maisons peuvent céder la place aux tours, mais tant qu'une baguette d'encens continuera de brûler devant l'autel du Génie tutélaire, tant qu'un roulement de tambour cérémoniel retentira dans la nuit de Kỳ Yên, la source culturelle de cette terre continuera de couler. Elle ne s'est jamais rompue.



Photo : Temple dédié à Võ Di Nguy

Essai 9

DEUX SIÈCLES DE SOMMEIL AU MILIEU DE LA VILLE

LE TOMBEAU DE L'AMIRAL, DEUX CENT VINGT ANS DE SOMMEIL AU CŒUR DES RUES

Certains après-midi, j'aime me perdre dans les petites ruelles de Phú Nhuận. Non pas pour y dénicher un bon restaurant ou un joli café, mais pour retrouver les traces du passé qui ont survécu au tourbillon de l'urbanisation. Depuis le marché Bến Thành, je remonte Hai Bà Trưng, traverse Cầu Kiệu, tourne dans Phan Đình Phùng et poursuis encore un kilomètre environ. Arrivé au carrefour avec Cô Giang, on aperçoit en hauteur une petite enseigne

portant ces mots : « Temple de Võ Di Nguy, duc de Bình Giang, Phú Trung ». Tout un ensemble architectural vieux de plus de deux cent vingt ans se cache là, silencieux, au milieu d'un quartier densément peuplé. À moins de venir expressément le chercher, on pourrait passer devant sans jamais le remarquer.

Le maître des lieux est Võ Di Nguy, né en 1745 dans la préfecture de Thừa Thiên, district de Phú Vang. Sa vie fut une longue succession de campagnes militaires. Dès sa jeunesse, il servit les seigneurs Nguyễn. En 1774, lorsque les Trịnh s'emparèrent de Phú Xuân, il résista encore quelque temps avant de se replier vers le Sud avec ses compagnons. À partir de là, son destin se confondit avec les plus violentes batailles navales de la guerre opposant les Nguyễn aux Tây Sơn pour la maîtrise du pays. Il connut la bataille de Rạch Gầm, Xoài Mút en 1784, après laquelle il dut suivre le seigneur Nguyễn en exil au Siam, puis les années passées à défendre Phú Quốc, avant de revenir à Gia Định pour superviser la construction des navires de guerre.

Mais si le nom de Võ Di Nguy est resté dans les mémoires, c'est sans doute surtout à cause de son dernier combat : la bataille navale de Thị Nại, en 1801. La nuit de la pleine lune du premier mois de l'année Tân Dậu, alors que le vent soufflait fort et que la marée poussait les eaux, les navires des Nguyễn se précipitèrent sur les positions navales des Tây Sơn pour les incendier. Au milieu de cet enfer de feu et de fumée, un projectile tiré depuis le fort de Tam Tòa Sơn lui ôta la vie. Chaque fois que je relis le récit historique de cette bataille, un frisson me parcourt. Il suffit d'un instant pour passer de la vie à la mort. Après tant d'années à risquer sa peau sur les champs de bataille, ce

général tomba au moment même où la victoire semblait presque à portée de main.

Sa dépouille fut ramenée à Gia Định pour y être inhumée, et Gia Long fit construire un mausolée digne de ses mérites. En 1807, Võ Di Nguy reçut à titre posthume le rang de premier degré. Sous Minh Mạng, de nouveaux titres lui furent accordés, son nom posthume fut modifié et il reçut le titre de duc de Bình Giang. Deux décrets impériaux sont encore conservés dans le temple : inscrits sur de la soie jaune, roulés dans un tissu rouge et enfermés dans un coffret de bois placé solennellement dans la niche cultuelle. Quelques témoins fragiles d'une dynastie disparue depuis plus de deux siècles.

Le mausolée couvre plus de cent vingt mètres carrés et se divise nettement en deux parties : le temple à l'avant, les sépultures anciennes à l'arrière, dans la partie appelée Phú Trung. Devant le paravent de pierre mangé de mousse, j'observe les sculptures délicates que les années ont lentement émoussées. De chaque côté se trouvent des statues de nghê en pierre et, chose beaucoup plus rare, des loutres également sculptées dans la pierre. Cette figure inhabituelle dans l'art funéraire vietnamien évoque directement la carrière navale du général. La loutre nage et plonge avec une aisance exceptionnelle ; en faire l'animal symbolique d'un homme qui passa sa vie à combattre sur les eaux témoigne, il faut le reconnaître, d'une pensée aussi subtile que profonde.



Photo : Le complexe funéraire de Võ Di Nguy

Quatre tombes s'alignent entre les deux murs d'enceinte, deux de chaque côté. À droite reposent Lê Thị Mười, son épouse, et leur cinquième fils, Võ Di Thiện. À gauche se trouvent la tombe de sa petite-belle-fille Triệu Thị Đào et une sépulture anonyme. Non loin de là subsiste un petit puits, posé là dans le silence, comme s'il racontait encore les gestes ordinaires d'une famille qui vécut, mourut et confia finalement toute son histoire à cette terre de l'ancien Gia Định. La tombe principale de Võ Di Nguy, faite d'ô dước, s'élève à peine d'un empan au-dessus du sol. À sa tête, un paravent porte deux tablettes gravées. Celle de droite rappelle les titres et la carrière du général, celle de gauche concerne son épouse. Beaucoup de caractères se sont malheureusement effacés, au point qu'il est désormais impossible de tout déchiffrer.

Au pied du tombeau se trouve un autel porté aux quatre angles par quatre qilins, sur lequel repose un précieux brûle-parfum ancien en céramique. Le long des murs d'enceinte courent des reliefs de pivouines, de pins et de cerfs, des Quatre Animaux sacrés ; sur les deux murs parallèles apparaissent encore des dragons en relief. Malgré les siècles, certains traits demeurent d'une étonnante netteté et suffisent à faire deviner la virtuosité des artisans d'autrefois.

Devant le tombeau s'élève le temple aux tuiles rouges, dont le faîte est décoré de deux dragons faisant face à la lune, selon le plan traditionnel à quatre piliers du Sud. À l'intérieur, je suis resté longtemps silencieux devant quatre costumes ayant appartenu à Võ Di Nguy, toujours préservés après plus de deux cents ans. Je serais bien incapable d'expliquer pourquoi, mais devant ces objets, une étrange émotion m'a saisi. Comme si le temps venait soudain de se replier sur lui-même et me plaçait face à face avec un homme qui avait réellement vécu, qui était mort et qui avait laissé derrière lui cette trace tangible de son passage sur terre.

Avant 1985, Sài Gòn possédait deux rues portant le nom de Võ Di Nguy. L'une, dans l'ancienne capitale, correspond aujourd'hui à Hồ Tùng Mậu, dans le 1er arrondissement ; l'autre, à Gia Định, suivait l'actuel axe Phan Đình Phùng, Nguyễn Kiệm, Nguyễn Oanh, de Cầu Kiệu jusqu'au pont An Lộc. Toutes deux furent rebaptisées le même jour. On peut changer le nom d'une rue, mais le tombeau, lui, demeure. Les générations suivantes continuent d'y brûler de l'encens et d'y célébrer chaque année, à la pleine lune du premier mois lunaire, la commémoration du général selon un rituel inspiré du petit cérémonial de la cour des Nguyễn. Comme pour rappeler

que, malgré toutes les mutations du monde, certaines valeurs ne s'effacent pas d'un simple trait de plume administratif.

LE MAUSOLÉE D'UN DES CINQ GÉNÉRAUX TIGRES, LE SILENCE DERRIÈRE UN MUR COUVERT PAR LE TEMPS

Au milieu du flot incessant de véhicules sur Nguyễn Văn Trỗi, je me glisse dans une petite ruelle de Nguyễn Thị Huỳnh à la recherche d'un autre tombeau ancien : celui du marquis de Long Vân, Trương Tấn Bửu, l'un des fameux « Cinq Généraux Tigres » de l'ancien Gia Định.

Derrière un vieux mur peint en jaune, plus haut qu'un homme, le sanctuaire apparaît, silencieux et retiré, comme un monde entièrement séparé de l'agitation extérieure. En franchissant le portail, j'ai l'impression d'avoir reculé de près de deux siècles en l'espace d'une seconde.

Trương Tấn Bửu naquit en 1752 au village de Hưng Lễ, dans l'actuelle province de Bến Tre. C'était, dit-on, un homme posé et vertueux. Il rejoignit Nguyễn Ánh en 1787 et servit pendant quarante années sous deux règnes, ceux de Gia Long et de Minh Mạng. Il occupa plusieurs fonctions de premier plan, notamment gouverneur général de Gia Định, gouverneur général du Nord, ainsi que général adjoint cumulant des responsabilités dans les armées du Centre et de gauche. Avec Nguyễn Văn Thoại, il supervisa également le creusement du canal Vĩnh Tế et, aux côtés de Lê Văn Duyệt, contribua à stabiliser la situation politique et sociale du Sud. Des œuvres qui ont laissé sur cette terre une empreinte si profonde que leurs noms sont encore évoqués aujourd'hui.

Il mourut en 1827. Trois ans plus tard, son tombeau fut édifié à l'emplacement où il se trouve toujours, sous la direction personnelle du général Lê Văn Duyệt. Une marque de respect exceptionnelle envers un ancien collègue, un compagnon d'armes avec lequel on avait autrefois partagé les dangers de la guerre.

La tombe mesure plus de trois mètres de long, deux de large et plus de deux mètres de haut. Elle ressemble à une petite maison dont le toit est formé de deux pans inclinés se rejoignant au sommet, selon le style appelé *trúc cắc*. Chaque brique mesure environ quatre décimètres et porte à son extrémité les deux caractères « *Bính ngũ* ». L'ensemble est recouvert d'*ô dước*, un ancien mortier composé de chaux, de sable, de papier dó, de charbon actif et de mélasse. C'est un matériau apparenté à celui employé pour le mausolée de Võ Di Nguy, d'une résistance presque déconcertante : il se fissure peu sous le soleil, supporte remarquablement l'humidité et résiste aux chocs.

Le paravent antérieur s'est malheureusement beaucoup dégradé. Le relief représentant autrefois un qilin a disparu ; il ne reste qu'une vieille plaque indiquant qu'il s'agit d'un monument ancien classé, qu'il est interdit de détruire ou de fouiller. Derrière viennent les piliers du portail, la cour sacrificielle avec son parterre circulaire et son brûle-parfum, puis une seconde porte donnant sur la tombe. Faux toit en tuiles cylindriques, ouverture en arc, tigres assis gardant l'entrée, grues en posture d'hommage, loutres, chauves-souris : malgré les outrages du temps, on distingue encore ici et là la finesse d'un art ancien.

Une paire de sentences parallèles, tracées dans une magnifique écriture cursive, est malheureusement écaillée et rapiécée à tant d'endroits qu'on ne peut plus la lire

intégralement. Derrière la tombe se trouve le paravent postérieur. Les reliefs de pins, de grues, de nuages, de montagnes et de végétation, autrefois si vivants, sont eux aussi presque entièrement effacés. Seule une paire de sentences chinoises reste encore relativement lisible :

« Danh lưu yên các viễn, Tích nhận thạch môn cao.

»

On pourrait les rendre ainsi : « Le nom demeure au loin dans le pavillon des nuages, la trace subsiste à la porte de pierre. »

Une vie entière, même passée à braver la mort, même couverte de gloire, finit parfois par ne laisser derrière elle que quelques lignes gravées dans la pierre. Et même ces mots que l'on croyait pouvoir confier à la postérité, le temps ne les épargne pas. Il les ronge, lentement, trait après trait.

À droite du mausolée se trouve le temple fondé en 1937 par l'association Phú Thành afin d'assurer les cérémonies cultuelles. Le tombeau appartenait autrefois au hameau de Phú Thành, dans la commune de Phú Nhuận, d'où le nom choisi par l'association. Son fondateur, Cao Văn Bá, mourut en 1990 à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Le temple fut restauré en 1959, puis connut deux campagnes importantes de travaux en 2018 et 2022. Les tuiles ont été entièrement remplacées et n'ont plus leur rouge terre cuite d'autrefois, mais la silhouette ancienne de la toiture a été conservée presque intacte.

À l'intérieur, un costume de cour orange brodé d'un dragon à quatre griffes, marqué par les années, est exposé avec soin derrière une vitre. La personne qui veille aujourd'hui sur les lieux et sur les offrandes est la petite-fille

par sa mère de Cao Văn Báu. Je lui ai demandé d'où venait ce vêtement. Elle s'est contentée de sourire doucement : elle n'en savait rien ; lorsqu'elle avait commencé à s'occuper du temple, il était déjà là.

Le passé ne se laisse pas toujours remonter jusqu'à sa source. Après tant d'années, il ne reste parfois qu'un objet, une histoire transmise de bouche à oreille, voire un vide que plus personne ne sait expliquer. Et laisser certaines choses reposer dans cette brume du temps, c'est peut-être aussi une manière de respecter le passé.

La gardienne m'a dit une phrase qui m'est restée : « Encore deux ans et cela fera deux cents ans, pourtant le tombeau a conservé son état d'origine, depuis les matériaux de construction jusqu'à la disposition initiale. » Le mausolée est classé monument national d'architecture et d'art depuis décembre 2004. Plusieurs projets de restauration ont déjà été proposés, mais la nature très particulière des matériaux anciens a jusqu'à présent empêché de trouver une solution de conservation véritablement satisfaisante.

Un monument vieux de presque deux siècles est encore debout. Mais combien de temps ces couches d'ô dước, ces délicats reliefs qui ont résisté près de deux cents ans pourront-ils encore tenir face à la pluie, au soleil et au travail patient du temps ? Préserver un monument pareil, c'est peut-être justement affronter ce paradoxe : comment le sauver sans détruire, en voulant le restaurer, cette vieillesse même que l'on cherche à préserver ?

En quittant le mausolée de Trương Tấn Bửu pour retrouver le vacarme de Nguyễn Văn Trỗi, j'ai eu l'étrange sensation de sortir d'un rêve qui aurait duré près de deux cents ans. Une simple porte sépare les deux mondes.

Dehors, la ville court. Dedans, le temps semble encore glisser lentement sur les paravents, les toitures, les sentences parallèles et les vieux mortiers assombris.

Phú Nhuận a beau être aujourd'hui moderne et prospère, avec ses restaurants illuminés de Phan Xích Long, il conserve encore de petites poches de silence où survit l'âme d'un temps disparu, là même où les généraux et les grands serviteurs de la dynastie Nguyễn choisirent leur dernier repos.

C'est peut-être précisément cette coexistence qui donne à Phú Nhuận toute sa profondeur : d'un côté, le neuf qui pousse et se multiplie chaque jour ; de l'autre, l'ancien qui demeure en silence. Une terre qui sait avancer, mais qui, au milieu de ses pas pressés, sait encore se retourner et incliner la tête devant les traces que les anciens lui ont laissées.

Essai 10

GÒ VẤP, TERRE DES ANCIENNES BUTTES, VILLE D'AUJOURD'HUI

Gò Vấp est une terre qui n'a jamais cessé de se transformer. À une dizaine de kilomètres du centre de Sài Gòn, à la porte nord-ouest de la ville, elle fut longtemps considérée comme l'un des districts connaissant l'urbanisation la plus rapide. Sa population n'a cessé de croître : environ 144 000 habitants en 1976, plus d'un demi-million en 2004, puis plus de 600 000 en 2019, ce qui en faisait le deuxième district le plus peuplé de la ville après Bình Tân. Je me représente toujours Gò Vấp comme un flot

humain ininterrompu, des vagues successives de nouveaux venus qui affluent sans jamais vraiment cesser.

En 2025, le nom de « district de Gò Vấp » a officiellement refermé un chapitre de son histoire pour laisser place à six nouveaux quartiers : Hạnh Thông, An Nhơn, Gò Vấp, Thông Tây Hội, An Hội Đông et An Hội Tây. Pour certains, ce n'est peut-être qu'une modification sur une carte administrative. Mais pour ceux qui ont vécu longtemps sur cette terre, c'est un adieu silencieux à un nom profondément gravé dans la mémoire de plusieurs générations.

DE LA BUTTE DE TERRE AU CHEF-LIEU, LA LONGUE HISTOIRE D'UN NOM

En remontant le fil du passé, je me suis aperçu que le nom Gò Vấp n'était vraiment pas né d'hier. Dès la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècle, des migrants vietnamiens vinrent jusqu'ici pour défricher et mettre la terre en valeur. En 1698, lorsque le marquis Nguyễn Hữu Cảnh, sur ordre du seigneur Nguyễn, parcourut le Sud afin d'en organiser l'administration et d'y affirmer la souveraineté, Gò Vấp figurait déjà dans les registres des villages relevant de la préfecture de Gia Định. Rien d'étonnant, à vrai dire : c'est une terre de buttes, qui s'élève jusqu'à onze mètres au-dessus du niveau de la mer, traversée de surcroît par les eaux douces de la rivière Bến Cát. Pour fonder des villages, difficile de rêver mieux.

Puis vinrent le règne de Gia Long, les opérations cadastrales et l'établissement des registres fonciers sous les Nguyễn. Gò Vấp changea encore et encore de tổng, de district, de rattachement administratif. Tantôt dépendant de

Bình Trị Thượng, tantôt de Dương Hòa Thượng, dans le district de Bình Dương et la préfecture de Tân Bình. Lorsque les Français s'emparèrent de la Cochinchine et étendirent Sài Gòn vers le nord, Gò Vấp devint finalement, en 1911, l'un des quatre districts de la province de Gia Định, avec Hóc Môn, Thủ Đức et Nhà Bè.

Je me demande parfois combien de générations ont vécu, sont mortes, se sont mariées, ont enterré leurs proches sur cette terre dont les appellations administratives changeaient avec une telle facilité.

Il est une autre histoire qui me laisse un goût amer. Le village de Tân Sơn Nhứt a réellement existé. Il faisait partie des vingt-quatre villages de Gò Vấp sous la colonisation française. Puis les Français en expulsèrent les habitants, réquisitionnèrent les terres et y construisirent un aéroport. Le nom du village disparut pour laisser place au célèbre aéroport de Tân Sơn Nhất. L'histoire donne d'une main et reprend de l'autre ; quand on y pense vraiment, il y a là quelque chose de profondément douloureux.

Sous la République du Viêt Nam, Gò Vấp se réduisit progressivement, passant de quinze communes à sept, avec son chef-lieu établi à Hạnh Thông Xã. En 1975, l'ancien district fut dissous ; ses terres furent réparties entre Hóc Môn, Bình Thạnh et d'autres secteurs, avant d'être recomposées pour former le Gò Vấp que les Saïgonnais ont connu pendant près d'un demi-siècle, jusqu'à sa dissolution en 2025.

Les noms de lieux ressemblent finalement aux destinées humaines. Ils naissent, grandissent, changent, se déplacent et, un jour, leur histoire s'achève. À ceci près que la terre, elle, reste là. Seul son nom change de vêtement.

LE MARCHÉ DE NUIT HẠNH THÔNG TÂY, LÀ OÙ LA RUE NE DORT JAMAIS

Parler de Gò Vấp sans évoquer le marché Hạnh Thông Tây, ce serait laisser de côté la moitié de son âme.

Le marché se trouve sur Quang Trung, l'un des axes commerciaux les plus animés du secteur, juste en face de l'imposante église Hạnh Thông Tây. Inauguré en 2002 pour un coût de près de soixante milliards de đồng, il compte environ quatre cents étals permanents, sans même parler de la vaste esplanade située devant.

Mais ce qui a réellement fait sa réputation, à mes yeux, c'est son rythme de vie pour le moins singulier. Le marché fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il y a le marché du jour, celui de la nuit, et même la nuit se divise en deux temps bien distincts.

De quatre heures du matin à six heures du soir, on y vend tissus, vêtements, cosmétiques, chaussures, produits frais, bref, tout ce dont on a besoin dans la vie quotidienne. À partir de six heures du soir et jusqu'à onze heures, plus de deux cents petits commerçants prennent le relais avec nourriture, chaussures et vêtements destinés notamment aux jeunes qui passent après le travail.

Puis, de onze heures du soir à sept heures le lendemain matin, le marché change complètement de visage. Les fruits arrivent de l'Ouest et de l'Est du Sud vietnamien. Les passants se font rares, le calme tranche avec l'agitation de la journée. Au milieu de la nuit, des camions de fruits viennent se ranger sans bruit ; des manutentionnaires déchargent les caisses sous une lumière

jaunâtre pendant que le reste de la ville dort profondément. Voilà un autre Gò Vấp, un visage nocturne que peu de gens connaissent.

Hạnh Thông Tây n'est d'ailleurs pas seulement un lieu de commerce. Pour les jeunes, c'est aussi un petit paradis de la cuisine de rue : boulettes de poisson, popcorn, galettes de riz assaisonnées, barbe à papa, flans, boissons aux plantes, eau de coco au kumquat, thé au citron, le tout à des prix accessibles. Aux alentours se trouvent aussi des adresses familières comme Thanh Thúy ou Chè Thái Ý Phương, que quiconque passe par Gò Vấp devrait goûter au moins une fois. C'est justement ce mélange de gagne-pain quotidien, de gourmandise et de distraction qui entretient depuis plus de vingt ans l'incroyable vitalité du marché.

EMART, UN SOUFFLE CORÉEN SUR L'ANCIENNE TERRE DES BUTTES

Si Hạnh Thông Tây incarne le souffle traditionnel de Gò Vấp, Emart Gò Vấp représente au contraire une terre qui se transforme au rythme de la modernité.

Installé sur Phan Văn Trị et ouvert depuis décembre 2015, ce vaste centre commercial attire une foule considérable d'habitants. Il ouvre chaque jour, sept jours sur sept, de huit heures du matin à dix heures du soir.

À l'intérieur, tout est clairement organisé : produits frais, plats préparés, articles ménagers, électronique, mode, cosmétiques. Une sorte de monde miniature où presque tous les besoins de la vie semblent tenir entre quatre murs. Même si Emart Gò Vấp est désormais exploité par Thiso

Retail, filiale de Thaco, sous un système de franchise, les standards de service d'inspiration coréenne ont été maintenus.

Je me dis souvent que l'apparition d'un hypermarché pareil au cœur de Gò Vấp constitue à elle seule la meilleure illustration de la vitesse à laquelle cette terre s'est urbanisée. Là où se trouvaient autrefois jardins, champs, étangs et buttes de terre s'élèvent maintenant des centres commerciaux éclatants de lumière, aussi fréquentés que ceux du centre-ville.

LE VILLAGE FLEURI DE GÒ VẤP, UN MONDE DISPARU SOUS LA VILLE

Mais s'il fallait choisir une seule chose à regretter vraiment de l'ancien Gò Vấp, ce serait son village de fleurs, dont il ne reste aujourd'hui guère plus que l'écho dans la mémoire des vieux habitants.

Autrefois, les trois communes de Thông Tây Hội, An Nhơn et Hạnh Thông Tây fournissaient jusqu'à soixante-dix pour cent des fleurs du Tết destinées à toute la région de Sài Gòn et Gia Định. Avec Sa Đéc et Đà Lạt, Gò Vấp comptait parmi les trois grands bassins floricoles du Sud.

Et pourtant, tout avait commencé très simplement. Cultiver des fleurs était d'abord un passe-temps pour ceux qui vivaient loin de leur terre natale. On en faisait pousser pour décorer la maison, pour en offrir aux proches. Lorsqu'une famille trouvait une variété rare, elle en donnait aux voisins. La terre des buttes était bonne, l'eau douce, le sol favorable. Les fleurs se répandirent peu à peu dans toute la région. Puis les gens commencèrent à les vendre et

constatèrent que cela rapportait davantage que la riziculture. La floriculture devint ainsi le gagne-pain de nombreuses familles.

À chaque retour du printemps, des dizaines de milliers de pots de chrysanthèmes, d'abricotiers jaunes, d'œILLETS d'Inde et de lianes corail couvraient le village de couleurs. Les habitants du centre-ville venaient acheter des fleurs, les admirer, se faire photographier au milieu des plantations. Du début du douzième mois lunaire jusqu'à l'après-midi du dernier jour de l'année, tout le village vivait dans une joyeuse effervescence.

À l'aube, le claquement des sabots des chevaux tirant les *thổ mộ* chargés de fleurs résonnait sur les routes menant vers la ville, mêlé au bruit des charrettes de légumes venues de Hóc Môn pour les marchés du matin. Toute une symphonie de la vie quotidienne qui, désormais, n'existe plus que dans les souvenirs.

Après 1975, Gò Vấp comptait encore plus de trois cents hectares consacrés aux fleurs et aux plantes ornementales. La production alimentait tout le Sud et pouvait rivaliser avec celles de Đồng Tháp et de Đà Lạt.

Puis l'urbanisation a tout emporté.

À partir des années 1990, les terres du village fleuri ont commencé à rétrécir, cédant la place aux maisons qui poussaient le long de Cây Trâm, Lê Văn Thọ et Phạm Văn Chiêu. Les horticulteurs abandonnèrent leur métier avec amertume. Ceux qui restèrent se tournèrent vers les bonsaïs et les plantes ornementales de plus grande valeur afin de continuer à vivre de leur savoir-faire.

Aujourd'hui, il ne resterait guère plus d'une quarantaine d'hectares, dispersés dans les anciens quartiers 8, 11, 12, 14, 15 et 16, avec seulement quelques dizaines de familles qui s'obstinent encore à exercer le métier. Certaines parviennent à gagner deux ou trois cents millions de đồng par an grâce aux plantes ornementales. Mais à mes yeux, le plus précieux n'est pas l'argent. C'est la joie de conserver encore quelque chose du métier transmis par les ancêtres.

En 2007, le district fit aménager le parc du Village fleuri de Gò Vấp sur Cây Trâm, sur une superficie de dix-huit mille mètres carrés. Sept mille mètres carrés supplémentaires furent ajoutés entre 2016 et 2020. Chaque Têt, le lieu sert à exposer et vendre fleurs et plantes ornementales.

À première vue, on pourrait y voir une renaissance. Pourtant, je n'arrive pas à y voir autre chose que l'ombre pâlie d'une époque glorieuse.

Car aujourd'hui, dans les deux grands marchés aux fleurs de Gò Vấp, celui du parc Làng Hoa et celui de Phạm Huy Thông, les fleurs venues du delta du Mékong représentent déjà près de la moitié de l'offre. Le reste vient du Centre, du Sud-Est, ainsi que de Gò Vấp, Hóc Môn, Củ Chi et Thủ Đức. Les Saïgonnais se sont habitués aux fleurs de Đà Lạt, de Sa Đéc, de Hà Nội, voire aux fleurs importées. Et le nom du village fleuri de Gò Vấp s'efface doucement à l'arrière-plan, pareil à un vieil homme assis en silence tandis que ses enfants et petits-enfants bavardent joyeusement autour de lui, sans que plus personne ne pense à lui demander de raconter sa propre histoire.

Ce qui me poursuit le plus, c'est le soupir d'un habitant attaché depuis longtemps à cette terre :

« Ici, il y a tellement de monde et si peu de place qu'il faut presque se battre pour avoir un peu d'air à respirer. Alors, vous pensez bien, cultiver des fleurs... »

À elle seule, cette phrase résume toute la mélancolie d'une terre autrefois éclatante de couleurs.

Gò Vấp, comme tant d'autres endroits de Sài Gòn, a dû sacrifier une part de son âme ancienne pour entrer dans le rythme de la modernité. Les marchés continuent de vivre, les supermarchés restent illuminés, mais le village fleuri s'est retiré très loin dans la mémoire. Il n'est plus guère rappelé que par ce petit parc qui porte encore son nom, comme une baguette d'encens brûlant silencieusement à la mémoire d'un temps disparu.

C'est peut-être tout simplement la loi des terres et des hommes : le nouveau germe toujours sur ce que l'ancien a dû céder.

Et quand tout le reste s'est effacé, il ne demeure finalement que la mémoire pour retenir obstinément le passé, aussi fragile soit-elle.



Photo : L'arbre vấp

Essai 11

GÒ VẤP, JADIS TERRE HAUTE, MAIS OÙ SONT PASSÉS LES VẤP ?

Autrefois, Gò Vấp était une région fertile de terres hautes et de collines, le point culminant de Gia Định, à plus de onze mètres au-dessus du niveau de la mer. C'était haut, certes, mais l'endroit avait aussi la chance d'être enlacé par les eaux douces des rạch Bến Cát et Vàm Thuật. Voilà pourquoi les premiers migrants venus défricher le Sud avaient choisi cette terre pour s'arrêter, bâtir leurs maisons et ouvrir les sols à la culture. Le nom de Gò Vấp viendrait, dit-on, d'une forêt de vấp qui poussait autrefois sur ces hauteurs. Le vấp est un arbre au bois dur comme le fer. Il y avait donc un gò, une butte, couverte de vấp, et les anciens

réunirent les deux mots pour former Gò Vấp, que l'usage finit peu à peu par déformer en Gò Vấp, le nom que nous connaissons aujourd'hui. On a aussi expliqué que « vấp » viendrait du khmer Kompăp, nom d'une essence précieuse, au tronc élevé et au bois extrêmement dense. Le Gia Định hoài cổ vịnh en donne même une description assez précise : « Ses feuilles ressemblent à celles du carambolier, son tronc est haut et élancé, d'un violet presque noir. Fraîchement abattu, le bois se travaille encore, mais une fois sec, même la hache et le couteau ont peine à l'entamer. Il résiste à la pluie et au vent, son charbon sert à fondre le cuivre et le fer, et autrefois cet arbre était d'une grande utilité pour les affaires du pays. »

Et pourtant, aujourd'hui, on aurait beau s'user les yeux à chercher un vấp, on n'en trouverait presque plus. J'ai interrogé de vieux habitants de Gò Vấp, personne ne se rappelle vraiment à quoi ressemblait l'arbre. On sait seulement qu'avec l'urbanisation, il a disparu en silence, sans presque laisser de trace. Une connaissance m'avait dit qu'il en restait quelques-uns rue Nguyễn Đình Chiểu, dans le 3e arrondissement, ou qu'il fallait aller voir « au zoo ». J'y suis allé, j'ai consulté les registres et découvert que le Jardin botanique et zoologique de Saïgon conservait encore deux vấp. Mais j'ai eu beau tourner et retourner dans les allées, impossible de mettre la main dessus. Un arbre qui avait autrefois donné son nom à toute une vaste contrée est ainsi devenu anonyme sur sa propre terre. À bien y réfléchir, il y a dans ce paradoxe quelque chose de plus triste qu'étrange.

D'après les anciens ouvrages, en 1818, sous le règne de Gia Long, le territoire de Gò Vấp s'étendait sur les tổng de Bình Trị Hạ, Bình Trị Thượng et Dương Hòa Thượng, englobant Thị Nghè, Phú Nhuận, Tân Bình, ainsi qu'une partie des actuels Bình Chánh, Bình Thạnh, Củ Chi

et du 12^e arrondissement. C'était également une terre où s'étaient installés très tôt les migrants du Ngũ Quảng, avant même que les Nguyễn n'édifient la citadelle de Gia Định. Après la conquête de la Cochinchine, les Français développèrent les réseaux de tramways et de chemins de fer reliant Saïgon, Chợ Lớn et Gia Định, puis construisirent l'aéroport de Tân Sơn Nhất en 1930. Gò Vấp commença alors à s'étendre, à enfler, à repousser sans cesse ses limites.

VIEUX MARCHÉS, VIEILLES RUES, UN TOUR DE GÒ VẤP

J'ai toujours aimé l'endroit où j'habite, parce que de là je peux traîner d'un marché à l'autre, jusque dans les quartiers voisins, sans être obligé de rester fidèle à celui du coin. Au fond, les marchés se ressemblent tous, on y achète les mêmes légumes, les mêmes fruits, les mêmes denrées. Ce qui change, peut-être, c'est cette affection qui finit par naître entre vendeurs et clients à force de se reconnaître, de connaître le nom de l'autre, de se revoir année après année. Vous achetez quelques tiges de ciboule, la marchande vous glisse généreusement une poignée de coriandre. Vous prenez cinq ou six gousses d'ail, elle ajoute encore quelques piments dans le sac en plastique. Des gestes minuscules, pas plus gros qu'un grain de poivre, et pourtant ils sont devenus une habitude qui a survécu jusqu'à aujourd'hui.

Le marché de Gò Vấp fut construit en 1897. C'est l'un des quatre plus anciens marchés de Saïgon, Gia Định, de la même époque que Bến Thành, Chợ Quán et Tân Kiểng. Son nom est celui de toute une vaste région, déjà

indiquée sur la carte dessinée par Trần Văn Học en 1815, où figure clairement le canal de Gò Vấp traversant le village de Bình Hòa. Quand je regarde les photographies d'archives du marché dans les années 1930, j'ai presque l'impression d'apercevoir encore les silhouettes des derniers vấp bordant le chemin qui menait du village au marché, avant que les maisons de chaume et de feuilles ne cèdent la place aux maisons de briques couvertes de tuiles, puis aux constructions de béton plus cossues. Cette route était autrefois la route provinciale numéro 15. Aujourd'hui, elle s'appelle Nguyễn Văn Nghi.

Le premier marché que j'ai connu était Chợ Cầu, « le marché du Pont », un nom on ne peut plus simple puisqu'il se trouvait juste au pied du pont franchissant le rạch Tham Lương. On y arrive en prenant Phạm Văn Chiêu puis Quang Trung. Autrefois, Chợ Cầu n'était qu'un marché minuscule. Il fut ensuite reconstruit et agrandi pour répondre aux besoins d'une population qui poussait comme des champignons, recouvrant peu à peu les anciens étangs et les mares où croissait jadis le liseron d'eau.

En remontant Quang Trung, on arrive au carrefour Ngã Năm Chuồng Chó. Autrefois, on y dressait les chiens militaires, d'abord sous les Français, puis sous la République du Viêt Nam. En poursuivant par Tân Sơn, le long de l'aérodrome militaire, puis en tournant sur la toute nouvelle Phạm Văn Bạch, on tombe sur un marché spontané apparu vers la fin des années 1980. Celui-là était franchement misérable. Les baraques envahissaient une chaussée où la terre semblait encore fraîchement retournée. Dès qu'il pleuvait, tout devenait boue. Après en avoir fait le tour, on avait l'impression de revenir des champs.

Un peu plus loin se trouve le marché Hạnh Thông Tây, dont le nom ancien a traversé le temps. Derrière lui court le fossé longeant la clôture de l'aéroport. Pendant une période, j'allais souvent prendre un café chez monsieur Năm, non loin de là. Je sirotais tranquillement mon verre en regardant les avions descendre vers la piste, et cela me mettait l'esprit en paix. Encore un peu plus loin, on rejoint Thống Nhất, autrefois rue Minh Mạng, puis on tourne sur Phan Văn Trị et l'on rencontre le marché Thông Tây. Je ne saurais dire s'il a quelque parenté avec Hạnh Thông Tây. Je sais seulement qu'il est beaucoup plus récent, construit sur des terrains autrefois occupés par des dépôts de matériel militaire et des casernes.

En suivant Thống Nhất jusqu'à Lê Văn Thọ, puis en allant vers Cây Trâm, on rejoint l'ancien village des fleurs de Gò Vấp avant de revenir vers Phạm Văn Chiêu. De là, cinq minutes suffisent pour atteindre le marché Thạch Đà. Le nom paraît presque inconnu aux vieux habitants de Gò Vấp, car avant 1975, l'endroit n'était encore qu'une dépression marécageuse où des migrants du Nord arrivés en 1954, pour la plupart originaires de Bắc Ninh, cultivaient le liseron d'eau. Ce n'est qu'en 1956 que fut fondée la paroisse de Thạch Đà. Aujourd'hui, hormis quelques ateliers de confection et de chaussures, les maisons s'entassent jusqu'à l'ancienne grande route Đại Hàn.

QUARTIERS PAUVRES, VIEUX NOMS, HISTOIRES DE VIE MÊLÉES AUX HISTOIRES DE FANTÔMES

Saïgon, Gia Định comptait autrefois une soixantaine de xóm, ces petits quartiers populaires, et Gò Vấp à lui seul

en possédait plus d'une dizaine. Rien que le mot xóm a quelque chose de chaleureux. C'était le lieu où ceux qui avaient quitté leur pays natal pour venir défricher le Sud se retrouvaient, où l'on savait qu'en cas de coup dur, le voisin serait là, et où chacun vivait en s'appuyant un peu sur les autres.

Xóm Mới était le quartier des Nord-Vietnamiens arrivés en 1954, célèbre pour ses fabriques de pétards et son fameux cây tơ, la viande de chien préparée à la mode du Nord. Cette année-là, le pays fut coupé en deux. On installa des camps provisoires, des maisons sommaires aux toits de tôle et aux cloisons de bambou. Les gens venaient de partout : Lạng Sơn, Cao Bằng, Nam Định, Hà Nội, Thái Bình, Hải Phòng... On y trouvait même quelques habitants du Quảng Nam et de Huế échoués là au hasard de l'exode. Beaucoup s'imaginaient que Xóm Mới était entièrement catholique, tant les églises étaient nombreuses et les fidèles regroupés autour de leurs paroisses.

Xóm Gà se trouvait à l'angle de Nguyễn Văn Đậu et Lê Quang Định. Selon la tradition, on y élevait autrefois des coqs de combat pour le Tả quân Lê Văn Duyệt. Il y eut aussi dans le quartier un restaurant spécialisé dans la viande de chauve-souris, peut-être le premier de Saïgon, Gia Định, fermé avant 1975. En 1986, lorsque je venais d'arriver à Saïgon pour mes études universitaires, j'ai habité quelques mois chez des parents dans cette rue. Je me souviens encore parfaitement d'une petite enseigne métallique qui se balançait devant un restaurant : « Chauve-souris, le mets idéal pour accompagner l'alcool ». Xóm Gà serait également le berceau de ce mélange de beurre et d'œuf que l'on tartine sur le pain, devenu aujourd'hui un incontournable de presque toutes les échoppes de bánh mì de Saïgon.

Le nom de Xóm Gà est même entré dans la poésie de Bùì Giáng : « Saïgon, banlieue sans fin / Xóm Gà, Bình Thạnh, et quelque part Xóm Chuồng Bò ». C'est aussi là que le poète Tản Đà avait autrefois loué une maison de quatre pièces pour vingt-huit piastres par mois. Son salaire de journaliste étant plutôt maigre, il devait presque chaque mois demander deux ou trois fois au propriétaire de patienter pour le loyer. Un jour, le journal était sur le point de partir à l'impression et le poème n'arrivait toujours pas. Le directeur envoya quelqu'un le presser, une fois, deux fois, jusqu'à quatre fois. Tản Đà finit par exploser et lâcha cette phrase restée célèbre : « Faire un poème, ce n'est pas fendre du bois, on n'en produit pas sur commande ! » Puis il fit ses bagages et repartit vers le Nord. En chemin, il écrivit encore quelques vers en souvenir de Xóm Gà : « À Xóm Gà le sommeil se défait au lever du soleil / Le soir à Nha Trang, toute une jarre de vin. » Ainsi donc, cette modeste terre de Gò Vấp avait autrefois abrité tant de talents malmenés par l'existence. Phan Khôi, Ngô Tất Tố eux-mêmes y avaient leurs habitudes.

Xóm Thơm cultivait l'ananas et possédait une gare qui portait son nom. La ligne Gò Vấp, Saïgon fut ouverte en 1897, d'abord à vapeur, puis électrifiée en 1913. À Xóm Lò Chè, une centaine de marmites de desserts sucrés pouvaient cuire chaque jour pour approvisionner les marchands ambulants de tout Saïgon, Gia Định. Il n'en reste aujourd'hui que le nom, associé à la rue Nguyễn Thượng Hiền. Xóm Thuốc cultivait le tabac destiné aux maisons françaises Bastos et Mélià. Une chanson populaire disait encore : « Le tabac de Gò Vấp est si bon, mon amour / La feuille à rouler est large, comment pourrais-tu m'abandonner ? » Les cultivateurs avaient coutume d'offrir un culte à Ông Trót. Chaque fois qu'ils étalaient les feuilles

au soleil, ils dressaient une offrande et priaient pour que le vent ne se mette pas en colère et n'emporte en quelques secondes le travail de toute une saison.

Xóm Lữ, dans le village d'An Hội, était spécialisé dans la fonte des brûle-parfums en bronze, d'où son petit nom affectueux de Xóm Lò Lữ, le quartier des fondeurs. Xóm Cháy, lui, avait été un terrain vague près de l'aéroport où des réfugiés de guerre avaient bâti à la hâte des cabanes de feuilles. Un incendie les réduisit en cendres et donna son nom au quartier. Aujourd'hui, même ce nom s'est presque perdu, devenu étranger aux générations nouvelles.

Xóm Hố, en revanche, m'a toujours paru enveloppé d'une atmosphère de conte fantastique. Gò Vấp se trouve à plus de neuf mètres au-dessus du niveau de la mer, mais ici, le terrain s'enfonce d'environ trois mètres par rapport aux alentours et sert d'exutoire aux eaux de toute la hauteur. La ruelle ne fait guère plus de deux mètres de large. D'un côté, les maisons sont basses, presque enfoncées dans le sol, de l'autre elles semblent perchées sur le flanc d'une colline. Quand il pleut, l'eau dévale du gò avec fracas et file jusqu'au rạch Vàm Thuật. On raconte aussi qu'un jour, le poète Búi Giáng, complètement ivre, vint déclamer des vers à n'en plus finir. Les habitants entendirent son nom, « Giáng », pensèrent aux cafards et aux araignées, et jouèrent le numéro 33 à la loterie clandestine. Évidemment, ils perdirent. Alors tout le monde se mit à rire en disant que ces messieurs les poètes écrivaient décidément des choses bien trop élevées pour être d'une quelconque utilité aux pauvres gens. Cette histoire me touche. Elle dit à sa façon comment le petit peuple regardait la poésie, avec respect mais aussi avec méfiance, comme un luxe un peu étrange au milieu des soucis du riz et du vêtement.

On disait encore que Xóm Hố était hanté par les âmes errantes. Du côté de Phan Văn Trị se trouvait autrefois un dépôt d'armes et d'équipements militaires. Quand les combats éclataient, les cadavres jonchaient le sol. Du côté de Nguyễn Du s'étendait tout un cimetière, des centaines de tombes serrées les unes contre les autres. Les maisons encerclaient les tombes, les tombes encerclaient les maisons, et les vivants comme les morts finissaient par cohabiter.

Une histoire raconte qu'un marchand de brioches farcies rencontra une mère et son enfant en haillons qui lui achetèrent à manger. Le soir, en comptant sa recette, il trouva parmi les billets un morceau de monnaie funéraire en papier. Plus tard, en passant devant le cimetière, il aperçut une brioche posée sur une tombe. Il regarda la photographie fixée sur la stèle et reconnut exactement la femme qui lui avait acheté une brioche le matin même. Peu de temps après, il tomba malade et mourut. Les gens disaient que les morts sans famille, dont personne ne venait brûler d'encens, avaient faim et froid. Le marchand passait sans cesse sur leur terre sans jamais leur offrir quoi que ce soit, alors ils l'avaient réprimandé avant de « l'emmener » avec eux. Vérité ou fable, qui pourrait le dire ? Mais c'était aussi une manière, pour les anciens, de transmettre une morale : vivre, c'est savoir penser aux morts, même à ceux qui n'ont plus de nom ni personne pour se souvenir d'eux.

ENTREtenir LE FEU DES BRÛLE-PARFUMS D'AN HỒI

À l'approche du Têt, j'aime passer par le village des fondeurs de brûle-parfums d'An Hôi, rue Nguyễn Duy Cung,

dans le 12e quartier. Ce métier existe à Gò Vấp depuis les années 1960. Il fut introduit par Trần Văn Kinh, qui avait appris la fonte du bronze dans les ateliers de Chợ Quán avant de rentrer au village et de transmettre son savoir à ses enfants. Puis son meilleur élève, Trần Văn Thắng, diffusa le métier dans toute la région.

Dès l'entrée de la petite ruelle, on entend les coups de burin et le travail du métal résonner gaiement. À l'époque de son apogée, plus d'une dizaine de familles vivaient de ce métier. Aujourd'hui, il n'en reste que quatre ou cinq qui continuent à alimenter les fours. Elles produisent environ un millier de services par mois, et à l'approche du Têt, la production peut grimper à trois ou quatre mille. Les moules sont faits d'argile mêlée de balle de riz et de papier giố. Le travail exige une succession d'opérations minutieuses : préparer le noyau, former le moule en cire, fondre le bronze, le couler, casser le moule, refroidir, ciseler, polir. Il faut trois à cinq journées entières pour achever un ensemble. La cuisson du moule et la fonte du métal sont les étapes les plus délicates. Trop de feu, pas assez, et toute la coulée est perdue. Même le dosage du zinc et de l'aluminium doit être rigoureux : pour une tonne de cuivre, trente kilos de zinc et seulement deux kilos d'aluminium.

Un artisan m'a dit : « Les brûle-parfums industriels sortent de moules tout faits, mille exemplaires exactement pareils. Les nôtres sont moulés à la main dans la terre, alors aucun ne ressemble tout à fait à l'autre. Chacun a son âme, son caractère. » Et puis il a ajouté : « Quand l'artisan a quelque chose qui lui pèse sur le cœur, les traits qu'il grave sont moins nets que lorsqu'il est heureux. » En l'écoutant, j'ai compris quelque chose : même ce métal froid est capable d'enregistrer les états d'âme de celui qui le façonne.

Le 20^e jour du douzième mois lunaire, tout le travail de l'année doit être terminé. Le 25, tout le village se réunit pour rendre hommage au fondateur du métier, puis vient le repas de fin d'année. Si l'activité a pu se maintenir sur trois générations, c'est aussi parce que les familles possèdent leurs terrains. S'il fallait aujourd'hui louer des locaux, avec la flambée des prix, il serait sans doute presque impossible de tenir. Un ensemble sort de l'atelier pour environ six millions de đồng chez le revendeur. Une commande particulière peut atteindre dix millions, voire davantage, selon la finesse du travail. Et pour acquérir ces mains capables de faire naître dans le bronze des dragons et des phénix presque vivants, il faut au minimum trois à cinq années d'apprentissage acharné.

Au milieu du village, à regarder ces mains rugueuses et pourtant si habiles travailler obstinément auprès des fours rougeoyants à quelques jours du Têt, je me suis soudain demandé si ce n'étaient pas justement ces gens silencieux qui formaient le fil reliant le passé au présent, les morts aux vivants, à travers la fumée d'encens montant du brûle-parfum de bronze posé à la place d'honneur dans chaque maison.

Gò Vấp a beaucoup changé. Les vấp ont disparu, les vieux quartiers ont changé de nom, les anciens marchés ont cédé la place aux nouveaux. Pourtant certaines choses, comme le feu des fours d'An Hội, continuent de brûler avec obstination au milieu de tous les bouleversements. Comme pour nous rappeler que cette terre, quels que soient les mètres de béton dont la ville la recouvre, conserve encore une part de son âme, une braise qui ne s'est jamais éteinte.

Essai 12

RETOUR À UN ANCIEN TEMPLE BOUDDHIQUE DE GÒ VẤP

Aujourd'hui, me voilà de nouveau à Gò Vấp. Mais cette fois, je ne suis pas venu traîner dans les marchés. J'ai pris une petite rue pour rejoindre un ancien temple, la pagode Sắc Tứ Trường Thọ, au 791 Phan Văn Trị, dans le 7^e quartier. Il suffit de regarder son vieux portique à trois portes mangé par le temps pour comprendre que Gò Vấp ne se résume pas à ses marchés d'autrefois et à ses vieux xóm. Cette terre conserve aussi un courant spirituel qui traverse près de trois siècles d'histoire, depuis le temps où les premiers migrants venaient tout juste défricher ces terres nouvelles.

DE VĨNH TRƯỜNG À TRƯỜNG THỌ

On raconte que, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, alors que les migrants descendant vers le Sud affluaient encore vers la région de Phiên Trấn, l'école bouddhique Lâm Tế Liễu Quán, alors florissante dans le Centre du pays, suivit elle aussi les pas des nouveaux arrivants jusqu'à Gia Định. Des disciples fondèrent la pagode Vĩnh Trường dans le village de Hòa Mỹ, tổng Bình Trị, aujourd'hui dans le secteur de Đa Kao, au 1^{er} arrondissement. Son fondateur était le vénérable Đại Năng, de nom religieux Cần Tu, né en 1702, trente-septième génération de la lignée Lâm Tế. Un gong de bronze conservé aujourd'hui dans la pagode porte encore l'année Tân Sửu, 1721. Il constitue la preuve matérielle de l'achèvement du temple, dont les travaux avaient commencé en 1720.

Et si ce petit temple reçut un jour un décret impérial, ce fut, curieusement, grâce à une pluie.

Selon la tradition, alors que Nguyễn Ánh fuyait encore les troupes Tây Sơn lancées à sa poursuite, il se réfugia un jour dans la pagode Vĩnh Trường. Soudain, une pluie torrentielle s'abattit sur la région et obligea ses poursuivants à abandonner leurs recherches. Nguyễn Ánh n'oublia jamais cette pluie qui lui avait sauvé la vie. Après son accession au trône en 1802 sous le nom de Gia Long, il accorda à la pagode le titre impérial de « Sắc Tứ Pháp Vũ ». Un nom qui rappelait à la fois cet épisode ancien et la gratitude d'un empereur qui, dans les heures les plus sombres de sa vie, avait trouvé refuge auprès de Bouddha.

Soixante-dix ans plus tard, le vénérable Liễu Kiện, grand religieux profondément versé dans les sutras et la discipline monastique, fit de nouveau rayonner la réputation du temple. En 1870, l'empereur Tự Đức le fit venir à la cour afin qu'il enseigne la doctrine à la famille impériale. Admiratif de sa vertu, il lui conféra le titre de Grand Maître Trường Thọ. À la suite de cet événement, Liễu Kiện rebaptisa la pagode Trường Thọ. Informé de la décision, l'empereur l'approuva et lui accorda officiellement le titre de « Sắc Tứ Trường Thọ Tự », qu'elle porte encore aujourd'hui.

Recevoir deux fois une distinction impériale était chose rare. Cela suffit à mesurer le prestige spirituel dont ce temple jouissait autrefois dans tout Gia Định.

TROIS DÉMÉNAGEMENTS AU MILIEU DES GUERRES

Mais le chemin qui mena la pagode de Đa Kao jusqu'à Gò Vấp fut loin d'être paisible.

Lorsque les Français s'emparèrent de Gia Định, entre 1859 et 1865 environ, des pagodes furent détruites, des textes sacrés brûlés, des édifices religieux transformés en postes militaires. Sắc Tứ Pháp Vũ connut le même sort. Le vénérable Liễu Kiện dut ravalier sa douleur et transporter le temple vers Chợ Cầu, dans l'actuel 12^e arrondissement.

Puis la guerre revint.

Il fallut déplacer encore la pagode, cette fois vers Xóm Thuốc, sur la route de Quang Trung à Gò Vấp. Enfin, vers 1890, elle trouva définitivement sa place sur Phan Văn Trị, qui portait alors le nom de Nguyễn Văn Nghi. Depuis, elle n'a plus bougé.

Trois fois reconstruite, trois fois détruite, et pourtant elle n'a jamais perdu son caractère. J'essaie d'imaginer le vénérable Liễu Kiện emportant les statues de Bouddha au milieu des combats, quittant un lieu devenu impossible pour en chercher un autre, persévérant comme une petite lampe à huile qui refuse obstinément de s'éteindre dans la tempête de l'Histoire. C'est peut-être cette endurance qui fait la véritable valeur d'un vieux temple, bien davantage encore que les plaques impériales ou les trésors exposés aux visiteurs.

DES TRÉSORS SILENCIEUX QUI ENTRETIENNENT LE FEU DU TEMPS

Dans l'enceinte du temple, l'objet devant lequel je suis resté le plus longtemps est la grande cloche, haute de plus d'un mètre et large de soixante-deux centimètres,

fondue au début du XIXe siècle. Sur son bronze, deux lignes de caractères chinois mentionnent encore clairement : citadelle de Gia Định, préfecture de Tân Bình, village de Hòa Mỹ. Comme un certificat silencieux attestant les longues pérégrinations de la pagode au milieu des bouleversements de l'Histoire.

À côté se trouve le groupe en bois des Trois Saints de la Terre Pure, sculpté au début du XVIIIe siècle, ainsi qu'une statue du Bouddha Amitābha en bois de jacquier, haute de près de deux mètres sans son socle, et les deux plaques rappelant les titres impériaux Pháp Vũ et Trường Thọ. Les originaux ont aujourd'hui disparu, mais leur trace subsiste dans les documents transmis et recopiés par les générations suivantes.

En 2000, la pagode fut classée monument historique et culturel national. Plus récemment, un projet de restauration financé à hauteur de 21,5 milliards de đồng par des fonds issus de la mobilisation sociale a été lancé afin de restaurer le vestibule, le sanctuaire principal, le bâtiment des patriarches, les espaces communautaires ainsi que les portes principale et secondaire, avec l'espoir de permettre à ce vieux temple de traverser encore longtemps les siècles.

Debout dans la cour à la tombée du jour, regardant l'ombre des vieux arbres s'allonger sur les briques anciennes, je me suis dit que les trois siècles de Sắc Tứ Trường Thọ étaient aussi, d'une certaine manière, les trois siècles de Gia Định, Saïgon. Même succession de ruines et de reconstructions, mêmes moments où tout semblait devoir disparaître, suivis de renaissances inattendues.

Les vấp ont depuis longtemps disparu de Gò Vấp. Mais certaines choses demeurent, comme cette pagode,

comme la voix de sa grande cloche chaque matin. Elle résonne encore au milieu du tumulte des rues, rappelant à ceux qui veulent bien l'entendre que sous les couches de béton de la ville moderne subsiste un dépôt ancien, profond, que le temps n'a jamais réussi à refroidir.



Photo : Chùa Nghệ Sĩ

Essai 13

CHÙA NGHỆ SĨ, LÀ OÙ LES GENS DE SCÈNE VIENNENT REPOSER ENSEMBLE

Aujourd'hui encore, je vais à la pagode. Mais celle-ci est vraiment particulière, à tel point que je crois qu'il n'en existe qu'une seule de ce genre dans tout le Viêt Nam.

Elle se trouve au bout de la rue Thống Nhất, à Gò Vấp. Rien que son nom intrigue : Chùa Nghệ Sĩ, la Pagode des Artistes.

On l'appelle aussi Nhựt Quang Tự ou Phật Quang Tự. Pourtant, dans la bouche des gens, c'est toujours ce nom simple qui revient, Chùa Nghệ Sĩ, parce qu'il dit exactement l'âme du lieu. C'est la pagode de ceux qui ont consacré leur vie au spectacle, et qui, une fois morts, ont encore voulu rester les uns auprès des autres.

UNE TERRE D'ACCUEIL POUR CEUX QUE LES FEUX DE LA RAMPE ONT MENÉS LOIN DE CHEZ EUX

L'histoire commence en 1957.

L'artiste Phùng Há, alors présidente de l'Association d'entraide des artistes, entreprit de réunir l'argent nécessaire à l'achat d'un terrain. L'hippodrome de Phú Thọ, touché par l'initiative, offrit la recette d'une journée entière. Cela permit d'acquérir une parcelle de 6 080 mètres carrés, enregistrée sous le titre foncier numéro 326 le 29 octobre 1958.

Le terrain acheté resta pourtant presque dix ans à l'abandon. Il n'y avait tout simplement pas d'argent pour construire.

Il fallut attendre 1969 pour que le directeur de troupe Năm Công obtienne l'autorisation d'y élever un petit ermitage où pratiquer la religion. Puis ce modeste lieu fut racheté pour près d'une centaine de taels d'or par le directeur Xuân, propriétaire de la fabrique de papier Kiss Me et patron de la troupe Dạ Lý Hương. Peu à peu, la pagode

prit forme et devint un lieu de culte, mais aussi un lieu destiné à accueillir les restes des gens du spectacle.

Le premier artiste à venir reposer ici fut Tư Út. Il était mort à Phnom Penh en 1946, à seulement trente-six ans, alors qu'il se produisait à l'étranger avec la troupe Phụng Hảo. Sa famille désirait ramener sa dépouille au pays. Ainsi, en 1970, il devint en quelque sorte le premier occupant d'un cimetière qui n'avait jusque-là aucun équivalent.

Je l'imagine au milieu de ces années troublées, loin de sa troupe, loin des siens, une vie d'artiste errante finalement ramenée dans la terre maternelle. Ce n'était pas seulement une affaire d'inhumation. C'était une promesse des vivants aux morts : on peut avoir passé sa vie loin de chez soi, mais lorsqu'arrive la mort, il faut encore avoir quelque part où revenir.

À l'origine, la pagode appliquait le principe des « quatre parents », tứ thân phụ mẫu. Lorsqu'un artiste mourait, ses parents et ses proches pouvaient également être enterrés auprès de lui. Ce n'est qu'en 1994, lorsque le petit ermitage devint véritablement une pagode, que cette règle fut abandonnée. Depuis, seuls les artistes peuvent y être inhumés.

Le temps avait en quelque sorte fait son tri, ramenant le lieu à sa vocation première : cette terre appartient à ceux qui ont porté le destin des gens de scène. Ce n'est pas un cimetière ordinaire.

UN PETIT COIN DE CIEL POUR LES DESTINS
D'ARTISTES

Passé le portique à trois entrées, on traverse une cour avant d'arriver au sanctuaire principal, appelé Nhựt Quang Tự. Son toit de tôle est peint en rouge. L'édifice fait une centaine de mètres carrés et abrite des statues de Bouddha et de bodhisattvas.

À côté se trouve une salle commune. Au-dessus est suspendu un distique que je n'ai jamais vraiment réussi à oublier :

« La scène est une vie chargée de liens et de tourments,
la pratique spirituelle est la racine du bonheur qui dénoue les liens du karma. »

Quatorze caractères seulement, et pourtant toute une existence y tient. Une vie passée sur scène à jouer les joies et les peines des autres, avant de ne plus souhaiter, à la fin, que trouver soi-même le chemin de la sérénité.

Dans le sanctuaire arrière sont accrochées de nombreuses photographies : Thanh Nga, Hùng Cường, le musicien Hữu Phước... Des paroles de chansons, métaphores de la vie des artistes, couvrent les murs du sanctuaire principal et de l'arrière-sanctuaire. Tout cela ressemble à un grand album de souvenirs fait d'images et de mots, racontant sans bruit l'âge d'or du théâtre cải lương du Sud.

À côté du sanctuaire se trouve l'espace consacré à la mémoire de Phùng Há, avec une allée de carreaux décorés et des arbres qui donnent une ombre généreuse. Sa tombe est solide, soigneusement construite. Derrière repose celle qu'on surnommait la « reine de la scène », Thanh Nga, morte en 1978 à seulement trente-six ans. Étrange coïncidence, exactement l'âge auquel Tư Út était

mort autrefois, comme si le théâtre réservait parfois aux plus talentueux un destin à part, aussi éclatant que cruel.

Dans l'angle gauche repose Phạm Duy Tân, son mari.

Un peu partout alentour se trouvent les tombes de grandes figures anciennes : les Artistes du Peuple Năm Châu, Ba Vân, Út Trà Ôn, les auteurs Hoa Phượng, Hà Triều, Thu An... ainsi que l'acteur de cinéma Lê Công Tuấn Anh, qui fut lui aussi, un temps, lié au théâtre.

J'y ai rencontré un homme âgé qui brûlait de l'encens devant la tombe de Lê Công Tuấn Anh. Il avait soixante-quatre ans et veillait sur ce cimetière, le nettoyait et l'entretenait depuis seize longues années.

Il m'a dit d'une voix lente, mais sans la moindre hésitation :

« Je veux que ce lieu garde son ancien nom. Cela fait des dizaines d'années que le public de la ville le connaît ainsi. »

En l'entendant, j'ai senti quelque chose se serrer en moi.

Cet homme n'avait aucun lien de sang avec ceux qui reposaient sous cette terre, et pourtant il avait accepté de consacrer une bonne partie de sa vie à garder le repos d'inconnus. Peut-être la solidarité des gens du spectacle finit-elle par gagner ceux qui restent, jusqu'à faire d'eux une partie de l'histoire, même s'ils n'ont jamais mis les pieds sur une scène.

Le cimetière comptait autrefois plus de cinq cents tombes. Il n'en reste aujourd'hui qu'environ trois cent

cinquante-cinq, certaines familles ayant transféré les dépouilles ailleurs. En revanche, les deux tours cinéraires de la pagode conservent désormais plus d'un millier d'urnes.

Certains restent, d'autres partent. Les morts eux-mêmes voyagent encore au fil des années. Mais le toit de la pagode demeure, comme un gardien silencieux veillant sur les générations d'artistes qui passent.

UNE ENSEIGNE, ET UNE BELLE FRAYEUR

Après plus de soixante années d'existence, la pagode s'était fortement dégradée. La peinture s'écaillait, les tôles pourrissaient, l'eau traversait les plafonds.

Et comme si cette vieillesse matérielle ne suffisait pas, le lieu dut encore subir une secousse qui, cette fois, n'avait rien à voir avec les briques ou les tuiles.

C'était en 2022.

Le 18 juin, l'Association du Théâtre de Saïgon fit installer de sa propre initiative une nouvelle enseigne rebaptisant la pagode « Cimetière des Artistes », au motif que l'association n'avait aucune compétence pour administrer un établissement religieux.

Ce n'était qu'une enseigne, quelques mots changés, et pourtant la polémique éclata immédiatement. Beaucoup craignirent qu'un lieu familier depuis des générations ne finisse par disparaître. Une bénévole présente à la pagode depuis 2008 racontait avoir elle aussi entendu les rumeurs de changement de nom, même si elle restait convaincue

que les prières, les offrandes et l'encens ne changeraient pas pour autant.

Mais le public, lui, ne l'entendait pas ainsi.

Deux jours seulement après son installation, le 20 juin, l'Association dut retirer le panneau et rendre à l'entrée de la pagode son aspect précédent.

Lors de la réunion d'urgence organisée ce jour-là, le comité d'entraide des artistes reconnut franchement son erreur. Il admit avoir agi avec trop de précipitation en voulant remettre de l'ordre dans le fonctionnement du lieu, sans mesurer la valeur spirituelle que celui-ci portait depuis six décennies.

Un artiste prononça alors une phrase qui m'est restée :

« Cô Bảy Phùng Há disait que les artistes vivent ensemble, alors on ne peut pas laisser nos collègues mourir seuls. »

Cette phrase suffit à expliquer pourquoi cette pagode est née, pourquoi son nom doit rester le même, et pourquoi il faut préserver jusqu'à son esprit.

Le Service de la Culture et des Sports proposa ensuite trois mesures : revoir la situation juridique du terrain, étudier la restauration des bâtiments endommagés, et travailler avec l'Église bouddhique de Gò Vấp afin d'encadrer les pratiques cultuelles conformément aux règles.

La pagode fut par la suite restaurée avec davantage de soin. Le nom « Chùa Nghệ Sĩ » fut conservé. Et le lieu

continua d'être un espace de culte, une maison commune pour des centaines de grandes figures du cải lương.

Il existe des noms qui ne sont pas seulement quelques lettres peintes sur une enseigne. Ils sont la mémoire collective d'une ville entière. Y toucher, c'est parfois poser le doigt directement sur une blessure chez tous ceux qui ont un jour contracté une dette de cœur envers le théâtre.

LA FEMME DERRIÈRE TOUT CELA

Parler de Chùa Nghệ Sĩ sans parler de Phùng Há, ce serait oublier la racine même de l'histoire.

Son vrai nom était Trương Phụng Hảo. Née en 1911 dans une famille vietnamienne d'origine chinoise, elle est considérée, avec l'artiste Bảy Nam, comme l'une des grandes figures fondatrices du cải lương. Ceux qui ont aimé cet art se souviennent certainement encore de son Lữ Bố dans Phụng Nghi Đình, de cô Lựu dans Đồi Cô Lựu, ou de Bạch Thu Hà dans Giọt máu chung tình. Des rôles qui ont inscrit son nom dans l'histoire du théâtre méridional.

Sa carrière commença en 1924 dans la troupe Tái Đồng Ban, où elle jouait aux côtés du grand premier rôle Năm Châu.

Puis il y eut quatre mariages : avec l'artiste Tư Chơi, puis avec le fameux Bạch công tử Lê Công Phước, qui créa spécialement pour elle la troupe Huỳnh Kỳ et lui en confia la direction alors qu'elle n'avait que dix-huit ans, ensuite avec Nguyễn Hữu Bửu, et enfin avec Châu Văn Sáu.

Aucune de ces unions ne dura jusqu'au bout. La plupart de ses enfants moururent jeunes.

Une vie d'artiste éclatante sous les lumières, une vie privée semée d'épreuves.

Je me demande parfois si ce ne sont pas précisément ces blessures qui lui ont permis de comprendre mieux que quiconque la solitude de ceux qui vivent de la scène, et qui l'ont poussée à donner toute son énergie pour offrir à ses collègues un endroit où trouver refuge au soir de leur existence, jusque dans la mort.

Elle enseigna pendant des années et forma plusieurs générations d'élèves, dont certains devinrent plus tard Artistes du Peuple. En 1984, elle reçut elle-même cette distinction.

Le 5 juillet 2009, elle mourut à l'hôpital Nguyễn Trãi, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Elle fut enterrée dans le cimetière qu'elle avait elle-même contribué à faire naître.

Une vie qui vient se refermer à l'endroit même qu'elle avait ouvert pour les autres. Difficile d'imaginer cercle plus parfaitement accompli.

Debout dans la cour, je regardais le toit de tôle rouge délavé par les années, puis ces tombes serrées les unes contre les autres, celles d'hommes et de femmes qui avaient autrefois vécu sous les projecteurs, devant des milliers de spectateurs applaudissant à tout rompre, et qui reposaient désormais ici, silencieusement côte à côte, pareils à tous les êtres humains.

Il y avait dans cette scène quelque chose d'à la fois douloureux et profondément réconfortant.

Douloureux, parce que toute lumière finit par s'éteindre et que toute gloire finit par céder sa place à la poussière.

Réconfortant, parce qu'au milieu même de ce qui disparaît, ces gens avaient su préserver les uns pour les autres un dernier appui : partager le même métier de leur vivant, partager la même terre après leur mort, afin que personne ne soit condamné à la solitude dans ce monde si changeant.

Voilà peut-être l'héritage le plus précieux de Phùng Há, plus précieux encore que les rôles immortels qu'elle a laissés derrière elle.

Une leçon toute simple : lorsque l'affection entre les êtres est assez profonde, elle peut franchir jusqu'à la frontière entre la vie et la mort. Elle peut transformer un cimetière froid en une maison commune et chaleureuse, où ceux dont le talent s'est éteint continuent malgré tout d'être appelés par leur nom, d'être évoqués, visités aux jours de pleine lune et pendant les fêtes, comme s'ils n'avaient jamais vraiment quitté la grande scène de la vie.

Essai 14

LES ANCIENNES MAISONS COMMUNALES DE GIA ĐỊNH

Gò Vấp n'est pas loin de chez moi. Alors, les jours où j'ai un peu de temps, je pars volontiers flâner du côté des maisons communales et des pagodes, à la recherche des

quelques traces du passé qui subsistent encore au milieu de la ville d'aujourd'hui.

Sans exagérer, cette terre est un véritable livre d'histoire vivant de Saïgon, Gia Định au temps du défrichement. Temples communaux, sanctuaires, églises, monuments classés au niveau national ou municipal, tout cela demeure là, silencieux, au bord de rues saturées de véhicules, alors même que presque personne n'y prête encore attention.

Le premier đình où je me suis arrêté est celui de Thông Tây Hội, rue Thống Nhất, dans le 11^e quartier.

C'est la plus ancienne maison communale encore conservée dans tout le Sud du pays. Elle fut fondée en 1679.

Son nom paraît simple, mais il renferme toute une histoire de fusion entre villages. Thông Tây Hội est né de la réunion de Hạnh Thông Tây et d'An Hội. En 1944, les deux villages fusionnèrent, et le đình de Hạnh Thông Tây fut choisi comme maison communale commune avant de prendre son nom actuel.

Quant au nom originel « Hanh Thông », qui signifie prospérité, facilité, absence d'obstacle, les Français le reproduisirent si mal sur leurs cartes qu'il finit par devenir « Hạnh Thông ». À force de répétition, l'erreur entra dans les habitudes et y resta jusqu'à aujourd'hui. Les mots aussi connaissent parfois des destins cabossés. Quand on y pense, c'est assez curieux.

L'enceinte du đình ne couvre plus aujourd'hui qu'environ 1 500 mètres carrés, contre 5 188 à l'origine. Le

reste a été progressivement grignoté par l'habitat au fil des décennies.

Une lente contraction qui me fait penser au corps d'un vieillard, aminci par les années, mais dont la dignité demeure intacte.

Le đình regarde vers l'est. Son entrée prend la forme d'un portique à trois portes et son plan s'organise autour de deux axes parallèles. L'axe principal comprend le võ ca et le sanctuaire, tandis que l'axe secondaire abrite la maison des réunions. C'est une disposition caractéristique de l'architecture religieuse méridionale des XVIIIe et XIXe siècles.

Le võ ca est vaste, composé de sept travées soutenues par cinquante-deux colonnes de bois et dépourvu de murs. C'est là qu'autrefois se déroulaient les représentations de hát bội et les cérémonies de xây chầu.

Le sanctuaire principal est plus solennel. Quarante-huit colonnes y sont réparties sur huit rangées. Les quatre colonnes centrales, appelées tứ tượng, sont les plus hautes et les plus massives. Elles entourent l'autel du génie tutélaire, le cœur sacré du đình.

En avançant à l'intérieur, on découvre tout le talent des artisans anciens dans les sculptures du sanctuaire. Les extrémités des poutres représentent des têtes de dragons enlacées autour de branches de prunier. Trois panneaux ajourés déclinent les motifs de la licorne, du dragon, de la tortue et du phénix, mais aussi de la pivoine et du faisan. Quant à l'autel du génie, il est décoré de deux dragons tournés vers la lune, avec une finesse dont on ne se lasse pas.

Les trente-sept objets anciens conservés dans le đình portent toujours leurs couleurs rouges et leurs dorures d'origine. Les générations suivantes n'ont pas recouvert le tout d'une nouvelle couche de peinture, comme cela s'est fait ailleurs.

Pour moi, cette décision de « ne pas repeindre » ressemble presque à une forme de probité envers le temps : savoir quand retirer sa main, afin de laisser sa place à la mémoire.

Le đình abrite le culte du Thành Hoàng selon la tradition vietnamienne. Les divinités principales sont Đông Chinh vương et Dực Thánh vương, deux princes fils du roi Lý Thái Tổ. Autour d'eux se rassemble tout un peuple de divinités familières : Bà Chúa Xứ, Thần Nông, le Génie Tigre, les Cinq Éléments, Quan Đế...

Chaque année, autour de la pleine lune du huitième mois lunaire, la fête Kỳ Yên se déroule les 14 et 15. On offre un porc noir et un taureau, tandis que gongs, tambours et danses du lion font résonner tout un coin du quartier.

Le đình connut deux restaurations majeures, en 1896, année Bính Thân, puis en 1927, année Đinh Mão, avant une nouvelle intervention à l'occasion du tricentenaire de Saïgon. Malheureusement, cette dernière restauration ne fut pas menée avec toute la délicatesse nécessaire et plusieurs ornements de mobilier furent endommagés.

Aujourd'hui, devant la façade du đình, l'espace frais et ombragé où les villageois se réunissaient autrefois est occupé par des vendeurs de billets de loterie, de fruits et de vêtements.

Je regarde cela avec un regret diffus.

Pas tant pour le đình lui-même que pour une certaine manière de vivre, plus lente, plus attentive à ce que l'on transmet, qui s'est peu à peu retirée dans le passé.

LA MAISON COMMUNALE À CÔTÉ DU SANCTUAIRE MARTIAL

Après Thông Tây Hội, j'ai fait un détour par le 8e quartier pour visiter le đình An Hội, installé dans la même enceinte que le sanctuaire Võ Tiên Sư et celui de Bà Chúa Ngọc. Lui aussi possède cette simplicité franche des maisons communales du Sud.

Personne ne sait exactement quand le đình fut fondé. On y conserve toutefois un document Hàm Ân en caractères chinois daté de février 1822. On sait également que le premier édifice se trouvait sur le terrain occupé aujourd'hui par l'aéroport de Tân Sơn Nhất et qu'il ne fut transféré à son emplacement actuel que vers 1950.

Un đình qui a dû changer de lieu, changer même tout l'univers qui l'entourait, cela ressemble finalement à une vie humaine forcée de déménager au gré des bouleversements du pays.

Sa structure adopte le plan traditionnel dit tứ trụ, courant dans les đình du Sud : murs de briques, charpente de béton, chevrons et liteaux de bois, toiture de tuiles. Les grandes colonnes du centre supportent l'essentiel du bâtiment tout en organisant l'espace cérémoniel.

Les espaces de culte comprennent le sanctuaire principal, le bâtiment arrière et la maison túc. Dans la niche du génie tutélaire est suspendu un grand caractère chinois

signifiant « Génie », accompagné d'une inscription datée de Mậu Tý, 1948.

Le sanctuaire de Bà Chúa Ngọc et celui de Quan Thánh Đế Quân présentent des dispositions assez semblables, avec des statues en bois de Quan Thánh, Châu Xương, Quan Bình et du cheval Xích Thố.

En 2020, le đình fut classé monument municipal d'architecture et d'art. Il est beaucoup plus jeune, du moins dans son classement, que Thông Tây Hội, mais son âme n'en est pas moins grave et ancienne.

La fête Kỳ Yên y est elle aussi célébrée chaque année, avec les rites du túc yết, du sacrifice principal et du culte de l'arrière-sanctuaire. Certaines années viennent s'y ajouter xây châu, đại bội et hát bội.

Comme pour rappeler que, grand ou petit, chaque đình reçoit des habitants du Sud la même ferveur sincère.

LE TEMPLE-MÈRE DES LOTUS DE L'ORDRE MENDIANT

Des maisons communales et des sanctuaires, j'ai pris ensuite une autre direction.

Je suis allé à Tịnh xá Ngọc Phương, au 498/1 rue Lê Quang Định, dans le 1er quartier. D'une superficie de 2 500 mètres carrés, c'est le temple ancestral de la branche féminine de l'ordre bouddhique Khất Sĩ, dont dépendent plus de cent vingt tịnh xá répartis dans le Centre et le Sud du pays.

La révérende Thích nữ Huỳnh Liên, originaire du village de Phú Mỹ à Mỹ Tho, reçut en 1947 de Minh Đăng

Quang les préceptes ainsi que la robe et le bol de l'ordre. En 1957, elle fonda ce lieu.

Pendant quarante années de vie religieuse, elle créa de nombreux temples, accueillit des milliers de moniales, traduisit et adapta en vers des textes bouddhiques chinois et pāli. Elle consacra également une grande part de son existence aux œuvres caritatives : assistance aux personnes âgées, aux orphelins, aux hôpitaux et aux léproseries.

Elle s'éteignit en 1987. Une tour funéraire de sept étages fut élevée dans la cour, devant le temple, comme un adieu à la fois silencieux et majestueux.

À l'origine, le tịnh xá n'était qu'un bâtiment modeste, toit de tôle, cloisons de planches, sol en ciment, avec un sanctuaire octogonal très simple.

Après plusieurs campagnes de travaux, en 1965, puis de 1972 à 1984, le sanctuaire devint quadrangulaire, avec murs maçonnés, toiture en dur et étage supplémentaire destiné au culte de Bouddha.

Aujourd'hui, l'ensemble se compose de trois bâtiments de deux niveaux. Au centre, la salle de conférences occupe le rez-de-chaussée et le sanctuaire l'étage. De chaque côté se trouvent les cellules monastiques.

Au centre du sanctuaire, une statue du Bouddha Śākyamuni médite sous l'arbre de la Bodhi. À gauche se trouve l'autel du patriarche Minh Đăng Quang avec l'inscription : « Transmettre la juste Loi de Śākyamuni, bouddhisme Khất Sĩ du Việt Nam ». À droite est placé le portrait de la défunte révérende Huỳnh Liên.

Une fois franchi le portique situé à une trentaine de mètres de Lê Quang Định, on découvre une cour où orchidées, frangipaniers et ixoras fleurissent doucement. À droite s'élève la tour funéraire de la révérende, à gauche s'étend le paisible jardin de Lumbinī.

On entre là et, sans que personne ait besoin de vous le demander, le pas ralentit de lui-même.

Le temple fut classé monument historique national en 1994. Au milieu du vacarme de Gò Vấp, avoir encore un endroit aussi paisible où se recueillir est déjà, en soi, une bénédiction pour ceux qui passent.

UNE ÉGLISE AU CŒUR DE GÒ VẤP

Et puis je me suis attardé plus longtemps encore à l'église Hạnh Thông Tây, au 53/7 rue Quang Trung, dans le 11^e quartier.

Chaque fois que l'on s'arrête à un feu rouge sur cette grande artère saturée de circulation, on ne peut guère s'empêcher de tourner la tête vers elle. Son architecture byzantine, si inattendue, sa verdure, son calme donnent l'impression d'une respiration au milieu de la ville pressée.

La paroisse de Hạnh Thông Tây remonte à 1861 et fut fondée par l'évêque Puginier. À l'époque, c'était encore une banlieue reculée et pauvre. Les paroissiens avaient peu de moyens et, pendant des décennies, l'église resta petite et modeste.

En 1898, le père Pierre Nguyễn Phước Chính devint curé et demanda la construction d'une nouvelle église sur le terrain paroissial. Mais il fallut attendre 1921 et l'arrivée

du père Matthieu Hồ Tấn Đức pour que l'histoire prenne un tour véritablement singulier.

On raconte que le père Đức, voyant l'église se dégrader sans avoir l'argent nécessaire pour la réparer, écrivit quelques mots sur un bout de papier, demandant en substance l'aide de saint Joseph. Il glissa le billet dans une petite poche qu'il suspendit à la statue du saint.

Quelque temps plus tard, un homme passa devant l'église dans une automobile luxueuse. Étonné de trouver une église dans un endroit aussi isolé, il s'arrêta pour assister à la messe. Son regard fut attiré par la petite poche suspendue à la statue. Il demanda à lire le billet, puis repartit sans rien dire.

Quelques jours plus tard, il revint.

Il proposa de financer entièrement une nouvelle église, bien plus vaste et bien plus belle.

Cet homme était Denis Lê Phát An, oncle maternel de l'impératrice Nam Phương et fils de Huyện Sĩ, l'un des quatre grands propriétaires fortunés de Cochinchine de l'époque.

Lorsque j'ai lu cette histoire, je suis resté un moment songeur. Un petit morceau de papier, une foi sincère, et de là naît un édifice destiné à traverser un siècle. Il faut reconnaître que la vie réserve parfois d'étranges rencontres.

Saint Joseph étant le patron de l'église et Denis le nom de baptême de monsieur An, la paroisse décida de placer également une statue de saint Denis au-dessus de l'entrée. Les statues de saint Joseph et de la Vierge Marie

furent disposées légèrement de biais de part et d'autre de la façade.

L'église se retrouva ainsi avec deux saints patrons, compromis délicat entre la foi et la reconnaissance.

Mais monsieur An avait un autre souhait, bien plus audacieux : il voulait, après sa mort, être enterré avec son épouse à l'intérieur même de l'église.

Or ce privilège était traditionnellement réservé aux évêques. Même les prêtres n'y avaient normalement pas droit.

L'évêché réfléchit puis donna son accord, sans doute aussi pour encourager la générosité de ceux qui consacraient leurs biens à la construction des lieux de culte. L'architecte imagina alors deux ailes latérales où seraient installées les deux tombes, suffisamment discrètes pour qu'un visiteur entrant dans l'église sans y prêter attention puisse ne jamais soupçonner leur présence.

Les travaux furent confiés aux entrepreneurs Baader et Lamorte et se déroulèrent de 1921 à 1924. Le style choisi fut le byzantin, inspiré de la basilique San Vitale de Ravenne, en Italie, bien loin du roman et du gothique qui dominent la plupart des églises vietnamiennes.

Ce choix fit de Hạnh Thông Tây un édifice rarissime, pratiquement sans équivalent à Saïgon.

Vue du ciel, l'église dessine une croix grâce aux deux ailes latérales. L'extérieur reste sobre, presque retenu. L'intérieur, au contraire, déploie des matériaux précieux, bois et pierre, avec une grande richesse de détails.

La coupole est composée de panneaux carrés en relief. Les colonnes et les charpentes finement travaillées sont reliées visuellement par d'anciens ventilateurs de plafond. Entre les vitraux, des reliefs dorés racontent le chemin de croix du Christ.

Mais ce qui attire le plus le regard est la mosaïque de pierre ornant la voûte et représentant « L'Agonie du Christ ». À une époque, faute d'argent pour une véritable restauration, l'œuvre s'était dégradée et les responsables de la paroisse avaient dû la réparer eux-mêmes tant bien que mal. Ce n'est que plus tard que l'Université des Beaux-Arts put la restaurer dans un état proche de l'original.

À l'origine, le clocher dépassait trente mètres. Il abritait trois cloches accordées entre elles, fondues en 1925 par la célèbre maison française Paccard.

Mais l'église se trouvant directement sous le couloir aérien de l'aéroport militaire de Tân Sơn Nhất, il fallut, à la fin de 1953, réduire la hauteur du clocher à vingt mètres pour des raisons de sécurité aérienne. Sa flèche fut supprimée et le sommet devint plat, lui donnant l'apparence que nous lui connaissons aujourd'hui.

Les deux tombeaux de monsieur An et de son épouse sont eux aussi remarquables. Ils furent réalisés par l'architecte A. Contenay et le sculpteur Paul Ducuing, qui avait notamment exécuté la statue en bronze de l'empereur Khải Định.

Les tombes ne sont pas côte à côte, mais placées face à face dans les deux ailes.

La statue du mari se trouve sur la tombe de sa femme.

La statue de la femme, sur celle de son mari.

Monsieur An est représenté en áo dài et turban traditionnel, portant des lunettes, agenouillé, les mains jointes, comme s'il continuait à parler à la compagne disparue.

Madame Trần Thị Thơ porte elle aussi l'áo dài, les cheveux relevés en chignon. Une branche de lys à la main, elle baisse la tête et semble enlacer le tombeau de son époux, le visage habité par un chagrin qui ne veut pas finir.

Chaque pli de tissu, chaque boucle d'oreille, chaque chaussure est sculpté avec une minutie telle qu'on distingue presque les veines mêmes de la pierre. Le style de la Renaissance se mêle subtilement à une sensibilité profondément asiatique, créant une beauté à la fois étrangère et familière.

Je suis resté longtemps immobile devant ces deux statues.

Et je me suis dit quelque chose d'assez simple : les hommes construisent des temples pour leurs dieux et leurs saints, mais ici, c'est presque un temple que l'on a construit pour un amour.

Une fidélité conjugale gravée dans la pierre, traversant cent années de pluie et de soleil.

Il faut reconnaître que c'est une manière d'aimer à laquelle peu de gens auraient pensé.

Après avoir parcouru les đình, les pagodes, les temples et les églises de Gò Vấp, j'ai fini par comprendre une chose.

Chacun de ces édifices, qu'il s'agisse d'une maison communale, d'un tịnh xá ou d'une église, porte en lui une histoire née du cœur humain : la ferveur, la gratitude, la fidélité.

La brique finit par s'effriter.

Les tuiles finissent par perdre leur couleur.

Mais l'affection que les hommes ont déposée dans ces murs, elle, demeure.

Elle traverse silencieusement les générations et attend simplement que, parmi ceux qui passent par hasard devant ces lieux, quelqu'un ralentisse un peu le pas, le temps de la sentir.



Photo : Miếu Phù Châu

Essai 15

LE SANCTUAIRE AU MILIEU DES EAUX, UNE HISTOIRE VIEILLE DE TROIS SIÈCLES

Je suis retourné voir un vieux sanctuaire du côté de Gò Vấp, un lieu dont le nom sonne à la fois étrange et familier : le sanctuaire de Phù Châu, que les habitants appellent tout simplement le Miếu Nổi, le « Sanctuaire flottant ». Vieux de trois cents ans, il n'est pas posé sur la rive comme tant d'autres lieux de culte. Il semble avoir surgi tout seul au beau milieu de la rivière Vàm Thuật, tel un joyau que quelqu'un aurait oublié dans l'immensité des eaux. C'est sans doute cette situation si singulière qui a fait du Miếu Nổi l'un des lieux les plus sacrés de la région. On y vient en foule demander la prospérité, l'amour, des enfants, la paix, toutes ces espérances immémoriales qui accompagnent la condition humaine et que l'on vient confier à ce petit îlot de terre perdu au milieu du courant.

LE CHARME DE LA TERRE, LA TENDRESSE DE L'EAU

Pour rejoindre le Miếu Nổi, il faut gagner la rue Trần Bá Giao, prendre la ruelle 26 et aller jusqu'au bout, là où se trouve l'embarcadère. Quinze mille đồng la traversée. Trois petites minutes de bateau, et l'on accoste déjà.

Assis dans la barque, à regarder les rides légères courir sur les eaux de la Vàm Thuật, je me suis laissé aller à quelques pensées vagabondes. Et si cet isolement était justement ce qui avait permis au sanctuaire de conserver

intacte, siècle après siècle, son âme ancienne, sans que la ville finisse par venir l'engloutir ?

L'îlot sur lequel il repose couvre environ 2 500 mètres carrés. Sa forme rappelle l'empreinte d'un pied posée au milieu de la rivière. Le sanctuaire occupe presque toute sa surface, tandis qu'à la base de l'îlot affleurent des blocs de pierre bleue aux contours irréguliers.

Depuis la cour, il suffit de lever les yeux pour voir passer des avions. L'aéroport de Tân Sơn Nhất n'est qu'à cinq kilomètres environ. D'un côté, un lieu sacré, silencieux, presque retiré du monde ; de l'autre, la vie moderne qui file au-dessus de nos têtes. Deux univers qui, en apparence, n'ont rien à faire ensemble et qui pourtant coexistent là, tranquillement. C'est assez étrange.

VIEILLES HISTOIRES, VIEILLES LÉGENDES

Personne ne sait exactement quand le sanctuaire fut édifié. Les chroniques n'en disent rien. On suppose seulement que sa fondation remonterait au XVIIIe siècle, ou peut-être au début du XIXe.

Une légende raconte qu'un pêcheur travaillait autrefois sur cette portion de rivière. Un jour, son filet ramena le corps d'une femme. Il l'enterra sur l'îlot, puis y dressa un petit sanctuaire afin d'honorer cette âme morte dans le malheur.

Une autre histoire dit que des marchands voyageant par voie d'eau s'arrêtèrent ici pour passer la nuit. Les divinités leur auraient accordé protection et prospérité dans leurs affaires. Quelques jours plus tard, ils revinrent bâtir un modeste sanctuaire de bambou et de feuilles de cocotier,

consacré aux Cinq Éléments et à la Mère Dragon, afin de demander des voyages heureux et des vents favorables.

Chaque version possède sa part de vérité. Les anciens vivaient du fleuve et avec le fleuve. Ils le craignaient autant qu'ils lui étaient reconnaissants. Il n'est donc guère étonnant qu'ils aient fini par créer un endroit où l'on puisse, dans un même geste, remercier et implorer.

Avant 1975, le sanctuaire était un lieu de pèlerinage renommé dans toute la région de Sài Gòn, Gia Định. Puis vinrent les bouleversements de l'époque, et l'endroit fut presque abandonné.

En 1992, monsieur Sáu Hòa entreprit de mobiliser les bonnes volontés pour le restaurer. Ensuite, monsieur Lục Câu, qui administrait le sanctuaire, dessina lui-même les motifs et remodela les figures une à une. Il fallut de nombreuses restaurations avant que le bâtiment ne prenne l'allure soignée qu'on lui connaît aujourd'hui, profondément marquée par le croisement des cultures vietnamienne et chinoise.

Quand on y pense, si un sanctuaire parvient à traverser trois siècles, ce n'est pas seulement parce que les dieux veillent sur lui. C'est aussi parce que des hommes, dans l'ombre, ont accepté d'y consacrer leur temps, leurs forces et leur argent afin de le préserver et de transmettre ce qu'ils avaient reçu.

Au fond, le caractère sacré d'un lieu de culte se construit aussi, et peut-être surtout, avec la ferveur des hommes.

DES DRAGONS ENROULÉS AUTOUR DES COLONNES, DES DIVINITÉS PARTOUT DANS LES SANCTUAIRES

Ce qui m'a le plus saisi en franchissant le portail, ce sont les dragons.

Il y en a presque une centaine, sculptés en relief, ondulant le long des colonnes, courant sur les murs, grimpant jusqu'aux toits. Ils sont modelés dans le ciment, puis incrustés d'une multitude de minuscules fragments de faïence et de porcelaine. Le travail est si minutieux qu'on pourrait les regarder longtemps sans s'en lasser.

Le portail principal, massif et majestueux, montre des dragons tournés vers le soleil. Sur le toit de chaque bâtiment, d'autres dragons entourent une perle, la tour des Neuf Degrés ou un rouleau sacré. Aux quatre angles, les extrémités des toitures s'élancent vers le ciel, ornées des figures du Dragon, de la Licorne, de la Tortue et du Phénix, mêlées à des motifs de chrysanthèmes en arabesques, de feuilles de vigne et de vagues.

Les murs sont enduits d'un rose soutenu, les encadrements des portes peints d'un rouge vif. Les tuiles yin-yang, vernissées d'un vert de jade, se superposent en deux couches parfaitement ajustées.

L'ensemble donne une architecture éclatante sans jamais devenir étouffante, raffinée sans tomber dans la surcharge. Malgré l'abondance des détails, le regard trouve encore où se poser et respirer.

Le sanctuaire est bâti selon un plan en forme de caractère chinois tam, composé de trois bâtiments

successifs reliés par deux étroites cours célestes couvertes. L'espace se divise entre vestibule, salle médiane et sanctuaire principal.

Dans le vestibule, le Bouddha Maitreya occupe le centre. De part et d'autre se trouvent le Bouddha Tathāgata et la Terre-Mère. Devant eux siège sur un lotus Quan Âm Chuẩn Đề, Avalokiteśvara Cundī, représentée avec dix-huit bras. Sur les murs latéraux sont suspendus les bas-reliefs des Dix-Huit Arhats.

La salle médiane est consacrée à Tề Thiên Đại Thánh, le Grand Sage Égal du Ciel. Une cloison ajourée en bois sculpté représente des immortelles offrant des pêches et porte les quatre caractères « Thánh Gia bảo điện ».

Le sanctuaire principal est dédié aux Saintes Mères des Cinq Éléments, représentées par cinq statues de bois : Métal, Eau, Feu, Terre et Bois. Devant elles se trouvent encore les autels de Bà Chúa Xứ de Châu Đốc et des Cửa Huyền. À droite, on honore Quan Công ; à gauche, Bao Công. En face se trouvent les autels de Kim Mẫu, Địa Mẫu, du Dieu Dragon et des divinités protectrices.

À l'origine, le sanctuaire n'honorait que les Saintes Mères des Cinq Éléments, Tề Thiên Đại Thánh et quelques divinités populaires chinoises, parmi lesquelles Bao Công, toutes figures considérées comme sages, justes, proches du peuple et capables de secourir les hommes.

Plus tard vinrent s'ajouter le Bouddha Maitreya, Quan Âm, puis même des divinités profondément vietnamiennes comme Bà Chúa Xứ de Châu Đốc.

En observant la manière dont, au fil des époques, ce petit sanctuaire a accueilli tant de croyances différentes

sans jamais donner l'impression qu'elles se heurtaient, j'ai fini par comprendre quelque chose : ici, la spiritualité vietnamo-chinoise ne s'est jamais laissé enfermer dans des cases. Ce qui est sacré, ce qui porte bonheur, ce qui fait du bien aux hommes, on l'accueille et on lui fait une place. Sans trop se soucier des formes, encore moins des origines.

À l'extérieur de l'enceinte se trouve également un petit sanctuaire dédié à Monsieur Tigre, vestige d'un ancien culte animiste que les Chinois avaient apporté avec eux depuis leur terre natale. À l'intérieur, cinq statues de tigres semblent bondir vers le visiteur, féroces, certes, mais curieusement familières.

Au milieu de la cour, un vieux banian presque centenaire se tient en silence. Autour de lui, des bancs de pierre permettent aux visiteurs de se reposer, de regarder le paysage ou simplement d'attendre le bateau du retour.

LA VÀM THUẬT ET LES TÉMOINS QUI VEILLENT SUR SES RIVES

Le Miếu Nổi n'est pas seul.

La Vàm Thuật, qui rejoint la rivière de Sài Gòn au confluent du même nom et traverse Gò Vấp, l'ancien 12^e arrondissement ainsi que l'ancien Bình Thạnh, charrie elle aussi quantité d'histoires.

Le vieux nom de Bến Cát, autrefois associé à cette portion du cours d'eau, flotte encore dans certains dossiers patrimoniaux et dans la mémoire des anciens.

Sur la rive de Gò Vấp, non loin du Miếu Nổi, se trouve le sanctuaire de Sa Tân, autrefois appelé sanctuaire Ông Chài. Il prit son nom actuel en 1955. Jadis tourné vers la rivière Bến Cát, il fut ensuite réorienté vers la rue Trần Bá Giao. De son ancienne disposition ne subsistent plus que deux dragons gravés sur le mur du sanctuaire principal.

Depuis Sa Tân, une passerelle de bois longue d'une centaine de mètres s'avançait autrefois au-dessus de l'eau jusqu'au Miếu Nổi, permettant aux pèlerins de visiter tranquillement les deux lieux sacrés dans la même journée. En 2020, le sanctuaire Sa Tân a été reconnu comme monument municipal d'architecture et d'art.

Sur l'autre rive, du côté d'An Phú Đông, subsiste également tout un pan de cette ancienne civilisation des eaux, autour du đình Hanh Phú et de villages qui furent tant de fois regroupés, renommés, redécoupés au gré des réformes administratives.

Autrefois, pour traverser, il fallait attendre le bac. L'embarcadère d'An Phú Đông fonctionna à partir d'environ 1996. Puis, en 2020, le pont métallique d'An Phú Đông, long de 240 mètres, fut construit. Il remplaça définitivement l'ancien bac et raccourcit d'une dizaine de kilomètres les trajets entre les deux rives.

Aujourd'hui, les petites embarcations ne servent plus guère qu'à rejoindre le Miếu Nổi. Quant au bac urbain, il a discrètement tiré sa révérence depuis lors.

Une rivière aussi modeste que la Vàm Thuật porte pourtant en elle tout un courant de l'histoire de l'ancien pays de Gia Định.

Le long de ses eaux se succèdent des traces du passé : le mystérieux et sacré Miếu Nổi, le silencieux sanctuaire Sa Tân sur la rive, les ponts, les embarcadères, tous transformés au gré du destin du pays.

La rivière, elle, continue de couler sans bruit. Les hommes arrivent, puis repartent. Seuls demeurent, obstinément, l'attachement à cette terre et le caractère sacré de ces vieux sanctuaires, sous les couches de poussière déposées par le temps.

J'ai quitté le Miếu Nổi alors que la lumière de l'après-midi commençait à pâlir. Je me suis retourné une dernière fois vers ce petit îlot posé au milieu du courant, et quelque chose en moi s'est apaisé, comme la surface de la rivière devant mes yeux.

Il est des lieux dont on n'a pas besoin de connaître toutes les légendes pour en ressentir le sacré.

Il suffit parfois de se tenir une seule fois là, au milieu de cette immensité d'eau, pour comprendre.



Photo : Việt Nam Quốc Tự

Essai 16

LE DIXIÈME ARRONDISSEMENT, DES TERRES EN FRICHE DEVENUES VILLE, DE VIEUX TEMPLES TÉMOINS DE LEUR TEMPS

UNE ROUTE FAMILIÈRE ENTRE DEUX BOUTS DE MA VIE

J'habite dans le 3e arrondissement, tandis que toute la famille du côté de ma mère vit dans les 5e et 6e. Alors, chaque fois que je vais leur rendre visite, impossible d'y couper : il faut traverser le 10e.

À force, cet arrondissement est devenu pour moi aussi familier qu'un morceau de route dont je ne saurais me passer. Je n'y habite pas, et pourtant c'est probablement l'un des endroits de Sài Gòn que j'ai le plus souvent traversés.

Le 10e arrondissement se trouve en plein cœur de Sài Gòn. C'était un ancien arrondissement urbain aux limites assez nettes. Au nord, Tân Bình, le long de Bắc Hải ; à l'ouest, le 11e arrondissement, suivant Lý Thường Kiệt ; au sud, le 5e, le long de l'axe Hùng Vương, Nguyễn Chí Thanh ; à l'est, le 3e, séparé par Cách Mạng Tháng Tám, Điện Biên Phủ et Lý Thái Tổ.

Chaque fois que je roule sur ces rues qui servent de frontières, une pensée me revient : les terres d'une ville ressemblent un peu à la vie des hommes. Partout, nous traçons des limites. Et la plupart du temps, ces limites sont notre invention. La nature, elle, n'a jamais su ce qu'était une frontière.

DES TERRAINS VAGUES À LA VILLE, LE LONG VOYAGE D'UNE TERRE

Il y a très longtemps, cette zone n'était qu'une vaste étendue vide et sauvage, coincée entre Sài Gòn et Chợ Lớn. Presque personne ne venait s'y installer.

Sous le règne de Minh Mạng, ces terrains devinrent le lieu où furent enterrés collectivement les hommes tombés pendant la révolte de Lê Văn Khôi. Les tombes s'éparpillaient depuis les environs de l'actuel hôpital Bình Dân jusqu'à l'emplacement de Việt Nam Quốc Tự.

Toute la région fut bientôt appelée Mả Ngụy, les « Tombes des Rebelles ». Le nom resta longtemps dans les habitudes. Puis, lorsque le temps eut effacé la plupart des traces, on se mit à parler de Đồng Mả Lạng.

Lorsque les Français arrivèrent, ils trouvèrent eux aussi ces terres couvertes de sépultures et leur donnèrent, dans leur langue, un nom du même esprit : le « champ des tombeaux ».

Ils envisagèrent d'abord d'en faire des pâturages pour les chevaux. Mais la terre était tellement sèche et pauvre que l'herbe refusait presque d'y pousser. Le projet fut abandonné.

En 1899, la zone fut rattachée à la province de Chợ Lớn.

Puis vint 1945. Des vagues de réfugiés arrivèrent des Six Provinces du Sud et du Centre du pays. Alors seulement, cette terre autrefois déserte commença véritablement à se peupler et à s'animer.

Il fallut attendre 1969 pour que le gouvernement de Sài Gòn détache des territoires des 3e et 5e arrondissements afin de créer le 10e.

À ses débuts, il ne comptait que quatre quartiers : Minh Mạng, Nguyễn Tri Phương, Phan Thanh Giản et Chí Hòa. Trois ans plus tard, en 1972, Nhật Tảo vint s'y ajouter. Ces cinq quartiers subsistèrent ainsi jusqu'en avril 1975.

Par la suite, l'arrondissement conserva son nom et ses anciennes limites, mais les quartiers furent morcelés et simplement numérotés de 1 à 25. Des noms un peu secs, certes, mais faciles à retenir, typiques d'une certaine époque de gestion administrative.

En 2025, nouvelle réorganisation. Les anciens quartiers furent regroupés en trois nouvelles unités : Vườn Lài, Diên Hồng et Hòa Hưng, tandis que l'échelon administratif de l'arrondissement disparaissait.

Je me demande parfois combien de couches de noms ont déjà été déposées sur cette même terre.

De Mả Ngụy à Đồng Mả Lạnh, de Minh Mạng aux numéros sans âme, avant de revenir à des noms chargés de sens comme Diên Hồng ou Hòa Hưng.

La terre, elle, n'a pas bougé.

Seuls ses noms changent, au gré du destin du pays et de la volonté des hommes.

Aujourd'hui, le 10e arrondissement est méconnaissable. Il est devenu l'un des secteurs centraux de la ville, un carrefour commercial particulièrement animé.

Le commerce et les services s'y sont développés à un rythme remarquable, attirant de nombreuses entreprises. Le montant total des investissements privés et individuels a atteint près de sept cents milliards de đồng. Le commerce d'État conserve une part importante de l'économie, oscillant entre soixante et quatre-vingts pour cent. L'industrie et l'artisanat dépassent régulièrement les objectifs de croissance. Quant aux exportations, elles vont de l'électronique aux cosmétiques, en passant par le textile, les produits agricoles et marins ou encore le caoutchouc transformé. Du côté des importations, on s'efforce de limiter les biens de consommation afin de privilégier les matières premières nécessaires à la production.

À voir cette prospérité, qui se souvient encore que sous l'asphalte et le béton s'étendait autrefois une lande déserte, peuplée, disait-on, d'âmes errantes ?

UNE CLOCHE DONT L'ÉCHO TRAVERSE LES ANNÉES

Bien des après-midi, lorsque je quitte le carrefour de Lê Hồng Phong pour rejoindre la rue 3 Tháng 2, ou lorsque je vais du 3^e arrondissement vers Chợ Lớn, je m'arrête quelques instants pour photographier la grande tour de Việt Nam Quốc Tự, dressée contre le ciel du soir.

Et là, inmanquablement, mes pensées se mettent à vagabonder vers cette histoire qui n'en finit jamais de s'entrelacer avec le présent.

Si la rue Nam Kỳ Khởi Nghĩa possède l'imposante pagode Vĩnh Nghiêm, où la fumée de l'encens monte jour et nuit dans le sanctuaire principal, Việt Nam Quốc Tự offre une autre beauté.

La nuit, lorsque les lumières s'allument, elle scintille. Sa grande tour ressemble alors à une borne dressée par le temps au milieu du tumulte urbain.

Cette pagode existe depuis plus de cinquante-cinq ans. Elle a vu passer bien des bouleversements. Mais sa période la plus mouvementée fut sans doute celle qui s'étend de 1964, année où fut posée sa première pierre, à 1975, l'un des chapitres les plus dramatiques de l'histoire du Sud.

Après le coup d'État de 1963 fut créée l'Église bouddhique unifiée du Vietnam. Le gouvernement

provisoire lui attribua un terrain de quatre mẫu, officiellement loué pour quatre-vingt-dix-neuf ans au prix symbolique d'une seule piastre, avec possibilité de renouvellement.

Le gouvernement du général Nguyễn Khánh fit également don de dix millions de đồng pour la construction.

La cérémonie de pose de la première pierre eut lieu en 1964, en présence du chef de l'État, également Premier ministre.

Le célèbre architecte Ngô Viết Thụ dessina un projet comprenant une tour à sept étages, aux toits incurvés et richement sculptés, dressée au centre d'un domaine de quelque quarante-cinq mille mètres carrés.

Mais la vie se soucie peu des plans tracés sur le papier.

La tour de sept étages et une rangée de bâtiments destinés aux moines venaient à peine d'être édifiées que les travaux s'interrompirent. Avant même que l'ensemble ait pu être achevé, 1975 arriva.

Des quarante-cinq mille mètres carrés initiaux, le terrain de la pagode fut réquisitionné jusqu'à ne laisser qu'environ trois mille mètres carrés, précisément la parcelle sur laquelle se trouvait la tour inachevée.

Pendant dix longues années, de 1975 à 1985, l'enceinte fut laissée à l'abandon. L'État utilisa provisoirement les lieux pour le complexe touristique de Kỳ Hòa et le théâtre Hòa Bình.

Ce n'est qu'en 1988 que le supérieur de la pagode déposa une demande afin de récupérer le terrain. Il dut

encore attendre cinq ans. En 1993, une partie lui fut finalement restituée, un peu plus de trois mille sept cents mètres carrés seulement, avec cette tour inachevée qui attendait là depuis plusieurs décennies.

Un projet lancé avec tant d'espérance, puis mutilé par l'histoire, abandonné et réduit année après année.

Et pourtant, il ne mourut jamais tout à fait.

Il attendit.

En silence.

En 2008, une rumeur se mit à circuler : la pagode allait être détruite pour faire place à un projet de Centre financier du Vietnam financé par un groupe malaisien, pour un investissement de neuf cent trente millions de dollars.

À l'époque, ma curiosité m'avait poussé à aller chercher moi-même le plan d'aménagement et les perspectives architecturales du projet. J'appris ainsi que celui-ci couvrait 6,6 hectares et prévoyait six tours, dont cinq de quarante-huit étages.

Mais les documents étaient clairs : le projet n'empiétait nullement sur la pagode.

Une conférence de presse tenue à la fin du mois de juin de cette année-là vint d'ailleurs le confirmer.

Curieusement, plusieurs autres grands projets du même groupe à Sài Gòn ne virent finalement jamais le jour, pour des raisons qui restent obscures.

La petite pagode, elle, que l'on aurait pu croire bien fragile face à la poussée de l'urbanisation, continua d'être

restaurée. On lui ajouta même une immense tour de treize étages.

Je me dis parfois que certains édifices ont leur propre destin. La ville peut se retourner dans tous les sens, elle n'arrive pas à les déloger.

En 2014, la reconstruction complète de la pagode débuta le jour même de la fête de la Bodhisattva Avalokiteśvara. Elle fut inaugurée en 2017 et devint l'un des grands ouvrages réalisés pour célébrer le congrès bouddhique de la ville.

Plus de 7 200 mètres carrés de terrain récupéré furent restitués. Le coût total atteignit 250 milliards de đồng, dont 180 milliards rien que pour le sanctuaire principal.

Le complexe comprend cinq niveaux. Le sous-sol, d'une superficie de près de huit mille mètres carrés, sert de parking. Le premier étage accueille une grande salle, le deuxième les bureaux.

Mais le point culminant reste évidemment la tour Đa Bảo, treize étages s'élevant à soixante-trois mètres.

Elle symbolise l'union des treize organisations et associations qui avaient participé en 1963 à la lutte non violente pour la paix et l'égalité religieuse.

Et c'est également dans cette tour que sont vénérées les reliques du cœur du bonze Thích Quảng Đức.

Chaque fois que j'y pense, quelque chose se tait en moi.

Tant de souffrances d'une époque semblent s'être condensées dans une image minuscule, et pourtant d'une puissance bouleversante.

UNE UNIVERSITÉ DANS L'ENCEINTE D'UNE PAGODE

Je savais qu'autrefois, dans l'enceinte de Việt Nam Quốc Tự, se trouvait une université : l'Institut universitaire Phương Nam, fondé en 1967.

À cette époque, le bouddhisme du Sud était divisé en deux grands courants : d'un côté, celui de Việt Nam Quốc Tự ; de l'autre, celui d'Ấn Quang, qui administrait l'Université Vạn Hạnh.

Phương Nam était en quelque sorte une seconde Vạn Hạnh. Elle aussi était organisée et administrée par l'Église bouddhique, à cette différence près que ses salles de cours se trouvaient directement dans l'enceinte de la pagode. Une manière bien particulière, propre au bouddhisme de cette époque, d'affirmer une vocation éducative tournée vers la société.

L'établissement comptait trois facultés : Économie et Commerce, Langues étrangères et Lettres.

Dans les années 1970, quelque 750 étudiants y étaient inscrits.

Ce n'était pas rien, pour une université née au beau milieu d'une pagode.

DES NOMS DE RUES LIÉS PAR UN DESTIN VIEUX DE MILLE ANS

J'ai toujours trouvé amusant que le 10e arrondissement possède une rue Lý Thái Tổ, du nom du

premier souverain de la dynastie des Lý, celui qui transféra la capitale de Hoa Lư à Thăng Long en 1010.

Et voilà que le même arrondissement possède aussi une rue Sư Vạn Hạnh, ainsi que plusieurs lieux portant le nom de ce moine.

Ce n'est finalement pas un hasard.

Le maître zen Vạn Hạnh fut précisément le précepteur de Lý Công Uẩn, qui allait devenir le roi Lý Thái Tổ.

Un maître et son disciple, séparés par mille ans d'histoire, se retrouvent ainsi aujourd'hui dans les noms de deux rues voisines, sur une même parcelle de Sài Gòn.

Je ne sais pas si ceux qui baptisèrent ces rues autrefois avaient délibérément pensé à ce rapprochement. Mais chaque fois que je passe de l'une à l'autre, j'y vois un très beau fil invisible, chargé de sens, qui relie un passé lointain au présent le plus familier.

Plus d'un demi-siècle après sa création, le 10e arrondissement conserve son rôle de secteur central et de carrefour commercial rayonnant dans toutes les directions, entouré de zones puissantes comme Tân Bình, les 3e, 11e et 5e arrondissements.

Les vagues successives de migration, à différentes périodes de l'histoire, ont donné à cette terre une physionomie humaine très particulière.

La population y est répartie de manière inégale. Certains endroits sont extrêmement denses, notamment dans les ensembles résidentiels d'Ấn Quang ou Nguyễn

Kim, avec parfois des écarts atteignant plusieurs dizaines de milliers d'habitants au kilomètre carré.

Dans les petites ruelles enchevêtrées de Hòa Hưng, de Ngã Bảy Chuồng Bò, du quartier Bình Khang ou de l'ancien camp provisoire Petrus Ký se serrent de modestes quartiers ouvriers. Ailleurs subsistent des ensembles résidentiels et d'anciens camps pour familles de militaires portant des noms qui, à eux seuls, racontent déjà toute une époque : Thiên Hộ Dương, Tây Sơn, Triệu Đà, Đống Đa.

Voilà le peuplement si particulier d'une terre qui fut d'abord un cimetière désert avant de devenir une ville pleine de vie.

Dans le développement d'une immense cité, chaque territoire porte ce genre de traces. Il y a de la tristesse, de la joie, des pertes et des renaissances.

C'est l'assemblage de tous ces fragments qui a fait de Sài Gòn cette ville à l'identité si particulière, impossible à confondre avec une autre.

Chaque fois que je traverse le 10^e arrondissement, au milieu du flot serré des voitures et des motos, une pensée me revient souvent : cette terre a parcouru un sacré chemin.

D'un terrain désert où l'on enterrait des morts malheureux, elle est devenue une ville prospère où vivent aujourd'hui tant de destinées humaines.

Et je me demande combien de gens, arrêtés au feu rouge au milieu d'un carrefour grouillant de monde, se souviennent encore que sous les roues de leur véhicule repose, silencieuse, toute une couche d'histoire.

Essai 17

SÀI GÒN DANS LA MÉMOIRE COUVERTE DE MOUSSE

LA GRANDE ROUE QUI NE TOURNE PLUS

À cette époque-là, j'étais déjà grand. Je n'avais plus vraiment l'âge de m'extasier devant une grande roue comme les gamins. Et pourtant, allez savoir pourquoi, dès que quelqu'un prononce le nom du lac Kỳ Hòa, c'est elle qui me revient aussitôt : cette immense roue tournant lentement dans le ciel du soir de Sài Gòn, avec ses petites lumières scintillantes qui ressemblaient presque à de la magie, dans ces années où l'on était encore pauvre et où tant de choses manquaient.

Les enfants n'avaient pas beaucoup d'endroits où s'amuser. Alors une seule grande roue suffisait à les fasciner. Ils restaient là des heures, le cou tendu, les yeux ronds levés vers le ciel. Moi, ce n'était pourtant pas pour elle que j'allais à Kỳ Hòa.

J'aimais les fauteuils frais sous les arbres, dans cette vaste trouée d'air, chose devenue si rare en pleine ville. Après m'être entraîné à courir sur le terrain de Kỳ Hòa tout proche, je venais souvent m'y asseoir quelques minutes, le temps que la sueur sèche. Et lorsque j'allais voir un concert au théâtre Hòa Bình, juste à côté, mes pas m'y ramenaient tout naturellement à la sortie. Une habitude. Sans raison particulière.

Puis, un jour, toute notre classe, celle qui avait partagé quatre années d'études, s'est donné rendez-vous à Kỳ Hòa après plus de quarante ans de séparation. Nous avions tous les cheveux gris. Le temps avait laissé ses marques sur chaque visage. Et pourtant, debout au milieu de ce lieu d'autrefois, nous nous sommes tous sentis soudain plus jeunes.

Certains endroits possèdent ce pouvoir étrange. Il suffit d'y revenir pour que le temps se plie sur lui-même et nous ramène à une période de notre vie que nous pensions infiniment lointaine.

Le complexe touristique de Kỳ Hòa se trouvait alors en plein centre du 10e arrondissement. Il couvrait plus de quatorze hectares et comprenait un parc, un centre d'exposition, un hôtel, des restaurants. Pour l'époque, l'ensemble était considérable, d'autant qu'il jouxtait le théâtre Hòa Bình, l'un des plus grands de la ville. Kỳ Hòa 1 et Kỳ Hòa 2 étaient reliés par un joli petit pont enjambant le lac.

Tout autour, les attractions ne manquaient pas : bateaux, petit train, toboggans, piste de patinage, pavillon consacré à la faune marine. Le parc abritait également un jardin féérique, une scène pour enfants et la scène Đồi Hoa Vàng, au bord du lac, qui pouvait accueillir près d'un millier de spectateurs. La nuit venue, les guirlandes lumineuses donnaient au lieu des airs de fête.

Plus tard fut ajouté le complexe de piscines de Kỳ Hòa 2, que l'on comparait volontiers à un petit parc aquatique où toute une famille pouvait passer la journée. Aujourd'hui, cette grande roue s'est arrêtée depuis si

longtemps que presque personne ne saurait dire exactement quand.

Un jour, en passant devant l'ancien emplacement, j'ai vu les nouvelles constructions serrées les unes contre les autres et je me suis soudain surpris à penser : Mais au fait... elle est passée où, notre gigantesque grande roue ?

Elle avait disparu sans bruit. Sans fanfare. Comme une vieille connaissance qui s'en va discrètement, et dont on ne réalise l'absence qu'après coup, lorsqu'il est déjà trop tard pour lui dire au revoir.

Et Kỳ Hòa n'est pas un cas isolé. Sài Gòn a toujours été ainsi. Le temps y court vite, et les traces qu'il laisse derrière lui ont parfois quelque chose de douloureux.

Le parc aquatique de Sài Gòn, premier du pays, fut inauguré en 1997 au bord de la rivière. Il occupait cinq hectares. Il y avait la rivière paresseuse, le « trou noir », haut de quinze mètres et long de soixante-dix, qui faisait hurler les enfants jusqu'à s'en casser la voix, de peur autant que de plaisir. Et pourtant, en 2006, lui aussi ferma ses portes pour céder le terrain à un nouveau projet immobilier.

Le cinéma Đại Đồng fut autrefois un endroit où seules les familles relativement aisées pouvaient se permettre d'emmener leurs enfants voir un film. Les jeunes sans argent inventaient mille ruses pour entrer sans billet. On raconte même qu'un propriétaire, après en avoir attrapé certains, ne les battait pas ; au contraire, il les faisait entrer et leur donnait une vraie place. Un endroit autrefois si vivant finit pourtant par devenir humide, vétuste, presque désert.

Thuận Kiều Plaza connut le même destin. Ses trois tours, dessinant la silhouette d'un navire avec trois cheminées, portaient autrefois l'ambition de créer une sorte de « Kowloon New Territories » de Sài Gòn. Un peu plus de vingt ans plus tard, l'endroit se vida peu à peu, glissa dans le passé et céda la place à The Garden Mall, inauguré en 2017.

L'ancien cède la place au nouveau. C'est sans doute la loi normale d'une ville. Une ville qui veut vivre doit changer. Elle doit grandir. Seulement voilà : chaque fois qu'un endroit familier disparaît, j'ai l'impression qu'un morceau de la vie de ceux qui l'ont aimé disparaît avec lui.

Alors, certains soirs, au milieu des rues bondées, devant les gratte-ciel éclatants de lumière, je sens encore monter en moi une nostalgie difficile à nommer, vague, mais tenace. Sài Gòn ne va pas trop vite. C'est simplement qu'à partir d'un certain âge, on s'aperçoit que nos souvenirs n'arrivent plus à suivre la ville.

La ville, elle, continue d'avancer. La mémoire reste lentement derrière. Immobile, un peu perdue, à la regarder s'éloigner. Comme la grande roue de Kỳ Hòa. Éteinte depuis longtemps.

LE VOISIN QUI, LUI, EST TOUJOURS LÀ

Heureusement, à côté de tout ce qui a disparu, le théâtre Hòa Bình est encore debout. Imposant et pourtant familier. Comme un voisin de toujours qui n'aurait jamais déménagé.

Situé rue 3 Tháng 2, sur un terrain qui appartenait autrefois à Việt Nam Quốc Tự, le théâtre fut conçu par les architectes Huỳnh Tấn Phát et Nguyễn Thành Thế. Les travaux commencèrent en 1983 et l'inauguration eut lieu en 1985. Outre les concerts et les grands événements culturels nationaux, le bâtiment faisait également office de cinéma improvisé. Tous les jours à seize heures, sauf les soirs de spectacle, on abaissait l'écran pour projeter un film aux habitants du quartier.

En 2005, les sièges furent remplacés, portant la capacité à plus de deux mille spectateurs. Toutes ces années, cette scène a vu défiler les retrouvailles et les adieux du monde du spectacle vietnamien. C'est là qu'était remis chaque année le célèbre prix Làn Sóng Xanh.

C'est là que Quang Dũng donna son premier grand spectacle en 2006, puis son concert célébrant dix années de carrière en 2008. C'est là encore que les deux sœurs Cẩm Ly et Minh Tuyết fêtèrent leurs vingt années de métier en 2013. À partir de 2018, V Heartbeat Live, passerelle musicale entre le Vietnam et la Corée, choisit également Hòa Bình comme point d'ancrage. Et en 2024, Park Bom, de 2NE1, monta elle-même sur cette scène pour chanter devant le public vietnamien.

Des générations d'artistes sont passées par là. Les goûts ont changé. Les modes aussi. Le théâtre, lui, est toujours debout. Et ses lumières continuent de s'allumer.

DE LA TERRE DES MORTS À L'ENDROIT OÙ LES
VIVANTS VIENNENT CHERCHER LA JOIE

Il existe dans le 10^e arrondissement un autre parc dont j'aimerais parler. Moins tapageur que Kỳ Hòa, il porte en lui une histoire beaucoup plus silencieuse. C'est le parc culturel Lê Thị Riêng, situé entre Cách Mạng Tháng Tám, Bắc Hải et Trường Sơn, sur une superficie de neuf hectares.

Avant 1975, cette terre était le cimetière municipal, également appelé cimetière de Chí Hòa, Chợ Quán. D'innombrables habitants du Sài Gòn d'autrefois y furent enterrés. Au début des années 1970, l'Association bouddhiste Long Hoa y construisit même un petit sanctuaire et installa, au milieu des tombes, une statue de Kṣitigarbha en pierre noire d'Italie, comme une prière adressée aux morts.

Après 1975, la ville décida de déplacer les sépultures et les restes humains afin de transformer cette terre des morts en un parc verdoyant. Quatre-vingt-trois familles durent être relogées pour permettre l'ouverture d'une nouvelle voie, aujourd'hui appelée Trường Sơn. En 1988, le parc fut officiellement inauguré et reçut le nom de Lê Thị Riêng.

Une terre où l'on enterrait les morts est devenue un lieu où les vivants viennent respirer. Chaque matin, sous les vieux arbres, les personnes âgées font leur gymnastique. Un lac artificiel aux lignes courbes est devenu un lieu de pêche de loisir. L'espace Thỏ Trắng résonne des rires des enfants. Depuis 2018, un marché de produits agricoles s'y tient chaque dimanche matin.

Et en cette année 2026, environ vingt pour cent de la superficie du parc accueillent désormais également des

espaces de jeux pour enfants, une librairie et des points de restauration. Le lieu est devenu autrement plus vivant.

Je me dis que c'est peut-être aussi une forme de consolation pour les âmes qui reposèrent autrefois sous cette terre : l'endroit où elles furent enterrées résonne aujourd'hui des rires des vivants et des jeux des enfants, chaque matin. Après tout, la vie trouve toujours un moyen de repousser précisément là où quelque chose s'est éteint.

UN TÉMOIN ÂGÉ DE PRESQUE CENT ANS

Si Kỳ Hòa s'est éteint, si Đại Đồng s'est couvert de moisissure et si Thuận Kiều Plaza s'est retiré dans le passé, le stade Thống Nhất raconte une tout autre histoire. Celle d'un témoin presque centenaire qui tient encore debout sous les couches de poussière du temps.

Sa construction fut lancée en 1929 par la Commission municipale de Chợ Lớn. Achevé en 1931, il reçut le nom de Renault, celui de l'administrateur français de l'époque, et passait alors pour le plus imposant complexe sportif de toute l'Indochine. Lors du match inaugural, l'équipe de la Police de Chợ Lớn battit l'Étoile de Gia Định sur le score de 1 à 0. Ainsi commença presque un siècle de rencontres restées dans les mémoires.

En 1959, le stade fut modernisé selon les normes internationales et rebaptisé Stade de la République. Sa capacité passa à seize mille spectateurs. On raconte aussi que, lors du premier match organisé après les travaux, l'artiste Thanh Nga fut invitée à donner le coup d'envoi

symbolique. Sa photographie fit le tour de la presse et contribua encore davantage à la célébrité de cette artiste d'exception.

Le stade a été témoin de moments historiques du football sud-vietnamien : les qualifications olympiques de 1964 entre la sélection de la République du Vietnam et Israël, quelque trente mille spectateurs serrés les uns contre les autres lors du match contre la Corée du Sud la même année, puis le titre remporté à la Merdeka Cup de 1966 après une victoire 1 à 0 sur la Birmanie en finale. Cette coupe d'or, malheureusement, disparut après les événements du 30 avril 1975. Jusqu'à aujourd'hui, personne ne sait ce qu'elle est devenue.

Après 1975, le stade continua d'être le terrain mythique de clubs autrefois prestigieux comme Càng Sài Gòn, Hải Quan ou Sở Công Nghiệp. Il accueillit ensuite les Jeux d'Asie du Sud-Est de 2003 ainsi que de nombreuses compétitions de jeunes à l'échelle asiatique et sud-est asiatique.

À presque cent ans, le stade n'a jamais cessé d'être restauré. De nouveaux projecteurs de 1 500 lux furent installés à la fin de 2017. La pelouse et les sièges furent rénovés en 2018. Et aujourd'hui, pour accueillir les dixièmes Jeux nationaux organisés à Sài Gòn en novembre 2026, les travaux essentiels doivent être achevés au cours du mois d'octobre, tandis que l'ensemble du projet devrait être terminé à la fin du premier trimestre 2027.

Qu'un stade presque centenaire continue d'être entretenu, réparé, restauré, repris morceau par morceau, voilà presque un privilège dans une ville qui a souvent eu la

main facile lorsqu'il s'agissait de démolir l'ancien pour construire du neuf.

Sài Gòn offre ainsi plusieurs visages. Certains lieux sont avalés par le temps sans laisser de trace, comme Kỳ Hòa. D'autres sont abandonnés jusqu'à se couvrir de mousse, comme Đại Đồng. À certains, le temps accorde un sursis, comme au théâtre Hòa Bình ou au stade Thống Nhất. Et il arrive même que le temps transforme la douleur en vie, comme au parc Lê Thị Riêng.

Sài Gòn n'est pas juste avec ce qui vieillit. Parfois, elle efface sans pitié. Parfois, elle conserve avec une générosité inattendue. Mais c'est peut-être précisément cette injustice qui donne son âme à une ville toujours vivante.

Elle n'arrête jamais d'oublier. Elle n'arrête jamais non plus de se souvenir. Tout dépend simplement de l'endroit où l'on choisit de se tenir pour regarder derrière soi.

Essai 18

LE DIXIÈME ARRONDISSEMENT, LES RONDS-POINTS DE LA MÉMOIRE

RUES, RUELLES, LES CHEMINS D'UNE AUTRE ÉPOQUE

Dès qu'on me parle du 10^e arrondissement, certaines rues surgissent immédiatement dans ma tête. On dirait qu'elles étaient là depuis le début, à attendre qu'on

prononce leur nom pour débouler toutes ensemble dans mes souvenirs.

La rue Hồ Bá Kiện, par exemple, n'existe sous sa forme actuelle que depuis quelques années. Elle va de Tô Hiến Thành à Trường Sơn, le long du parc Lê Thị Riêng, ce parc qui fut autrefois le cimetière de Chí Hòa, plus couramment appelé Nghĩa địa Đô Thành. Qui aurait cru que ce qui n'était autrefois qu'une petite ruelle partant de Tô Hiến Thành deviendrait un jour une véritable rue, avec son nom et sa place sur la carte ?

Puis il y a Hồ Thị Kỷ, toute récente elle aussi. Elle part de Hùng Vương et s'enfonce dans le quartier résidentiel, célèbre surtout pour son marché aux fleurs en gros. Dès l'aube, les commerçants y vont et viennent sans relâche, et l'odeur des fleurs fraîches parfume tout un coin du quartier.

Parler de Nhật Tảo, c'est faire remonter toute une mémoire du commerce. Cette rue traverse les anciens quartiers 6, 7, 8 et 9 du 10^e arrondissement, puis se glisse jusque dans le quartier 7 du 11^e. Elle fait moins d'un kilomètre, mais croise une incroyable succession de rues : Nguyễn Tri Phương, Nguyễn Tiểu La, Ngô Quyền, Nguyễn Lâm, Nguyễn Kim, Lý Thường Kiệt.

À l'époque française, elle n'avait pas encore de nom propre. Ce n'était qu'un tronçon de la rue Bà Hạt. Après 1954, lorsque les populations revenues s'installèrent massivement dans la région, le secteur fut réaménagé. On lui donna d'abord le nom de Da Bà Bàu, un nom assez singulier, hérité d'un marché qui se tenait autrefois là.

En 1959, le gouvernement de Sài Gòn la rebaptisa Nhật Tảo. Le nom est resté jusqu'à aujourd'hui. Désormais,

lorsque l'on dit Nhật Tảo, tout le monde pense au quartier animé des appareils électriques et électroniques. Presque plus personne ne se souvient du vieux marché Da Bà Bàu.

À côté se trouve Trần Minh Quyền, dans les anciens quartiers 10 et 11, reliant Điện Biên Phủ à la rue 3 Tháng 2. Sous les Français, ce n'était encore qu'une ruelle sans véritable identité. En 1966, la municipalité la baptisa Kiêu Công Hai. En 1972, elle devint Trần Văn Văn. Puis, en 1985, elle reçut enfin son nom actuel, Trần Minh Quyền.

Trois noms en moins de vingt ans. Une seule rue, et déjà plusieurs couches d'histoire superposées. Un peu comme une vie humaine : parfois, on change non parce qu'on l'a voulu, mais simplement parce que les événements nous poussent ailleurs.

La rue Trường Sơn existe à la fois dans le 10e arrondissement et à Tân Bình. La portion du 10e ne dépasse guère six cents mètres, entre Cách Mạng Tháng Tám et Hồng Hà, en passant par les intersections Hương Giang et Cửu Long. À entendre tous ces noms, on croirait feuilleter une carte des montagnes et des fleuves du Vietnam.

Quant à Vĩnh Viễn, elle relie Lê Hồng Phong à Ngô Quyền sur environ sept cent soixante-dix mètres, traversant les anciens quartiers 2, 4, 5 et 8. Elle n'existait pas encore à l'époque française. Elle fut ouverte en 1950 et reçut alors le nom de Vĩnh Viễn, « éternel ». Un drôle de nom pour une rue. Presque une promesse, dans une vie où rien, justement, ne dure éternellement.

LE CARREFOUR CỘNG HÒA, LÀ OÙ QUATRE ARRONDISSEMENTS SE REJOIGNENT

Dans mes souvenirs, l'ancien 10e arrondissement est inséparable du carrefour à sept branches de Lý Thái Tổ, de l'ancienne gare routière de l'Ouest et de l'actuelle rue Hùng Vương, avec ses rues toujours noires de monde. Dans les années soixante et soixante-dix, c'était l'un des grands lieux de brassage culturel de Sài Gòn, un endroit où l'histoire et les habitudes du commerce semblaient s'enrouler l'une autour de l'autre.

Il existe deux carrefours à six branches que les habitants de Sài Gòn, Chợ Lớn connaissent presque par cœur : Ngã sáu Cộng Hòa et Ngã sáu Nguyễn Tri Phương. Ngã sáu Cộng Hòa se trouve à la jonction de quatre anciens arrondissements : le 1er, le 3e, le 5e et le 10e. Six rues y convergent : Nguyễn Thị Minh Khai et Phạm Viết Chánh depuis le 1er, Lý Thái Tổ entre le 3e et le 10e, puis Hùng Vương, Trần Phú et Nguyễn Văn Cừ du côté du 5e.

La circulation y est toujours dense. Aux heures de pointe, tout se bloque, et rien qu'à regarder l'embouteillage, on en perd déjà courage. Selon les projets de métro de la ville, ce secteur devrait être desservi par la ligne 3B en direction de Hiệp Bình Phước, grâce à un financement ODA japonais. Le projet est encore lointain. Mais le nom de Ngã sáu Cộng Hòa, lui, est depuis très longtemps enraciné dans la langue des habitants de Sài Gòn.

Sur le côté se trouve le petit parc Âu Lạc, coincé entre Trần Phú et Hùng Vương. Non loin de là se dresse le célèbre lycée Lê Hồng Phong, dans le 5e arrondissement. Les noms des rues du secteur ont eux aussi connu bien des aventures.

Sous les Français, la voie s'appelait Route de Limite. En 1920, elle devint rue de Nancy. En 1952, le gouvernement de l'État du Vietnam lui donna le nom de Khải Định. L'année suivante, le Premier ministre Nguyễn Văn Tâm inaugura la place, baptisée Công trường Khải Định.

Puis, en 1955, tout le tronçon allant du carrefour jusqu'à Trần Hưng Đạo et Bến Chương Dương fut réuni sous un même nom : Cộng Hòa. C'est ainsi que les habitants prirent l'habitude de parler de Công trường Cộng Hòa. Sous la République du Vietnam, une statue représentant un policier national se dressait au centre de la place. Après 1975, elle disparut, et la rue fut rebaptisée Nguyễn Văn Cừ.

Mais dans la bouche des habitants, Ngã sáu Cộng Hòa resta Ngã sáu Cộng Hòa. Les noms ont parfois leur propre vie. Ils n'ont besoin d'aucun document administratif pour continuer d'exister. Aujourd'hui, le secteur est particulièrement animé. Les immeubles de bureaux se succèdent et le carrefour constitue l'une des portes reliant le centre-ville à Chợ Lớn.

LE « CARREFOUR DE L'ARBALÈTE MAGIQUE », SUR LA ROUTE DE CHỢ LỚN

Depuis Ngã sáu Cộng Hòa, cinq minutes de moto suffisent pour rejoindre Ngã sáu Nguyễn Tri Phương. Autrefois, on l'appelait Ngã sáu Minh Mạng. Certains disent aussi Ngã sáu Chợ Lớn. Il se situe à la limite des 5e et 10e arrondissements, à l'endroit où se croisent trois grands axes, Nguyễn Tri Phương, Ngô Gia Tự et Nguyễn Chí Thanh, formant six directions.

Moi, j'aime l'appeler le « carrefour de l'Arbalète magique ». Car, quelle que soit la rue par laquelle on arrive, on aperçoit de loin cette haute colonne blanche. À son sommet se dresse An Dương Vương, vêtu de son armure, une grande arbalète à la main, fier comme s'il venait de sortir tout droit des pages de notre vieux livre d'histoire de première année, celui qui racontait la construction de la citadelle de Cổ Loa et l'arbalète magique utilisée contre les envahisseurs Qin. Nous étions fascinés, enfants, par ces récits héroïques.

La colonne fut érigée par le corps du Génie de l'armée de la République du Vietnam, qui considérait An Dương Vương comme son ancêtre tutélaire. Avant 1975, le socle portait une inscription commémorant la fête nationale du 1er novembre 1966. Aujourd'hui encore, au milieu de ce rond-point saturé de circulation, celui qui prend la peine de lever les yeux verra la statue continuer de monter la garde. Immobile. Témoin silencieux au-dessus du flot incessant des hommes et des véhicules.

Autrefois, la rue Nguyễn Tri Phương comptait toute une rangée de marchands de fruits, particulièrement réputés pour le durian. On appelait ce secteur « La Cai », déformation de Lacaze, l'ancien nom français de la rue. Moi aussi, jadis, je prenais souvent le bac depuis cet endroit pour traverser vers Hưng Phú, dans le 8e arrondissement. La nuit, du carrefour jusqu'à La Cai, toute une succession de restaurants de fruits de mer et de gargotes s'animait jusque tard.

À la mi-automne et au Tết, depuis l'ancienne rue Đồng Khánh, aujourd'hui Trần Hưng Đạo dans le 5e arrondissement, deux longues rangées d'étals illuminés descendaient vers le quartier. Les habitants de Sài Gòn

aimaient flâner au marché nocturne de La Cai, acheter des gâteaux, des friandises, des lanternes, du thé au lotus et toutes sortes de petits cadeaux. « Hong Kong bên hông Chợ Lớn », Hong Kong juste à côté de Chợ Lớn. Une plaisanterie affectueuse, drôle, mais pas si éloignée de la vérité.

Depuis ce carrefour rayonnent aussi un nombre incroyable d'hôpitaux et d'établissements médicaux. C'est peut-être l'une des zones de Sài Gòn où l'on croise le plus de gens venus se faire soigner. Du côté de La Cai se succédaient autrefois les hôpitaux privés des différentes communautés chinoises : l'Institut médical du Guangdong, aujourd'hui hôpital Nguyễn Tri Phương ; celui des Teochew, devenu An Bình ; celui des Fujian, devenu Nguyễn Trãi. Chacun de ces établissements possédait autrefois son petit temple où l'on priait pour les défunts, une tradition spirituelle accompagnant les hommes jusque dans les affaires de vie et de mort.

Sur Nguyễn Chí Thanh, l'immense hôpital Chợ Rẫy demeure jusqu'à aujourd'hui l'un des plus grands établissements médicaux du Sud. En allant vers l'église du carrefour, officiellement église Sainte Jeanne-d'Arc, on trouve encore l'ancien hôpital antituberculeux Hồng Bàng, aujourd'hui Phạm Ngọc Thạch, puis le Centre de transfusion sanguine et la maternité Hùng Vương. De l'autre côté de la rue s'est élevé, ces dernières années, l'imposant hôpital de l'Université de Médecine et de Pharmacie. Cet hôpital comme l'ancienne Faculté de médecine de Sài Gòn furent construits sur le terrain de l'ancien hôtel de ville de Chợ Lớn de l'époque française.

Tout près se trouvent également les deux résidences universitaires de Ngô Gia Tự, autrefois cité

universitaire Minh Mạng, et de Nguyễn Chí Thanh. Dans les années 1980, j'y traînais souvent pour retrouver des amis. Quand j'y repense aujourd'hui, j'entends encore presque leurs éclats de rire. Nous étions étudiants. Pauvres, mais heureux.

LE « CARREFOUR BÌNH DÂN », LES RUES DU PETIT PEUPLE

Depuis le carrefour de l'Arbalète magique, il suffit de suivre Ngô Gia Tự un peu plus loin pour atteindre un vaste carrefour à sept branches, communément appelé Ngã bảy Lý Thái Tổ. Les trois ronds-points, Cộng Hòa, Nguyễn Tri Phương et Lý Thái Tổ, sont si proches qu'ils ressemblent à trois frères jurés sous les pêchers, formant au cœur de la ville un étrange triangle de destins liés.

Ngã bảy se trouve à la jonction des anciens 1er, 3e, 5e et 10e arrondissements. Comme il était facile d'accès, une multitude de quartiers populaires et de petites ruelles proposant des logements bon marché aux étudiants et aux pauvres se développèrent autour. Après 1968 apparurent plusieurs ensembles d'habitation à étages : Sư Vạn Hạnh, Ấn Quang, Minh Mạng, Nguyễn Kim, Nhật Tảo, Nguyễn Thiện Thuật. Des noms que les vieux Saïgonnais n'ont pas oubliés.

Le carrefour était aussi la porte d'entrée d'innombrables marchés, la plupart installés sur les trottoirs ou directement dans la rue : Nguyễn Tri Phương, Bà Hạt, Nhật Tảo, Bàn Cờ, Vườn Chuối. Avant l'an 2000, à l'intersection Lý Thái Tổ, Trần Quốc Toản, aujourd'hui rue 3 Tháng 2, se trouvait un gigantesque marché aux poissons.

À cinq cents mètres de là, on sentait encore dans l'air l'odeur des crevettes et du poisson.

Dans les années 1980, le marché aux fleurs Hồ Thị Kỷ apparut le long de Lý Thái Tổ, sur l'emplacement d'un ancien camp provisoire où s'étaient installées des familles réfugiées revenues du Cambodge. Un marché dont les origines sont ainsi intimement liées à des existences déracinées.

Côté nourriture, Ngã bảy ne manquait de rien. Desserts sucrés, riz gluant, bún nước lèo, bánh canh, bánh xèo, hủ tiếu, nouilles aux boulettes de bœuf, bouillie de riz à la mode cantonaise... on trouvait de tout. Après 1954, les migrants venus du Nord ouvrirent des établissements devenus célèbres : phở Tàu Bay, Tàu Thủy, Nghi Xuân, bánh mì Hòa Mã, bánh mì Hà Nội, desserts Hiền Khánh. Des noms qui, aujourd'hui encore, suffisent à réveiller l'appétit et la nostalgie d'une époque dont on peine parfois à retrouver les saveurs.

Ngã bảy était également spécialisé dans les articles ménagers et les services du quotidien. Trois rues voisines avaient chacune leur métier : la « rue des meubles, lits et armoires » sur Ngô Gia Tự ; la « rue des stores et de la peinture » entre Lý Thái Tổ et Sư Vạn Hạnh ; la « rue des rideaux, couvertures et oreillers » au début de l'ancienne Phan Thanh Giản, aujourd'hui Điện Biên Phủ. Autour se trouvaient encore la « rue des pneus automobiles », prolongement de l'ancienne gare routière Petrus Ký, également appelée gare de Đà Lạt, aujourd'hui disparue ; puis la « rue des photocopies et de la dactylographie » près de la cité des Chemins de fer. Il y a une trentaine d'années, au coin de Nguyễn Đình Chiểu et Nguyễn Thiện Thuật, était même apparue une célèbre « rue du mariage ».

Ngã bảy Lý Thái Tổ rassemblait aussi de nombreux hôpitaux, cinémas et écoles autrefois réputés. L'hôpital pour enfants de Sư Vạn Hạnh, l'hôpital Bình Dân près de la cité Đô Thành, tous deux datent de la fin des années 1950. À l'angle de Nguyễn Thiện Thuật et de l'ancienne Phan Thanh Giản se dressait autrefois le bâtiment de l'Institut antituberculeux. Sur Cao Thắng, en direction de l'hôpital Từ Dũ, se succédaient plusieurs petites maternités privées : Đức Chính, Đức Huệ, Cô Mười. En plus de soixante-dix ans, combien d'enfants ont vu le jour dans ces établissements modestes ? Aujourd'hui, presque personne ne se souvient de leurs noms.

Près de l'Institut antituberculeux se trouvait le cinéma Long Vân, avec ses sièges entièrement en bois. Avec Đại Đồng, à l'angle de Cao Thắng et Phan Thanh Giản, il faisait partie de ces cinémas dits « permanents », qui projetaient deux films en continu toute la journée. Les billets n'étaient pas chers et l'on pouvait entrer à n'importe quelle heure. Certains, qui avaient du temps à tuer, y allaient même pour piquer un somme.

Long Vân a depuis été démolie et remplacée par la Maison de la Culture des Étudiants. Đại Đồng est devenu un théâtre, où l'on a même joué, pendant un temps, des pièces d'horreur. Du côté de Trần Nhân Tôn se trouvait le cinéma Thanh Chung, plus tard appelé Vườn Lài.

Derrière l'usine de chaussures Bata, Hiệp Hưng, s'étendait le quartier Vườn Lài, dont la réputation n'était guère reluisante : c'était un quartier de prostitution, où venaient ceux qui cherchaient à « acheter des fleurs ». Une face sombre de Sài Gòn. On peut préférer ne pas en parler. Mais ce qui a existé appartient aussi à la mémoire et à l'histoire du quartier.

Et puis il y a le marché Nhật Tảo. Après tant d'années, l'ancien marché est toujours là, vendant toutes sortes de produits de première nécessité et conservant quelque chose de ce mode de vie populaire si propre à Sài Gòn. Tout autour, cuisines vietnamienne et chinoise se mêlent. Dans les vieux ensembles résidentiels, quelques restaurants familiaux continuent depuis des décennies à entretenir leur feu, préservant des saveurs qu'on ne retrouverait peut-être nulle part ailleurs.

Le monde change, les étoiles se déplacent, et aucune plume ne suffirait à raconter tous les coins aimés de Sài Gòn. Des avenues élégantes aux quartiers populaires les plus modestes, chaque lieu possède son visage, son destin, puis se transforme au fil des années.

Ce qu'il y a de plus précieux dans ces rues, ces carrefours à six ou sept branches, ce n'est probablement pas leur nom. Les noms des rues changent avec les régimes et les époques. Ce qui demeure plus longtemps, ce sont les façons de vivre, le souffle de toutes les générations qui sont passées par là, qui y ont vécu, travaillé, commercé, aimé, et qui y ont aussi perdu quelque chose.

Une ville n'est pas seulement faite de rues, de maisons et de noms écrits sur des plaques. Elle est aussi faite de la mémoire de ceux qui y ont vécu. Chaque nom de rue, chaque marché, chaque rond-point de Sài Gòn ressemble ainsi à une page d'un journal intime écrit à plusieurs mains. On y lit l'histoire d'une ville. Et, au bout du compte, l'histoire d'une multitude de vies.

Essai 19

TRACES ANCIENNES DE HÒA HƯNG, CHÍ HÒA : UNE MÉMOIRE QUI REFUSE DE S'ENDORMIR

XÓM NHÀ CHÁY, UN NOM QUI SENT ENCORE LA FUMÉE D'AUTREFOIS

J'aime traîner dans les petits quartiers et les vieilles cités résidentielles du 10^e arrondissement. Depuis quand ai-je pris cette habitude ? Je serais bien incapable de le dire. Je sais seulement que chaque fois que j'y entre, quelque chose s'agite en moi, comme si j'allais retrouver de vieilles connaissances.

Il me reste encore là-bas quelques amis des années difficiles, des gens qui suivirent leurs familles et vinrent s'installer ici à l'époque où cette terre était encore presque déserte. Les êtres humains sont curieux. On peut aller au bout du monde ; il suffit que quelqu'un prononce exactement le nom d'un endroit que l'on a connu pour que quelque chose se réveille aussitôt en nous.

Prenez la ruelle 521 de Cách Mạng Tháng Tám, dans l'ancien quartier 13. Tout au fond se trouve un petit hameau que les habitants appellent depuis toujours « Xóm Nhà Cháy », le quartier des Maisons brûlées. Rien que le nom donne envie de savoir. Mais lorsqu'on demande d'où il vient, presque personne ne sait vraiment répondre. On sait seulement qu'il est là depuis le temps des parents et des grands-parents.

Il faut remonter aux années 1940-1943. Un groupe de gens venus du Nord descendit alors vers le Sud et s'installa dans la ruelle 19 de la rue Verdun, l'actuelle ruelle

521. Cette voie courait parallèlement à Tô Hiến Thành, qui s'appelait encore rue Milice, à environ cent cinquante mètres de là. À partir de la ruelle principale, de petites branches, 521/79, 521/103 et d'autres encore, apparurent peu à peu et s'entrelacèrent jusqu'à former un quartier de plus en plus peuplé.

Un ami m'a raconté que, depuis l'époque de ses parents, sa famille avait planté là ses racines et construit sa maison sur un terrain assez proprement loti dans la région de Hòa Hưng, elle-même rattachée au village de Chí Hòa. Les enfants y naissaient. Ils y grandissaient. Puis, devenus adultes, c'est de là qu'ils partaient vers leur propre vie.

Chaque fois que je pense à Hòa Hưng et Chí Hòa, je trouve curieux que ces deux noms, pourtant voisins, éveillent des sensations si différentes. Hòa Hưng sonne doux, paisible. Chí Hòa, au contraire, ramène immédiatement à une histoire de guerre, à la bataille du fort de Chí Hòa lors de la résistance contre les Français, ce nom que les Français prononçaient Kỳ Hòa.

La guerre passa. La ville changea. Les noms furent modifiés encore et encore. Et pourtant, Hòa Hưng a survécu obstinément dans la langue quotidienne des habitants jusqu'à aujourd'hui. Un nom apparemment banal peut donc devenir un fil ténu qui relie silencieusement les histoires d'hier à la vie d'aujourd'hui.

Les gens du Nord qui arrivèrent ici à cette époque travaillaient pour la plupart comme maçons, ferronniers ou coffreurs. Ils allaient là où se trouvaient les chantiers. À ce moment-là, la prison de Chí Hòa et l'école primaire de Chí Hòa étaient en construction. Ils choisirent donc de vivre à proximité pour pouvoir aller travailler facilement.

Parmi les nouveaux arrivants, une quarantaine de familles étaient catholiques. Au début des années 1950, le quartier accueillit aussi quelques familles du Centre, puis, en plus grand nombre encore, des gens déplacés ou migrants venus des provinces du delta du Mékong. Les premiers trouvaient un endroit où poser leurs affaires. Puis d'autres arrivaient derrière eux. Ainsi, un petit quartier devint peu à peu le lieu de rencontre de gens venus de régions différentes, chacun portant avec lui son ancienne patrie, avant de construire ici, ensemble, une nouvelle terre où vivre.

Lorsque les premières familles arrivèrent, les environs étaient presque vides. Il n'y avait guère que des champs, des cultures, des mares et, à intervalles réguliers, quelques cimetières indiens ou vietnamiens. Le plus vaste était le cimetière de Chí Hòa, qui formait également la limite occidentale du village de Hòa Hưng. Il fut encore agrandi après 1920, lorsque fut créé le 3e arrondissement.

Quand on regarde aujourd'hui ce minuscule quartier tout au fond de la ruelle 521, on peine à croire qu'il ait porté en lui tant de générations et tant de migrations. Des gens du Nord descendus vers le Sud pour gagner leur vie. Des gens du Centre. Des familles du delta déplacées et venues chercher refuge. Les uns fuyaient la guerre. Les autres cherchaient simplement de quoi manger et vivre.

Ils arrivèrent. Ils restèrent. Ils bâtirent une maison, eurent des enfants, travaillèrent. Et une terre devint peu à peu un quartier. Puis un pays natal.

Aujourd'hui, les maisons sont serrées les unes contre les autres. Les chambres à louer pour étudiants et travailleurs venus de partout se succèdent. Des anciens

champs, des mares et des terres cultivées, il ne reste presque rien. Seul le nom « Xóm Nhà Cháy » est toujours là.

On pourrait croire qu'il ne s'agit que d'un vieux surnom populaire. Mais parfois, les noms qui ne figurent sur aucune plaque se souviennent mieux que les hommes. Ils conservent à notre place l'histoire de ceux qui arrivèrent les premiers, plantèrent leurs piquets, bâtirent leur maison et gagnèrent leur vie ici. Ils gardent aussi la trace d'une terre autrefois déserte devenue peu à peu ville.

« Xóm Nhà Cháy » est peut-être comme une petite cicatrice sur le visage du quartier. Le temps peut la rendre plus pâle. Mais personne n'a vraiment le cœur de l'effacer. Car sous ce nom où flotte encore une odeur de vieille fumée se cachent les histoires de tant d'exilés qui finirent par choisir cet endroit comme patrie.

LA CITÉ BẮC HẢI, DE L'ENCLAVE INTERDITE À LA RUE DES CAFÉS QUI NE DORT JAMAIS

Parler du 10e arrondissement sans évoquer la cité Bắc Hải serait passer à côté d'une partie essentielle de son histoire. Cet ancien ensemble résidentiel, construit dans les années 1960, se trouve en plein cœur du quartier, à côté du parc culturel Lê Thị Riêng, entouré de grands axes comme Bắc Hải, Lý Thường Kiệt, Cách Mạng Tháng Tám et Thành Thái.

Dans le 10e arrondissement, le mot *cư xá* désignait ces ensembles résidentiels relativement autonomes, sortes de petites communautés formant un monde à part. Et Bắc Hải est probablement l'un des plus animés. Il y a aussi la

cité Nguyễn Trung Trực, dans l'ancien quartier 12, plus tranquille, puis les cités 30/4 et Lý Thường Kiệt, plus discrètes, dans les anciens quartiers 14 et 15. Ces vieux quartiers conservent leur rythme propre, sans se presser de courir derrière leur époque.

Bắc Hải, en revanche, est une autre affaire. Lorsqu'on y pénètre, on a l'impression d'entrer dans un gigantesque échiquier chinois. Les rues transversales portent des noms de montagnes : Bửu Long, Châu Thới, Bạch Mã, Trường Sơn, Thất Sơn, Ba Vì, Tam Đảo, Hồng Lĩnh. Les rues longitudinales portent des noms de fleuves : Đồng Nai, Cửu Long, Hương Giang.

Cette logique parfaitement volontaire n'empêche pas les livreurs d'aujourd'hui d'y perdre leur latin. Ils tournent en rond, incapables de trouver une adresse, jusqu'à devoir téléphoner au patron du restaurant pour qu'il vienne les chercher à l'entrée de la ruelle.

Avant 1975, le secteur était la cité des officiers de Chí Hòa, exclusivement réservée aux officiers de la République du Vietnam. La sécurité y était draconienne. Des clôtures de barbelés encerclaient l'ensemble, qui ressemblait à une île coupée du reste de Sài Gòn. Il n'y avait que deux entrées : la principale sur Bắc Hải et l'arrière donnant vers Tô Hiến Thành.

Les portes n'étaient ouvertes que quelques heures le matin et l'après-midi, afin que les habitants puissent partir travailler et revenir. Le reste du temps, tout était fermé. Des soldats montaient la garde. Un étranger n'avait pratiquement aucune chance d'entrer.

À l'intérieur, les rangées de maisons étaient désignées par des lettres. La nuit, on n'entendait guère que

les cigales et les grenouilles. C'était désert. Et étrangement paisible.

En 1969, la cité et la rue Quân Sự qui la traversait furent rebaptisées Bắc Hải. Le nom prit racine. Il n'est jamais reparti.

Quelqu'un m'a dit un jour une phrase très simple qui m'est restée :

« Bắc Hải, c'est à la fois le nom de la rue et celui de la cité. Ici, chaque bout de rue a un nom, chaque maison a une adresse, mais parfois personne ne sait où ça se trouve. En revanche, dites simplement "cité Bắc Hải", et tout le monde voit immédiatement où c'est. »

Cette phrase toute simple dit à elle seule la force d'un lieu. Une force qui dépasse les cartes administratives.

Aujourd'hui, Bắc Hải a complètement changé de visage. Son nom est presque devenu synonyme de sorties et de vie nocturne à Sài Gòn. Les cafés se suivent les uns après les autres. On y mange de tout : bún bò, bánh mì, hủ tiếu, phở, pizza, plats à partager autour d'un verre. Les prix restent raisonnables, accessibles aux travailleurs comme aux étudiants.

La plupart des propriétaires n'habitent même plus sur place. Ils louent les rez-de-chaussée pour y ouvrir des commerces. Ainsi, l'endroit autrefois surveillé avec une rigueur presque militaire est devenu un lieu de rencontre qui ne semble jamais dormir.

Si les anciennes clôtures de barbelés pouvaient voir et penser, elles seraient sans doute stupéfaites. Elles qui avaient autrefois pour mission de tenir les étrangers à distance verraient aujourd'hui les gens rire jusque tard dans

la nuit autour d'un café ou d'un bol fumant de hủ tiếu. Les retournements de l'histoire ont parfois quelque chose d'ironique. Et, curieusement, de profondément humain.

CHÍ HÒA, UN NOM QUI PORTE UN SIÈCLE DE BOULEVERSEMENTS

J'aimerais maintenant m'attarder un peu sur le nom de Chí Hòa. Plus je creuse, plus je me rends compte qu'il ne s'agit pas simplement du nom d'une rue ou d'une prison. C'est presque une histoire miniature de Gia Định et de Sài Gòn.

Le nom Chí Hòa existait déjà à la fin du XVIIIe siècle. Il désignait d'abord le hameau de Chí Hòa, rattaché au village de Tân Sơn Nhứt, autour de Lăng Cha Cả. D'après la Monographie de la province de Gia Định de 1902, le village aurait été fondé dans les premières années du règne de Gia Long par des catholiques venus de Hué pour défricher et mettre les terres en valeur. Leurs descendants constituèrent plus tard la paroisse de Thạnh Hòa.

À ses débuts, le territoire de Chí Hòa était immense. Il s'étendait de Lăng Cha Cả jusqu'à l'actuelle rue Cộng Hòa au nord, descendait vers l'ancien centre du village de Thạnh Hòa, aujourd'hui rue Phạm Văn Hai, puis remontait vers le carrefour Bảy Hiền et suivait Cách Mạng Tháng Tám jusqu'à l'emplacement actuel de l'église de Chí Hòa.

Impossible d'évoquer Chí Hòa sans parler de la grande fortification de Chí Hòa. Cet ouvrage défensif célèbre fut construit sous la direction du grand général Nguyễn Tri Phương et devint, en février 1861, l'un des

principaux champs de bataille contre les forces franco-espagnoles.

Après la chute de la citadelle de Gia Định en 1859, les troupes impériales se replièrent vers la périphérie et établirent tout un système de fortifications reliant plusieurs pagodes, de Khải Tường à Cây Mai. Nguyễn Tri Phương fit agrandir la fortification de Chí Hòa pour en faire un vaste complexe défensif. Il comprenait un fort avancé face à la pagode Cây Mai, cinq ouvrages arrière s'étendant presque jusqu'à Bà Quẹo, ainsi qu'une position de repli sur les terres de Tân Sơn Nhì. L'ensemble longeait le sud de la route Thiên Lý, face au canal Nhiêu Lộc.

À l'aube du 24 puis du 25 février 1861, les forces franco-espagnoles lancèrent leur assaut massif. À huit heures, les Français contrôlaient Chí Hòa. Mais les deux journées de combat leur coûtèrent plusieurs dizaines de morts. Après la bataille, Chí Hòa fut dévasté.

En 1864, l'administration française alla jusqu'à arpenter les terres et les mettre en vente lot par lot. Une terre qui avait été rempart, sang et ossements finit ainsi sur quelques froides annonces immobilières. L'histoire sait parfois se moquer d'elle-même.

Puis vint la prison de Chí Hòa, au 324 de la rue Hòa Hưng. Cette prison célèbre, dont la construction fut entreprise par les Français à partir de 1943, fut dessinée selon une forme de bát quái, les huit trigrammes. Ses huit secteurs de détention portaient les désignations AH, BC, ED, F, I, AB, KG et G. On y enferma d'innombrables prisonniers politiques et détenus de droit commun.

On la disait « sans issue ». Et pourtant, l'histoire conserve le souvenir de plusieurs évasions spectaculaires.

La plus célèbre est sans doute celle du truand Phước Tám Ngón. À l'entendre raconter, on croirait un scénario de cinéma. Et pourtant, cela s'est réellement produit.

À côté de ce lieu froid d'enfermement se trouve pourtant un espace infiniment plus chaleureux et sacré : le đình Chí Hòa, au 475 Cách Mạng Tháng Tám. Il s'appelait autrefois đình Hòa Hưng, avant d'adopter le nom du village et de devenir đình Chí Hòa. En 1852, l'empereur Tự Đức lui accorda un décret royal. On y vénère le génie tutélaire local ainsi que Võ Trường Toản, l'un des grands maîtres lettrés du Sud.

Le đình fut construit selon un plan en forme du caractère tam, avec des parois de bois et une toiture de tuiles yin-yang. Son domaine occupait autrefois près d'un mẫu. Un immense banian, qu'il fallait trois hommes pour entourer de leurs bras, se dressait dans l'enceinte. Malheureusement, il fut abattu en 1980, et le paysage du lieu en fut profondément changé.

Entre 1785 et 1792, c'est ici même que Võ Trường Toản enseigna. Parmi ses élèves figurèrent de grands lettrés tels que Ngô Tùng Châu, Trịnh Hoài Đức, Lê Quang Định et Ngô Nhân Tịnh. Puis, entre 1915 et 1917, le mouvement Thiên Địa Hội dirigé par Phan Xích Long choisit lui aussi ce đình comme lieu secret d'entraînement aux arts martiaux dans sa lutte contre les Français.

Un modeste đình, et pourtant tant de couches d'histoire. L'enseignement et les lettres d'un côté. Les projets d'insurrection de l'autre. Comme si certaines terres sacrées savaient, à leur manière, choisir les hommes qu'elles veulent accueillir.

À cela s'ajoute l'église de Chí Hòa. Son histoire commence lorsque Huyện Sỹ fit don d'un terrain, sous l'épiscopat de Mgr Mossard, afin d'y établir une maison de retraite pour les prêtres et une église consacrée à Notre-Dame du Rosaire. La construction débuta en 1900 et fut achevée en 1903. La paroisse quitta alors Thạnh Hòa pour venir s'y installer. En 1910, elle prit officiellement le nom de Chí Hòa.

Puis, à la fin des années 1930, le 9 décembre 1939, le village de Chí Hòa fut officiellement créé par la fusion des villages de Hòa Hưng et Phú Thạnh, avec le đình Chí Hòa pour centre. À partir de là, la prison de Hòa Hưng fut aussi appelée prison de Chí Hòa. Le đình Hòa Hưng devint lui aussi đình Chí Hòa. Les deux noms continuèrent ainsi à coexister et à se mélanger jusqu'à aujourd'hui, comme une trace persistante de cette ancienne fusion administrative.

Le cimetière de Chí Hòa couvrait autrefois environ vingt-cinq hectares. Son entrée principale donnait sur la rue Lê Văn Duyệt, aujourd'hui Cách Mạng Tháng Tám. Des générations d'habitants modestes de Sài Gòn et Gia Định y trouvèrent leur dernière demeure. Plus tard, le terrain fut réaménagé pour devenir le parc culturel Lê Thị Riêng, inauguré en 1988 sur une superficie d'environ neuf hectares.

Il existe encore le đình Ông Súng, également appelé sanctuaire Chí Bửu, consacré au commandant Lê Đường Cung, qui combattit et mourut au village de Chí Hòa. Le canon qu'il aurait emporté au combat est encore conservé et honoré dans le sanctuaire. Témoin muet d'un temps de guerre, de fumée et de feu.

Lorsque je rassemble ainsi, morceau après morceau, toutes ces histoires, je comprends mieux à quel point Chí Hòa et Hòa Hưng, si modestes sur une carte administrative, concentrent pourtant presque toutes les tonalités de l'histoire. Il y a le sang versé sur les champs de bataille. Il y a les prières récitées matin et soir. Il y a la voix des élèves ânonnant leurs leçons. Et il y a aussi, à la tombée de la nuit, les éclats de rire qui montent des cafés et des restaurants.

On dit souvent que Sài Gòn est une ville sans mémoire, une ville qui démolit pour reconstruire, qui change ses noms les uns après les autres. Mais lorsque je passe par ces ruelles, devant ces vieux đình, devant ces noms anciens qui ont survécu, Chí Hòa, Xóm Nhà Cháy, la cité Bắc Hải, je me dis exactement le contraire.

La mémoire ne disparaît pas. Elle s'enfonce simplement sous la poussière du temps. Et elle attend. Elle attend qu'un jour, quelqu'un ait un après-midi devant lui, qu'il accepte de se pencher un peu et de tendre l'oreille.

Et moi, j'ai eu cette chance. La chance d'entendre encore un peu de cet écho. Même s'il ne me parvient qu'à travers quelques pages de notes, quelques récits racontés par de vieilles connaissances, cela suffit déjà à faire ralentir quelque chose en moi. À me faire aimer étrangement cette terre de Sài Gòn. Et à me faire aimer jusqu'à ces noms que l'on croyait usés par le temps, mais qui, lorsqu'on les écoute vraiment, portent encore la chaleur du souffle de toutes les générations qui les ont traversés.



Photo : Đồng Mã Ngự

Essai 20

ĐỒNG MÃ MỒ, LES ÂMES INJUSTEMENT SACRIFIÉES SOUS LES RUES DE SAIGON

**À LA RECHERCHE D'UNE TOMBE DONT LA
TRACE S'EST PERDUE**

Me voilà reparti à la recherche de Mã Ngự, avec, au fond de moi, une idée bien vague de l'endroit où ce lieu pouvait réellement se trouver, au milieu d'une ville qui, depuis, a changé de peau tant et tant de fois. Aujourd'hui, autour du carrefour à six branches de Công trường Dân Chủ, les immeubles se serrent les uns contre les autres, les véhicules s'entassent, les gens vont et viennent dans la

hâte sans presque jamais se retourner. Et pourtant, debout là, les pieds sur le ciment brûlant, je ne peux m'empêcher de laisser vagabonder mes pensées. Sous cette couche d'asphalte, sous les fondations de ces immeubles, qui sait si ne reposent pas encore, silencieux, les ossements de près de deux mille êtres humains jetés ensemble dans une même fosse, il y a maintenant un peu plus de cent quatre-vingt-dix ans.

On appela cet endroit Mả Ngụy, « la Tombe des Rebelles », et parfois Mả Biền Tru. Rien que le nom donne froid dans le dos. C'était la fosse commune de ceux que l'empereur Minh Mạng fit exécuter après le soulèvement de Lê Văn Khôi, qui secoua la citadelle de Phiên An de 1833 à 1835. Cette terre se trouvait dans une vaste zone appelée Đồng Tập Trận, ancien terrain de manœuvres où les troupes de la dynastie Nguyễn se déployaient et s'exerçaient. Plus tard, les Français, découvrant partout des sépultures éparses, lui donnèrent un nom très français et pourtant terriblement fidèle à ce qu'ils voyaient : Plaine des Tombeaux, la « plaine des sépultures ».

ERRER AUTOUR D'UNE TERRE CHARGÉE D'INJUSTICE

Déterminer avec précision l'emplacement de Mả Ngụy est une affaire qui a demandé bien des recherches, sans que personne, aujourd'hui encore, ose affirmer détenir la vérité absolue. Le chercheur Nguyễn Đình Đầu, après avoir étudié une carte française de 1878, estimait que la fosse devait se trouver près de Mô Súng, à peu près à l'emplacement de l'actuel carrefour Dân Chủ, là où se rencontrent Cách Mạng Tháng Tám, 3 Tháng 2 et Điện Biên

Phủ. Dans son célèbre Sài Gòn năm xưa, l'érudit Vương Hồng Sển rapporte deux autres hypothèses. Lê Văn Phát assurait que la tombe se trouvait près de l'ancien hippodrome, dans le village de Chí Hòa, tandis que Đặng Văn Ký la situait du côté de l'actuel hôpital Bình Dân, en face, sur la route menant à Chợ Lớn.

Trois avis, trois endroits. Mais à bien y regarder, tous tournent autour du même périmètre, sans jamais vraiment s'en éloigner. Les terres d'autrefois ressemblent un peu à la mémoire humaine : plus les années passent, plus les contours s'effacent, et plus il devient difficile de tracer une frontière nette. L'écrivain Sơn Nam expliquait que le nom de « Mả Ngự » était né parce qu'à l'origine la population redoutait encore tellement l'autorité de l'empereur Minh Mạng que personne n'osait appeler les choses autrement. Puis plus d'un siècle et demi passa. Les morts étaient tous redevenus poussière, les raisons, les torts, les victoires et les défaites s'étaient dispersés dans le vent. Alors on se mit à dire Đồng Mả Lạng, comme pour parler de tombes dont le temps avait fini par égarer jusqu'aux traces.

Un détail continue pourtant de me hanter. Sur l'actuelle rue Cao Thắng, dans le 10^e arrondissement, les habitants avaient autrefois élevé de leur propre initiative un đình, un temple communal sans aucun décret impérial, simplement pour entretenir l'encens destiné aux âmes de ceux qui avaient eu le malheur de se retrouver dans les rangs de Lê Văn Khôi. Ces gens étaient morts sans stèle, sans tombe identifiable. Même leurs proches, s'ils avaient voulu les retrouver, n'auraient su où chercher. Alors les gens du quartier, malgré le manque de place et la densité des habitations, avaient tout de même réservé une cour assez vaste pour que le sanctuaire garde une certaine dignité. Les jours de cérémonie, tambours et gongs y résonnaient

encore à pleine voix. J'y vois une forme discrète de noblesse propre aux gens du Sud : quand la compassion et le respect sont là, on ne demande plus qui a gagné, qui a perdu, qui avait raison ou tort dans une querelle depuis longtemps ensevelie.

LA MUTINERIE DE LA CITADELLE DE PHIÊN AN

Pour comprendre comment une sinistre « plaine des tombeaux » a pu naître au cœur même de Saïgon, il faut remonter à 1832, l'année où Lê Văn Duyệt venait de rendre son dernier souffle. L'empereur Minh Mạng et le Tả quân ne s'étaient jamais beaucoup appréciés. Mais le prestige, les services rendus et l'autorité de Lê Văn Duyệt étaient tels que le souverain avait dû prendre son mal en patience. À peine Duyệt mort, Minh Mạng supprima la fonction de gouverneur général, transforma Gia Định en province et y envoya ses propres hommes. Bạch Xuân Nguyên, administrateur notoirement cupide et brutal, prétendit agir sur ordre secret de l'empereur pour enquêter sur les affaires personnelles de Lê Văn Duyệt. Il constitua contre le défunt un épais dossier rempli d'accusations. Même mort, celui-ci vit symboliquement sa tombe condamnée à cent coups de fouet, tandis que seize membres de sa maison furent injustement exécutés.

Le fils adoptif de Duyệt, Lê Văn Khôi, dont le véritable nom était Nguyễn Hữu Khôi, était originaire de Cao Bằng. Autrefois poursuivi pour une faute, il avait fui vers le Sud, où Duyệt l'avait recueilli. Sentant désormais le sol se dérober sous ses pieds, il décida de tout risquer. Dans la nuit du dix-huitième jour du cinquième mois de l'année Quý Ty, Khôi et vingt-sept anciens condamnés réhabilités

pénétrèrent chez Bạch Xuân Nguyên et massacrèrent toute sa maisonnée. Ils tuèrent ensuite le gouverneur Nguyễn Văn Quế lorsqu'il arriva avec ses hommes pour porter secours. La citadelle Bát Quái, formidable forteresse de latérite que Lê Văn Duyệt lui-même avait fait construire en 1830, tomba aux mains des insurgés. En trois jours à peine, les six provinces du Nam Kỳ changèrent de maître. Khôi se proclama Đại Nguyên Soái, Grand Maréchal, distribua titres et charges à ses partisans, comme s'il avait voulu faire naître une petite cour au cœur de Gia Định.

Mais les rapports de force ne restent jamais longtemps immobiles. De Huế, les troupes impériales descendirent vague après vague. Le talentueux général Thái Công Triều retourna sa veste et se rendit, les notables fortunés des provinces commencèrent eux aussi à prendre leurs distances. Acculé, Lê Văn Khôi demanda l'aide du Siam. Il fit même venir dans la citadelle le missionnaire français Joseph Marchand, espérant ainsi gagner le soutien des catholiques de la région. Mais son heure était déjà passée. Atteint d'hydropisie, Khôi mourut dans la forteresse assiégée. Son fils Lê Văn Câu, qui n'avait que huit ans, fut alors placé à la tête d'une entreprise déjà condamnée à s'effondrer.

La citadelle résista pourtant presque deux années encore. À l'intérieur, le choléra faisait rage, les munitions s'épuisaient, les vivres moisissaient, les hommes perdaient courage et se dispersaient. Puis, à l'heure du Dragon, le seizième jour du septième mois de l'année Ất Mùi, soit le 8 septembre 1835, les troupes Nguyễn lancèrent simultanément huit colonnes à l'assaut. Les tambours battirent, les soldats poussèrent leurs cris de guerre, la citadelle céda. Tous ceux qui s'y trouvaient encore, vieillards

ou enfants, hommes ou femmes, furent capturés ou massacrés sur place.

UNE FOSSE, UN MONDE DES MORTS

Le Đại Nam chính biên liệt truyện rapporte la scène en des termes qui, aujourd'hui encore, glacent le sang :

« Les partisans, sans distinction d'âge ni de sexe, dans la citadelle comme à plusieurs lieues alentour, furent rassemblés et décapités. On creusa une immense fosse, on y jeta les corps, puis on les recouvrit de terre. Des pierres furent entassées pour former un tertre, sur lequel on dressa une stèle gravée afin que le châtiment serve d'avertissement à tous et rappelle la rigueur de la loi. »

Mille huit cent trente et une vies furent enfouies dans une seule fosse.

Lê Văn Khôi était déjà mort. Cela n'empêcha pas qu'on exhumât ses restes, qu'on les réduisit en morceaux et qu'on les répartit entre les six provinces. Sa chair fut donnée aux chiens. Son crâne, enfermé dans une caisse, fut promené de marché en marché pour intimider quiconque aurait songé à se révolter. Six hommes considérés comme les principaux instigateurs, parmi lesquels le missionnaire Marchand et le fils de Khôi, âgé de huit ans seulement, furent enfermés dans des cages, conduits à Hué et condamnés au supplice du démembrement.

Arrivé là dans ma lecture, j'ai frissonné.

Pas à cause des fantômes ni du monde des morts, mais à cause de ce que des êtres humains sont capables de faire à d'autres êtres humains. Comme si la haine

pendant la vie ne suffisait pas, comme s'il fallait encore la prolonger au-delà de la mort.

Et surtout, il y avait cet enfant de huit ans.

À huit ans, que peut-on comprendre d'une rébellion? Que sait-on des intrigues d'une cour impériale ? Pourtant, il dut partager le sort de ceux que l'on considérait comme les chefs de la révolte. Il arrive que l'Histoire laisse derrière elle des récits devant lesquels, même plusieurs siècles plus tard, on ne trouve plus grand-chose à dire.

Sinon qu'on a mal pour eux.

C'est aussi pour cela que, dans le Saïgon d'autrefois, au moment des offrandes aux âmes errantes, les habitants confectionnaient de petits gâteaux rouges et verts et en réservaient une part au jeune « chef » Lê Văn Cáu ainsi qu'aux enfants morts injustement pendant la révolte. Une coutume minuscule, presque rien, et pourtant si triste lorsqu'on y pense. Les vivants ne pouvaient plus rien pour les morts. Alors ils leur envoyaient un peu de tendresse à travers un plateau d'offrandes, un simple gâteau, comme pour apaiser les âmes de ceux qui étaient morts avant même d'avoir compris pourquoi il leur fallait mourir.

À partir de là, Đồng Tập Trận devint un endroit que l'on redoutait et que l'on évitait. Une végétation épaisse envahit les lieux au cœur même de Gia Định. Au crépuscule, lorsque lumière et obscurité se confondaient, toute la région semblait s'enfoncer sous un voile de brume trouble. Les anciens racontaient que c'était l'heure où les âmes de près de deux mille morts revenaient poursuivre, de l'autre côté, la part de vie qu'on leur avait arrachée. Et ces vers populaires se transmirent de génération en génération :

« Quand l'orage tombe sur Mả Ngự, l'orage gronde,
Les âmes montent par vagues, flottant comme les nuages.
Vivants, ils tenaient dans leurs mains des lames acérées,
Morts, jusqu'au dernier poil de leurs sourcils, ils ont tout lâché.

Pauvre Mả Ngự, sous la pluie qui ruisselle... »

Je ne cesse de repenser à ce vers : « Morts,
jusqu'au dernier poil de leurs sourcils, ils ont tout lâché. »

Ce verbe, lâcher, paraît si léger, et pourtant il contient à lui seul toute l'histoire de ce qu'un homme gagne et perd au cours de sa vie. Tant qu'on est vivant, on tient encore une épée, on possède du pouvoir, on veut vaincre, on connaît la rancune, les dettes, les comptes à régler. Une fois couché dans la terre, toutes les mains finissent par s'ouvrir. Celui qui détenait le pouvoir comme celui qui se révoltait, le coupable comme l'innocent sacrifié, tous finissent par retourner à la terre.

Et à Mả Ngự, cette terre était une fosse commune.

Mille huit cent trente et un êtres humains. Autant de destins, autant de douleurs, autant d'injustices, finalement couchés les uns à côté des autres. Plus de riches ni de pauvres. Plus de vainqueurs ni de vaincus.

Il ne restait qu'un tertre.

Et une histoire que les générations suivantes continuent de raconter chaque fois qu'elles se souviennent de ce royaume des morts enfoui dans le vieux Saïgon.



Photo : Tombes

DES VESTIGES ENSEVELIS SOUS LA VILLE D'AUJOURD'HUI

Plus tard, lorsque les Français construisirent la voie ferrée reliant Saïgon à Chợ Lớn, ils la firent passer en plein milieu de la plaine des tombeaux, notamment sur une portion correspondant aujourd'hui à la rue Lý Thái Tổ. Vương Hồng Sển raconte que, lorsqu'une sépulture se trouvait sur le tracé des rails, l'administration française avait coutume d'accorder trois ligatures de sapèques et une pièce de tissu pour chaque tombe qu'il fallait déplacer. Une vieille photographie porte encore clairement la mention Plaine des Tombeaux et montre quantité de sépultures alignées au bord de la voie ferrée. Ultime témoignage visible d'une époque douloureuse.

Il y eut un temps où l'opinion s'agita beaucoup autour de l'exhumation d'une vieille tombe sur la rue Nguyễn Tri Phương. Les rumeurs allèrent bon train. Pourtant, à y réfléchir, il n'y avait rien de tellement surprenant : il y a plus d'un siècle, tout l'actuel 10^e arrondissement et une partie du 3^e n'étaient qu'un immense champ funéraire, où des centaines de tombes étaient dispersées un peu partout. Cette sépulture, si elle avait survécu jusque-là, n'était probablement que l'une des rares à avoir échappé aux dégagements opérés autrefois pour les travaux publics. Les tombes anciennes étaient souvent bâties en ô đước, massives, solides, presque monumentales. Voilà sans doute pourquoi certaines ont pu résister si longtemps au temps.

Aujourd'hui, lorsque je me tiens au milieu du carrefour Dân Chủ et regarde le flot incessant des véhicules, j'ai peine à imaginer qu'il y a cent quatre-vingt-dix ans s'étendaient ici des bois touffus, des terrains déserts et des lieux hantés, disait-on, par des âmes mortes dans l'injustice. L'urbanisation a effacé les traces, transformant une terre autrefois saturée de sang et de larmes en l'un des secteurs résidentiels et commerciaux les plus animés de la ville. Pourtant, je reste persuadé que chaque terre possède sa propre mémoire. On peut recouvrir une histoire de toutes les couches de béton armé que l'on voudra, son âme demeure quelque part, sourde et persistante, attendant simplement qu'un passant s'arrête un jour par hasard, ouvre quelques vieux livres et frissonne soudain à l'idée que, sous ses chaussures, près de deux mille êtres humains sont tombés un funeste après-midi de septembre.

Le chercheur Nguyễn Đình Đầu estimait que « le soulèvement de Lê Văn Khôi avait certes rassemblé de nombreux mécontents, mais qu'en l'absence d'une ligne

politique capable de les unir, il était finalement resté une mutinerie isolée, vouée à l'échec ». Trần Văn Giàu, lui, y voyait l'expression des rivalités entre factions féodales, dont les principales victimes furent encore les habitants de Gia Định et de Saïgon, que la guerre ne fit qu'accabler davantage.

À lire ces deux analyses, j'ai l'impression qu'elles finissent, chacune à sa manière, par rejoindre le même point.

Quelle que soit la bannière sous laquelle on mène une guerre, ceux qui en paient finalement le prix sont presque toujours les plus petits. Les enfants de huit ans qui ignorent de quel camp ils sont censés être. Les mères, les épouses qui, parce qu'un mari ou un fils s'est trouvé mêlé à une affaire qui les dépassait, finissent elles aussi ensevelies dans la même fosse.

Mã Ngụy, au fond, n'est pas seulement un lieu disparu.

C'est une cicatrice de l'Histoire, que cette ville, habilement ou sans même le vouloir, a recouverte de la prospérité du présent. Si je suis parti à sa recherche, ce n'était pas vraiment pour en fixer les coordonnées exactes sur une carte. C'était plutôt pour me rappeler qu'au-dessous de chaque parcelle de cette terre prospère où nous vivons peut encore dormir une histoire triste que personne n'a fini de raconter.



Photo : Khánh Vân Nam Viện

Essai 21

CHÚNG DIỆU CHI MÔN, LA PORTE QUI S'OUVRE SUR LE SILENCE

Je poursuis mon récit sur Chợ Lớn. La dernière fois, je m'étais arrêté dans le 6e arrondissement. Cette fois, j'aimerais prendre le temps de rester longtemps dans le 11e, lui aussi né du vieux Chợ Lớn, lui aussi façonné d'un peu de la chair et du sang des anciens 5e et 6e arrondissements.

Quand j'ai un moment, j'aime fouiller ma mémoire à la recherche des anciens noms de rues. Quelques noms suffisent parfois à vous serrer doucement le cœur. L'avenue Trần Quốc Toàn est devenue la rue 3 Tháng 2, l'avenue

Nguyễn Văn Thoại s'appelle désormais Lý Thường Kiệt, Trần Hoàng Quân est devenue Nguyễn Chí Thanh, Tôn Thọ Tường porte aujourd'hui le nom de Tạ Uyên. Bắc Việt est devenue Lê Thị Bạch Cát, Mạnh Tử s'appelle Dương Tử Giang, Lý Thành Nguyễn est devenue Đỗ Ngọc Thanh, et Dương Công Trừng, Nguyễn Thị Nhỏ. Tous ces noms se suivent comme les grains d'un chapelet du temps, une couche recouvrant l'autre. Les générations suivantes empruntent toujours ces rues quotidiennement, mais combien savent encore que sous les plaques d'aujourd'hui existait autrefois un autre nom, chargé de tant de souvenirs d'une époque révolue ?

J'habite dans le 3^e arrondissement, mais plusieurs de mes amis proches ont depuis longtemps pris racine dans le 11^e. Alors, de temps en temps, je passe les voir. Tantôt je m'assieds avec eux autour d'un café pour bavarder de tout et de rien, tantôt je pars seul, d'une rue à une ruelle, laissant simplement mes jambes décider de l'endroit où elles ont envie de m'emmener.

Le 11^e arrondissement n'était pas bien grand, à peine plus de cinq kilomètres carrés, mais plus de deux cent neuf mille personnes y vivaient. Il fut créé en 1969 à partir de territoires détachés des 5^e et 6^e arrondissements. À ses débuts, il ne comptait que quatre quartiers. Au début de 1975, il en avait six : Bình Thạnh, Bình Thới, Cầu Tre, Phú Thọ Hòa, Phú Thọ et Phú Thạnh. Rien que leurs noms évoquent encore les jardins, les vieux hameaux et ces terres où flottait jadis un parfum de périphérie.

En 2025, les frontières administratives changèrent de nouveau. Le 11^e arrondissement disparut pour laisser place à quatre nouveaux quartiers : Hòa Bình, Phú Thọ, Bình Thới et Minh Phụng. Lorsque je lis ces noms, ils me

paraissent à la fois familiers et étrangers, un peu comme lorsqu'on retrouve une vieille connaissance habillée autrement. Le visage est toujours là, mais le temps y a discrètement changé quelque chose. Une carte se redessine en quelques traits. La mémoire humaine, elle, avance plus lentement, mais elle est aussi beaucoup plus tenace.

Les anciennes limites du 11e étaient elles aussi assez nettes pour qu'on s'en souvienne. Au nord, Tân Bình, par Âu Cơ, Nguyễn Thị Nhỏ et Thiên Phước. À l'ouest, Tân Phú, le long du canal Tân Hóa, Lò Gốm. Au sud, le 5e arrondissement par Nguyễn Chí Thanh et Nguyễn Thị Nhỏ, puis le 6e par Hồng Bàng et Tân Hóa. À l'est enfin, le 10e arrondissement, le long de Lý Thường Kiệt.

Il y a là le parc culturel de Đầm Sen, qui conserve une part de l'enfance de plusieurs générations de petits Saïgonnais. Puis le complexe sportif de Phú Thọ, avec sa piscine, son hippodrome et ses courts de tennis, qui fut autrefois l'un des cœurs sportifs de toute la ville. Il y a aussi la rue des raviolis Hà Tôn Quyền, où un plat apporté par les Chinois a fini par entrer pleinement dans l'âme de la cuisine saïgonnaise.

Pour moi, pourtant, tout cela ressemble presque à un décor qui me conduit vers un lieu où je suis allé je ne sais combien de fois et dont je repars toujours avec un peu de silence en moi. Khánh Vân Nam Viện.

UN ANCIEN TEMPLE TAOÏSTE AU FOND D'UNE
PETITE RUE

Dissimulé au fond d'une ruelle donnant sur Nguyễn Thị Nhỏ, Khánh Vân Nam Viện n'arbore pas les forêts de drapeaux que l'on voit autour de certains grands temples chinois de Chợ Lớn. Le sanctuaire demeure là, silencieux, presque retiré du monde, préservant discrètement son petit coin de ciel. Il faut parfois y entrer par hasard pour découvrir qu'il s'agit en réalité du plus important temple taoïste de la communauté chinoise de Saïgon.

L'ensemble couvre plus de deux mille mètres carrés. Sa tradition est originaire du district de Nam Hải, dans la province du Guangdong, et fut introduite à Saïgon, Chợ Lớn en 1936. Aujourd'hui encore, plus de deux mille fidèles y placent leur confiance et leurs espérances.

Au début des années 1930, le sanctuaire portait encore le nom de Toàn Khánh Đường et se trouvait rue Trần Hưng Đạo. Il avait été fondé par le maître taoïste Trần Khải Minh, auquel succédèrent Âu Diệu Huyền et Châu Viêm. En 1942, l'institution s'installa rue Nguyễn Thị Nhỏ, où un nouveau bâtiment fut édifié, puis achevé en 1943.

Chaque fois que je me replonge dans cette histoire, j'imagine ces Chinois d'autrefois traversant la mer avec, dans leurs bagages, les croyances héritées de leurs ancêtres. Au milieu de la lutte quotidienne pour gagner leur vie sur une terre étrangère, ils bâtirent un temple afin que leurs divinités aient un lieu où demeurer, mais aussi pour qu'eux-mêmes aient quelque part où amarrer leur cœur. Quand on vit loin de chez soi, il suffit parfois de savoir qu'il reste un endroit où allumer un bâton d'encens pour se sentir un peu moins perdu dans l'immensité du monde.

Ce qui me plaît particulièrement, c'est que cet édifice commencé en 1942, tout en reprenant l'architecture

ancienne du Lingnan et en s'inspirant du Trà Sơn Khánh Vân Tổ Động de Nam Hải, fit appel à des techniques de construction relativement modernes pour l'époque. Ossature en béton armé, charpente traditionnelle remaniée selon des principes occidentaux, tout cela se mêle avec une étonnante aisance à l'architecture ancienne.

Les gens de ce temps avaient apparemment compris très tôt que préserver une tradition ne signifie pas refuser la nouveauté. L'essentiel est de ne pas perdre l'âme. Les lignes droites des toitures sont ponctuées de figurines en céramique dites *Bác Cổ Tích*, les pignons montent haut, les façades sont revêtues de carreaux émaillés rouges et jaunes. L'ensemble donne au bâtiment une gravité mystérieuse. Chaque fois que je franchis cette porte, ma voix baisse presque d'elle-même, mes pas ralentissent, comme si j'avais peur de troubler un silence préservé ici depuis des décennies.



Photo : Intérieur de Khánh Vân Nam Viện

LES SANCTUAIRES ET UN MONDE DE SILENCE AU CŒUR DE LA VILLE

Je me souviens encore d'une fois où je me tenais dans la cour à ciel ouvert devant le sanctuaire principal, levant les yeux vers le puits de lumière octogonal dont la forme évoque le bagua. La lumière tombait d'en haut sur les plateaux d'offrandes. Je ne saurais dire pourquoi, mais j'avais l'impression qu'après avoir traversé les tuiles, la fumée de l'encens et toutes ces épaisseurs de temps, cette lumière elle-même était devenue plus douce, plus profonde.

Les couloirs du temple restent toujours plongés dans une certaine pénombre. Quelques lampes vacillent. De petites ouvertures pratiquées dans la toiture laissent tomber de minces rais de lumière sur les vieux carreaux à motifs. J'aime avancer lentement dans ces passages. Une fois laissé derrière soi le bruit de la circulation, on a l'étrange impression que le temps lui aussi ralentit et que quelque chose, à l'intérieur de soi, se dépose enfin.

Le sanctuaire principal honore les Trois Empereurs, Quan Thế Âm Bồ Tát, Văn Xương Đế Quân et Quan Thánh Đế Quân. À leurs côtés se trouve Lữ Tổ, autrement dit Lữ Động Tân, l'un des immortels les plus célèbres du taoïsme. La tradition populaire lui prête le pouvoir de secourir les êtres en détresse, d'écarter les malheurs, mais le considère aussi comme protecteur des lettres, des examens, de l'interprétation des rêves et de plusieurs métiers de la vie quotidienne.

Dans la salle de droite est honoré Hoàng Đại Tiên, immortel auquel on attribue notamment le pouvoir de faire venir la pluie et de commander aux vents. Devant sa statue, je pense toujours à ces très anciennes civilisations agricoles

où la pluie et le soleil ne décidaient pas seulement des récoltes, mais aussi de la faim ou de l'abondance, des joies et des malheurs de tant de vies humaines.

C'est peut-être pour cela que les croyances, ici, ne s'embarrassent guère de frontières rigides. Une même divinité peut revêtir plusieurs significations, plusieurs formes de foi peuvent vivre ensemble sous le même toit. Au fond, que l'on vienne chercher un dieu, un Bouddha ou un immortel, le désir est souvent le même : trouver un appui intérieur au milieu d'une existence qui n'a jamais manqué de soucis.

À l'étage, l'atmosphère devient plus intime. Tables, chaises, bibliothèques, panneaux calligraphiés, sentences parallèles, cadres en bois, tout porte profondément l'empreinte de la culture chinoise. L'autel du Bouddha est installé avec solennité derrière une vitrine. Des rayonnages conservent de nombreux classiques taoïstes en caractères chinois, consacrés à la conduite humaine, au travail sur soi, à la maîtrise intérieure et à la méditation.

Je suis resté longtemps devant ces livres.

Je ne sais pas lire grand-chose de ces caractères, mais il suffit de regarder ces pages jaunies pour comprendre que leur valeur ne réside pas uniquement dans ce qui y est écrit.

Le plus précieux, peut-être, est qu'après presque un siècle quelqu'un continue encore à les préserver en silence. Le patrimoine ne se trouve pas forcément dans les objets précieux ni dans les monuments grandioses. Il reste vivant parce que quelqu'un en prend soin, parce qu'une page, une maison, un fragment de mémoire n'a pas été laissé se perdre dans le rythme trop pressé de la ville.

L'ESPRIT DU « WU WEI, NE PAS LUTTER » AU MILIEU DE LA CITÉ

Plus je découvre Khánh Vân Nam Viện, plus je ressens clairement l'esprit que le taoïsme y conserve depuis près d'un siècle : suivre le cours naturel des choses, respecter les lois du Ciel et de la Terre, prendre pour principe le « wu wei, ne pas rivaliser ». Recevoir peu sans en être triste. Recevoir beaucoup sans s'en griser. Lorsque la joie vient, l'accueillir. Lorsqu'elle repart, la laisser partir. Vivre au rythme des quatre saisons, en accord avec les dix mille êtres, sans permettre au besoin de gagner ou de perdre d'emprisonner son cœur.

À dire, cela paraît simple.

À vivre, c'est une autre affaire.

Surtout dans une ville où chacun court après sa subsistance, après le temps, puis se laisse happer par des compétitions et des comparaisons qui semblent ne jamais vouloir finir. C'est peut-être pour cela que chaque fois que je franchis la porte du temple, je me sens un peu plus léger. Comme si les choses pesantes de la rue étaient restées, sans même que je m'en aperçoive, sur le seuil.

Au-dessus de l'entrée sont gravés quatre caractères : « Chung diêu chi môn » (眾妙之門), « la Porte de toutes les merveilles », une formule inspirée du Dao De Jing de Laozi. Les anciens parlaient de « porte mystérieuse », de « porte merveilleuse », une ouverture par laquelle l'être humain peut se délester d'un peu de la poussière du monde, retrouver la liberté intérieure, la sérénité, et se laisser moins retenir par le gain, la perte, la victoire ou la défaite.

Je suis resté longtemps devant ces quatre caractères.

Une porte matérielle portant en elle toute une philosophie invisible.

Quelques traits de pinceau ont suffi aux anciens pour y déposer une manière entière de regarder la vie. La beauté d'une architecture, après tout, ne tient pas seulement aux tuiles d'un toit ou aux briques d'un mur. Elle existe aussi lorsqu'une pierre conserve une histoire et qu'une inscription ouvre en nous un nouveau chemin de pensée.

Après la porte se trouve l'autel de Vương Linh Quan, grand protecteur du taoïsme. Le sanctuaire principal honore différents immortels et saints. À proximité figurent Hoa Đà Tiên Sư et Hoàng Đại Tiên. Plus haut sont également vénérés Thái Thượng Lão Quân, Trương Thiên Sư, Laozi et Zhuangzi. Tous coexistent dans un espace spirituel enrichi génération après génération.

Sur le toit du portail apparaissent deux figures de « poisson se métamorphosant en dragon », accompagnées d'une gourde, symboles de vitalité et de pérennité. À force de les contempler, je pense à ces générations de Chinois qui quittèrent autrefois leur pays, traversèrent la mer et arrivèrent sur une terre inconnue sans presque rien posséder. Eux aussi ressemblaient à de petits poissons affrontant de grandes vagues. Il leur fallut endurer bien des épreuves avant de prendre racine, de bâtir une vie et de laisser sur la terre de Saïgon une part de leur culture.

S'il existe une métamorphose en dragon, elle ne consiste peut-être pas seulement à changer son destin.

Car aussi loin que l'on parte, réussir à ne pas perdre ses racines est peut-être l'épreuve la plus difficile de toutes.

LA PLEINE LUNE DU SEPTIÈME MOIS ET LA TENDRESSE DES VIVANTS ENVERS LES MORTS

Les jours ordinaires, Khánh Vân Nam Viện est si silencieux qu'un simple pas résonne distinctement sur les vieux carreaux. Mais à la pleine lune du septième mois lunaire, l'atmosphère change complètement avec la cérémonie de Trung Nguyên Phổ Độ et le rituel Phá Ngũ Phương Địa Ngục Khoa, que la tradition populaire appelle plus simplement « ouvrir les portes de l'enfer et accorder l'amnistie aux âmes des morts ».

Les cérémonies se déroulent du premier au quinzième jour du septième mois lunaire. Taoïstes hommes et femmes, vêtus de leurs habits rituels traditionnels, accomplissent les offices. Chinois et Vietnamiens viennent ensemble brûler de l'encens, prier pour le salut des défunts et demander la paix pour ceux qui vivent encore.

J'ai assisté un jour à l'une de ces cérémonies. La fumée de l'encens flottait partout dans la cour, tandis que les récitation rituelles se succédaient avec régularité sous la chaleur de juillet à Saïgon. Debout au milieu de tout cela, on sent son cœur s'assagir malgré soi. Croire ou ne pas croire que les morts puissent être délivrés appartient à chacun. Mais sans doute avons-nous tous souhaité, un jour ou l'autre, que ceux que nous avons aimés et qui ont quitté ce monde soient désormais en paix quelque part.

Voilà pourquoi ces rites ne sont pas uniquement destinés aux morts.

Ils sont aussi faits pour ceux qui restent.

Ils leur permettent de confier quelque part leur manque, une prière, parfois même les paroles qu'ils n'ont pas eu le temps de prononcer du vivant de l'être aimé. Ce qui a peut-être besoin d'être consolé en premier n'est pas l'âme du disparu, mais la mémoire douloureuse de celui qui demeure.

En dehors de la pleine lune du septième mois, Khánh Vân Nam Viện célèbre trois autres grandes fêtes : celle de Lữ Động Tân, le quatorzième jour du deuxième mois lunaire, celle de Quan Công, le vingt-quatrième jour du sixième mois, et celle de l'Empereur de Jade, le neuvième jour du premier mois. À chacune de ces occasions, le temple se remplit de fidèles venus rendre hommage aux divinités et demander protection.

Sous le figuier des pagodes, dans la cour, se trouve l'endroit où l'on brûle les offrandes votives. Sur les murs alentour, les symboles du bagua rappellent le mouvement et les transformations incessantes du Ciel et de la Terre.

Un homme pourrait passer toute sa vie à essayer de comprendre ces mystères.

Et peut-être que la dernière chose qu'il apprendrait serait simplement ceci : nous sommes bien petits devant tout ce que nous ne parvenons pas à comprendre.

LE CŒUR DE CEUX QUI RESTENT

Ce qui me touche le plus à Khánh Vân Nam Viện n'est pas forcément son architecture ancienne ni même la

richesse de son panthéon. C'est plutôt cette tradition de bienfaisance entretenue de génération en génération.

Ceux qui ont vécu ici avaient pour principe : « prendre de ce que l'on possède en trop pour combler ce qui manque aux autres, rassembler le surplus de beaucoup afin de le redistribuer à ceux qui en ont davantage besoin. »

Cela paraît presque banal.

Mais à bien y réfléchir, c'est une belle manière de vivre.

Et la bonté, après tout, n'a jamais eu besoin de distinguer les croyances ni les religions.

Cet esprit explique aussi pourquoi Khánh Vân Nam Viện a su faire cohabiter plusieurs traditions spirituelles. Sous le même toit se trouvent Thái Thượng Lão Quân, Lữ Động Tân, Quan Thánh Đế Quân, Văn Xương Đế Quân, Laozi, Zhuangzi, Trương Thiên Sư, mais aussi le Bouddha Śākyamuni et Quan Thế Âm Bồ Tát. Immortels, saints et Bouddhas vivent côte à côte, reflet de cette fusion du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme profondément enracinée dans la vie spirituelle de l'Asie orientale.

Mais derrière tous ces noms et toutes ces doctrines subsiste quelque chose de plus simple, de plus universel : apprendre aux êtres humains à se traiter les uns les autres avec bonté.

Les habitants du quartier parlent d'ailleurs plus volontiers d'un ancien temple taoïste, cổ quán, que d'une pagode. Khánh Vân Nam Viện n'appartient pas exclusivement à une seule croyance. Il ressemble plutôt à une maison commune accueillant plusieurs chemins qui, tous, cherchent à conduire l'homme vers le bien.

Près d'un siècle s'est écoulé depuis que le temple posa ses fondations rue Nguyễn Thị Nhỏ. Dehors, les rues ont changé de nom, les frontières administratives ont bougé, les anciens sont partis et d'autres sont venus prendre leur place.

Et pourtant, au fond de cette petite ruelle, un espace de silence demeure.

Comme une promesse entre le passé et le présent qui, jusqu'ici, n'a jamais été manquée.

Ce qu'une ville possède de précieux se cache parfois dans de petits endroits comme Khánh Vân Nam Viện. Un lieu suffisamment silencieux pour que l'on puisse s'y arrêter au milieu d'une ville devenue trop bruyante. Suffisamment lent pour nous rappeler qu'en dehors du travail, des gains et des pertes, des victoires et des défaites, l'être humain a également besoin d'un endroit où laisser reposer son cœur.

C'est alors seulement que je comprends que les quatre caractères « Chúng diêu chi môn », gravés au-dessus du portail, ne parlent peut-être pas uniquement de la porte qui conduit à l'intérieur du temple.

Ils parlent aussi d'une porte qui mène au plus profond de soi.

Au milieu d'une ville toujours pressée, il existe encore un petit passage où l'on peut ralentir, déposer un peu de nos rivalités au bord de la rue et revenir à soi-même.

Après avoir franchi tant et tant de portes au cours d'une vie, peut-être finit-on par comprendre que ce que l'on cherchait depuis si longtemps n'était, en vérité, jamais bien loin.

Essai 22

GIÁC VIÊN, LÀ OÙ LE TEMPS DEMEURE EN SILENCE

Saïgon compte une multitude de pagodes. Il suffit parfois de parcourir quelques rues pour apercevoir un portique à trois entrées ou entendre, quelque part, le son prolongé d'une cloche. Pourtant, parmi tous les lieux où je suis passé, Giác Viên est de ceux qui me ramènent toujours à eux. J'y suis revenu bien des fois, attiré par cette gravité silencieuse qui n'appartient qu'à elle.

Les gens du quartier l'appellent aussi familièrement chùa Hố Đất, la pagode de Hố Đất. Elle se cache au fond de la ruelle 247, rue Lạc Long Quân, dans le quartier 3 du 11^e arrondissement. Dès qu'on franchit le portail, le vacarme des véhicules semble rester bloqué derrière soi. Il ne reste plus que le froissement des feuilles, la cadence régulière de la cloche et du poisson de bois, puis ce silence particulier qui, presque malgré vous, vous fait baisser la voix.

DU DÉBARCADÈRE DE HỐ ĐẤT À UN PETIT ERMITAGE DÉDIÉ À GUANYIN

À voir aujourd'hui cette ancienne pagode, on imagine difficilement qu'il n'y avait autrefois ici qu'un débarcadère où l'on entreposait du bois, au bord de l'arroyo Hố Đất. Et curieusement, l'histoire de Giác Viên commence ailleurs, à la pagode Giác Lâm.

En l'année Mậu Ngọ, 1798, le maître zen Tổ Tông, Viên Quang, trente-sixième supérieur de Giác Lâm, entreprit une restauration majeure de la pagode. Les bois précieux venus des forêts étaient acheminés par voie d'eau, empruntaient l'arroyo Hố Đất, c'est-à-dire Tân Hòa, puis bifurquaient vers l'arroyo Ông Bường avant d'être débarqués et entreposés sur une berge. C'est ce débarcadère qui devait, plus tard, devenir le terrain de la pagode Giác Viên. Le bois était débité sur place, puis transporté jusqu'à Giác Lâm sur des charrettes tirées par des buffles. Les travaux durèrent six années, de 1798 à 1804.

Durant tout ce temps, un vieux gardien des lampes et de l'encens fut chargé de surveiller le dépôt, de protéger le bois contre l'humidité et les termites. Les anciens ouvrages n'ont même pas conservé son nom. Je me surprends souvent à imaginer ce vieil homme vivant seul au bord de cette eau déserte, passant ses journées auprès des troncs empilés, puis ses nuits à écouter le vent et les insectes. Au milieu de cette existence solitaire, il éleva un petit ermitage consacré au bodhisattva Quán Thế Âm, Guanyin.

Au début, ce n'était qu'un refuge pour l'âme.

Et pourtant, ce minuscule ermitage prit racine.

Lorsque la restauration de Giác Lâm fut achevée, le maître Viên Quang estima que le lieu avait déjà noué d'heureux liens spirituels. Il le fit aménager et lui donna le nom de Viện Quan Âm, certains documents parlant de Quan Âm các. Il arrive ainsi que les lieux appelés à devenir importants naissent d'un besoin humain extrêmement simple : avoir quelque part où poser son cœur.

En l'année Canh Tuất, 1850, le vénérable Tiên Giác, Hải Tịnh, trente-septième supérieur de Giác Lâm, fit restaurer l'ermitage, le transforma en pagode et lui donna le nom de Giác Viên. Deux ans plus tard, le vieux gardien mourut. Hải Tịnh envoya alors son disciple, le maître zen Minh Vi, Mật Hạnh, prendre la direction des lieux. Il y ouvrit parallèlement un centre d'enseignement de la discipline dite ứng phú, consacrée notamment à la musique et aux rites liturgiques bouddhiques. Ainsi, d'un modeste ermitage au bord de l'eau, Giác Viên devint peu à peu un centre réputé d'étude et de pratique religieuse à Gia Định.

En 1869, devenu âgé, le vénérable Hải Tịnh ramena Minh Vi, Mật Hạnh à Giác Lâm et confia Giác Viên au maître Minh Khiêm, Hoàng Ân. La transmission se poursuivit ensuite à travers plusieurs générations de supérieurs : Như Nhu, Chân Không, Như Phòng, Hoàng Nghĩa, Hồng Từ, Huệ Nhơn, Nhật Xuân, Thích Thiện Phú, puis, aujourd'hui, le vénérable Thích Huệ Viên.

Un homme après l'autre.

Chaque génération en a préservé une part, pour que le souffle du temple ne s'interrompe pas au milieu des bouleversements du temps. Lorsque je regarde Giác Viên, je ne vois donc pas seulement une pagode. J'y devine aussi l'ombre d'un gardien de l'encens dont personne ne connaît plus le nom, un vieux débarcadère, un petit ermitage et toutes ces vies qui, silencieusement, ont fini par se fondre dans la terre, le bois et la fumée des bâtons d'encens.

TROIS GRANDES RESTAURATIONS ET UNE
FAÇADE QUI TOURNE LE DOS À LA RUE

Giác Viên a connu trois grandes campagnes de restauration.

La première eut lieu en 1899, sous la direction du vénérable Như Như. De 1908 à 1910, le vénérable Như Phòng mena une deuxième restauration qui modifia presque entièrement l'ancienne structure. Puis, à la fin des années 1920, le vénérable Hồng Hưng, alors supérieur de Giác Lâm, prit en charge la troisième grande rénovation. Depuis lors, Giác Lâm et Giác Viên présentent de nombreux traits architecturaux communs, comme deux pagodes issues d'une même racine, chacune ayant cependant conservé sa propre part de mémoire.

Il y a un détail qui me laisse toujours songeur. Aujourd'hui, la façade de Giác Viên ne donne pas sur la grande rue. L'entrée se trouve en quelque sorte derrière elle. C'est que la façade originelle regardait autrefois vers le débarcadère de Hố Đất, là où les embarcations chargées de bois allaient et venaient. Puis le débarcadère disparut peu à peu, l'arroyo fut comblé, les axes de circulation changèrent. Une partie des terrains entourant la pagode fut ensuite intégrée au parc de loisirs de Đầm Sen.

Là où régnait autrefois le silence d'un vieux sanctuaire résonnent aujourd'hui musique, rires et lumières.

D'un côté, l'immobilité.

De l'autre, le mouvement.

Et pourtant, tout cela repose sur la même terre.

Saïgon est souvent ainsi. La ville n'efface pas forcément ses souvenirs. Elle pose simplement une autre vie par-dessus.

Dans le jardin de la pagode subsiste encore un très vieux Bạch Mai, un prunier blanc. La tradition raconte que Mạc Cửu l'aurait planté lors d'un passage par le débarcadère de Hố Đất, et les anciens ouvrages consacrés à Gia Định indiquent qu'il avait apporté cette variété de Chine. Chaque fois que je viens ici, j'aime rester un moment sous cet arbre. Le tronc est vieux, profondément marqué, et pourtant de nouvelles pousses continuent d'y naître au fil des années. Dans une ville qui change à une vitesse vertigineuse, il suffit parfois qu'un arbre soit encore vivant pour nous rappeler que la mémoire possède, elle aussi, sa propre endurance.

UNE ARCHITECTURE ENTRE ORIENT ET OCCIDENT, ET DES STATUES QUI RACONTENT DES HISTOIRES

La pagode Giác Viên se trouve aujourd'hui au 161/85/20, rue Lạc Long Quân. Elle est classée monument historique et culturel national depuis 1993.

Son architecture principale est constituée de deux bâtiments traditionnels à quatre piliers centraux, accolés l'un à l'autre. Le premier abrite le sanctuaire principal, le second sert de salle d'enseignement et de réception. Sur les côtés, les ailes orientale et occidentale rejoignent le corps central. Ce qui frappe immédiatement sur la façade, ce sont les arcs, les piliers carrés et certains ornements d'inspiration occidentale. Étrangement, rien de tout cela ne paraît déplacé. Orient et Occident se tiennent côte à côte avec naturel, sans donner l'impression d'avoir été forcés à se fondre l'un dans l'autre. À force de regarder, je me dis que c'est peut-être là aussi quelque chose de profondément

méridional : accueillir ce qui vient de nouveau sans renoncer à ce qui était là avant.

La pagode conserve environ cent cinquante-trois statues de tailles diverses, pour la plupart sculptées dans du bois de jacquier, ainsi que plus de cinquante panneaux ajourés et quelque soixante bas-reliefs. La majorité date de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, et correspond aux grandes campagnes de restauration. Le seul sanctuaire principal rassemble environ cent vingt statues, parmi lesquelles Amitābha, Maitreya, Guanyin, Mahāsthāmaprāpta, les Dix Rois des Enfers et les Dix-Huit Arhats.

Ces figures n'ont rien d'excessivement austère. Les corps sont pleins, les visages ouverts, parfois souriants, les attitudes larges et détendues. Quelque chose en elles demeure étonnamment humain, presque quotidien.

Le sacré, ici, ne se tient donc jamais très loin des hommes.

L'autel des Patriarches conserve également trois statues-portraits représentant Tiên Giác, Hải Tịnh, Như Nhu, Chân Không et Như Phòng, Hoàng Nghĩa. Elles sont considérées comme faisant partie des plus anciens portraits sculptés encore conservés dans le Sud. Devant ces visages de bois, j'ai toujours l'impression que l'Histoire se rapproche soudain. Les anciens ne sont plus seulement des noms imprimés dans un livre. Ils semblent encore présents, à travers un regard que le temps aurait figé.

La pagode possède aussi plusieurs objets précieux : le support de palanquin offert par la cour des Nguyễn lorsque le vénérable Hải Tịnh reçut le titre de Tăng Cang, l'ensemble de tablettes rituelles en bois Sám bài sculpté des

Cinq Sages, un écran gravé représentant ĐỀ THỈNH, ou encore une statue en céramique de GIÁM TRAI fabriquée en 1880 par l'atelier Nam Hưng Xương.

Chaque objet porte une histoire.

Pris séparément, ce sont des pièces anciennes.

Réunis, ils deviennent la mémoire entière d'une pagode.

LES CENT OISEAUX, LES ARHATS ET UN JARDIN DU SUD SCULPTÉ DANS LE BOIS

S'il fallait choisir un seul trait capable d'incarner Giác Viên, je penserais d'abord à ses panneaux sculptés, ses sentences parallèles et ses bas-reliefs.

Ici, le bois semble avoir cessé d'être du bois. Il devient oiseaux, animaux, fleurs, fruits. Tout un jardin du Sud a été retenu dans la matière par la gouge et le ciseau.

Le plus remarquable est le panneau des Cent Oiseaux, long d'environ trois mètres et large de plus de deux, où sont sculptés près d'une centaine d'oiseaux de toutes tailles. On n'y trouve pas seulement les phénix, paons et faisans que l'on rencontre volontiers dans les temples et maisons communales, mais aussi des cigognes, moineaux, bulbuls, rossignols, shamas, martins-pêcheurs et petits canards sauvages. Certains volent, d'autres se posent, se disputent une proie ou se blottissent les uns contre les autres. À force de regarder, on oublie facilement que l'on se tient devant une planche sculptée.

On croirait plutôt voir un jardin arrêté exactement au moment où il était en train de vivre.

À côté se trouve le panneau des Dix-Huit Arhats, neuf de chaque côté, chevauchant différents animaux, chacun muni de son attribut, chacun avec son allure propre. Certains sont graves, d'autres rient franchement, d'autres encore affichent une décontraction presque malicieuse. Le sacré ne pèse pas ici de tout le poids de sa majesté. Il laisse une place à la liberté, à la fantaisie même.

D'autres panneaux représentent Tô Vĩ gardant les chèvres, Lã Vọng à la pêche, le Singe attrapant l'oiseau, Pêcheur, bûcheron, laboureur et berger, sans oublier l'ensemble des Fleurs et Oiseaux de la maison du réfectoire, sculpté à jour sur les deux faces avec une finesse remarquable.

Le système de sentences parallèles est tout aussi riche, avec cent vingt-huit inscriptions. Soixante-douze prennent la forme de panneaux verticaux, cinquante-six sont gravées en creux directement dans les colonnes de bois, sur fond noir, avec des caractères dorés. Les bordures sont ornées des Dix-Huit Arhats, des Huit Immortels, des Quatre Animaux sacrés, mais aussi d'écureuils, de papillons, d'abeilles, de courges et de Calebasses.

Et c'est précisément ce voisinage qui me plaît.

D'un côté, les enseignements religieux, les Bouddhas et les divinités.

De l'autre, les oiseaux, les animaux, les champs et les jardins.

Le chemin spirituel n'est donc jamais très loin de la vie ordinaire. Il se trouve là, sur une colonne, dans un oiseau, une branche de calebasse, l'aile d'un papillon, toutes ces choses si familières aux habitants du Sud.

Les bas-reliefs racontent la même proximité. Des écureuils courent sur les treilles, des souris avancent les unes derrière les autres, les abeilles cherchent le nectar, les papillons les fleurs, une mère oiseau nourrit ses petits, des poissons nagent sous les lotus. Chaque fois que je regarde ces détails, je me dis que les artisans d'autrefois devaient connaître et aimer profondément cette terre pour en saisir ainsi jusqu'aux mouvements les plus infimes.

Giác Viên ne préserve donc pas uniquement un art bouddhique.

Elle conserve aussi une manière propre aux gens du Sud de regarder la nature et la vie : avec familiarité, liberté, sans jamais séparer complètement le spirituel du quotidien.

UN CENTRE CULTUREL AU CŒUR DE L'ANCIEN GIA ĐỊNH

Giác Viên ne fut pas toujours seulement un lieu de culte. La pagode fut autrefois un centre important de culture et d'enseignement bouddhiques dans le Sud. On y imprimait même des textes religieux à partir de planches de bois gravées.

Parmi ces ouvrages figurait le recueil de règles Trường Hằng, autrement dit le Tì Ni Sa Di Nhựt Dụng Yếu Lược, composé en caractères Nôm par le vénérable Minh Khiêm.

En 1952, la pagode ouvrit l'école bouddhique Lục Hòa, rattachée à l'Église Lục Hòa Tăng du Vietnam. Lorsqu'on regarde aujourd'hui ce passé, on mesure combien cet endroit fut un lieu où se rencontraient religion,

savoir et artisanat. On y venait prier le Bouddha, étudier, transmettre un métier, copier les sutras, graver le bois.

Une pagode de cette nature ne conserve donc pas seulement une foi.

Elle conserve aussi la manière dont une région transmettait ses connaissances d'une génération à l'autre.

UNE PATINE ANCIENNE QUI ATTEND QU'ON LA PRÉSERVE

Après plus de deux siècles d'existence, Giác Viên porte aujourd'hui lourdement les marques du temps. De nombreuses parties en bois se sont détériorées. Certaines sont rongées, affaissées, parfois presque au bord de l'effondrement. Les sculptures autrefois si délicates se sont assombries et fendillées au fil des décennies.

Chaque fois que je reviens et que je vois cela, j'en ai mal au cœur.

Heureusement, des travaux de restauration ont été engagés, avec le souci de préserver autant que possible l'architecture ancienne plutôt que de tout démolir pour reconstruire à neuf. Et c'est essentiel. Car ce qui fait la valeur de Giác Viên n'est pas qu'elle soit brillante, impeccable ou somptueusement remise à neuf. Sa valeur est dans ce bois assombri par deux siècles, dans ces sculptures qui portent encore la trace des mains d'autrefois, dans cette odeur d'encens qui a pénétré piliers et charpentes au fil des générations.

Lorsqu'on restaure une vieille pagode au point qu'elle ne paraît plus vieille du tout, on lui retire parfois ce qu'elle avait de plus précieux.

Je crois que Giác Viên mérite justement d'être préservée parce qu'elle est ancienne.

Cette ancienneté n'est pas une dégradation.

C'est son âge.

Ce sont toutes les générations qui l'ont traversée.

C'est un débarcadère disparu, un arroyo comblé, un vieux gardien dont personne ne connaît plus le nom, des moines qui se sont succédé à sa tête, des artisans anonymes qui ont patiemment gravé des oiseaux et des fleurs dans le bois.

Dehors, Saïgon devient chaque jour un peu plus neuve. Au fond de cette petite ruelle, Giác Viên continue, elle, à préserver silencieusement une part très ancienne de la ville.

Voilà pourquoi j'ai toujours envie d'y revenir.

Non pas pour trouver un endroit situé hors du temps.

Mais pour constater qu'au milieu d'une ville qui ne cesse d'avancer, il existe encore quelques lieux suffisamment silencieux pour que le temps ait le droit d'y rester.

LE LIEU DU DERNIER ADIEU

À son rôle de lieu de pratique religieuse et de patrimoine culturel et artistique façonné par plusieurs

couches du temps, Giác Viên ajoute aujourd'hui une autre fonction, plus silencieuse encore, mais peut-être plus profondément humaine. On y organise des cérémonies pour demander paix et protection, des offices pour le repos des défunts, ainsi que des funérailles suivant les rites bouddhiques. Dans l'enceinte même de la pagode, la maison funéraire Vãng Sanh Đường, située au 161/35/20 rue Lạc Long Quân, dispose de quatre vastes salles permettant d'accueillir des cérémonies de dimensions diverses, depuis les commémorations familiales intimes jusqu'aux grandes funérailles, solennelles et profondément recueillies.

L'endroit a été conçu dans une architecture tout entière imprégnée de sérénité. Les anciennes tuiles yin-yang, vieilles mais solides, les charpentes et piliers de bois sombre, les statues anciennes du Bouddha, immobiles comme des témoins, l'autel solennel enveloppé d'une brume légère d'encens. Dehors, de vieux arbres sont là depuis plus longtemps que la mémoire de bien des hommes, leurs feuillages couvrant la cour comme une ultime protection au-dessus de ceux que l'on accompagne dans leur dernier voyage.

Tout se rejoint pour former un lieu à la fois sacré et familial, où les familles dont un proche vient de quitter ce monde peuvent trouver un appui intérieur. Un endroit où dire adieu sans que la douleur déchire tout, où le chagrin peut lentement se déposer et devenir une consolation plus douce.

Au fond, cela semble presque naturel.

Une pagode dont l'histoire a commencé dans la solitude silencieuse d'un vieux gardien de l'encens resté

anonyme, qui s'est ensuite agrandie jusqu'à porter en elle la mémoire de toute une terre, devait peut-être, un jour, devenir à son tour le lieu d'où l'on accompagne d'autres existences vers l'éternité.

Naissance et mort, commencement et fin ne sont pas séparés. Ils se rejoignent discrètement et referment leur cercle dans ce même espace silencieux, au cœur du 11^e arrondissement. Là, je ressens très nettement une chose : toute présence finit un jour par retourner à la terre, au bois, à la fumée de l'encens, à ce silence qui ne dit rien et pourtant demeure là, du commencement jusqu'à la fin.

Partie d'un débarcadère de bois au bord de l'arroyo Hố Đất, née d'un petit ermitage élevé dans la solitude d'un vieil homme dont personne ne se rappelle le nom, Giác Viên a parcouru un long chemin pour devenir un espace sacré chargé de la mémoire de toute une région.

Chaque fois que je quitte la pagode, que je traverse la petite ruelle avant de me mêler au flot des véhicules de la rue Lạc Long Quân, je me retourne souvent vers son toit couvert de mousse, à demi caché derrière les arbres.

Et une question me vient.

Dans une ville qui s'acharne sans cesse à construire du neuf puis à démolir l'ancien, combien reste-t-il encore de lieux capables de préserver ainsi un morceau de temps immobile, afin que les êtres fatigués sachent encore où revenir, non pas pour s'y réfugier définitivement, mais simplement pour retrouver, quelques instants, un peu de silence au milieu d'une vie qui ne cesse de bouger ?



Photo : Đàm Sen

Essai 23

DES PAS SUR LA TERRE DE SAÏGON, DE LA MÉMOIRE DE L'HISTOIRE AUX JOIES SIMPLES DU QUOTIDIEN

Je n'ai pas encore achevé mon histoire du 11^e arrondissement. Aujourd'hui, j'aimerais en reprendre le fil, conduire le lecteur vers un petit parc modestement posé au milieu des rues, puis suivre à partir de là les traces d'un homme, d'un pont, d'un coin de Saïgon qui s'illumine à la tombée du jour, avant de revenir vers ce grand espace de verdure profondément inscrit dans les souvenirs de tant de générations : Đàm Sen.

UN NOM, UN PETIT PARC ET LA MÉLANCOLIE DE CELUI QUI SE SOUVIENT DE L'HISTOIRE

Je passe souvent par le parc Lãnh binh Thăng. Non pas qu'il soit immense ni qu'il offre un paysage particulièrement spectaculaire. Ce n'est qu'un petit parc situé rue Lãnh binh Thăng, dans le quartier 8 du 11^e arrondissement. Mais dans un Saïgon toujours plus peuplé, plus chaud, plus encombré, le simple fait qu'il subsiste un carré de verdure où l'on puisse s'asseoir à l'ombre, respirer un peu d'air frais ou regarder tranquillement passer les gens est déjà, à mes yeux, quelque chose de précieux.

Le parc occupe une position assez pratique, à proximité de plusieurs grands axes et des quartiers résidentiels alentour. Du matin jusqu'au soir, il y a toujours quelqu'un. Les enfants courent en piaillant, des jeunes font de l'exercice, tandis que les personnes âgées marchent tranquillement sous les arbres. L'espace a été conçu de manière ouverte, avec peu de clôtures. On y entre quand on veut, ce qui lui donne le caractère familial d'une grande cour commune à tout le quartier. Pelouses, chemins sinueux, aire de jeux pour enfants, appareils de gymnastique en plein air et rangées de bancs en pierre ont été disposés sans excès. Rien de sophistiqué, rien d'étouffant non plus, juste ce qu'il faut pour que le parc conserve un souffle de fraîcheur au milieu d'un quartier que le béton recouvre un peu plus chaque année.

Mais pour tout dire, ce qui me ramène ici encore et encore n'est pas vraiment l'ombre des arbres ni les bancs de pierre.

C'est le nom du parc.

Saïgon compte tant de rues, tant de jardins publics portant le nom de ceux qui nous ont précédés. Tous les jours, les gens passent devant ces plaques, lisent ces noms aux carrefours, sans presque jamais s'arrêter pour se demander qui étaient ces hommes, quelle vie ils avaient vécue, ce qu'ils avaient accompli ou à quel endroit ils étaient tombés.

Leurs noms demeurent au milieu du tumulte de la ville et, paradoxalement, ils sont devenus si silencieux que le temps lui-même les a recouverts d'une fine poussière d'oubli.

Assis sous les arbres, il m'est souvent arrivé d'y penser. Un homme peut consacrer toute sa vie à défendre son pays et, finalement, ne subsister dans la mémoire collective que sous la forme d'un nom inscrit sur une plaque de rue, tandis que presque personne ne connaît encore l'histoire qui se cache derrière.

C'est peut-être là une injustice très discrète de l'Histoire.

Personne ne décide vraiment d'oublier.

Simplement, au fil des années, ceux qui se souviennent deviennent de moins en moins nombreux.

Et puis j'ai fini par comprendre que, grand ou petit, le parc n'était que l'enveloppe. Ce qui mérite que l'on s'y attarde ne se trouve ni dans les pelouses, ni dans les arbres, ni dans les allées.

Cela se trouve dans la vie de l'homme qui lui a donné son nom.

C'est elle, véritablement, qui en constitue l'âme et qui donne un sens à ce qui ne serait autrement qu'un coin de rue ordinaire.



Photo : Cầu Ông Lãnh

LE COMMANDANT QUI COMBATTAIT LES FRANÇAIS AVEC DES FRUITS DE TAMANU

Était-ce vraiment lui, ou bien un certain « ông lãnh sự », un consul dont Saïgon aurait conservé le souvenir ? La question reste discutée et rien n'est définitivement tranché. Mais ici, c'est bien d'un chef militaire que je veux parler.

Nguyễn Ngọc Thăng, né en 1798 et mort en 1866, était un officier de la dynastie Nguyễn. Il appartient à cette première génération d'hommes de Bến Tre et du Nam Kỳ qui prirent les armes contre l'avancée française. Ayant

occupé la fonction de Lãnh binh, commandant militaire, il entra dans la mémoire populaire sous un nom simple et familier : Lãnh binh Thăng. Certains noms ne survivent pas grâce aux livres. Ils survivent parce que les gens continuent à les prononcer dans les récits transmis de bouche à oreille, avec respect et affection.

Plus j'y pense, plus cette histoire des fruits de mù u, le tamanu, utilisés contre l'ennemi me paraît extraordinaire. À première vue, on croirait une anecdote populaire inventée pour amuser les enfants. Mais replacée à une époque où les armes occidentales commençaient à déferler sur le pays, elle révèle surtout la dureté de la situation. Il fallait se servir de tout, même de ce que la terre natale avait de plus humble et apparemment inutile, pour affronter des armes modernes venues d'un autre monde.

Le fruit du tamanu poussait simplement au bord des rivières et des arroyos, sauvage, banal, sans prétention. Pourtant, entre les mains des combattants d'une époque troublée, il devint une arme rudimentaire portant en elle toute l'obstination d'un peuple qui refusait de plier.

Sachant que les soldats français portaient des chaussures cloutées, Lãnh binh Thăng fit répandre des fruits de tamanu sur les chemins, puis les fit dissimuler sous des feuilles. Lorsque les soldats ennemis passaient dessus, ils glissaient et tombaient. Les insurgés embusqués surgissaient alors et les attaquaient, leur infligeant de lourdes pertes.

Il était né au hameau de Giồng Keo, village de Mỹ Thạnh, district de Tân An, dans l'actuel Giồng Trôm, province de Bến Tre, au sein d'une famille paysanne originaire du Centre et installée depuis quelque temps déjà

dans le Sud. Son père s'appelait Nguyễn Công, sa mère Trần Thị Kiêm. Ils eurent trois enfants, dont il était l'aîné.

Enfant, il aidait sa famille aux champs, tout en manifestant un grand goût pour l'étude et, très tôt, des dispositions pour les arts martiaux. En dehors des heures où il apprenait les caractères chinois auprès du maître d'école du village, il fréquentait les salles d'arts martiaux de la région pour s'entraîner. Il suffit d'imaginer cet enfant grandissant au milieu des rizières, connaissant à la fois l'odeur de la boue, la voix du maître récitant ses textes et les exercices de combat sous les après-midi brûlants, pour comprendre à quel point cette ancienne tradition méridionale où lettres et armes allaient ensemble s'était enracinée très tôt en lui.

Devenu adulte, il s'engagea dans l'armée impériale. Son habileté au combat et son caractère lui valurent progressivement la confiance de ses supérieurs. En 1848, sous le règne de Tự Đức, il fut promu Lãnh binh. Mais il ne fut pas seulement un homme de guerre. Il mobilisa également les habitants pour défricher des terres, créer des colonies agricoles et établir des exploitations dans la région de Bảo Hựu, à Bến Tre. Ces initiatives montrent qu'il ne regardait pas uniquement les combats du moment. Il réfléchissait aussi, sur le plus long terme, à la terre, aux hommes et à la stabilité d'une région encore en pleine mise en valeur.

Puis survint le grand bouleversement, celui qui allait entraîner toute une époque dans un changement sans retour.

À l'aube du premier jour du neuvième mois lunaire de l'année Mậu Ngọ, en 1858, les forces françaises

ouvrirent le feu sur Đà Nẵng, lançant une invasion de grande ampleur. Après plusieurs mois sans parvenir à briser les défenses locales, elles décidèrent d'attaquer Gia Định. Le 17 février 1859, les tirs d'artillerie éventrèrent la porte orientale de la citadelle. Les soldats français y pénétrèrent à l'aide d'échelles et de violents combats éclatèrent.

Lãnh binh Thăng traversa depuis Thủ Thiêm avec ses hommes pour venir en renfort. Mais lorsqu'il arriva, la citadelle était déjà tombée. Le gouverneur militaire Võ Duy Ninh et le magistrat Lê Từ s'étaient donné la mort pour ne pas survivre à la perte de la place.

Il était arrivé un pas trop tard.

Un seul pas.

Mais le prix de ce pas était une citadelle entière.

Il ne recula pas pour autant. Par la suite, il continua à tenir le secteur de la pagode Cây Mai, regroupa ses forces et reconstitua une ligne de défense, alors même que le déséquilibre des armements devenait de plus en plus flagrant. Lorsque le rapport de forces devint impossible et que la puissance de feu adverse ne laissa plus aucune chance, il dut finalement se retirer et abandonner ses positions.

Après la chute du grand camp retranché de Chí Hòa, le dispositif militaire du Nam Kỳ se désagrégea presque morceau par morceau. Les Français poursuivirent leur progression vers Định Tường, resserrant progressivement leur emprise sur la porte d'entrée du grand grenier à riz du delta du Mékong.

En 1862, la cour de Huế signa le traité de Nhâm Tuất, cédant à la France les trois provinces de Biên Hòa, Gia Định et Định Tường, ainsi que l'île de Côn Lôn.

La décision venait de la capitale.

Mais lorsqu'elle retombait sur la terre des hommes, c'était toute une région, toute une vie qui se trouvaient bouleversées.

L'ordre de déposer les armes fut donné. Dans bien des endroits, les combattants cessèrent la lutte, beaucoup choisirent de rentrer chez eux. Mais à Gò Công, Trương Định refusa cette voie. Il resta et continua à défendre ce qui pouvait encore l'être d'une résistance dont le territoire se réduisait chaque jour.

Lãnh binh Thăng s'inscrivit dans ce même mouvement. Il replia ses hommes vers Gò Công et joignit ses forces aux insurgés de Trương Định.

Lui qui avait été commandant de l'armée impériale, lui qui avait disposé de ses propres troupes, accepta désormais de servir sous les ordres d'un autre homme. Vu de l'extérieur, on pourrait n'y voir qu'une perte de rang.

Mais lorsqu'on regarde les choses de plus près, c'est un choix autrement difficile.

Celui de mettre son statut personnel de côté pour faire passer avant lui ce que l'on appelait la grande cause.

Dans de tels moments, les titres finissent par ne plus compter. Ce qui reste, c'est l'endroit où un homme choisit de se tenir lorsque son pays vacille.

La résistance entraînait alors dans une phase de plus en plus inégale. Les insurgés manquaient d'armes, étaient

pourchassés et contraints de se déplacer sans cesse. Pourtant, ils continuaient à tenir, comme la dernière part d'une flamme que l'on avait comprimée jusqu'à l'étouffement mais qui refusait encore de s'éteindre.

En août 1864, Huỳnh Công Tấn, ancien subordonné de Trương Định passé du côté français, revint guider les forces adverses lors d'une attaque surprise. Le quartier général fut pris au dépourvu. Gravement blessé, comprenant que tout était perdu, Trương Định tira son sabre et se donna la mort à Ao Dinh, à l'aube du 20 août 1864, afin de préserver son honneur jusqu'au bout.

Cette mort ne mettait pas seulement fin à la vie d'un homme.

Elle refermait aussi le chapitre d'un symbole de résistance sans compromis.

Après ce désastre, les forces se dispersèrent. Lãnh binh Thăng, lui, ne quitta pas la lutte. Avec les combattants qui lui restaient, il continua à tenir le terrain, défendant de petites parcelles comme si, tant qu'il subsistait quelque part un endroit où poser le pied, la résistance n'avait pas encore entièrement disparu.

Puis, en juin 1866, au cours d'un combat sur la rive droite du Soài Rạp, il fut atteint par une balle et mourut sur le champ de bataille.

La mort arriva là, sans prévenir, comme pour tant de soldats des temps troublés.

Ses hommes transportèrent discrètement son corps en barque jusqu'à Mỹ Lăng, où il fut enterré. Un voyage dans l'obscurité, sans drapeaux, sans grande cérémonie.

Seulement le silence de l'eau et ceux qui étaient encore vivants suivant un homme qui, lui, ne reviendrait plus.

Plus tard, lorsque la cour des Nguyễn apprit sa mort, elle lui accorda à titre posthume un brevet honorifique, des vêtements cérémoniels, une coiffure et une épée. Mais dans les bouleversements de l'époque, ces objets finirent eux aussi par se disperser et disparaître. Il n'en resta que des traces incertaines dans le petit sanctuaire de Giồng Keo, lui-même peu à peu usé par les années.

Aujourd'hui, sa tombe se trouve toujours au hameau de Căn Cự, commune de Mỹ Thạnh, à Giồng Trôm, dans la province de Bến Tre.

Au milieu d'une campagne paisible, où les champs continuent leurs saisons comme si aucune guerre n'était jamais passée par là, il ne reste qu'une tombe silencieuse.

Mais il arrive que ce soient précisément ces lieux sans bruit qui conservent la partie la plus profonde de la mémoire historique.

Dans un silence transmis de génération en génération.



Photo : Marché de Cầu Ông Lãnh

CẦU ÔNG LÃNH, UNE TRACE ANCIENNE AU MILIEU DE LA VILLE D'AUJOURD'HUI

Il y a quelque chose auquel, me semble-t-il, tous les Saïgonnais ne prêtent pas forcément attention, alors même que presque tout le monde a déjà entendu le nom de Cầu Ông Lãnh, traversé le secteur ou aperçu ces mots sur une carte, une adresse, au hasard d'un trajet pressé dans la ville.

Selon plusieurs documents anciens, ce pont serait lié à l'époque où Lãnh binh Thăng opérait encore dans la région de Cây Mai et de Thủ Thiêm. À l'origine, ce n'était qu'un modeste pont de bois jeté au-dessus d'un petit arroyo, destiné aux déplacements civils comme aux besoins militaires. Plus tard, lorsque les temps changèrent, les

Français le reconstruisirent, vers le début du XXe siècle, dans des matériaux plus solides. Le pont devint plus long, plus large.

Mais son nom, lui, resta.

Comme une ancre retenant un fragment de mémoire ancienne au milieu d'une ville qui grandissait chaque jour.

Le marché de Cầu Ông Lãnh, puis la rue du même nom, continuent de vivre dans un mouvement incessant. On y vend, on y achète, les véhicules s'y entassent aux heures de pointe, moteurs, cris des marchands et bruits de la vie quotidienne se mêlent et se bousculent.

Mais au milieu de toute cette agitation, combien se souviennent encore que ce nom que l'on prononce, que l'on entend, que l'on inscrit sur une adresse ou que l'on aperçoit depuis un véhicule, trouve son origine dans la mémoire d'un homme tombé au milieu d'une époque de guerre ?

J'en viens alors à mieux comprendre quelque chose : la mémoire d'une ville ne disparaît pas.

Elle change simplement de forme.

Elle ne se trouve plus nécessairement dans les récits héroïques ou les hauts faits militaires. Elle se glisse dans un pont, une rue, un marché, tous ces lieux que l'on traverse chaque jour sans avoir le temps de comprendre que l'on marche sur une ancienne couche d'Histoire.

Ces noms sont encore là.

Non pour être solennellement célébrés.

Mais peut-être pour qu'un jour, à la tombée d'un après-midi quelconque, quelqu'un s'arrête un instant et se demande:

ce nom, au fond, d'où vient-il ?...



Photo : La rue des raviolis

LA RUE DES RAVIOLIS S'ILLUMINE AU CRÉPUSCULE

Après toutes ces couches de mémoire ancienne, j'aimerais ramener le lecteur vers quelque chose de beaucoup plus immédiat, de plus charnel, vers la vie quotidienne du 11^e arrondissement d'aujourd'hui : la rue des raviolis de Hà Tôn Quyền, lorsqu'elle s'illumine à la tombée du jour.

Chaque après-midi, vers dix-sept heures, lorsque le soleil de Saïgon commence enfin à perdre un peu de sa morsure, la rue semble se réveiller. Les enseignes des restaurants de sủi cảo s'allument les unes après les autres, les premières fumées s'échappent des cuisines et, à partir de là, jusqu'à très tard dans la nuit, parfois même jusqu'aux premières heures du matin, le flot des clients ne s'interrompt presque plus.

J'aime me tenir près du croisement de Hà Tôn Quyền et Trần Quý. Là, les sons se mêlent tellement qu'il devient impossible de les séparer : les commandes lancées à voix haute, les conversations, les éclats de rire, le bruit des cuillères et des baguettes contre les bols, les motos qui s'arrêtent puis repartent dans un grondement. Tables et chaises débordent des maisons jusque sur les trottoirs.

C'est serré, sans être chaotique.

Bruyant, sans jamais vraiment éclater.

Certains attendent encore leur commande. D'autres ont déjà le visage penché au-dessus d'un bol fumant de raviolis, qu'ils avalent avec cette hâte particulière aux repas tardifs de Saïgon.

On dit que c'est la plus importante rue de sủi cảo de toute la ville. Les restaurants s'y succèdent, grosso modo entre les numéros cent et deux cents. Ils ont commencé à apparaître il y a plusieurs décennies et sont toujours là aujourd'hui. À tel point qu'à Saïgon, parler de sủi cảo sans évoquer Hà Tôn Quyền est devenu presque impossible.

La rue n'est pourtant pas longue, à peine un peu plus de trois cents mètres, pour sept à dix mètres de largeur environ. Mais plus d'une centaine de familles y vivent et y

travaillent, principalement d'origine chinoise, transmettant le métier d'une génération à l'autre.

Une restauratrice m'a raconté un jour qu'ici, c'était vraiment une affaire de famille, un métier transmis des parents aux enfants. Et s'il a traversé les décennies, ce n'est pas seulement grâce aux recettes. C'est aussi grâce à une manière de vivre.

La pâte des raviolis est faite de farine de blé, étalée très finement jusqu'à prendre une légère teinte jaune. À l'intérieur, de la viande hachée, une crevette entière et des assaisonnements. Mais ce que beaucoup gardent surtout en mémoire, c'est le grand bol garni, le *thập cẩm*.

Le bouillon est parfaitement clair, doux et savoureux. On y trouve des raviolis, des boulettes de poisson, du calamar traité à la cendre alcaline, de la peau de porc, des légumes verts, des nouilles jaunes... Les saveurs se rejoignent dans quelque chose de riche sans être lourd, prononcé tout en restant délicat.

Et puis il y a surtout le calamar et la peau de porc, fermes, croquants, légèrement élastiques sous la dent.

On y goûte une fois, et on s'en souvient longtemps.

Ceux qui préfèrent manger sans bouillon peuvent choisir les raviolis frits, croustillants, servis avec une sauce aux prunes aigre-douce. Une autre manière de se régaler.

La patronne avait ri en me disant que son restaurant restait ouvert jusque très tard, et que plus la nuit avançait, plus il y avait du monde. Ceux qui sortaient tard du travail, ceux qui rentraient d'une soirée, les groupes de jeunes errant dans cette ville qui semble ne jamais dormir, tous

finissaient par passer ici pour avaler un bol bien chaud avant de rentrer chez eux.

Cette rue au nom si lettré n'était pourtant, sous la colonisation française, qu'une zone de rizières marécageuses. Il fallut attendre les années 1940 pour qu'un quartier résidentiel commence progressivement à s'y former. La voie portait alors le nom de Bourchet. En 1955, dans le cadre de la vietnamisation des noms de lieux menée par l'administration de Saïgon, elle devint Hà Tôn Quyền, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Hà Tôn Quyền était un haut dignitaire de la dynastie Nguyễn, originaire de Hà Đông, né en 1789 et mort en 1839. Reçu docteur aux concours impériaux en 1822, il occupa notamment la fonction de vice-ministre du Personnel sous Minh Mạng, avant de recevoir à titre posthume le rang de ministre. Il ne fut pas seulement un haut fonctionnaire de la cour. Il est également connu comme principal compilateur du Minh Mạng chính yếu et comme auteur du recueil poétique Mộng dương, composé durant ses années d'éloignement, loin de son pays natal.

Certains ont proposé de rectifier le nom de la rue pour revenir à la graphie originelle, « Hà Tông Quyền ». Mais selon l'Association des sciences historiques de la ville, une telle modification n'est pas réellement nécessaire. La forme actuelle ne dénature pas l'identité du personnage, et l'évolution phonétique de Tông vers Tôn fait désormais partie des particularités des usages linguistiques méridionaux.

Ici, la prononciation n'est donc pas toujours seulement une question de juste ou de faux.

Elle peut aussi porter la trace d'une appropriation locale, d'une histoire vivante où même les sons finissent par garder la mémoire d'une terre.

Des premières échoppes de raviolis installées par les migrants chinois jusqu'à aujourd'hui, Hà Tôn Quyền est devenue l'une des signatures gastronomiques les plus reconnaissables du Saïgon nocturne.

On n'y vient pas uniquement pour manger.

On y vient aussi retrouver le rythme si particulier de cette ville qui ne dort jamais.

ĐÀM SEN, DU MARÉCAGE DÉSOLÉ AU LIEU DE LOISIRS

Et puis, lorsqu'on parle du 11^e arrondissement, difficile de ne pas parler de Đầm Sen.

Le parc culturel de Đầm Sen se trouve au 3, Hòa Bình, dans le quartier Bình Thới, sur le territoire de l'ancien 11^e arrondissement. Il couvre environ cinquante hectares. Près de vingt pour cent de sa superficie sont occupés par des plans d'eau, soixante pour cent par les arbres et jardins, le reste étant consacré aux équipements de loisirs et de divertissement.

C'est l'un des grands parcs de la ville. Il se divise en deux ensembles principaux : Đầm Sen terrestre et Đầm Sen aquatique.

Deux univers, deux rythmes.

Mais une même terre de souvenirs.

Avant 1975, toute cette zone n'était qu'un vaste marécage abandonné. Les herbes folles poussaient en masse, la boue envahissait les passages. L'endroit semblait presque oublié au milieu d'une ville qui, elle, continuait de s'étendre.

Entre 1976 et 1978, dans le cadre d'un programme municipal, des dizaines de milliers de travailleurs venus de nombreux arrondissements et districts furent mobilisés pour curer, remblayer, planter des arbres et transformer progressivement cette terre morte en un espace vert qui commençait enfin à prendre forme.

J'imagine souvent ces journées.

Sous le soleil brûlant de Saïgon, des groupes entiers avançant avec leurs pelles et leurs pioches, portant de la terre, nivelant la boue, ramenant petit à petit la vie sur cette surface délaissée.

Le travail devait être épuisant.

Au sens presque littéral, ils étaient en train de reconstruire une terre.

En 1983, le site commença à être exploité sur une superficie d'environ trente hectares, sous la gestion du 11e arrondissement. Il passa ensuite successivement entre les mains de l'entreprise de restauration du 11e arrondissement, de la société culturelle générale, puis d'une entreprise d'aquaculture. En 1989, Đầm Sen fut officiellement transféré à la société de services touristiques Phú Thọ, qui accompagne depuis lors le développement du site.

Marcher dans la partie terrestre de Đầm Sen donne un peu l'impression d'entrer dans un monde miniature, où

chaque espace ouvre une nouvelle fenêtre sur l'imaginaire. On y trouve des scènes de spectacle, des châteaux de contes de fées, une reproduction miniature du lac de l'Ouest, ou encore Nam tú Thượng uyển, avec ses jardins d'orchidées et ses bonsaïs aux formes innombrables.

L'ensemble Non bộ, Thủy cung impressionne quant à lui par son immense rocaïlle artificielle de vingt-deux mètres de haut, avec grottes, cascades et différents niveaux soigneusement aménagés. À l'intérieur se cache un univers aquatique complètement différent de ce que l'on aperçoit dehors.

Đầm Sen possède également un jardin naturel d'oiseaux, l'ancienne pagode Giác Viên, une maison de thé, le lac des cygnes, le lac des chevaux au galop... Puis viennent le Jardin européen et la Place romaine, où de hautes colonnes blanches se dressent au milieu de massifs de roses éclatantes, de statues de pierre et de décors inspirés de l'Occident classique.

Lorsqu'on traverse ces espaces, on a parfois l'impression de se trouver entre deux mondes.

Quelque chose de familier et d'étranger à la fois.

De réel, et pourtant presque rêvé, comme un songe construit avec des paysages.

Mais pour beaucoup d'enfants saïgonnais d'une certaine époque, le souvenir le plus marquant reste probablement le spectacle de fontaines musicales, devant une tribune pouvant accueillir environ trois mille personnes. Musique, lumière et jets d'eau se mêlaient dans une représentation comme on en voyait rarement ailleurs à l'époque.

En 2005 fut construit le Théâtre laser et fontaines musicales, pour un investissement d'environ douze milliards de đồng, sur un modèle inspiré de Sentosa, à Singapour. Lasers, musique et hautes colonnes d'eau formaient ensemble un immense écran liquide.

Pour un enfant de cette époque, c'était presque de la magie technologique.

La lumière semblait capable de dessiner des images en plein air.

Un autre monde de Đầm Sen se trouve sous l'eau.

L'aquarium ouvrit une première fois en 1994 et fut considéré comme le premier du Vietnam. En 2013, il fut entièrement reconstruit sous la forme d'un gigantesque crabe. À l'intérieur, plus de trois mille mètres carrés accueillent des milliers de mètres cubes d'eau et des milliers d'animaux appartenant à des centaines d'espèces.

On y trouve des bassins de carpes koï et de cichlidés Ali en plein air, puis la « cité légendaire d'Atlantis », où vivent des poissons portant des noms déjà propres à éveiller la curiosité, comme les poissons empereurs et reines.

Plus loin, les requins cohabitent avec les raies, les tortues marines et les mérous. Vient ensuite un écosystème consacré au Mékong, avec notamment le pangasius géant, le barbeau géant et d'autres poissons du fleuve, puis une reconstitution des récifs coralliens de Trường Sa avec plusieurs espèces rares. Enfin, un coin d'Amazonie rassemble piranhas, arapaïmas et poissons-chats à queue rouge...

Debout devant ces bassins, j'ai parfois eu l'impression que tout un océan avait été réduit pour tenir dans un bâtiment au milieu de la ville.

Un lieu où des enfants qui n'avaient encore jamais vu la haute mer pouvaient malgré tout s'en approcher, coller presque leur visage contre la vitre et commencer à imaginer le monde qui existe sous l'eau.

Si le Đầm Sen terrestre s'ouvre sur les paysages et l'imaginaire, le parc aquatique, lui, appartient au mouvement.

Mis en service à la fin de 1998, il propose environ trente-six attractions aquatiques. Ceux qui recherchent les sensations fortes peuvent se lancer dans les toboggans Kamikaze, Twister Max, Tornado ou Green Dragon, où la vitesse et la hauteur suffisent à faire paraître quelques secondes beaucoup plus longues qu'elles ne le sont réellement.

Ceux qui préfèrent quelque chose de plus tranquille peuvent simplement se laisser porter par la piscine à vagues ou la rivière lente, laissant leur corps dériver doucement sous le soleil brûlant de Saïgon.

Les enfants ont leur propre univers, avec des toboggans plus bas, des jets d'eau et toutes sortes de jeux interactifs. Leurs rires se mêlent au bruit de l'eau projetée de tous côtés.

C'est une mémoire d'enfance très particulière à la ville.

Trempée jusqu'aux os.

Bruyante.

Et débordante de vie.

Près de trente années se sont écoulées depuis l'ouverture du parc aquatique de Đầm Sen. Le site a été agrandi, modernisé, transformé à plusieurs reprises. Pourtant, une chose semble être restée intacte : Đầm Sen demeure le rendez-vous familial de nombreuses familles pendant l'été et les vacances.

Bien des enfants de Saïgon y sont entrés un jour en tenant la main de leurs parents.

Des années plus tard, ces mêmes enfants y reviennent en tenant à leur tour la main des leurs.

Comme une boucle silencieuse.

Lorsque je repense au chemin que je viens de parcourir, depuis un petit parc jusqu'à un pont, puis cette rue qui s'illumine chaque soir dans l'odeur des raviolis, avant d'arriver finalement à ce marécage devenu un paradis de l'enfance, je comprends que tous ces fragments n'ont jamais été réellement séparés les uns des autres.

Car une terre ne raconte pas son histoire uniquement à travers les grands bouleversements ni les monuments qui ont survécu.

On se souvient d'elle aussi à travers les vies qui l'ont traversée, la sueur versée dans un marécage pour y faire naître de la verdure, les pas d'un père ou d'une mère tenant la main de son enfant lors d'un après-midi déjà très lointain.

Puis les années passent.

L'enfant d'autrefois revient, tenant maintenant la main d'un autre enfant.

C'est ainsi que les souvenirs d'une ville se transmettent.

Sans bruit, sans cérémonie, dans les gestes les plus simples.

Et ils mettent très longtemps à disparaître.



Photo : Hippodrome de Phú Thọ

Essai 24

L'ÉCHO DES SABOTS DE PHÚ THỌ RÉSONNE ENCORE

Avant de poursuivre avec un palais des sports encore relativement récent de la ville, j'aimerais ramener le

lecteur presque un siècle en arrière, vers un hippodrome que, pour ma part, je n'ai connu qu'à travers les récits de personnes âgées, de ces hommes qui ont passé une grande partie de leur vie au rythme des sabots martelant la piste de Phú Thọ. Il est des lieux que l'on n'a jamais vus de ses propres yeux et qui pourtant, à force d'être racontés, finissent par emprunter la mémoire des autres pour reprendre forme et revivre en nous.

UN PALAIS DES SPORTS À CÔTÉ D'UN TÉMOIN VIEUX D'UN SIÈCLE

Le palais des sports de Phú Thọ se trouve au numéro 1 de la rue Lữ Gia, dans le 15^e quartier du 11^e arrondissement. Sa construction, ainsi que celle du complexe d'entraînement voisin, a débuté en 2000. Il ne fut inauguré qu'en 2003, à temps pour accueillir les Jeux d'Asie du Sud-Est organisés cette année-là. L'édifice peut recevoir environ cinq mille personnes lors des manifestations sportives ordinaires et, lorsque cela s'avère nécessaire, jusqu'à huit mille spectateurs. En plus de vingt années d'activité, il aura vu défiler d'innombrables compétitions sportives, spectacles, animations et expositions de toutes tailles.

Pourtant, ce qui retient le plus mon attention ne se trouve pas dans cette construction moderne, mais dans le sol même sur lequel elle s'élève. À peu de distance se trouve l'hippodrome de Phú Thọ, vestige dont l'histoire remonte à 1932 et qui porte en lui tout à la fois l'âge d'or et les zones d'ombre d'un sport autrefois considéré comme un divertissement réservé aux élites. Devant un bâtiment neuf, il m'arrive souvent d'avoir envie de me retourner vers le

passé. Ce sont justement les couches anciennes du temps qui permettent de comprendre pourquoi un lieu a fini par prendre le visage qu'on lui connaît aujourd'hui.

DU VƯỜN BÀ LỚN À UN HIPPODROME DE QUARANTE-QUATRE HECTARES

L'histoire des courses hippiques à Saïgon a, en vérité, commencé très tôt. En 1893, un groupe de Français fonda la Société des courses de Saïgon et aménagea le premier hippodrome, appelé Vườn Bà Lớn, à l'angle des rues Verdun et Le Grand de la Liraye, c'est-à-dire à peu près au croisement actuel de Cách Mạng Tháng Tám et Điện Biên Phủ. Chaque fin de semaine, officiers et soldats français venaient s'exercer à l'équitation militaire. Les sonneries de clairon se mêlaient au martèlement précipité des sabots, donnant à ce coin de ville coloniale des airs de fête.

Avec le temps, Vườn Bà Lớn devint trop exigu pour répondre à une fréquentation toujours plus importante. La Société des courses dut trouver un terrain plus vaste afin de prendre de l'ampleur. La parcelle de plus de quarante hectares qu'elle acheta était à l'origine un cimetière. Avant de pouvoir commencer les travaux, il fallut exhumer et déplacer tous les restes qui y reposaient. Les tombes s'effacèrent en silence, laissant bientôt la place aux galops, aux cris de la foule et aux rivalités d'argent qui viendraient plus tard. L'histoire d'un lieu ne se construit pas seulement avec ce que l'on voit. Elle se bâtit aussi sur ce qui, sans bruit, a dû s'effacer.

En 1906, un commerçant français fit venir de métropole huit chevaux arabes afin d'organiser des courses

à Saïgon et Chợ Lớn. Ces chevaux grands, robustes et rapides séduisirent bientôt la bonne société locale. Mais de passe-temps aristocratique, la course hippique glissa peu à peu vers le jeu d'argent. En six mois seulement, près de deux cents courses furent organisées et rapportèrent des bénéfices considérables à ceux qui les exploitaient.

La Première Guerre mondiale força l'hippodrome à interrompre ses activités de 1914 à 1920. Mais la passion des Saïgonnais pour les courses ne semble jamais s'être tout à fait éteinte. Et avec elle vinrent aussi des drames. Plus d'une famille se retrouva ruinée, dispersée, après avoir tout misé dans l'espoir de se refaire. En 1932, constatant que les courses continuaient à exercer une fascination considérable dans les six provinces du Sud, la Société des courses de Saïgon acheta à Phú Thọ un terrain de plus de quarante-quatre hectares, dans le secteur correspondant aujourd'hui aux rues Lê Đại Hành et Lý Thường Kiệt du 11e arrondissement, afin d'y construire un nouvel hippodrome.

Ironie de l'histoire, cet endroit avait lui aussi été un cimetière. Une fois encore, les tombes furent déplacées pour céder la place à une piste de course. Après quatre années de travaux, l'hippodrome de Phú Thọ entra officiellement en service en 1936. Très vite, il devint un rendez-vous familier des Saïgonnais et des habitants des six provinces méridionales, tout en étant considéré comme l'un des hippodromes les plus vastes et les plus modernes d'Asie à cette époque. Dans son roman *Ở theo thời*, publié en 1935, Hồ Biểu Chánh restitue l'atmosphère du lieu avec tant de vie qu'en le lisant, j'ai presque l'impression de me retrouver au milieu de cette foule d'autrefois : voitures automobiles, voitures à cheval et motocyclettes encombraient les accès, les guichets étaient pris d'assaut, la majorité du public était annamite et, des emplacements à

ciel ouvert jusqu'aux tribunes assises, les femmes représentaient presque la moitié de l'assistance.

À première vue, on aurait pu croire que les gens venaient regarder courir les chevaux comme on allait au théâtre ou au football. Mais il suffisait de rester assis quelque temps pour comprendre que chacun examinait avec attention tel cheval, tel jockey, puis allait à son tour acheter un ticket de pari. Certains misaient cinq ou dix piastres, d'autres plusieurs dizaines, parfois même plusieurs centaines, des sommes énormes pour l'époque. Les chevaux couraient sur différentes distances, de huit cents à trois mille mètres. Une fois la course terminée, les gagnants partaient en criant de joie toucher leurs gains, tandis que les perdants replongeaient déjà le nez dans le programme pour calculer la course suivante, avec l'espoir de récupérer ce qu'ils venaient de perdre. Tout un vieux Saïgon se retrouve là, animé, fébrile, où la joie côtoie la déception et cette part de regret si profondément humaine.

Les passionnés de paris portaient alors un nom très français, mais devenu tout à fait familier aux anciens Saïgonnais : les « tuyệt phích », transcription vietnamienne du mot turfistes. Ils jouaient généralement de deux façons. Soit ils choisissaient le cheval qui arriverait premier, soit ils pariaient sur les deux premiers dans l'ordre. Avant le départ, les jockeys promenaient leurs chevaux autour du terrain afin que les parieurs puissent observer leur morphologie, leur allure et leur forme du jour. Un jockey devait en principe ne pas peser plus de quarante kilos. Il portait la tenue du cavalier et une casquette, mais ce qui comptait surtout, c'était d'avoir du cran et beaucoup d'expérience. Au signal de départ, les coups de cravache se mêlaient au fracas des sabots, au point que tout l'hippodrome semblait trembler. Un peu plus d'une minute suffisait souvent pour que tout soit

joué. Le jockey vainqueur devenait immédiatement la vedette du jour, courtoisé aussi bien par les propriétaires que par les « tuyệt phích ». À cette époque, les Chinois de Chợ Lớn étaient particulièrement célèbres dans le monde du pari pour une maxime résumée en six caractères : « phóng tài hóa, thu nhân tâm », autrement dit dépenser généreusement argent et présents afin de gagner les cœurs, à commencer par ceux des jockeys et des propriétaires.

Dans les années 1960, l'hippodrome de Phú Thọ comptait environ deux cents véritables chevaux de course et cela ne suffisait toujours pas. Il arrivait même qu'on loue ailleurs des chevaux de trait afin de réunir les dix à douze montures nécessaires pour une épreuve. Ce seul détail suffit à donner une idée de la fascination qu'exerçait alors le lieu. Puis, comme toutes les fêtes, celle-ci s'est retirée dans le passé. Pourtant, les sabots qui faisaient autrefois vibrer tout un quartier de Saïgon semblent encore résonner quelque part, dans la mémoire de ceux qui ont connu cette époque et jusque dans l'imagination de ceux qui sont venus après, comme moi.



Photo : spectateurs et hippodrome.

LE RÉCIT D'UN VIEIL HOMME QUI A PASSÉ SA VIE ENTRE SELLE ET BRIDE

Je connais depuis longtemps un vieil homme. Il est né en 1924 et avait déjà dépassé les quatre-vingt-dix ans lorsque je recueillis ses souvenirs. À douze ans, précisément en 1936, l'année où fut inauguré l'hippodrome de Phú Thọ, il savait déjà monter à cheval. Pour lui, le cheval n'a jamais été seulement un gagne-pain, mais un métier de famille. Son père était jockey, son frère avait repris le métier, puis lui-même avait fini par donner sa vie à la selle et aux rênes. Il resta jockey jusqu'à vingt-quatre ans, avant de devenir entraîneur de chevaux de course. Par la suite, il continua de travailler à l'hippodrome dans des fonctions diverses, de l'époque française jusqu'après 1954. Certains

êtres restent très longtemps inscrits dans la mémoire d'un lieu, non parce qu'ils ont vécu particulièrement vieux, mais parce que presque toute leur existence s'est confondue avec celle de ce lieu.

Autrefois, chaque fois que je passais le voir, je restais longtemps assis avec lui, près de l'autel consacré à son épouse disparue, à écouter des histoires que l'on aurait pu croire englouties depuis longtemps dans le passé. Il me racontait qu'à l'époque, sa femme et lui vivaient correctement de l'élevage des chevaux. Tous leurs fils avaient essayé le métier à leur tour, mais la vie devenant de plus en plus difficile, ils avaient fini par abandonner les uns après les autres. Leur fille cadette vendait autrefois des journaux et des bulletins à l'hippodrome. Elle avait ensuite suivi son mari aux États-Unis. Chaque fois qu'elle téléphonait, elle demandait encore à son père s'il s'occupait toujours de chevaux.

Lui gardait tout cela pour lui. Il ne voulait pas inquiéter sa fille. Et puis, à son âge, il n'avait plus la force de s'occuper d'un véritable cheval. En me disant cela, il tendit la main et appuya sur un petit bouton placé sous le ventre d'un cheval de métal posé sur la table. Un hennissement sec retentit dans la maison silencieuse. Ce cheval-jouet l'accompagnait depuis plus de dix ans, comme l'un des derniers vestiges d'une existence autrefois vécue au milieu des sabots et de l'odeur du foin.

En le regardant ce jour-là, une pensée me traversa soudain : parfois, on ne vieillit pas uniquement parce que les années passent, mais parce que les choses que l'on a aimées s'éloignent les unes après les autres, jusqu'au moment où il ne reste plus que quelques objets pour les retenir.

Il racontait qu'à l'époque où il était jockey, il avait eu tant d'élèves qu'il ne pouvait plus les compter. Mais remporter une course n'avait rien de facile, car on ne courait que le dimanche. En revanche, gagner une grande épreuve pouvait suffire à vivre confortablement pendant une année entière. Le jockey devait alors atteindre le poids réglementaire de quarante kilos. Lui n'en pesait que trente-sept et devait donc porter trois kilos de plomb sur lui. À chaque galop, les morceaux de plomb cognaient sans cesse contre son corps, lui causant des douleurs jusqu'aux os. Ce n'est qu'après 1975 que l'on se mit à coudre deux poches de plomb, suspendues de chaque côté du cheval, afin d'épargner quelque peu les jockeys. Après une vingtaine de victoires, un bon cavalier était classé parmi les « nài chiến », les jockeys d'élite, et devait rendre entre un et trois kilos aux moins expérimentés. Ces règles, qui semblent ne concerner que quelques kilos de plus ou de moins, cherchaient en réalité à préserver une certaine équité : les meilleurs devaient eux aussi porter leur part de handicap.

Pendant toute sa vie à l'hippodrome, il occupa presque toutes les fonctions possibles. Jockey, propriétaire de chevaux, starter au drapeau, conseiller. Voilà pourquoi, lorsque l'hippodrome ferma, ce qui lui manqua le plus ne fut pas simplement un emploi, mais tout le rythme d'une existence qui l'avait accompagné presque jusqu'au bout. Il racontait que durant les premiers mois, à peine endormi, il entendait encore au loin des hennissements. Chaque après-midi, lorsqu'il voyait les enfants ou petits-enfants des voisins conduire un cheval à l'entraînement ou revenir d'une course, il les appelait, leur posait des questions, puis leur glissait quelques astuces pour mater une bête rétive. Le

métier lui était entré dans le sang. Pour s'en défaire, encore aurait-il fallu savoir par quel bout commencer.

Sa mémoire avait également gardé intactes les années de guerre, lorsque Japonais et Français s'affrontaient. Chaque fois que des coups de feu résonnaient du côté de ce qui est aujourd'hui le parc Lê Thị Riêng ou de la gare, tout l'hippodrome descendait se réfugier dans les abris. Là où se trouve aujourd'hui la cité résidentielle de Lữ Gia, il n'y avait alors, tout autour, que d'immenses plantations d'hévéas. Dès que les tirs et les bombardements se calmaient, chacun remontait et reprenait son travail là où il l'avait laissé. La guerre peut bouleverser les existences, mais même au milieu du chaos, il faut continuer à vivre. Pour des hommes comme lui, revenir auprès d'un cheval après les coups de feu était peut-être une façon de retrouver la vie ordinaire.

D'après lui, lorsque l'hippodrome reprit son activité, il redonna du travail à de très nombreuses familles. Tous ceux du milieu lui étaient donc profondément attachés. Lorsqu'il participa lui-même à la gestion, il imposa une discipline rigoureuse. Les guichets devaient fonctionner avec ordre, et les moins de dix-huit ans n'avaient absolument pas le droit d'acheter de ticket. Les jockeys sanctionnés pour faute disciplinaire pouvaient même voir leur photographie affichée le long des arbres de la rue Lê Đại Hành, comme un avertissement public qui leur laissait très peu de chances de revenir dans le métier.

Mais derrière cette rigueur se cachait un homme extrêmement solidaire du monde des courses. Il défendit les intérêts des propriétaires lorsqu'ils estimaient subir des prix imposés ou des pressions, et fut arrêté à deux reprises par les autorités de l'ancien régime. Une fois, il appela

l'association des propriétaires à faire grève. Quiconque tentait de faire entrer clandestinement son cheval dans l'hippodrome se faisait chasser par lui, cravache à la main. Accusé d'incitation au désordre, il fut emprisonné plusieurs mois à Chí Hòa. Les propriétaires réunirent ensuite de l'argent pour lui payer un avocat. Faute de preuves suffisantes pour le condamner, le tribunal finit par le remettre en liberté. Une autre fois, il fut assigné à résidence ailleurs, m'expliqua-t-il, afin de l'éloigner du milieu des courses et de l'empêcher de continuer à mobiliser les autres.

Même les adversaires les plus acharnés finissent, après quelques décennies, par appartenir au passé. Ce qui m'étonna le plus fut d'apprendre qu'après la mort de l'un des responsables avec lesquels il s'était pourtant vivement opposé, il participa lui-même, avec les autres, à l'érection d'un petit sanctuaire commun en mémoire de ceux qui avaient contribué à l'hippodrome et des jockeys morts accidentellement après une chute. Chaque année, le quinzième jour du septième mois lunaire, il y faisait encore brûler de l'encens. En l'écoutant, quelque chose en moi s'est soudain apaisé. Dans un univers où l'on aurait pu croire que tout se résumait à gagner ou perdre, c'était finalement la fidélité entre les hommes qui résistait le mieux au temps. Les rancœurs avaient été réelles, parfois profondes, mais suffisamment d'années peuvent finir par en alléger le poids. Au bout du compte, les hommes arrivent encore à allumer un bâton d'encens les uns pour les autres. Qu'ils se soient aimés ou détestés, ils avaient partagé une époque entière de leur vie.

Il se souvenait qu'enfant, lorsqu'il suivait son père à l'hippodrome, quelques cercueils étaient déjà entreposés dans un coin. Si un jockey mourait en course, tout était prêt

pour l'inhumation. Tous ceux qui exerçaient ce métier savaient qu'entre les clameurs du public et le moment où un homme se retrouve étendu sans vie, il n'y a parfois qu'une chute. Il avait vu trop d'accidents. Un cavalier éjecté de sa monture, le pied coincé dans l'étrier, pouvait être traîné sur des centaines de mètres. Il se rappelait encore les autres jockeys courant derrière en pleurant, essayant de saisir les rênes pour sauver leur camarade. Ces images l'avaient conduit, lorsqu'il devint conseiller, à modifier plusieurs règles de sécurité. La première mesure fut d'élargir les étriers afin que, lors d'une chute, le pied du jockey puisse se dégager plus facilement. Ensuite, il imposa le port du casque et demanda à des amis vivant à l'étranger de lui en acheter. Il contribua également à créer un fonds d'aide destiné aux jockeys victimes d'accidents et aux familles de ceux qui perdaient la vie.

Après une existence passée à traverser tant de courses, à voir défiler tant de vainqueurs et de perdants, ce qu'il cherchait finalement à préserver n'avait plus grand-chose à voir avec la question de savoir quel cheval courait le plus vite. Ceux qui ont vécu tout près de la frontière entre la vie et la mort finissent par comprendre qu'une victoire est une joie, certes, mais que quitter la piste sain et sauf et rentrer chez soi auprès des siens constitue le plus beau des prix.

LA VIE D'UN JEUNE JOCKEY ET DE CHEVAUX DEVENUS DES MEMBRES DE LA FAMILLE

Outre ce vieil homme, je connais également quelqu'un qui fut jockey dès son plus jeune âge. Aujourd'hui, il approche des soixante-dix ans. Enfant, il

suivait son père à l'hippodrome et, sans même s'en apercevoir, il était tombé amoureux du bruit des sabots. À seulement quatorze ans, il commença à monter en course et resta longtemps lié au métier, durant les années où Phú Thọ vivait encore au rythme des grandes journées hippiques.

Il était tout petit et très maigre. Même à son poids maximal, il ne dépassait guère trente-deux kilos, ce qui convenait parfaitement au métier de jockey. Puis il grandit, prit peu à peu du poids et dut abandonner la selle pour se tourner vers l'élevage de chevaux de course.

Lorsque l'hippodrome ferma, beaucoup vendirent tous leurs chevaux faute de pouvoir encore en vivre. Lui hésita longtemps, puis décida finalement d'en garder un, simplement pour lui tenir compagnie. Chaque jour, il le nourrissait lui-même, le brossait, le caressait, puis restait assis à lui parler comme à quelqu'un de la famille. Mieux que quiconque, il savait que l'hippodrome avait peu de chances de rouvrir un jour. Et quand bien même cela arriverait, ce vieux cheval n'aurait plus la force de rivaliser avec des bêtes jeunes et robustes. Pourtant, il n'arrivait pas à se résoudre à le vendre.

Quand il évoquait l'âge d'or, son regard s'illuminait soudain. Il se souvenait d'un hippodrome élégant, prestigieux, envahi chaque week-end par la foule. Les jockeys portaient leur uniforme comme de vrais cavaliers, avec leur casquette, et faisaient défiler les chevaux devant le public. Rien que cela suffisait à donner aux jeunes hommes le sentiment d'avoir fière allure et d'exercer un métier dont ils pouvaient être fiers. Lors des grandes fêtes ou des courses prestigieuses, les meilleurs jockeys étaient particulièrement appréciés des propriétaires. Gagner une

grande épreuve pouvait rapporter près de soixante mille đồng, une somme qui permettait alors de vivre confortablement pendant longtemps. Une année, il put même s'acheter une Honda 67 pour vingt-neuf mille đồng, faisant l'admiration de tout le voisinage. Mais ces jours-là ont fini, eux aussi, par s'éloigner.

Plus tard, racontait-il, sur chaque émission de dix mille tickets, la part revenant aux propriétaires de chevaux n'était plus que d'environ trois mille, avant d'être encore amputée par d'autres prélèvements. Pour une course gagnée, le propriétaire touchait quelque six ou sept millions de đồng, puis devait payer le jockey, le palefrenier qui conduisait le cheval, le starter au drapeau et diverses autres dépenses. Une fois les comptes faits et refaits, celui qui avait payé pour nourrir et entretenir l'animal ne conservait presque plus rien. En l'écoutant, je compris qu'un hippodrome ne peut pas survivre uniquement grâce à de bons chevaux, de bons jockeys ou un public nombreux. Ceux qui vivent de ce métier ont aussi besoin d'un système suffisamment équilibré pour pouvoir continuer à élever leurs chevaux, préserver leur savoir-faire et gagner leur vie grâce à ce qu'ils font.

Il me disait que son voisin possède encore aujourd'hui quatre chevaux. De temps en temps, quelques hennissements traversent la clôture et leur tristesse serre le cœur. Autrefois, plus de la moitié des familles du quartier vivaient directement ou indirectement de l'élevage des chevaux de course. Lorsque l'hippodrome ferma, combien de foyers perdirent soudain leur gagne-pain. Lui eut un peu plus de chance. Durant ses années de victoires, il avait réussi à mettre de côté un petit capital. Il apprit alors le métier de tourneur, puis se lança dans la fabrication de portes et grilles métalliques, ce qui lui permit de mener une

vie à peu près stable. Pourtant, un cheval vit encore dans sa cour, comme un morceau de chair de la famille, comme le dernier fil qui le rattache à cette jeunesse qu'il n'a jamais voulu oublier.

Lorsqu'on parlait d'élevage, il souriait doucement avant de raconter des détails que les profanes connaissent rarement. Même le choix du nom d'un cheval demandait réflexion. Les passionnés de romans de chevalerie choisissaient des noms de personnages de Jin Yong, les amateurs de football ceux de grands joueurs. Lui aussi avait longuement cherché avant de trouver un nom qui lui plaisait, tout en évitant absolument celui d'un ami, par crainte que celui-ci ne croie à une plaisanterie ou à une moquerie.

À l'entendre, élever un cheval de course ressemble presque à élever un enfant. Lorsqu'un cheval tombe malade dans l'écurie, les autres cessent parfois de manger, restent immobiles à le regarder, avec une tristesse dans les yeux qui vous fend le cœur. Il riait en disant que lorsque ses propres enfants étaient souffrants, il lui fallait encore organiser son travail, alors qu'au moindre signe de malaise chez un cheval, il cherchait immédiatement un traitement, sans oser attendre.

Chaque poulain recevait dès sa naissance un dossier précis mentionnant le nom de ses parents, sa lignée, sa taille, son poids, presque un petit registre généalogique. L'éleveur devait connaître chaque animal comme un entraîneur connaît son athlète. Tous les jours, il fallait faire travailler le cheval, l'observer, et savoir remarquer aussitôt un éternuement, un nez qui coule ou une légère modification dans sa démarche. Le propriétaire devait tantôt se montrer ferme, tantôt caresser, rassurer et

amadouer. À force de patience, même les chevaux les plus rétifs finissaient par lui obéir.

Mais l'histoire qui m'est restée le plus longtemps en mémoire est celle qu'il me raconta pour finir. Les chevaux, disait-il, savent être profondément loyaux. Les jockeys expérimentés apprennent que lorsqu'on tombe sur la piste, mieux vaut rester allongé sans bouger. Les autres chevaux, même lancés à pleine vitesse, lorsqu'ils aperçoivent un homme étendu devant eux, cherchent le plus souvent à l'éviter ou à sauter par-dessus. Il est très rare qu'ils lui foncent dessus. Dans une course où tous se précipitent vers l'avant, ce dont on se souvient parfois le plus n'est donc pas de savoir lequel a couru le plus vite. C'est ce bref instant où, alors même que l'instinct pousse l'animal à poursuivre sa course, il sait encore détourner sa trajectoire pour épargner une vie étendue devant lui. À cet instant, on comprend soudain à quel point le lien entre l'homme et le cheval peut être profond.

DES COULISSES EXIGEANTES ET DES RUSES PAS TOUJOURS AVOUABLES

Derrière l'apparat et l'élégance de l'hippodrome existait pourtant une autre vie, bien plus rude et bien plus compliquée. Avant 1975, la lutte contre le poids faisait presque partie du quotidien des jockeys. Ceux qui en avaient les moyens recevaient de leur propriétaire des médicaments prescrits par un médecin pour diminuer la sensation de faim. Les jeunes débutants, qui n'avaient guère d'argent, essayaient toutes sortes de méthodes : boire du vinaigre, se glisser sous une grande cage à poules

avec une bougie allumée pour transpirer abondamment et perdre de l'eau.

En l'écoutant raconter tout cela, j'éprouvais de la peine pour eux. Derrière les quelques minutes que le public voyait sur la piste, il y avait des journées entières de privation, de perte de poids forcée, d'entraînement et d'endurance. Les spectateurs n'attendaient que l'instant où les chevaux jailliraient de la ligne de départ. Ceux du métier, eux, préparaient ce moment depuis bien longtemps.

Il y avait à l'époque un commissaire de course réputé pour sa sévérité. Avec ses jumelles, même à distance, il savait repérer nombre de comportements anormaux. Un cheval qui zigzagait, rentrait vers l'intérieur puis ressortait, ou un jockey dont les gestes paraissaient suspects, attirait immédiatement son attention. L'une des ruses les plus courantes consistait à donner de grands coups de cravache tout en faisant exprès de manquer le cheval, afin de le retenir. Les jockeys aux longues jambes pouvaient aussi agir discrètement avec le pied au niveau de l'aisselle de l'animal, le faire sursauter et casser son rythme. Il y eut même des chevaux auxquels on administra des produits avant le départ afin de réduire leurs réflexes et leurs capacités. Cela ressemble à une histoire de cinéma, mais ces manœuvres ont bien existé dans l'univers des paris gravitant autour de la piste.

Selon lui, depuis la naissance de l'hippodrome jusqu'à sa fermeture, il y eut toujours des individus cherchant à acheter jockeys ou propriétaires pour arranger les résultats. Lui-même avait été approché plusieurs fois, soit pour retirer son nom avant une course, soit pour ralentir volontairement son cheval en pleine épreuve. Il disait avoir toujours refusé. Sa famille élevant ses propres chevaux, il

dépendait moins que d'autres de puissants propriétaires. Mais tous n'avaient pas cette liberté. Certains recevaient de l'argent de personnes influentes et se retrouvaient ensuite prisonniers d'arrangements qu'ils n'avaient pas réellement souhaités.

Il me raconta aussi qu'il existait des cas où l'on élevait officiellement un cheval au nom de quelqu'un d'autre pour répondre à des intérêts particuliers. Mais il insistait toujours sur le fait que cela restait minoritaire. La grande majorité des gens qui vivaient véritablement de ce métier avaient gardé leur dignité et leur amour des chevaux. Cela me paraît assez juste. Si tout s'était réduit à la fraude et aux courses truquées, un hippodrome n'aurait sans doute jamais conservé une telle place dans le cœur des gens pendant autant de décennies.

Tout métier a son prix. Pour les jockeys, ce prix s'inscrivait souvent directement sur le corps. Il souriait en montrant ses dents irrégulières et me disait qu'elles faisaient partie des souvenirs laissés par ses chutes. Son visage portait encore quelques vieilles cicatrices. Se casser les dents, se démettre l'épaule ou labourer la piste avec le visage n'avait rien d'exceptionnel dans ce milieu.

Avant l'apparition des casques de protection, les accidents étaient plus terrifiants encore. Certains étaient projetés contre les barrières, d'autres restaient handicapés à vie après de graves blessures, certains mouraient. À côté de cela, un bras cassé ou une épaule luxée paraissait presque bénin. En l'écoutant, je compris que derrière les acclamations des tribunes, il n'y avait pas seulement la gloire des vainqueurs. Il y avait aussi les repas sautés pour perdre du poids, les cicatrices qui ne s'effaçaient jamais, et

tous ceux qui avaient payé de leur propre corps ces quelques minutes de galop sur la piste.



Photo : spectateurs de l'hippodrome de Phú Thọ.

LE JOUR OÙ L'HIPPODROME A FERMÉ SES PORTES

Après les événements de 1975, l'hippodrome de Phú Thọ cessa temporairement de fonctionner au gré des bouleversements de l'époque. Quatorze ans plus tard, il fut remis en activité sous le nom de Club sportif de Phú Thọ et poursuivit ses activités pendant plus de vingt années encore.

En juin 2011, dans le cadre d'un nouveau projet d'aménagement urbain, l'hippodrome ferma officiellement

afin de laisser la place à un Centre d'entraînement et de compétition sportive de haut niveau. Un lieu célèbre pendant des décennies entra ainsi dans l'histoire. Avec lui disparut tout un mode de vie profondément enraciné dans le quartier : les écuries, les chevaux que l'on menait chaque matin, les familles qui vivaient du métier, les week-ends où les tribunes débordaient de monde, et ce martèlement des sabots devenu l'un des sons familiers de Phú Thọ.

Après 2011, le vaste terrain de l'ancien hippodrome fut réorganisé dans le cadre du nouveau plan d'urbanisme. Une partie fut affectée à des zones résidentielles. Le reste fut confié au secteur de la culture et des sports ainsi qu'à d'autres organismes chargés d'en établir la planification détaillée. Puis certains espaces furent utilisés à des fins étrangères à leur destination initiale et loués pour y installer restaurants, terrains de football à cinq, étangs de pêche, entre autres activités. En 2013, la municipalité mit fin aux contrats jugés non conformes et récupéra les terrains.

Le lieu continua de se transformer. De nouvelles rues furent peu à peu ouvertes à travers ce qui avait été jadis la piste de course. Les anciennes tribunes étaient encore debout, mais le temps avait marqué chaque pan de mur. En regardant des photographies prises en 1968, je vois un hippodrome immense, presque sans limites. Aujourd'hui, tout autour se dressent palais des sports, immeubles élevés et constructions nouvelles d'une ville de plus en plus dense. Cinq nouvelles voies ont été percées à travers l'ancien site, reliant Lý Thường Kiệt, Lê Đại Hành et Ba Tháng Hai, contribuant ainsi à soulager la circulation du secteur.

La ville doit continuer à grandir. Il faut ouvrir des routes, construire de nouveaux équipements, et les anciens terrains finissent par recevoir d'autres fonctions. C'est

presque une loi inévitable de la vie urbaine. Chaque fois qu'un lieu se transforme, une part de la vie qui s'y déroulait se retire silencieusement. Les sabots qui faisaient vibrer tout Phú Thọ ont laissé la place au grondement des véhicules et aux bruits des chantiers. Les vieux jockeys et les anciens de l'hippodrome deviennent chaque année moins nombreux. Ils restent là, à raconter lentement leurs souvenirs à ceux qui veulent encore les entendre.

Il m'est arrivé de rester ainsi, devant une tasse de thé devenue froide, à écouter des fragments de mémoire ramenés d'un temps très lointain. Des histoires de chevaux, de chutes, de grandes victoires, d'hommes qui s'étaient aimés, fâchés, combattus, puis qui, au soir de leur vie, allumaient encore un bâton d'encens les uns pour les autres. Et j'ai fini par comprendre que ce qui demeure réellement de l'hippodrome de Phú Thọ n'est peut-être ni l'ancienne tribune ni ce terrain qui porte aujourd'hui un autre visage. Cela vit dans la mémoire de ceux qui ont autrefois gagné leur vie ici, dans les liens entre les hommes, entre l'homme et le cheval, dans le hennissement d'un cheval-jouet posé sur la table d'un vieillard ou dans ce vieux cheval que quelqu'un continue de garder dans sa cour alors qu'il n'existe plus aucune course où il pourrait courir.

Les constructions peuvent disparaître. Une piste peut être ensevelie sous de nouvelles routes. Mais un lieu ne se ferme véritablement que lorsque plus personne ne s'en souvient. Tant qu'il reste quelqu'un pour raconter, et quelqu'un d'autre disposé à s'asseoir pour écouter, l'hippodrome de Phú Thọ, d'une certaine manière, demeure encore parmi nous.

Essai 25

TÂN PHÚ, DES MARÉCAGES DÉSERTS À LA RUMEUR DE LA VILLE

L'HISTOIRE D'UN NOM, L'HISTOIRE D'UNE TERRE

Le nom Tân Phú associe le mot « Tân » de Tân Sơn Nhì au mot « Phú » de Phú Thọ Hòa, comme si deux terres anciennes avaient mêlé leur sang pour en former une nouvelle. Il y a plus d'un demi-siècle, ce territoire n'était encore qu'une petite commune du district de Tân Bình, dans la province de Gia Định, créée à partir de portions de Tân Sơn Nhì et de Phú Thọ Hòa. Après 1975, il changea plusieurs fois d'administration : intégré au district de Tân Sơn Nhì, puis détaché lorsque Tân Bình fut rétabli, avant de prendre officiellement le nom de Tân Phú en 2003, avec onze quartiers et plus de trois cent dix mille habitants. En 2025, l'organisation administrative fut encore remaniée, les onze quartiers étant regroupés en cinq : Tây Thạnh, Tân Sơn Nhì, Phú Thọ Hòa, Phú Thạnh et Tân Phú. La terre, elle, n'a pas bougé. Seules les frontières tracées sur le papier ne cessent d'être redessinées, comme une feuille que l'on replie encore et encore pour qu'elle entre enfin dans une enveloppe.

Situé au nord du centre de Saïgon, Tân Phú couvre près de seize kilomètres carrés. D'après les statistiques de 2019, il comptait 485 348 habitants. Ce chiffre suffit à dire combien cet ancien territoire périphérique s'est densifié, resserré, transformé en ville presque sans qu'on s'en rende compte. À l'est, il touche Tân Bình ; à l'ouest, Bình Tân ; au sud, les 6e et 11e arrondissements ; au nord, le 12e.

Partout, ce sont des voisins familiers, comme le benjamin d'une famille installé au milieu des siens, qui connaît la voix et les habitudes de tous ses frères et sœurs.

DES MARÉCAGES À LA VILLE

Avant 1975, je me représente Tân Phú comme une image de campagne silencieuse : surtout des marécages, des jardins, des rizières et tout un réseau de canaux et d'arroyos, dont le plus emblématique était le canal Tân Hóa qui serpentait à travers la région. La population était rare. On vivait d'agriculture et de tissage artisanal. Ici et là, des cimetières dormaient sous les arbres. Toute une terre semblait assoupie au bord de la ville.

Puis les grands axes ont peu à peu pris forme. Lũy Bán Bích, Hòa Bình, Tân Sơn Nhì ont agi comme de nouvelles artères insufflant du sang neuf à un corps encore somnolent. Des gens venus de toutes les régions s'y sont installés, y ont travaillé, y ont bâti leur vie. Et cette campagne des lisières urbaines a lentement changé de peau, sans fracas mais sans retour possible. Lorsque je la regarde aujourd'hui, j'ai du mal à retrouver son ancien visage. L'économie locale repose désormais largement sur le commerce et les services. AEON, Co.op Mart Thắng Lợi, Co.op Mart Vikamex, Bách Hóa Xanh se succèdent parmi les grands immeubles résidentiels mêlant logements et activités commerciales. Dans le quartier de Tây Thạnh, la zone industrielle de Tân Bình reste là, témoin du temps de l'industrialisation.

Tân Phú est aujourd'hui considéré comme l'un des secteurs de Saïgon dont l'urbanisation a été la plus rapide. Les routes ont été rénovées, les réseaux électriques

enterrés, la fibre optique installée sous terre au lieu de pendre au-dessus des têtes, afin d'offrir une vie plus sûre et plus commode aux habitants. Lũy Bán Bích, l'un des grands axes structurants du district, a changé de visage : plus large, plus ordonné, plus urbain. Et la ligne 6 du métro, prévue entre la station Bà Quẹo et le dépôt de Tham Lương, se dessine elle aussi, reliant Lũy Bán Bích à la ligne 2 et ouvrant la voie à un réseau de transport que personne n'aurait osé imaginer quelques décennies plus tôt.

Je me demande souvent ce que penseraient les paysans d'autrefois, ceux qui pataugeaient dans les rizières et jetaient leurs filets dans le canal Tân Hóa, s'ils pouvaient aujourd'hui se tenir au milieu de ces rues. Ils seraient sans doute à la fois dépaysés et fiers, comme un père regardant l'enfant qu'il a élevé réussir sa vie, avec seulement ce pincement au cœur de voir disparaître presque entièrement le visage de la vieille campagne.

UNE TERRE ACCUEILLANTE, DES PRIX ENCORE ABORDABLES, L'ATTRAIT D'UNE PÉRIPHÉRIE

La situation géographique de Tân Phú a toujours été favorable aux échanges, avec un accès facile vers Tân Bình, Bình Tân, Phú Nhuận ainsi que les 6e, 11e et 12e arrondissements. Les réserves foncières y sont longtemps restées importantes, une grande partie provenant d'anciennes terres agricoles, particulièrement adaptées à la construction d'ateliers, d'usines et d'entrepôts. Avec l'amélioration coordonnée des infrastructures, de nombreux projets immobiliers ont afflué et les investisseurs, vietnamiens comme étrangers, ont commencé à regarder ce territoire avec beaucoup d'intérêt.

Quand on parle de loisirs et de sorties, impossible de ne pas citer Aeon Mall Tân Phú. Il s'agit du premier grand centre commercial implanté dans une zone périphérique au Vietnam. Il se trouve au cœur de Celadon City, à environ neuf kilomètres du centre de Saïgon. C'est aujourd'hui un rendez-vous familial des jeunes et des familles, avec des enseignes de mode allant du très accessible au haut de gamme, des cuisines du monde entier, des espaces de jeux pour enfants, un bowling et un cinéma. Non loin de là, Pandora City, sur la rue Trường Chinh, constitue également un pôle notable grâce à sa situation au croisement projeté des lignes de métro 2 et 6. Le complexe possède en outre une piscine réputée parmi les plus propres et les plus verdoyantes de la ville, ainsi que de nombreuses autres activités de loisir.

Ce qui m'amuse le plus, c'est qu'en dépit de toute cette animation, les prix immobiliers de Tân Phú restent plus « respirables » que dans les quartiers centraux comme les 1er, 2e et 3e arrondissements, Bình Thạnh ou Phú Nhuận. Une région qui offre à la fois le mouvement de la ville et des prix encore à peu près accessibles, voilà quelque chose qui devient rare dans une métropole comme Saïgon où chaque parcelle de terre vaut de l'or.

LE CANAL TÂN HÓA, OU LA RÉSURRECTION D'UNE EAU MORTE

S'il fallait retenir une histoire emblématique de la transformation de Tân Phú, je choiserais celle du canal Tân Hóa – Lò Gốm. Long de 6,8 kilomètres, il commence près de la rue Hòa Bình, dans le 11e arrondissement, traverse Tân Phú, le 11e puis le 6e arrondissement, avant de

rejoindre la confluence des canaux Tàu Hủ et Lò Gốm. Puisqu'il résulte de la réunion de plusieurs anciens petits arroyos, il porte selon les tronçons trois noms différents : rạch Tân Hóa, rạch Ông Buông et rạch Lò Gốm. Avant les travaux, son tracé atteignait environ 7,24 kilomètres. Sa profondeur variait d'un demi-mètre à un mètre et demi dans la partie amont, davantage près de son embouchure, pour une largeur moyenne de cinq à huit mètres. Il recevait notamment les eaux des rạch Đầm Sen, Bến Trâu et Bà Lài.

Mais la beauté de son histoire ne réside pas dans ces chiffres. Elle se trouve surtout dans la vie qu'il a connue avant d'être sauvé. Il fut un temps où l'eau de ce canal était limpide, où les poissons y nageaient librement, du moins dans la mémoire lointaine des personnes âgées qui s'en souviennent encore. Puis l'urbanisation a déferlé et l'a transformé en un tristement célèbre « canal mort », saturé de pollution et de déchets, exhalant des odeurs suffocantes qui affectaient près d'un million de riverains. Chaque jour s'y déversaient les eaux usées domestiques non traitées et les déchets de plus de quatre cent soixante-dix mille habitants ainsi que de quinze mille établissements de production installés sur ses rives. Des maisons précaires, délabrées, penchaient dangereusement au-dessus de l'eau. Les habitants vivaient avec les maladies et les inondations à chaque saison des pluies. En 1996, environ deux mille cinq cents logements empiétaient directement sur le canal.

À la fin de 2011, un vaste projet de réhabilitation fut lancé grâce à un prêt préférentiel de la Banque mondiale. Il prévoyait notamment l'installation de conduites en béton sur trois kilomètres entre la rue Âu Cơ et le pont Hòa Bình, la réhabilitation de 7,4 kilomètres de canal et la construction de douze kilomètres de nouvelles voies. Deux mille deux cents ménages durent être déplacés, dont mille trois cents

totalement expropriés, un prix humain considérable pour permettre à une rivière urbaine de renaître. Entre 2011 et 2015, la ville y consacra environ mille huit cents milliards de đồng. Les eaux usées furent recueillies dans un système d'égouts souterrains fermé, le lit du canal fut dragué et élargi, les berges solidement renforcées. Les anciens taudis cédèrent la place à deux voies asphaltées convenables, les quartiers insalubres se transformèrent en secteurs commerciaux animés. Sept ponts franchissent désormais le canal : Tân Hóa, Đặng Nguyên Cẩn, Ông Buông 1, Ông Buông 2, Hậu Giang, Phạm Văn Chí et Lò Gốm, comme sept fils tendus entre deux rives qu'autrefois la puanteur et les ordures semblaient séparer.

Je pense souvent qu'un canal a lui aussi un destin semblable à celui d'un être humain. Il peut connaître une enfance claire et légère, puis tomber dans la boue et la misère, avant d'obtenir un jour la possibilité d'être lavé et de recommencer. En regardant Tân Hóa aujourd'hui, j'en viens à croire que la terre sait souffrir et sait aussi guérir, pour peu que les hommes aient la patience de la soigner.

DES LIEUX SACRÉS AU MILIEU DU BRUIT DE LA VILLE

Au cœur du rythme de plus en plus pressé d'un territoire qui s'urbanise à grande vitesse, Tân Phú a malgré tout conservé quelques espaces de silence. Ce sont ses maisons communales, ses pagodes, ces lieux où quelque chose de l'ancienne âme du pays continue discrètement de vivre entre les rues très peuplées.

La maison communale Tân Thới, dans la rue Dương Văn Dương, quartier Tân Quý, conserve encore le style

traditionnel de l'architecture méridionale, avec ses espaces verdoyants, ses anciennes sculptures décoratives et son culte rendu au génie tutélaire du village ainsi qu'aux anciens pionniers ayant défriché la région et fondé les premiers hameaux. La maison communale de Phú Thọ Hòa joue un rôle comparable, honorant les anciennes divinités protectrices du village et préservant des fêtes populaires transmises de génération en génération.

Près de l'ancienne limite avec Tân Bình se trouve la pagode Long Hưng. Bien qu'elle ne soit pas située à l'intérieur des limites administratives de Tân Phú, elle entretient depuis longtemps des liens étroits avec la vie spirituelle des habitants des environs. Le temple, consacré à Bà Chúa Xứ, remonte à 1911 et n'était à l'origine qu'un modeste sanctuaire. Après plus d'un siècle de restaurations successives, notamment une rénovation majeure en 2012, il a acquis le visage qu'on lui connaît aujourd'hui. On y maintient également un dispensaire caritatif destiné aux plus pauvres.

Ce qui frappe surtout à Tân Phú, c'est la forte densité de pagodes, pour la plupart rattachées au bouddhisme Mahayana du Nord. Chacune a son âge, son histoire, sa manière particulière de demeurer liée à la communauté. Dans le secteur de Tân Thới Hòa se trouvent la pagode Vạn Phước, fondée en 1965, et Trúc Lâm Viên, créée en 1974. Dans le quartier Hiệp Tân, la pagode Đại Bi, construite en 1966, ne se limite pas à la pratique religieuse : elle dispose également d'un service d'acupuncture et distribue gratuitement des remèdes traditionnels. À Hòa Thạnh, le monastère Huệ Quang, fondé en 1971, possède aujourd'hui une bibliothèque de plus de dix mille ouvrages en vietnamien et en chinois, véritable réserve silencieuse de savoir au milieu de la ville. Dans le même secteur se trouve

la pagode An Lạc, créée en 1989. Quant à Thiên Chánh, dans le quartier Phú Trung, elle avait commencé en 1969 sous la forme d'une simple construction de chaume et de feuilles. Ce n'est qu'en 2006 qu'elle fut entièrement reconstruite avec son sanctuaire principal, son stupa, ses logements monastiques et son réfectoire. Ce seul parcours dit déjà combien nombre de ces pagodes ont grandi au même rythme que les quartiers qui les entouraient.

Dans le quartier Phú Thạnh se trouvent les pagodes Giác Tông, Liên Hoa et Vĩnh Thạnh, fondées respectivement en 1970, 1979 et 1997. Malgré des histoires différentes, toutes participent activement à des œuvres caritatives locales. À Phú Thọ Hòa, la pagode Pháp Vân mérite une attention particulière. Fondée et initiée par le maître zen Thích Nhất Hạnh à partir de 1965, elle est notamment connue pour sa grande statue en bronze du bodhisattva Avalokitesvara aux mille bras et mille yeux et constitue l'un des temples les plus remarquables du secteur. On trouve dans le même quartier Linh Sơn Bửu Tự et la pagode Minh Thư. Ailleurs se dispersent encore la pagode Tân Hòa dans le quartier Tân Thành, l'ermitage Giác Sơn à Tân Quý et la pagode Giác Ân à Tây Thạnh. De toutes celles que je viens d'évoquer, Giác Ân est la plus ancienne, puisqu'elle fut fondée en 1937. Et pourtant, même elle n'a pas encore tout à fait atteint le siècle d'existence.

En passant devant ces maisons communales et ces pagodes installées entre les lotissements, les routes et les maisons serrées les unes contre les autres, je me dis qu'un territoire, quelle que soit l'ampleur de ses transformations, essaie toujours de garder en lui une part très intime de ce qu'il a été. Le béton peut recouvrir les espaces libres, de nouveaux quartiers peuvent surgir chaque jour, mais les

traditions spirituelles et le besoin de retrouver un endroit où l'âme peut ralentir ne semblent pas disparaître.

C'est ainsi que Tân Phú porte aujourd'hui deux visages en même temps. D'un côté, les centres commerciaux illuminés, les rues encombrées, le rythme pressé d'une ville en pleine croissance. De l'autre, la fumée de l'encens devant les maisons communales et les pagodes, le son des cloches, les cours silencieuses qui offrent encore aux hommes quelques instants de calme au milieu du tumulte. Ces deux visages ne s'opposent pas. Ils sont comme deux respirations d'une même terre : l'une tournée vers l'avenir, l'autre retenant ce qui existe depuis longtemps. Et c'est précisément dans cet entre-deux que Tân Phú trouve son visage singulier, à la fois nouveau et ancien, transformé de jour en jour tout en conservant encore quelque chose de profondément familier du vieux Saïgon.



Photo : parc Hoàng Văn Thụ.

Essai 26

TÂN BÌNH, UNE TERRE ANCIENNE AU CŒUR D'UNE VILLE NOUVELLE

DE PHẠM THẾ HIỂN À LÊ VĂN SỸ, ET PUIS, DE
FIL EN AIGUILLE, TÂN BÌNH EST ENTRÉ DANS MA VIE

Autrefois, j'habitais du côté de Phạm Thế Hiển, de l'autre côté du pont Chữ Y. Rien que d'évoquer ce coin-là, je retrouve aussitôt cette odeur un peu saumâtre des eaux de rivière et le petit toussotement des moteurs de sampans qui pétaradaient au débarcadère. Et puis la vie prend parfois des tournants que personne ne voit venir. Quelques années plus tard, je me suis retrouvé dans le 3^e arrondissement, rue Lê Văn Sỹ, tout près du bruyant marché Nguyễn Văn Trỗi. De là, Tân Bình était à deux pas. Il suffisait de rouler quelques minutes. Alors, les après-midi où je n'avais rien de particulier à faire, j'y passais volontiers, tantôt pour boire un café et bavarder avec des amis, tantôt pour partager quelques verres, juste pour le plaisir. Certains jours, je n'avais même aucune raison d'y aller. J'avais simplement envie de prendre ma moto, de tourner dans les rues, de regarder la ville vivre. À cette époque, Tân Bình était encore bien tranquille. Les maisons étaient rares, modestes, souvent un peu délabrées. Partout s'étendaient des terrains vagues envahis de mauvaises herbes. Qui aurait pu imaginer que tout cela deviendrait un jour aussi animé ?

Quand on parle de Tân Bình, il faut rappeler qu'il s'agissait d'un arrondissement situé pratiquement au cœur de Saïgon. À l'est, il jouxtait Phú Nhuận et le 3^e arrondissement. À l'ouest, les rues Trường Chinh et Âu Cơ le séparaient de Tân Phú. Au sud, la rue Bắc Hải marquait

sa limite avec le 10^e arrondissement, tandis que Thiên Phước, Nguyễn Thị Nhỏ et Âu Cơ le bordaient du côté du 11^e. Au nord, il touchait le 12^e arrondissement et Gò Vấp, avec le canal Tham Lương pour frontière. Sur une superficie d'environ vingt-deux kilomètres carrés, il comptait en 2019 près de quatre cent soixante-quinze mille habitants, répartis dans quinze quartiers numérotés de 1 à 15, le quartier 14 accueillant le siège administratif. Tân Bình était indissociable de l'aéroport international de Tân Sơn Nhất, le plus grand du pays. On y trouvait également les pagodes Phở Quang et Viên Giác, ainsi que le parc Hoàng Văn Thụ. C'était un arrondissement où pratiquement tous les Saïgonnais avaient mis les pieds au moins une fois dans leur vie. Et pourtant, le 1^{er} juillet 2025, lorsque le pays adopta le modèle administratif à deux niveaux, l'arrondissement de Tân Bình cessa officiellement d'exister. Son territoire fut réparti entre six nouveaux quartiers : Tân Sơn Hòa, Tân Sơn Nhất, Tân Hòa, Bảy Hiền, Tân Bình et Tân Sơn. Lorsque j'ai appris que l'arrondissement disparaissait ainsi, quelque chose s'est agité en moi, comme si je voyais partir au loin une vieille connaissance.

TROIS SIÈCLES POUR UN NOM

Le nom de Tân Bình ne date nullement d'hier. Il accompagne les pas des pionniers partis vers le Sud depuis la fin du XVII^e siècle. Dans la Gia Định thành thông chí, Trịnh Hoài Đức raconte qu'en 1698, année Mậu Dần, le seigneur Nguyễn Phúc Chu envoya le commandant Nguyễn Hữu Cảnh administrer les terres méridionales. Celui-ci fit de Nông Nại la préfecture de Gia Định, transforma Đồng Nai en district de Phước Long et y établit le dinh de Trấn Biên ; puis, à partir du territoire de Sài Côn, il créa le district de

Tân Bình et le dinh de Phiên Trấn. À cette époque, Tân Bình était l'unique district de Phiên Trấn. Son territoire était immense, s'étendant de la rive droite de la rivière de Saïgon jusqu'à la rive gauche du Vàm Cỏ, soit environ onze mille kilomètres carrés. En lisant cela, j'en suis resté stupéfait : plus d'un cinquième des terres du Sud tenait donc autrefois dans ce seul district.

En 1808, sous le règne de Gia Long, le district de Tân Bình fut élevé au rang de préfecture, tandis que les quatre cantons de Bình Dương, Tân Long, Thuận An et Phước Lộc devenaient des districts. Sous Minh Mạng, en 1832, la préfecture de Tân Bình fut intégrée à la province de Gia Định. Une partie de son territoire fut ensuite retranchée pour former la préfecture de Tân An, puis celle de Tây Ninh. Il n'en resta bientôt qu'environ 1 280 kilomètres carrés, comprenant les deux districts de Bình Dương et Tân Long. En 1841, le district de Bình Long fut encore détaché, avec son chef-lieu à Hóc Môn. Tân Bình comprenait alors trois districts, dix-huit cantons et trois cent soixante-cinq villages et hameaux. Mais le destin d'un nom de lieu ressemble finalement beaucoup à celui d'un homme, il connaît ses heures de grandeur et ses périodes d'effacement. En 1867, lorsque les Français eurent achevé la conquête de la Cochinchine, ils supprimèrent l'ancien système des préfectures et districts pour établir des circonscriptions d'inspection. La préfecture de Tân Bình disparut alors complètement.

Il fallut attendre 1957, sous la République du Vietnam, pour que le nom de Tân Bình renaisse, cette fois sous la forme d'un arrondissement, constitué à partir du canton de Dương Hòa Thượng dépendant de Gò Vấp, avec son chef-lieu dans la commune de Phú Nhuận. Après plusieurs réorganisations, il ne comptait plus que sept

communes à la veille d'avril 1975. En 1976, les deux arrondissements de Tân Sơn Hòa et Tân Sơn Nhì furent à leur tour supprimés afin de reconstituer Tân Bình, qui devint alors l'arrondissement le plus vaste de la ville, avec vingt-huit quartiers. Ils ne furent plus que vingt-six en 1977, puis vingt après la réorganisation de 1988. Enfin, en 2003, une partie du territoire fut détachée pour créer Tân Phú. Tân Bình ne conserva plus que 2 238,22 hectares et quinze quartiers, tels que nous les avons connus jusqu'à récemment. En observant ces tours et détours de l'histoire, je me dis que la terre elle aussi possède son propre destin. Elle se divise, se rassemble, puis se divise à nouveau, comme la marée qui monte et qui descend. Aucun nom, finalement, n'est éternel.



Photo : le rond-point Lăng Cha Cả aujourd'hui.

DES EMPREINTES DU PASSÉ AU MILIEU DE LA VILLE

Je connais le rond-point Lăng Cha Cả et le parc Hoàng Văn Thụ presque comme des membres de ma famille. Ces deux endroits sont pour moi des témoins vivants, qui ont vu Tân Bình passer des anciennes avenues ombragées de tamariniers aux grandes artères modernes d'aujourd'hui.

À entendre le nom de Lăng Cha Cả, on pourrait croire à quelque vieille légende devenue vague avec le temps. Il s'agissait pourtant du tombeau de l'évêque Bá Đa Lộc, Pierre Joseph Georges Pigneau de Béhaine, que la population appelait familièrement « Cha Cả ». Mort en 1799 à Thị Nại pendant le siège de Quy Nhơn, il jouissait de la haute considération de Gia Long, qui lui avait conféré le titre de « Giám mục Thượng sư ». Sa dépouille fut donc ramenée à Vườn Xoài, à Tân Sơn Nhứt, pour y être enterrée, la construction du tombeau étant confiée au père Barthélémy Sang. L'ensemble avait été conçu dans un style résolument vietnamien, avec écran protecteur, salle de culte et sanctuaire arrière. Il occupait environ deux mille mètres carrés, avec une toiture de tuiles, des colonnes et charpentes en bois précieux, et une grande stèle de pierre dressée à l'avant. Lors de son voyage en Cochinchine en 1918, Phạm Quỳnh en donna une description assez précise : le mausolée, entièrement clos, ressemblait à une maison communale ; au milieu reposait Cha Cả sous une grande dalle de pierre, avec de chaque côté les tombes de deux autres prêtres inhumés là plus tard. Au XXe siècle, Tân Sơn Nhứt se développa et finit par se fondre dans la périphérie de Saïgon. Au nord du mausolée s'étendait l'aéroport international, à l'ouest une grande gare routière. Peu à peu, le domaine funéraire fut grignoté, jusqu'à ne plus former

qu'un petit cercle au milieu de la rue Võ Tấnh. En 1983, le mausolée fut finalement démantelé et rasé. Les restes furent remis au consulat général de France afin d'être rapatriés. À son emplacement ne subsiste aujourd'hui que le rond-point de la rue Hoàng Văn Thụ. En 2013, un pont routier métallique y fut encore construit. Chaque fois que je passe par là, je ne peux m'empêcher de penser qu'une vie humaine, même entourée autrefois des honneurs d'un roi, peut finir par ne laisser qu'un rond-point traversé à toute vitesse par les voitures. Et presque personne ne se souvient qu'une tombe centenaire reposait jadis sous ses roues.

Non loin se trouve le stade de la 7e Région militaire, rue Phan Đình Giót, dans le quartier Tân Sơn Hòa, à une dizaine de minutes de l'aéroport. Avec ses vingt-cinq mille places, il compte parmi les trois grands stades de football de la ville, aux côtés de Thống Nhất et Thành Long. Avant 1975, il portait le nom de « Stade des Forces armées de la République du Vietnam », tandis que les soldats américains l'appelaient « Pershing Field », en référence au Pershing Field du New Jersey. En 1964, il fut frappé par un attentat à la bombe qui fit deux morts et vingt blessés. Il ne fut entièrement reconstruit qu'en 2003. Pendant plus de vingt ans, il avait servi de terrain à l'équipe de football de l'État-major général des Forces armées de la République du Vietnam, puis devint celui de l'équipe de la 7e Région militaire jusqu'à sa dissolution en 2009. La tribune A, couverte, peut accueillir 6 700 personnes, davantage encore que le palais des sports de Phú Thọ, le plus grand de la ville, et presque autant que l'ancienne tribune A du stade Thống Nhất. Lors des concerts, le stade peut recevoir jusqu'à dix-huit mille personnes. Il accueillit le chanteur coréen Rain deux années de suite, en 2006 et 2007, puis My Chemical Romance en 2008, The Click Five en 2010,

les Backstreet Boys et David Archuleta en 2011. Ce simple stade de football aura ainsi contenu toute une tranche d'histoire, depuis la fumée et les explosions de la guerre jusqu'aux lumières étincelantes des concerts. La vie a parfois de ces détours.

Mais l'endroit que je préfère reste le parc Hoàng Văn Thụ, au sud de l'aéroport, dans le quartier Tân Sơn Hòa, bordé sur trois côtés par Trần Quốc Hoàn, Phan Đình Giót et Hoàng Văn Thụ. Il s'étend sur plus de 106 000 mètres carrés. Sa forme triangulaire est singulière et, en son centre, un bassin de régulation lui vaut souvent d'être comparé à une oasis de fraîcheur au milieu de la chaleur étouffante de Saïgon. Son portail, d'architecture moderne, ressemble presque à une déclaration de confiance dans l'essor de la ville. Ce qui distingue surtout Hoàng Văn Thụ des autres parcs, c'est la rue Phan Thúc Duyệt qui le traverse de part en part. De chaque côté, les arbres donnent une ombre généreuse ; des fleurs rouges, jaunes, orange et violettes se balancent au vent, et de temps à autre le chant clair d'un oiseau perce le bruissement de la ville. Le jour, les personnes âgées viennent y faire leurs exercices, les enfants jouent sur les toboggans et les balançoires, des groupes de jeunes lisent sous les arbres. Le soir venu, le parc devient une scène à ciel ouvert pour les danseurs de hip-hop, de breakdance ou de shuffle, tandis qu'un peu plus loin résonnent les guitares et les violons de jeunes musiciens qui jouent de l'acoustique. L'une des curiosités du lieu est une passerelle piétonne évoquant la forme d'une feuille de cocotier, image familière du Sud. Longue d'une quarantaine de mètres et haute de quatre mètres cinquante, elle s'illumine de LED la nuit et est devenue l'un des endroits préférés des jeunes pour se photographier.

Qui imaginerait pourtant que cet espace aujourd'hui si paisible et verdoyant fut, avant 1975, l'aire d'atterrissage des hélicoptères du 3e hôpital de campagne américain ? Le terrain passa ensuite sous la gestion de la 7e Région militaire et ne devint officiellement un parc qu'en 1989.

LES NOUVEAUX LIEUX DE LUMIÈRE ET D'ABONDANCE

À côté de ces endroits chargés de souvenirs, Tân Bình possède aujourd'hui des centres commerciaux où j'aime passer lorsque j'ai un peu de temps. Menas Mall Saigon Airport se trouve juste en face de l'aéroport, rue Trường Sơn, dans le quartier Tân Sơn Hòa. C'était autrefois Parkson Plaza. Développé par C.T Group, le complexe fut construit à partir de 2008 et entra en activité en 2011. Ses bureaux de catégorie B sont principalement loués à de grandes entreprises et à des multinationales, avec un taux d'occupation qui tourne constamment autour de 95 %. Ce que j'aime surtout, c'est le Mena Gourmet Market au niveau B1, un espace de trois mille mètres carrés où l'on pratique la cuisine « préparée sur place ». Le client choisit lui-même ses produits frais, puis demande au cuisinier de les préparer immédiatement. On mange ainsi le plat brûlant, presque en soufflant dessus entre deux bouchées. Le centre réunit plus de vingt mille références vietnamiennes et étrangères. On y trouve le restaurant Haidilao, le L'Amuse Gourmet Bistro avec ses airs de petite rue européenne, ainsi que MenaWorld, espace de loisirs technologiques destiné aux enfants de six mois à douze ans, où l'intelligence artificielle est utilisée pour stimuler leur développement intellectuel. Il y a également un cinéma CGV, la salle de sport Jetts ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des magasins

7-Eleven et FamilyMart, ainsi que les cafés Guta 247, ouverts jour et nuit pour les voyageurs attendant leur vol. Placé à la porte du plus grand aéroport international du pays, ce centre commercial bénéficie d'une situation qu'aucun autre ne peut vraiment lui disputer.

Un autre jour, je passe au Centre commercial et culturel Lạc Hồng, au 91 Phạm Văn Hai. L'endroit me procure une impression très différente de celle d'un centre commercial ordinaire, car on n'y vient pas seulement pour acheter, mais aussi pour préserver et transmettre les valeurs culturelles du pays. L'architecture s'inspire des motifs des tambours de bronze de Đông Sơn. À l'intérieur se trouvent une salle répondant aux normes acoustiques, une bibliothèque numérique proposant plus de dix mille ouvrages électroniques consacrés à l'histoire, à la culture et aux arts, ainsi que des espaces destinés à la danse et à la musique. Le centre organise régulièrement des cours d'instruments traditionnels, des conférences sur le folklore et accueille des clubs de calligraphie, de cérémonie du thé et d'échecs chinois. La réalité virtuelle y sert aussi à recréer certaines fêtes traditionnelles et à numériser des archives culturelles. Je trouve la démarche précieuse : elle rapproche le patrimoine des jeunes sans le figer, elle préserve l'âme ancienne tout en acceptant son époque, elle avance avec le monde sans perdre ses racines.

En quittant ces lieux, je me rends soudain compte que Tân Bình ressemble à une vieille connaissance : plus on la fréquente, plus on découvre en elle des couches de souvenirs superposées. Plus de trois siècles durant lesquels la terre et les noms ont changé, un endroit où la dépouille d'un évêque étranger a reposé au milieu d'une terre vietnamienne, un stade qui a connu le bruit des bombes avant celui de la musique, un parc né d'une

ancienne aire d'atterrissage pour hélicoptères, des quartiers modernes surgis là où les maisons étaient autrefois rares et dispersées. L'arrondissement peut disparaître, les noms peuvent changer, mais l'âme de cette terre et les façons de vivre que des générations de Saïgonnais y ont déposées resteront, je crois, bien après nous, quel que soit le nom que l'on donnera demain à cet endroit.

Essai 27

LES MARCHÉS À LA SAUVETTE, TOUTE UNE VIE DE SAÏGON

LES MARCHÉS À LA SAUVETTE AVANT 1975, LE TEMPS DU « MARCHÉ NOIR » QUI N'AVAIT FINALEMENT RIEN DE SI NOIR

Je me demande souvent depuis quand Saïgon a pris cette habitude d'étaler ses marchandises sur les trottoirs pour les vendre. En y réfléchissant, on découvre que la chose a des racines anciennes et ne s'est nullement inventée toute seule. À l'époque où le marché Bến Thành se trouvait encore au bord du Kinh Lấp, les Saïgonnais, et particulièrement les communautés chinoise et indienne, avaient déjà l'habitude de commercer sur les trottoirs. Les Français eurent beau combler le canal, rebaptiser l'endroit boulevard Charner et construire en 1914 le nouveau marché Bến Thành pour mettre un peu d'ordre dans tout cela, le goût du trottoir, lui, ne disparut jamais. Il continua de se glisser dans les rues, d'y vivre et d'y proliférer. À tel point qu'avant 1975, Saïgon possédait tout un réseau de

marchés à la sauvette, chaque quartier ayant le sien, avec son allure et son tempérament propres.

C'est assez étonnant quand on y pense. Même les élégants trottoirs de Nguyễn Huệ et Lê Lợi, juste à côté du brillant grand magasin Tax, trouvaient encore de la place pour quelques étals de « marché noir ». On les appelait ainsi parce qu'une grande partie de la marchandise était constituée de « produits PX », autrement dit de biens réservés à l'armée américaine et qui, par des chemins que personne ne connaissait vraiment, avaient fini par sortir des circuits militaires. L'expression « marché noir » donne l'impression d'un univers louche et obscur. Pourtant, dans mon souvenir, l'atmosphère n'avait rien du chaos brutal que l'on pourrait imaginer. C'était simplement le lieu où se rencontraient ceux qui avaient quelque chose en trop et ceux à qui cela manquait, celui qui possédait des produits étrangers dont il ne voulait pas et celui qui n'avait jamais quitté son pays mais rêvait de goûter un morceau de chocolat ou un biscuit provenant d'une ration de soldat américain. Je me souviens encore parfaitement de ces tablettes de chocolat aux noisettes enveloppées dans un simple papier d'aluminium, sans dessin, sans rien du tout. Qu'est-ce que c'était bon ! Peut-être pas meilleur que le chocolat d'aujourd'hui, au fond, mais c'était le goût de la rareté et de l'inconnu, et cela changeait tout.

Il existait aussi un secteur spécialisé dans les livres, journaux et revues d'occasion, à l'angle de Công Lý et Lê Lợi, que l'on présentait comme le plus grand marché aux livres du Sud. Le dimanche et les jours fériés, des gens de toutes conditions s'y retrouvaient pour fouiller les étals à la recherche de cette « nourriture de l'esprit » que l'on pouvait acheter à petit prix. Un journal de 1972 décrivait une foule si dense que la police avait parfois dû intervenir, les stands

débordant sur les trottoirs et jusque sur la chaussée. Pourtant, les autorités finirent par composer avec la réalité et laissèrent le marché fonctionner, moyennant simplement une taxe supplémentaire pour l'occupation du sol et l'emplacement. Les besoins humains sont ainsi faits, il existe des choses qu'aucun règlement n'arrive tout à fait à arrêter.

Un peu plus loin, le long de Hàm Nghi, se trouvait le Chợ Cũ, le « Vieux Marché », nom resté attaché au lieu où Bến Thành se dressait avant son déplacement. Il était surtout célèbre pour son marché aux oiseaux et aux animaux d'agrément, qui s'étirait sur plus d'une centaine de mètres entre le carrefour Công Lý et Pasteur. Certains étals étaient construits en tôle et fermés à clé la nuit, d'autres ne disposaient que d'un parasol pour s'abriter. À l'époque, on organisait même des combats de coqs près de la voie ferrée, et la foule s'arrêtait en masse pour regarder. Le marché se prolongeait ensuite vers Tôn Thất Đạm, Võ Di Nguy et Huỳnh Thúc Kháng, où l'on trouvait surtout de l'électronique, des radios, des cassettes et des disques, des cuiseurs à riz, des ventilateurs, des fers à repasser. Ce qui était remarquable, c'est qu'un client n'avait parfois qu'à annoncer la somme dont il disposait. Le vendeur savait aussitôt quel produit lui proposer pour ce prix. Même vendre devenait une manière de lire dans les pensées des gens, avec une finesse étonnante.

Ces marchés n'étaient pas seulement des lieux de commerce. Ils étaient aussi des ports d'attache pour quantité de vies venues de toutes les régions et échouées à Saïgon. Des gens du Centre, du delta du Mékong, des familles ayant fui la guerre montaient en ville pour trouver de quoi manger et vivre. Pour eux, le marché de rue était à la fois un gagne-pain et un toit provisoire, l'endroit qui

permettait à toute une existence d'exilé de tenir debout. Au milieu du faste du Saïgon de l'époque, ces marchés brouillons et populaires, que certains auraient pu juger vulgaires, étaient peut-être justement les endroits où respirait le plus authentiquement la ville. Riches et pauvres, gens élégants et petites gens se retrouvaient sur le même bout de trottoir, marchandaient ensemble, riaient ensemble et, finalement, vivaient ensemble.

LES MARCHÉS DES ANNÉES DE DÉTRESSE, QUAND TOUT SÀI GÒN DEVINT UNE IMMENSE FOIRE

Puis avril 1975 arriva. Le pays changea de régime et le Saïgon fastueux bascula brusquement dans une autre histoire. Celle de la faim, des restrictions imposées au commerce et à la circulation des marchandises, des trois changements de monnaie, des campagnes contre la bourgeoisie. Les produits manquaient, l'offre ne suivait plus la demande. Alors les marchés à la sauvette, qui existaient déjà depuis longtemps, explosèrent comme jamais auparavant. Ils se répandirent dans chaque ruelle, chaque recoin, jusqu'à donner l'impression que toute la ville s'était transformée en un marché gigantesque.

Les vendeurs n'étaient plus nécessairement des commerçants professionnels. C'étaient d'anciens fonctionnaires qui avaient perdu leur emploi, les épouses et les enfants d'officiers envoyés en rééducation, des familles de la bourgeoisie dont les maisons avaient été confisquées et que l'on avait chassées vers les nouvelles zones économiques. On vendait tout ce qui, dans la maison, pouvait encore rapporter quelque chose. Une couverture de laine, un service de vaisselle ancienne, un brûle-parfum en

bronze, un áo dài qui gardait encore l'odeur de l'amidon, tout pouvait partir contre quelques boîtes de riz qui permettraient de tenir quelques jours. Les acheteurs étaient souvent des gens venus du Nord, stupéfaits par les restes d'abondance de cette ancienne « Perle de l'Extrême-Orient », cherchant des objets inconnus comme s'ils avaient pénétré dans un rêve. On racontait, et certains affirmaient l'avoir vu de leurs propres yeux, que la chanteuse Thái Thanh allait vendre du riz gluant au jardin Công Lý, tandis que le musicien Hoài Bắc gagnait lui aussi sa vie sur les marchés de rue. À entendre cela, on avait la gorge serrée. On aurait cru lire un roman, et pourtant c'était la vie réelle d'une époque.

Les produits les plus recherchés se résumaient alors en trois mots : « Đạp, Đồng, Đai », le vélo, la montre et le poste de radio à transistors. Aux yeux de nombreux arrivants du Nord, ces trois objets incarnaient le sommet de l'aisance matérielle. Pour être chic, une montre devait avoir une « fenêtre ». Une fenêtre indiquait la date, deux donnaient la date et le jour de la semaine, même si son propriétaire n'était pas forcément capable de comprendre ce que signifiaient Mon, Tue ou Wed. Quant aux radios, presque toutes les familles du Sud en possédaient déjà une, Sony ou National, AM et FM. Mais l'époque n'était plus à écouter tranquillement la radio. On la vendait pour acheter du riz. On trouvait encore des uniformes militaires, des bottes, des briquets Zippo, des conserves provenant des surplus américains, puis des casseroles, des pièces de moto, des livres et journaux d'occasion, de tout, absolument de tout. Dès qu'un objet pouvait se transformer en argent ou en riz, il finissait sur le marché.

Parmi les marchés les plus caractéristiques, certains se développèrent autour de l'ancienne gare routière au

début de la rue Lý Thường Kiệt, et furent à l'origine du grand marché Tân Bình d'aujourd'hui. D'autres apparurent au carrefour Bảy Hiền, où convergeaient des gens venus de partout, ainsi qu'aux abords de l'aéroport Tân Sơn Nhất, où circulaient équipements militaires, produits diplomatiques et marchandises rapportées de l'étranger. Les colis envoyés depuis l'étranger, par avion ou par la poste de la rue Hai Bà Trưng, donnèrent même naissance à un métier particulier, celui de récupérateur de marchandises consignées. Certaines histoires prêtaient à rire et à pleurer tout à la fois. Une cartouche de cigarettes Pall Mall envoyée des États-Unis pouvait être retenue par la douane sous prétexte d'« envoi illégal », puis « rachetée par l'État au tarif officiel », le destinataire ne récupérant qu'un seul paquet, présenté comme un geste de « solidarité ». Pourtant, quelques jours plus tard, on voyait des Pall Mall partout sur les trottoirs de Đồng Khởi. Les gens finirent par comprendre que même les cigarettes confisquées avaient des jambes et savaient courir.

Le marché clandestin des médicaments occidentaux se concentrait sur le côté du marché Tân Định et s'étirait le long de toute une rue. On y vendait toutes sortes de produits pharmaceutiques, des médicaments contre le rhume ou les maux de tête jusqu'aux traitements contre l'hypertension et le diabète. Certains étaient encore valables, d'autres périmés depuis plusieurs années, mais tout se vendait quand même. On estimait que neuf médicaments sur dix envoyés de l'étranger n'étaient pas destinés à être consommés mais revendus. La logique de l'époque était d'une simplicité terrible : lutter contre la faim était infiniment plus urgent que lutter contre la maladie.

Le marché à la sauvette était alors un commerce sans autorisation. Ceux qui tentaient d'en vivre devaient

toujours être prêts à déguerpir. Les vendeurs de médicaments n'exposaient que quelques boîtes vides pour donner le change. Ceux qui vendaient des vêtements étalaient une bâche de nylon sur le sol. Dès qu'on apercevait au loin les fameux « uniformes jaunes », on attrapait les quatre coins de la bâche, on jetait le tout sur son épaule et on courait. Quelques secondes plus tard, il ne restait qu'un morceau de trottoir vide, comme si aucun marché n'avait jamais existé là. Je m'imagine un débutant qui, les mains vides, serait parti chercher son véhicule en disant aux autres de l'attendre tranquillement. À son retour, tout le monde se serait déjà entraîné pour faire disparaître la marchandise et il n'y aurait plus eu âme qui vive. Cette capacité des Saïgonnais à se débrouiller dans les années les plus dures était elle aussi une forme d'art de vivre, douloureuse, certes, mais admirable.

Le métier de vendeur de marché de rue survécut ainsi pendant plus d'une dizaine d'années et nourrit un nombre incalculable de familles. Certains partirent de rien et réussirent, d'autres perdirent capital et bénéfices, mais continuèrent malgré tout parce que le métier leur était entré dans la peau. Au fond, ces marchés des années de détresse furent la réponse spontanée de la société à une politique de contrôle des échanges devenue excessivement rigide. Là où existe un besoin, un marché finit toujours par apparaître, même clandestin, même condamné à courir devant la police. Et au milieu de ce désordre où se mélangeaient toutes les conditions sociales, je distingue une étrange forme d'égalité. Médecins, professeurs, chômeurs, tous se retrouvaient égaux devant une seule nécessité : manger.

DE LÝ THƯỜNG KIỆT AU MARCHÉ TÂN BÌNH, L'HISTOIRE D'UN MARCHÉ QUI A GRANDI AVEC SON ÉPOQUE

Je trouve assez fascinant que l'actuel marché Tân Bình, imposant avec ses neuf entrées et plus de trois mille commerçants, soit précisément issu de ces marchés improvisés des années difficiles. Au commencement, ce n'était qu'un petit marché appelé « marché Lý Thường Kiệt », ou marché Nguyễn Văn Thoại, du nom que portait autrefois la rue avant de devenir Lý Thường Kiệt. Tout autour, la périphérie était encore assez rurale pour qu'on y laisse paître les vaches. Une trentaine d'échoppes vendaient des aliments et quelques objets ménagers élémentaires. C'est également là que furent regroupés, en 1977, deux grands marchés de rue, l'un provenant des environs de l'aéroport Tân Sơn Nhất, l'autre du carrefour Bảy Hiền.

Après 1975, les besoins alimentaires augmentèrent brutalement. Le marché s'agrandit peu à peu et attira davantage de commerçants venus des arrondissements voisins. En 1985, les autorités locales commencèrent à le moderniser, installant des toitures et un réseau d'évacuation des eaux afin qu'il puisse tenir pendant la saison des pluies. Entre 1982 et 1985, il fut reconstruit en dur et devint l'un des grands centres commerciaux de la ville. En 1991, sa gestion fut officiellement confiée à l'arrondissement de Tân Bình. En 1992, il prit le nom de « marché Tân Bình Lý Thường Kiệt », correspondant mieux à sa situation géographique. Peu à peu apparurent des secteurs consacrés à l'électronique et à la mode. L'éclairage, les caméras de sécurité et les systèmes de lutte contre l'incendie furent modernisés, jusqu'à donner naissance au marché que l'on connaît aujourd'hui. Ses spécialités sont les vêtements

confectionnés et les articles de mariage, réputés parmi les moins chers de la ville. Avec An Đông et Tân Định, Tân Bình forme l'un des trois grands pôles de distribution en gros de vêtements et de tissus de Saïgon.

L'existence du marché Tân Bình ressemble finalement à une miniature de l'histoire de toute la ville. Né spontanément dans la nécessité, il s'est peu à peu consolidé, organisé, embelli, jusqu'à devenir un véritable symbole économique. Là où les vaches paissaient autrefois se dressent aujourd'hui quatre secteurs commerciaux pleins de monde. Là où les vendeurs fuyaient autrefois la police, on commerce désormais légalement et l'on paie ses taxes en bonne et due forme. J'y vois une leçon sur l'extraordinaire endurance des Saïgonnais. Tant qu'il reste une possibilité de vivre, ils cherchent une manière de se relever, quitte à commencer sur un trottoir sale avant de grandir avec la ville.

En refermant ces pages de souvenirs, je reste longtemps silencieux. « Marché à la sauvette », l'expression semble banale et portait même autrefois quelque chose de méprisant. Pourtant, ces marchés furent un miroir d'une fidélité extraordinaire pour toute une période bouleversée de l'histoire de Saïgon. Avant 1975, ils formaient l'une des touches libres et populaires d'une métropole prospère, où l'élégant et le modeste se côtoyaient sans que cela paraisse jamais forcé. Après 1975, ils devinrent le refuge de vies brisées, l'un des rares endroits où chacun pouvait encore rester lui-même, se débrouiller et simplement continuer à vivre, alors que toutes les voies officielles semblaient s'être refermées.

Ce que l'on aurait pu croire laid, désordonné, illégal, ces marchés improvisés justement, aura contribué à

entretenir le feu d'une ville qui n'a jamais accepté de cesser de respirer. On peut interdire les marchés, bloquer la circulation des marchandises, mais on ne peut pas interdire l'instinct de survie, ni cette solidarité qui se noue entre vendeurs et acheteurs lorsque les temps deviennent mauvais. C'est à partir de ces trottoirs maculés, de ces bâches jetées à la hâte sur le sol, de ces cris affolés annonçant l'arrivée des « uniformes jaunes », que Saïgon a aussi trouvé la force de se relever et de prendre le visage urbain qu'elle possède aujourd'hui. Moderne, certes, mais toujours profondément elle-même, généreuse, ouverte, accueillante et incapable de plier devant l'adversité.



Photo : aéroport Tân Sơn Nhất.

Essai 28

TÂN SƠN NHỨT, UNE VIE EN VOL À TRAVERS LES BOULEVERSEMENTS DU TEMPS

DÉCOLLER ET REGARDER UN SIÈCLE EN ARRIÈRE

Le Dreamliner roule lentement vers la piste. Le commandant de bord annonce d'une voix tranquille que la météo est normale et souhaite aux passagers un agréable voyage entre Saïgon et Los Angeles. Assis contre le hublot, je sens mon corps osciller légèrement, ma tête devenir presque légère lorsque l'appareil quitte le sol. Derrière nous, toute une ville étincelante de lumières recule, rapetisse, puis disparaît sous une mince couche de nuages. Chaque fois que je rentre au Vietnam, je passe par ici. Je m'assieds ici. Je regarde en bas, vers ce même endroit. Pourtant, aujourd'hui, à l'instant précis où les roues quittent la piste, j'ai soudain l'impression que mon avion remonte le temps. Non pas vers la mer de l'Est, mais vers un siècle déjà écoulé.

Il y a soixante-dix ans, cet aéroport accueillait encore les vieux Dakota à hélices, poussifs, qui transportaient des hommes, des marchandises et aussi les armes et les munitions d'une époque de guerre. On l'appelait Tân Sơn Nhứt, avec cet accent du Sud bien marqué, comme on disait naturellement Nhứt, Nhì, Ba, et non Nhất, Nhì, Ba. Après 1975, l'orthographe fut régularisée conformément aux usages administratifs, « Nhứt » devint « Nhất ». Mais l'âme méridionale contenue dans ces deux mots-là, aucun texte officiel n'a jamais pu la corriger. Moi, je préfère dire Tân Sơn Nhứt. Ce nom porte l'odeur de la terre,

celle d'un petit village autrefois modestement posé sur une hauteur au nord de Saïgon, avec sa terre rouge, ses herbes sauvages, ses rares champs et jardins. Personne n'aurait alors imaginé qu'il deviendrait un jour l'une des principales portes aériennes de toute cette partie de l'Asie du Sud-Est.

LE BALLON ET L'OISEAU D'ACIER

Les Vietnamiens ont découvert les machines volantes de l'humanité bien plus tôt qu'on pourrait le croire, si tôt même que cela en devient douloureux. En 1791, tandis que le pays était encore plongé dans une guerre fratricide entre les Nguyễn et les Tây Sơn, un ballon occidental s'éleva lentement au-dessus de Saïgon et de Bến Nghé. C'était l'évêque Bá Đa Lộc qui l'avait fait monter, comme une démonstration de la puissance et de la modernité françaises devant le seigneur Nguyễn autant que devant ses adversaires. Deux ans plus tard, lors de la reconquête de la citadelle de Quy Nhơn, un officier français proposa même d'utiliser un ballon pour lancer des matières incendiaires et brûler les fortifications. Nguyễn Ánh refusa. Il craignait que les habitants enfermés dans la citadelle ne meurent innocemment sous l'effet d'une arme beaucoup trop moderne pour son époque. En 1884, un capitaine français nommé Aron pilota encore le ballon Virgie à trois cents mètres d'altitude, hors de portée de toutes les armes vietnamiennes disponibles, afin d'observer la citadelle de Hưng Hóa et de guider l'artillerie qui allait la pilonner. Ainsi, dès l'aube de l'aviation mondiale, les habitants du Vietnam en furent les témoins. Mais le plus souvent, ils furent les témoins d'une longue nuit de perte de souveraineté, regardant ces objets flotter au-dessus de leurs têtes avec le cœur lourd, sans la moindre raison de s'en réjouir.

Il fallut attendre 1910 pour que les Saïgonnais puissent enfin lever les yeux vers le ciel en criant de plaisir plutôt que de peur. Le matin du 10 décembre, le champ de courses de Phú Thọ était noir de monde. Riches propriétaires, commerçants de Chợ Lớn, jusqu'au gouverneur de Cochinchine, tous attendaient avec impatience, le regard tourné vers le ciel. À dix heures trente précises, un Farman à quatre ailes, piloté par le Belge Van Den Borg, se mit à rugir en décrivant des passages au-dessus du terrain, laissant derrière lui une longue traînée de fumée pareille à un nuage. Un instituteur présent ce jour-là écrivit plus tard dans ses mémoires destinées à ses descendants que les hommes restaient bouche bée d'admiration tandis que femmes et enfants criaient, n'ayant jamais vu de leur vie un oiseau de fer aussi énorme et aussi bruyant. Certains riches propriétaires se rapprochaient même pour demander combien coûtait la machine et voulaient déjà l'acheter, alors qu'ils ne l'avaient jamais touchée du bout des doigts. Chaque fois que je lis ce passage, je souris tout seul. Il y a là quelque chose de tellement méridional, cette générosité spontanée, cette envie immédiate de posséder ce qui est nouveau, beau ou étonnant. Le lendemain déjà, Le Figaro, à Paris, rapportait ce premier vol effectué en Indochine et en Extrême-Orient. Il fallut encore trois ans pour qu'un pilote russe se pose à son tour sur l'hippodrome de Hanoï. Ces démonstrations finirent par faire naître chez les autorités françaises une ambition précise : construire de véritables aérodromes afin de relier la métropole à sa colonie et, au-delà, trouver le chemin le plus court entre Saïgon et Paris.

DU VILLAGE À L'AÉROPORT

L'ancien territoire de Tân Sơn Nhứt appartenait à la préfecture de Tân Bình, province de Gia Định. Il était né des vagues de migrants qui avaient accompagné l'ouverture du Sud sous Nguyễn Hữu Cảnh. Le terrain y était relativement élevé et peu sujet aux inondations. Lorsque l'aviation en était encore à ses balbutiements, les Français comprirent donc rapidement son intérêt. Vers 1920, une grande partie des rizières et jardins du village fut réquisitionnée. Au milieu des prairies apparut une modeste piste en terre rouge, réservée aux avions militaires et au courrier. En 1921 fut ouverte la liaison Hanoï-Saïgon. Le voyage durait huit heures et demie, une éternité à nos yeux, mais pour l'Indochine de l'époque, c'était une véritable révolution.

Dans les années 1930, l'aérodrome était déjà devenu trop étroit et le prix des terrains environnants s'envolait. Les Français envisagèrent un temps de construire un nouvel aéroport à Cát Lái, mais la crise économique mondiale survint et le projet fut abandonné. Tân Sơn Nhứt continua donc à s'étendre comme il pouvait, par ajouts successifs. À la fin de 1933, Air France inaugura la liaison Paris-Saïgon. Les avions ne volaient que le jour et s'arrêtaient la nuit. Il fallait une semaine entière pour atteindre la destination, ce qui était pourtant considéré alors comme un exploit. En 1937 fut créé le Service de l'aviation civile de l'Indochine. La piste fut asphaltée et les premiers bâtiments d'aérogare commencèrent à apparaître.

Puis la guerre arriva. Les Américains entrèrent en scène et, en 1956, financèrent la reconstruction d'une piste en béton de plus de trois mille mètres, remplaçant l'ancienne piste de terre rouge laissée par les Français. Le domaine aéroportuaire atteignait alors 3 600 hectares, trois fois la superficie actuelle de l'aéroport Changi de Singapour. Chaque fois que je relis ce chiffre, je reste un moment

silencieux devant ce qu'il dit de la transformation de la terre et du destin d'un pays. Pendant les années de guerre, Tân Sơn Nhứt devint l'un des trois aéroports les plus fréquentés au monde. Aéroport commercial, il était également le quartier général du commandement de l'US Air Force, avec les résidences du général Westmoreland et de Nguyễn Cao Kỳ. La zone militaire était protégée par vingt-deux rangées de barbelés. Entre elles se trouvaient des champs de mines. De puissants projecteurs pouvaient éclairer jusqu'à près de trois kilomètres, et toutes les quinze minutes une patrouille motorisée effectuait sa ronde. Une forteresse rigoureusement défendue, véritable petite citadelle au milieu de la ville.

Et pourtant, à l'intérieur même de cette ceinture de fer et d'acier, la vie civile continuait de battre avec sa propre animation. En 1962, le journaliste Huy Sơn écrivait dans *Sáng dội miền Nam* qu'un Boeing 707 de Pan Am se préparait à décoller au moment où un énorme appareil à réaction d'Air France venait d'atterrir ; dans l'aérogare, les adieux et les retrouvailles se mêlaient, les familles montaient jusque sur les étages pour agiter leurs mouchoirs et s'appeler à grands cris. Tân Sơn Nhứt reliait alors Saïgon à Hong Kong, Tokyo, Calcutta, Paris et Shanghai. La fréquence des décollages et atterrissages rivalisait avec celle de Paris. Durant le seul premier semestre 1962, le nombre de passagers augmenta de 83 % par rapport à l'année précédente, alors que les autres grands aéroports internationaux se seraient déjà réjouis d'une croissance d'une dizaine de pour cent. En 1969, le trafic dépassait 2,3 millions de passagers et certains mois comptaient jusqu'à quarante-cinq mille mouvements d'avions. Mais soyons francs, cette effervescence brillante n'était pas vraiment celle des gens ordinaires. Prendre l'avion restait l'affaire des

riches, des officiers, des fonctionnaires mutés. Les travailleurs pauvres, eux, pouvaient passer leur vie entière derrière les grilles à regarder décoller et atterrir les appareils. À force, même le rugissement des moteurs leur devenait familier.

LE TERRAIN SE RÉTRÉCIT, LA FOULE S'ENTASSE

Après 1975, le pays fut réunifié, mais les terrains de l'aéroport, eux, ne cessèrent de rétrécir au fil de l'urbanisation. Des 3 600 hectares d'autrefois, on passa à environ 1 500, puis à quelque 850 hectares aujourd'hui, à peine un cinquième de l'ancienne superficie. Une immense zone allant de Trường Chinh, Cộng Hòa, Hoàng Văn Thụ, Phở Quang et Nguyễn Kiệm jusqu'à une partie de Gò Vấp est aujourd'hui couverte de maisons et de commerces. Peu de gens se souviennent encore que ces endroits abritaient autrefois des installations techniques, des entrepôts ou des périmètres de sécurité de l'aéroport. Une partie des terrains du nord-est fut même transformée en parcours de golf sur cent soixante hectares. Chaque fois que j'y pense, je ressens un pincement au cœur. Cette terre autrefois frappée par les bombes est aujourd'hui un endroit où certains jouent tranquillement au golf, tandis que juste à côté les voyageurs s'entassent et les avions tournent dans le ciel en attendant qu'une piste se libère.

Faute de place et face à une foule toujours plus nombreuse, Tân Sơn Nhứt a longtemps porté une charge bien supérieure à ses capacités. Il y a encore quelques années, l'aéroport ne disposait que de cinquante et un postes de stationnement alors qu'il lui en aurait fallu quatre-

vingts. Deux pistes, mais une seule voie de circulation utilisée dans les deux sens : lorsqu'un appareil rejoignait le terminal, un autre devait attendre. Il arrivait que neuf avions tournent simultanément au-dessus de la ville pendant une demi-heure faute de pouvoir se poser. Autour de l'aéroport, Trường Sơn, Cộng Hòa, Trường Chinh et Trần Quốc Hoàn étaient perpétuellement congestionnées. Un simple accrochage suffisait à mettre tout le secteur sens dessus dessous. À cela s'ajoutaient les inondations. Les canaux entourant l'aéroport ayant été peu à peu remblayés par l'urbanisation, les fortes pluies pouvaient submerger les aires de stationnement et les voies de circulation. Il est arrivé que des dizaines de vols soient perturbés par une seule grosse averse saïgonnaise.

Les incidents n'ont pas manqué non plus. En 2008, un important incendie ravagea le terminal domestique pendant toute une nuit et ne fut maîtrisé qu'au matin, heureusement sans faire de victime. En 2014 survint au centre de contrôle aérien une panne électrique sans précédent, provoquée par une mauvaise manipulation de l'équipe de service pendant une opération de maintenance périodique. Cinquante-quatre avions qui évoluaient alors dans le ciel de la ville perdirent soudain le contact avec le contrôle. Il fallut revenir à des méthodes anciennes, sans radar. Plusieurs appareils durent attendre en vol ou être déroutés vers d'autres aéroports. Rien que d'y penser donne des frissons : une petite erreur commise au sol et c'est tout le ciel qui vacille.

LES TERMINAUX D'AUJOURD'HUI ET CE QUE
DEMAIN PRÉPARE

Aujourd'hui, trois terminaux se partagent la tâche à Tân Sơn Nhứt. T1 accueille les vols intérieurs, principalement ceux de VietJet Air. T2 est consacré à l'international, avec cinq salons et une centaine de comptoirs d'enregistrement. Quant à T3, mis en service en avril 2025, son toit aux courbes souples évoque la silhouette d'un áo dài. Il constitue une réponse provisoire au manque de capacité, en attendant l'achèvement de Long Thành. Chaque jour, près d'un millier de mouvements d'avions ont lieu ici. Toutes les une minute vingt environ, un appareil décolle ou atterrit. Ce rythme effréné me fait comprendre pourquoi on compare si souvent Tân Sơn Nhứt à un cœur qui ne cesse jamais de battre pour tout le Sud.

Mais ce cœur finira lui aussi par partager son fardeau. L'aéroport de Long Thành, dont l'exploitation commerciale est prévue à partir de la fin de 2026, doit progressivement accueillir les vols internationaux transférés en trois étapes, jusqu'en 2028. À ce moment-là, Tân Sơn Nhứt deviendra en quelque sorte un frère aîné plus tranquille, principalement consacré aux liaisons intérieures et aux vols courts de moins de mille kilomètres, tandis que son rôle de grande porte internationale passera progressivement à son jeune frère de Đồng Nai.

MONSIEUR NĂM, SON PETIT CAFÉ ET UN RÊVE TOUT SIMPLE

Je me dis souvent que les chiffres, hectares de terrain, millions de voyageurs, mètres de piste, ne constituent finalement que l'enveloppe extérieure d'une histoire bien plus longue. L'histoire des vies qui se sont déroulées à côté de l'aéroport sans que ceux qui les vivaient

aient forcément mis un pied dans un avion. Comme ông Năm, le patron d'un petit café du coin, dont la famille vit ici depuis plusieurs générations. Il racontait qu'enfant, en 1938, il avait entendu dire qu'un avion avait ramené l'empereur Bảo Đại de Đà Lạt à Saïgon pour recevoir des soins d'urgence après qu'il eut été blessé à la jambe par balle dans une affaire galante impliquant l'épouse d'un fonctionnaire français. « Les avions à hélices d'autrefois vous déchiraient encore plus les oreilles que les jets d'aujourd'hui, disait-il. Mais les habitants de Gò Vấp étaient alors à moitié paysans, à moitié citadins, et pauvres. Même en rêve, personne n'aurait osé imaginer toucher l'aile d'un avion. Rien que le voir passer dans le ciel et entendre son moteur rugir, ça vous mettait déjà du bonheur dans le ventre. »

En écoutant ông Năm, je me suis soudain souvenu d'une famille qui vivait au bout de notre quartier lorsque j'étais enfant. L'un de leurs enfants avait été envoyé étudier à ses frais en Allemagne de l'Ouest. Tout le voisinage partageait leur joie et imaginait déjà pour lui un avenir radieux. À l'époque, moi aussi, je rêvais en secret de monter un jour dans le ciel, simplement pour savoir ce que l'on ressent à bord d'un avion. Et maintenant que je suis là, contre ce hublot, regardant la ville devenir de plus en plus petite sous mes yeux, je mesure tout ce qui a changé. Le rêve tout simple d'un enfant pauvre est devenu aujourd'hui une chose presque ordinaire pour tant de gens. L'avion n'est plus ce luxe réservé aux officiers, aux fonctionnaires et aux riches. Il est entré jusque dans la vie des gens les plus modestes.

Voilà peut-être ce qu'il faut retenir de Tân Sơn Nhứt, davantage encore que ses chiffres de capacité ou sa superficie. Il y a un siècle, les Vietnamiens restaient sur le

sol et levaient les yeux avec inquiétude vers le ballon d'un envahisseur. Un siècle plus tard, des Vietnamiens sont eux-mêmes aux commandes, annoncent la météo dans la voix de leur propre pays et transportent leurs compatriotes au-dessus de la mer de l'Est jusqu'aux terres occidentales. Du pauvre village posé sur une butte de terre rouge de Gia Định à cet aéroport qui ploie sous plusieurs dizaines de millions de passagers chaque année, Tân Sơn Nhứt aura tout traversé : la colonisation, la guerre, les séparations, les bouleversements, puis l'aspiration au changement d'aujourd'hui. L'avion décolle. Je jette un dernier regard au ciel de Saïgon qui s'efface derrière les nuages et je me dis que cette terre aura assisté à tant de séparations et tant de retrouvailles. Chaque fois qu'une porte d'avion se referme, c'est aussi, quelque part, une page de l'histoire qui se tourne, tandis qu'une autre commence, plus longue encore, et qui nous emmène plus loin.

Essai 29

UN COIN DE TÂN BÌNH, QUELQUES TRACES ANCIENNES QUI DEMEURENT

Quelques pages ne suffiraient jamais à raconter tous les souvenirs que Tân Bình a laissés en moi. Alors je vais simplement les rassembler autour de deux histoires. Celle d'une rue qui porta autrefois un peu du souffle de la Corée, et celle d'une ancienne pagode qui demeure silencieusement au cœur de la ville depuis près de trois siècles. Deux histoires, deux rythmes de vie qui semblent n'avoir rien en commun. Et pourtant, à bien y réfléchir, elles nous parlent d'une même vérité : ce qui brille finit parfois par

s'effacer dans l'ombre du temps, ne laissant à ceux qui restent qu'un étrange vertige, mêlé de regret et de nostalgie.

LA RUE CORÉENNE, UN RÊVE DE PAYS LOINTAIN AU CŒUR DE SAÏGON

Avant que Phú Mỹ Hưng ou Tân Phong, dans le 7^e arrondissement, ne deviennent les grands lieux de rassemblement de la communauté coréenne, il existait déjà une petite rue, modestement installée à côté du marché Phạm Văn Hai. Elle faisait moins d'un kilomètre de long, mais elle avait connu un âge d'or dont peu de gens se souviennent encore aujourd'hui.

L'histoire commença en 1992, lorsque le Vietnam et la Corée du Sud établirent leurs relations diplomatiques. Environ treize ans après cette date, un groupe de spécialistes coréens vint travailler à Saïgon et se vit attribuer une maison dans cette rue. Puis les entreprises et les usines coréennes arrivèrent, suivies d'un nombre croissant de ressortissants qui choisirent de s'installer dans le quartier, comme des poissons retrouvant une eau familière. En 1994 ouvrit Sa Rang Bang, premier restaurant coréen de la rue. En très peu de temps, des dizaines de boutiques, restaurants, cafés et bars se mirent à pousser les uns contre les autres. Certains appartenaient directement à des Coréens, d'autres étaient officiellement exploités par des Vietnamiens mais servaient une cuisine authentiquement coréenne. À son apogée, une centaine de familles coréennes vivaient dans le quartier, tandis que les hôtels se multipliaient pour accueillir ceux qui venaient étudier le marché. Dès le matin, on entendait les voisins s'appeler pour aller faire de l'exercice ou partir au marché.

En fin d'après-midi, certains s'installaient pour jouer, discuter affaires, rire et bavarder, animant tout le quartier. J'aime imaginer cette scène : une petite Corée nichée au milieu de Tân Bình, bruyante dès le matin au rythme du marché, plus douce l'après-midi autour d'un café et d'un journal, puis retrouvant le soir cette retenue tranquille des gens venus d'un pays froid, prenant leur temps pour vivre.

Sa réputation se répandit rapidement. Des journaux en langue coréenne présentaient la rue comme une étape à ne pas manquer lors d'un séjour à Saïgon. À son entrée se trouvait une librairie vendant livres, journaux, cassettes et disques rapportés du pays, petit morceau de patrie glissé dans les bagages de ceux qui vivaient loin de chez eux. Pour retrouver les saveurs authentiques, on allait chez Thảo Linh ou Korea Ateko. On y trouvait conserves de poisson, sauce soja, nouilles instantanées, café Maxim, soju et bière Hite, à des prix paraît-il moins élevés qu'au restaurant. Les Vietnamiens eux-mêmes venaient parfois y faire leurs emplettes, particulièrement pour les ingrédients des soupes réputées bonnes pour la santé, champignons shiitakés, carottes, radis coréens ou racines de bardane.

Mais tout ce qui atteint un sommet finit un jour par redescendre. La crise financière asiatique arriva et la rue perdit peu à peu sa prospérité. Puis, à la fin des années 1990, certains hôtels furent associés à diverses activités douteuses. Les autorités renforcèrent les contrôles et les règles d'enregistrement des résidents temporaires. Peu à peu, les Coréens se dispersèrent vers le 1er et le 3e arrondissement, puis vers de nouveaux quartiers comme K300 près de l'aéroport, le Super Bowl du côté de Hậu Giang et Thăng Long, avant de gagner finalement Phú Mỹ Hưng, où existaient des écoles et même des projets universitaires destinés à leurs enfants. De l'ancienne rue

coréenne de Phạm Văn Hai ne restent aujourd'hui que quelques familles. Les enseignes bilingues sont devenues plus rares et leurs couleurs s'effacent avec les années.

Autrefois, selon les voisins vietnamiens, les Coréens du quartier étaient polis, disciplinés, très solidaires entre eux, mais aussi quelque peu conservateurs. Ils réglaient leurs comptes jusqu'au dernier đồng et, lorsqu'ils donnaient leur parole, ils la tenaient. Au Tết, ils passaient chez les voisins pour offrir des étrennes aux enfants et des cadeaux aux familles. Lorsqu'ils étaient invités à un mariage ou à une cérémonie familiale, ils venaient, avec la familiarité de proches. Kang Hee Jo, marié à une Vietnamiennne, parlait couramment vietnamien. Il adorait le phở, le bún bò, mais aussi la viande de chien servie dans les restaurants de Phạm Văn Hai et la fondue de chèvre de Lê Văn Sỹ. Le week-end, il emmenait sa femme et ses enfants à Diamond Plaza, puis au Superbowl pour que les petits s'amuse. Il racontait également une chose assez amusante : beaucoup de Coréens supportaient mal la coriandre, alors que les Vietnamiens en mettent partout. Dans le bol de phở, sur une simple assiette de riz, elle trouve toujours le moyen de se glisser. Un détail minuscule, mais qui suffit à montrer combien les différences culturelles peuvent se cacher jusque dans le repas quotidien. On peut être tout près et rester un peu loin, être loin et pourtant éprouver de l'affection.

À son apogée, la communauté coréenne de la ville aurait compté jusqu'à une centaine de milliers de personnes. Elle possédait ses associations de personnes âgées, de femmes, de commerçants, ses journaux et ses églises, où l'on se retrouvait le week-end pour prier avant de déjeuner ensemble et de parler affaires, avec la chaleur d'une grande famille reconstituée en terre étrangère.

Aujourd'hui, la rue coréenne n'a plus cette animation et les enseignes bilingues s'effacent lentement sous la poussière des années. Mais c'est peut-être précisément ce silence qui subsiste qui nous émeut le plus. Il rappelle qu'il fut un temps où une petite rue de Saïgon respirait au rythme d'un pays lointain. Et qu'au fond, les êtres humains n'ont jamais eu besoin de parler la même langue pour finir par se comprendre.

GIÁC LÂM, LA PAGODE QUI EST RESTÉE TROIS SIÈCLES

Si la rue coréenne raconte l'histoire de quelque chose qui est arrivé récemment avant de repartir presque aussitôt, la pagode Giác Lâm raconte exactement l'inverse : l'histoire de ce qui dure.

Située au 565 Lạc Long Quân, dans le quartier Bảy Hiền, elle fut édiée au printemps de l'année Giáp Tý, en 1744, sous le règne du seigneur Nguyễn Phúc Khoát, grâce aux dons du laïc Lý Thụy Long, un Minh Hương d'origine chinoise. Elle s'appela d'abord Sơn Can, puis Cẩm Sơn, du nom de la butte sur laquelle elle avait été construite. Les habitants l'appelaient également Cẩm Đệm, car Thụy Long portait aussi le nom de Cẩm et gagnait sa vie en tressant des nattes. À force de le dire, le surnom resta.

Pendant ses trente premières années, le temple ne fut qu'une modeste salle de récitation du nom du Bouddha, sans moine résident. Pour les premiers migrants venus défricher la région, il représentait surtout un refuge spirituel. Ce n'est qu'en 1774, lorsque le maître zen Phật Ý Linh Nhạc envoya son disciple Tổ Tông Viên Quang y devenir abbé, que le lieu changea véritablement de destinée. C'est alors

qu'apparut le nom de Giác Lâm. La pagode devint le premier centre de la région de Gia Định consacré à l'enseignement des textes bouddhiques et de la discipline monastique. Les abbés se succédèrent ensuite. Hải Tịnh y ouvrit en 1844 une longue session d'étude et de retraite monastique. En 1873, Minh Khiêm transforma le temple en atelier de gravure sur bois et de copie des sutras, un travail patient et discret qui permit de préserver les textes bouddhiques pour les générations futures. Dans la Gia Định thành thông chí, Trịnh Hoài Đức décrivait autrefois le temple entouré de grands arbres aux ombres épaisses, de fleurs éclatantes comme du brocart, avec la brume et la fumée flottant matin et soir, un petit terrain, disait-il, mais plein de charme et de délicatesse. En lisant ces mots, il me semble presque entendre encore une cloche résonner dans le crépuscule sur l'ancienne butte de Cẩm Sơn.

Trois grandes restaurations se succédèrent au fil des siècles. Entre 1798 et 1804, la pagode acquit une allure majestueuse grâce à ses colonnes de bois précieux et à ses bas-reliefs finement sculptés. Entre 1906 et 1909 furent ajoutées une enceinte ainsi que des décorations en céramique. Puis, de 1930 à 1945, les murs furent renforcés et ornés de nouvelles assiettes décoratives incrustées. En 1953, un moine venu du Sri Lanka apporta un arbre de la Bodhi et une relique du Bouddha. L'arbre fut planté devant la cour, sous le regard de la statue de Quan Thế Âm. Plus de soixante-dix ans ont passé et son feuillage demeure luxuriant, témoin silencieux du lien noué entre deux traditions bouddhiques séparées par tout un océan. Quant à la tour de sept étages destinée à abriter les reliques, sa construction débuta en 1970, puis fut interrompue par les événements. Les travaux ne reprirent qu'en 1993 et l'édifice fut inauguré en 1994. Presque un quart de siècle pour

achever une seule tour, voilà qui en dit long sur la patience des hommes. En 1988, la pagode fut classée monument historique et culturel national. Une dernière grande restauration, menée de 1992 à 1999, lui donna enfin son aspect actuel.

La pagode adopte le traditionnel plan en forme du caractère chinois Tam, familier des anciens temples du Sud : trois bâtiments reliés entre eux, le sanctuaire principal, la salle d'enseignement et le réfectoire. Curieusement, la pagode d'origine ne possédait aucun portail à trois ouvertures. Celui-ci ne fut construit qu'en 1955. On y trouve des lions d'inspiration indienne et des têtes de serpent Naga portant l'empreinte du bouddhisme theravāda khmer. Dès l'entrée apparaît donc un étonnant métissage culturel, comme si, depuis sa fondation, le temple avait toujours accepté que des vents venus d'ailleurs franchissent ses portes. Une fois à l'intérieur, on est d'abord saisi par cette forêt de colonnes en bois, certaines si épaisses que les bras ne suffisent pas à les entourer. Toutes portent des sentences parallèles sculptées et dorées. L'organisation cultuelle suit le principe selon lequel on rend hommage au Bouddha à l'avant et aux patriarches à l'arrière. Plus d'une centaine de statues anciennes, pour la plupart sculptées dans le bois, laquées de rouge et dorées à la feuille, sont encore conservées aujourd'hui.

Mais ce qui me laisse le plus longtemps immobile, c'est le sommet des murs du sanctuaire principal, incrusté de près de sept mille assiettes anciennes en céramique et en porcelaine. La plupart proviennent des fours de Lái Thiêu, d'autres sont venues de beaucoup plus loin, du Japon ou de Chine. Les anciens les ont posées une à une, avec une patience infinie, déposant toute une vie de savoir-faire dans ces petits fragments de céramique. Après tant de

pluies, tant de soleils, elles brillent encore, comme une forme d'art populaire discrète et magnifique. Derrière la pagode se trouve également le cimetière de stupas funéraires des patriarches fondateurs. Et parmi toutes ces colonnes demeurent encore les sentences parallèles composées par Trịnh Hoài Đức, ainsi que celles offertes au temple durant la troisième année du règne de Gia Long, en 1804. Elles ont plus de deux siècles et restent là, silencieuses, à regarder passer les générations.

Je pense souvent que la rue coréenne et la pagode Giác Lâm n'ont, en apparence, absolument rien à voir l'une avec l'autre. Pourtant, posées toutes deux sur la terre de Tân Bình, elles racontent sans le vouloir les deux faces d'une même vérité. Certaines choses arrivent puis repartent comme un souffle de vent. Elles brillent, puis s'effacent presque aussitôt, à l'image de cette rue coréenne qui connut autrefois ses années fastes. D'autres choisissent de rester. Elles plongent leurs racines dans la terre, traversent les bouleversements du monde et continuent de tenir debout, comme cette vieille pagode qui approche des trois cents ans. Peut-être est-ce justement cette coexistence de l'éphémère et du durable qui donne toute son âme à un territoire, là où chaque morceau de terre, chaque rue porte son histoire propre et attend simplement qu'un passant, conduit là par quelque heureuse affinité, s'arrête un instant pour l'écouter.

Essai 30

TERRE ET GENS DE TÂN BÌNH, CES NOMS QUI VIVENT PLUS LONGTEMPS QUE LES RUES

Quand j'écris sur Tân Bình, j'ai toujours l'impression d'être assis devant un vieux registre dont je tourne lentement les pages, l'encre a pâli, mais les histoires, elles, semblent dater d'hier. Cette terre a quelque chose d'étrange. Les rues peuvent changer de nom cinq fois, sept fois, les immeubles pousser si haut qu'ils finissent par cacher le ciel, la bouche des Saïgonnais, elle, s'obstine à employer les vieux noms, ngã tư Bảy Hiền, le carrefour Bảy Hiền, ngã ba Ông Tạ, l'embranchement Ông Tạ. Comme si les gens craignaient qu'en changeant ne serait-ce qu'un peu le nom des lieux, on en égare aussi l'âme. Si j'écris aujourd'hui ces lignes, c'est peut-être justement pour aider à garder cette âme-là, de peur qu'un jour quelqu'un nous interroge et que nous restions là, embarrassés, sans plus savoir quoi répondre.

ÔNG BẢY HIỀN, L'HOMME EST MORT, MAIS SON NOM SE TIENT TOUJOURS AU CARREFOUR

Le carrefour Bảy Hiền, combien de fois les Saïgonnais l'ont-ils traversé sans même y penser ? C'est là que viennent se rejoindre Trường Chinh, Cách Mạng Tháng Tám, Hoàng Văn Thụ et Lý Thường Kiệt. À force de prononcer « Bảy Hiền » depuis toujours, on en oublie presque de se demander qui était cet homme. Et quand on pose enfin la question, on découvre que même parmi ceux qui vivent là depuis des décennies, chacun a sa version, les récits se transmettent, se déforment, se contredisent. Au

fond, je me dis que c'est peut-être précisément ce brouillard qui donne à ce nom de lieu sa dimension de légende.

La version à laquelle on accorde le plus volontiers foi raconte qu'il s'appelait en réalité Trần Văn Hiên. Septième enfant de la famille, il était naturellement devenu Bảy Hiên, « Hiên le Septième ». C'était un riche propriétaire terrien, mais d'une générosité peu commune. Sa villa se dressait juste à l'angle du carrefour, à peu près à l'endroit qui jouxte aujourd'hui le Centre culturel de l'ancien arrondissement de Tân Bình. Une haie soigneusement taillée entourait la demeure, avec de gros piliers, des murs revêtus de bois précieux et, devant les trois marches du perron, deux imposants poteaux de ciment. Ses terres s'étendaient en direction de l'actuelle Hoàng Văn Thụ jusqu'à Cộng Hòa, au-delà de ce qui est aujourd'hui Hoàng Hoa Thám. Ce n'étaient alors que rizières et cultures maraîchères. Quant à la route qui traversait le carrefour, elle était si étroite que personne n'aurait imaginé qu'elle deviendrait un jour l'une des artères vitales de toute cette partie de la ville.

Il était riche, oui, vraiment riche, mais Hiên avait surtout une manière d'être qu'on rencontre rarement. Chaque mois, à la pleine lune, il faisait publier dans les journaux qu'il distribuerait de l'argent aux pauvres. Deux grands paniers remplis de pièces étaient déposés devant son portail, et les gens de la maison se chargeaient de les remettre aux nécessiteux. Jusqu'au jour où la foule fut trop nombreuse, trop compacte. Dans la cohue, deux enfants venus avec leurs parents moururent étouffés. Hiên en fut profondément meurtri. À partir de ce jour, il n'osa plus annoncer publiquement ses distributions. Il se contentait de faire passer le mot : quiconque était dans le besoin n'avait qu'à venir au carrefour, demander la maison de monsieur

Bảy, celui qui s'appelait Hiên, et on l'aiderait. Il arrive que la compassion elle-même exige de la prudence, qu'il faille presque dissimuler une part de sa bonté pour éviter qu'elle ne provoque un nouveau malheur. Dans la vie, même vouloir du bien aux autres peut, lorsqu'on s'y prend mal, devenir un remords qui vous accompagne jusqu'au bout.

À sa mort, on l'enterra dans le secteur du Lăng Cha Cả. Sa femme reposait auprès de lui, car cet homme, malgré sa fortune, n'avait eu qu'une seule épouse toute sa vie. À une époque où les grands propriétaires avaient volontiers cinq femmes et sept concubines, une telle fidélité n'était pas banale. En 1945, des migrants venus du Nord commencèrent à occuper les terrains autour du mausolée. L'ancien gouvernement établit alors une règle : chaque mètre occupé devait être payé, environ cent đồng par unité de mesure. Après 1975, lorsque le secteur du Lăng Cha Cả fut dégagé, un petit-fils de Hiên fit exhumer les restes de ses grands-parents et les confia à la pagode Vạn Thọ, à Tân Định. Les immenses propriétés d'autrefois furent progressivement vendues par les descendants, qui partirent vivre dans le centre de Saïgon. Il ne resterait aujourd'hui, quelque part du côté de Chợ Lớn, qu'un petit-fils âgé de plus de quatre-vingts ans.

Seulement voilà, les histoires humaines ont toujours leurs variantes. D'autres affirment que Bảy Hiên ne fut nullement ce grand propriétaire dont les terres s'étendaient à perte de vue, mais un modeste commerçant qui, au début du XX^e siècle, vendait à ce carrefour du fourrage pour les chevaux. Il y resta si longtemps que les habitants finirent par connaître son visage, puis son nom, et que son nom passa tout naturellement de l'homme au lieu. L'écrivain Sơn Nam penchait lui aussi pour cette version. Vers 1930, selon lui, Bảy Hiên vendait là de l'herbe destinée aux chevaux qui

tiraient les voitures. Le métier s'attacha à l'homme, puis le nom de l'homme s'attacha à la terre. Quant à l'élevage de chevaux de course, certains documents l'attribuent plutôt à son fils, Trần Văn Mực, qui donnait à ses chevaux des noms presque poétiques : Minh Hoa, Bạch Ngọc, Fan-ta-so... Si je rapporte les deux versions, ce n'est pas pour décider laquelle est vraie. Les légendes populaires n'ont pas forcément besoin d'avoir raison. Il leur suffit de rester vivantes dans la bouche des hommes. Qu'il ait été un propriétaire généreux ou un marchand de fourrage laborieux, Bầy Hiên incarne dans les deux cas cette génération qui défricha la terre et finit par donner un nom à ce qui n'était encore qu'un coin perdu.

Et perdu, cet endroit l'était réellement avant 1954. Aux marges de Saïgon, on trouvait une plantation d'hévéas, quelques rizières longeant la grande route qui montait vers Tây Ninh, quelques familles vivant de la terre et de l'élevage des chevaux. Vers 1960, les registres d'état civil comptaient déjà plus de quatre mille habitants, en majorité des gens venus de Quảng Nam pour refaire leur vie, avec dans leurs bagages un savoir-faire transmis de génération en génération, le tissage. Un métier qui allait donner son renom à toute la région, et auquel je reviendrai un peu plus loin.

BẦY HIÊN AU FIL DES BOULEVERSEMENTS DE L'HISTOIRE

Cette terre en a vu, des changements. Chaque couche de poussière déposée par le temps semble recouvrir une autre histoire. Dans les années 1940, lorsque l'armée japonaise entra en Indochine, elle construisit ici un poste militaire dominant les environs. Sous le bâtiment

furent creusés de vastes abris destinés aux bombes et aux munitions. Craignant que l'axe reliant directement Bảy Hiền à Chợ Lớn ne révèle ou ne compromette leurs dépôts d'armes et de carburant, les Japonais isolèrent complètement le secteur correspondant aujourd'hui au croisement de Lý Thường Kiệt, Hoàng Văn Thụ et Lạc Long Quân. Ils y plantèrent une immense forêt d'hévéas qui s'étendait jusqu'à la prison de Chí Hòa. Étrangement, cette forêt renfermait quantité de tombes anciennes. Lorsque l'ancien gouvernement les fit plus tard fouiller, on y découvrit nombre d'objets précieux en or. Cette terre fut donc à la fois champ de bataille, cimetière et trésor enfoui, les époques s'y superposant comme autant de strates.

Puis les Américains arrivèrent. La forêt d'hévéas fut entièrement abattue, les sépultures exhumées, des logements surgirent pour les militaires et le marché de Tân Bình vit le jour. On appelait alors ce secteur Phú Thọ. Dans les années 1960, les Américains asphaltèrent la route du carrefour Bảy Hiền, encore fort étroite. L'actuelle Cách Mạng Tháng Tám avait porté sous les Français le nom de Verdun, avant de devenir la Route nationale 1, qui filait tout droit jusqu'à Tây Ninh. Hoàng Văn Thụ s'appelait autrefois Võ Tánh, tandis que Lý Thường Kiệt portait le nom de Nguyễn Văn Thoại et reliait l'aéroport de Tân Sơn Nhất au marché de Tân Bình. Ce marché était alors particulièrement animé. Le soir, les soldats américains quittaient l'aérodrome à moto et fondaient jusqu'ici pour boire et faire la fête. Les éclats de rire se mêlaient au vacarme des moteurs, dans ce Saïgon à la fois déchiré par la guerre et éblouissant de faste.

L'actuel hôpital Thống Nhất est l'héritier de l'hôpital Vì Dân, construit grâce à une collecte organisée par Nguyễn Mai Anh, épouse du président, sur l'emplacement d'un

ancien ouvrage défensif. Il portait le nom de « Vì Dân », « Pour le peuple », mais, au début, ne soignait que les officiers. Ce n'est que plus tard que les consultations furent ouvertes aux civils, avec même une prise en charge entièrement gratuite pour les pauvres. Puis, entre 1966 et 1975, les habitants originaires de Quảng Nam affluèrent de plus en plus nombreux. Ils fondèrent le village de tisserands de Bả Hiên, devenu célèbre et dont l'activité, malgré tout, s'est maintenue jusqu'à nos jours. Quand je repense à tout ce parcours, ce carrefour m'apparaît comme un miroir miniature de l'histoire de Saïgon. Poste japonais, présence militaire américaine, village artisanal d'exilés, les époques se sont empilées les unes sur les autres, tandis que le nom de Bả Hiên est resté là, immobile, silencieux témoin.

ÔNG TẠ, LE GUÉRISSEUR DU « CARREFOUR DE LA TOUR »

Parler de Tân Bình sans évoquer ngã ba Ông Tạ serait vraiment laisser un vide. L'endroit fut longtemps célèbre pour ses restaurants de viande de chien, mais le nom d'Ông Tạ, lui, vient d'un guérisseur traditionnel qui soigna un nombre incalculable d'habitants du Sud.

Il s'appelait en réalité Trần Văn Bử, né en 1918 à Mỹ Tho, dans la province de Tiền Giang. Après avoir appris la médecine traditionnelle sur le mont Bà Đen, à Tây Ninh, il revint à Saïgon. Il remarqua que ce carrefour, proche d'une pagode et entouré encore de vastes terrains, était facile d'accès pour les malades. Il décida donc de s'y installer. À l'angle des actuelles Phạm Văn Hai et Cách Mạng Tháng Tám, il ouvrit la pharmacie de médecine orientale Thủ Tạ, où il soignait principalement femmes et enfants à l'aide de

plantes médicinales vietnamiennes. Son savoir était remarquable. Les malades guérissaient, sa réputation courut vite. On venait non seulement de Saïgon, mais de nombreuses provinces du Sud, jusque du delta du Mékong. La pharmacie ne désemplissait jamais.

Mais son talent de médecin n'était encore qu'une partie de l'homme. C'était aussi un bienfaiteur au sens plein du terme. Devant son officine se trouvait en permanence une boîte métallique remplie de petite monnaie. Lorsqu'un pauvre venait le consulter, il ne lui faisait pas payer les remèdes. Il lui arrivait même de prendre quelques pièces dans la boîte et de les glisser dans sa main pour qu'il puisse manger ou payer le car qui le ramènerait chez lui. Durant les années de guerre, des femmes trop pauvres pour élever leur nouveau-né venaient parfois abandonner leur enfant à la pharmacie. Il les recueillait tous, les nourrissait, les élevait et les faisait instruire jusqu'à l'âge adulte. Chez lui se trouvait aussi un puits, chose rare dans le village à cette époque. Chaque jour, les habitants venaient y puiser de l'eau. Lui les accueillait avec plaisir, demandant à chacun comment allaient les affaires, la santé, la famille, comme l'aurait fait un vieux parent, jamais comme un étranger.

Lorsqu'il mourut, ses funérailles furent d'une ampleur jamais vue dans le secteur. Le cercueil fut transporté sur une voiture tirée par six chevaux. Le cortège partit de chez lui, monta jusqu'au carrefour Bảy Hiền, emprunta Cộng Hòa, redescendit jusqu'au rond-point du Lăng Cha Cả, avant de revenir pour l'inhumation dans la propriété familiale. On aurait dit que toute une contrée accompagnait son bienfaiteur pour un dernier tour sur cette terre. La pharmacie passa ensuite aux descendants, qui perpétuent encore aujourd'hui le métier.

Le nom « Ông Tạ » possède pourtant une origine plus ancienne encore. Sous la colonisation française, une haute tour se dressait à ce carrefour. Les habitants de Củ Chi ou Hóc Môn qui voulaient entrer dans Saïgon devaient obligatoirement passer par là pour être contrôlés par les soldats. Le lieu était donc appelé ngã ba Tháp, le « carrefour de la Tour ». Après la mort du guérisseur, dans la langue populaire, « Tháp » se serait peu à peu déformé en « Tạ », jusqu'à devenir le nom consacré. En 1954, des migrants venus du Nord s'installèrent ici pour commercer et fondèrent le marché Ông Tạ, inscrivant durablement ce nom dans la géographie du vieux Saïgon. Après 1975, le marché fut transféré vers l'extrémité de Phạm Văn Hai, tandis qu'une école moderne s'éleva sur son ancien emplacement.

Autrefois, ce carrefour avait aussi son église Đức Mẹ, dont les cloches sonnaient matin et soir. À partir de 1968, les soldats américains affluèrent, les bars se multiplièrent. La route Lê Văn Duyệt, Thoại Ngọc Hầu était bordée de kapokiers dont les fleurs blanches couvraient par endroits tout un pan du ciel. Dans les années 1960 et 1970, les alentours comptaient encore des champs de liserons d'eau, des terrains vagues et les quartiers catholiques des réfugiés venus du Nord. Les jeunes filles de ces quartiers avaient la réputation d'être belles et douces. Elles portaient presque toujours un chapelet autour du cou, allaient assidûment à la messe, riaient avec retenue, parlaient doucement. Alors je m'imagine un après-midi de ce temps-là, les fleurs blanches des kapokiers jonchant la route, les cloches de l'église se mêlant aux appels des vendeurs de viande de chien et aux petits rires des filles du quartier catholique. Une scène quotidienne devenue presque poésie, un mélange que Saïgon, peut-être, était seul capable d'inventer.

LE VILLAGE DE TISSERANDS DE BÃY HIỀN, UN PETIT QUẢNG AU CŒUR DE SAIGON

Si Bãy Hiền est un nom, son village de tisserands en est l'âme, la force vive qui, pendant un demi-siècle, a donné chair à ce nom. Avant 1975, jour et nuit, le claquement des navettes résonnait dans tout le quartier. C'était le plus important centre de tissage et de confection artisanale de la région, fournissant tissus et vêtements, en gros comme au détail, à travers tout Saïgon et Gia Định.

L'histoire commence autour des années 1950 et 1960, lorsque des familles de Quảng Nam et Đà Nẵng, fuyant la guerre, descendirent vers le Sud. Elles choisirent de s'établir à Bãy Hiền, qui n'était alors qu'une zone sauvage envahie de roseaux et d'herbes hautes. Elles n'avaient guère de biens, mais emportaient avec elles leur capital le plus précieux, l'art ancestral du tissage de la soie. Dès 1957, la guerre ravageait sans relâche Quảng Nam. La terre ne nourrissait plus ceux qui la travaillaient, beaucoup durent partir et formèrent une petite communauté autour de Bàu Cát. Au début, faute de capitaux et de fil, seules quelques familles tissaient. Les autres vivaient de ce qu'elles pouvaient, vendaient du mì Quảng, pédalaient sur des cyclo-pousses. Le tissage n'avait encore aucune réputation. Il fallut attendre 1965, lorsque les matières premières purent être importées du Japon et de Corée du Sud, pour que l'activité prenne réellement son essor. Des milliers de personnes trouvèrent du travail. Une partie de la production fut exportée, le reste acheté par les commerçants chinois de Chợ Lớn, qui teignaient les tissus avant de les redistribuer. C'est ainsi que naquit la réputation du tissu de Bãy Hiền.

Il faut aussi parler du métier à tisser que les artisans de Quảng avaient emporté avec eux. Ce n'était nullement un outil archaïque, mais le « métier Cữu Diễn », amélioré en 1935 et 1936 à partir du métier traditionnel par Cữu Diễn, de son vrai nom Võ Dẫn, né en 1897 à Duy Trinh, Duy Xuyên. Grâce à ses modifications, on pouvait produire des étoffes plus larges, plus belles, avec un rendement nettement supérieur. Lorsque ce métier suivit les artisans jusqu'à Bả Hiên au début des années 1960 et rencontra là des conditions techniques plus favorables, il continua d'être perfectionné. Tout un village artisanal entra alors dans son âge d'or.

Et quel âge d'or ! Durant les décennies 1980 et 1990, entre deux mille cinq cents et quatre mille foyers vivaient du tissage. Plus de dix mille métiers battaient jour et nuit, leur grondement et le claquement des navettes remplissant les ruelles. Dans le seul 11^e quartier de Tân Bình, près de mille sept cents foyers travaillaient dans le tissu, le fil ou la fibre, employant presque quatre mille personnes et produisant jusqu'à trente-cinq millions de mètres de tissu par an. Certaines années, le village de Bả Hiên aurait représenté plus de soixante-quinze pour cent du PIB de tout l'arrondissement de Tân Bình. Le chiffre donne presque le vertige. De simples métiers en bois, apportés par des exilés, avaient fini par faire vivre l'économie de toute une vaste région. Kate, si, feutre, soie, les tissus de Bả Hiên partaient vers Chợ Lớn, le marché de Tân Bình, celui de Bến Thành, parfois jusqu'au Cambodge. Du commerce du fil à la teinture, du tissage à la confection, tout se faisait à l'intérieur de la communauté, en circuit presque fermé, comme dans un petit pays autonome.

Parler du village de tisserands sans raconter la vie qui l'entourait reviendrait pourtant à raconter un corps en

oubliait son âme. Dans Võ Thành Trang, Năm Châu, Nguyễn Bá Tòng, on entendait partout l'accent de Quảng. Les échoppes de mì Quảng, de bánh đập, de tripes sautées au curcuma, de maquereau cuit à la vapeur se succédaient, prêtes à nourrir les ouvriers après une journée harassante. C'était vraiment un « petit pays de Quảng », avec son parler, sa cuisine et cette solidarité villageoise emportée du pays natal, comme si personne n'avait jamais quitté Duy Xuyên ou Điện Bàn. À son apogée, le village textile de Bảy Hiền dépassait même, par son ampleur, Mã Châu, le village de la soie vieux de quatre siècles situé au cœur même de Quảng Nam. Cela semble paradoxal, et pourtant, à bien y réfléchir, rien n'est plus compréhensible. Il arrive que ce soit en terre étrangère qu'un métier ancestral s'épanouisse pleinement, parce que ceux qui sont partis n'ont plus rien à perdre, seulement le savoir transmis par leurs grands-parents auquel s'accrocher pour reconstruire une existence entière.

Bảy Hiền possédait aussi une sorte de prolongement naturel, le marché aux tissus et aux fils de Phú Thọ Hòa, essentiellement tenu par des gens de Quảng Ngãi. Les deux « Quảng » appartiennent à des provinces différentes, mais sont voisins géographiquement. Tân Bình et Tân Phú ayant eux-mêmes longtemps appartenu au même arrondissement, une sorte de « double Quảng » se constitua naturellement. On mariait les enfants entre familles, on partageait le mal du pays. Phú Thọ Hòa écoulait autrefois des centaines de tonnes de tissus de Bảy Hiền par an et faisait contrepoids au marché textile Soái Kinh Lâm du 5^e arrondissement, dominé par les commerçants chinois. Des mariages liaient même les deux communautés, les uns devenant gendres ou brus chez les autres, apprenant ainsi leurs méthodes commerciales. Une manière, après tout,

pour Vietnamiens d'origine chinoise et Vietnamiens originaires du Quảng de trouver un équilibre humain au cœur d'une concurrence économique féroce.

Mais ce qui prospère finit toujours par décliner, vieille loi du monde. Après 1975, l'industrie textile se figea sous l'économie planifiée, les matières premières manquaient et les coopératives fonctionnaient avec lourdeur. Avec l'ouverture économique, le métier put enfin reprendre souffle autour de 1996. La joie fut pourtant brève. Dès 1993, les tissus chinois avaient commencé à envahir le marché, bon marché, séduisants, variés. Bảy Hiền s'essouffla peu à peu dans la course. Dans les années 2000, les produits importés prirent davantage encore l'avantage, tant par les prix que par les modèles. Les familles abandonnèrent progressivement le tissage pour vendre du fil, des fibres, du tissu en gros ou des vêtements confectionnés. Des enseignes autrefois prestigieuses, Phúc Trang, Trương Tôn, Huỳnh Giai, ne survivent plus guère que dans la mémoire des anciens. Dans Võ Thành Trang, Nguyễn Bá Tòng ou Tái Thiết, autrefois fiefs des métiers à tisser, les navettes se sont tues. Il ne reste plus que quelques dizaines de familles encore attachées au métier, comme les derniers gardiens d'un feu qui refuse de s'éteindre.

Dire que le village de Bảy Hiền disparaît parce que le nombre de métiers diminue d'année en année n'est pas entièrement faux. Mais il serait plus juste de dire qu'il se transforme, qu'il change de peau plutôt qu'il ne meurt. Les descendants des anciens tisserands dirigent aujourd'hui des entreprises, de grandes usines installées en périphérie, là où les terrains sont plus vastes. Ils utilisent des machines modernes importées de Chine, de Taïwan et même d'Europe occidentale, infiniment plus productives que les anciens métiers. Quelques familles conservent pourtant des

métiers en bois vieux de près de quarante ans et continuent de tisser à la main, moins pour la quantité, dérisoire comparée à l'âge d'or, que pour préserver l'âme d'une époque.

Tân Bình n'a jamais été seulement un entrelacs de rues et de tours de béton armé sans mémoire. Cette terre est faite de vies humaines déposées les unes sur les autres. Un propriétaire qui aimait tellement les pauvres qu'il dut apprendre à cacher sa bonté, un guérisseur qui légua jusqu'à son foyer à des enfants sans père ni mère, une communauté d'exilés qui n'avait pour tout bagage qu'un métier à tisser et qui finit par produire jusqu'à soixante-quinze pour cent du PIB d'un arrondissement entier. On dit souvent que les oiseaux viennent se poser sur les bonnes terres. Moi, j'aurais tendance à renverser le proverbe. Ce sont peut-être les hommes honnêtes, travailleurs, capables de s'aimer et de s'entraider loin de chez eux, qui rendent une terre bonne. Si les noms Bảy Hiền et Ông Tạ vivent encore aujourd'hui sur les lèvres des Saïgonnais, ce n'est pas parce que les livres d'histoire les ont soigneusement consignés, mais parce que les gens se souviennent, racontent et transmettent. Une dette de reconnaissance qui n'a besoin d'aucun acte écrit. Tant qu'un nom est prononcé chaque jour, il suffit parfois de cela pour qu'il ne meure jamais.

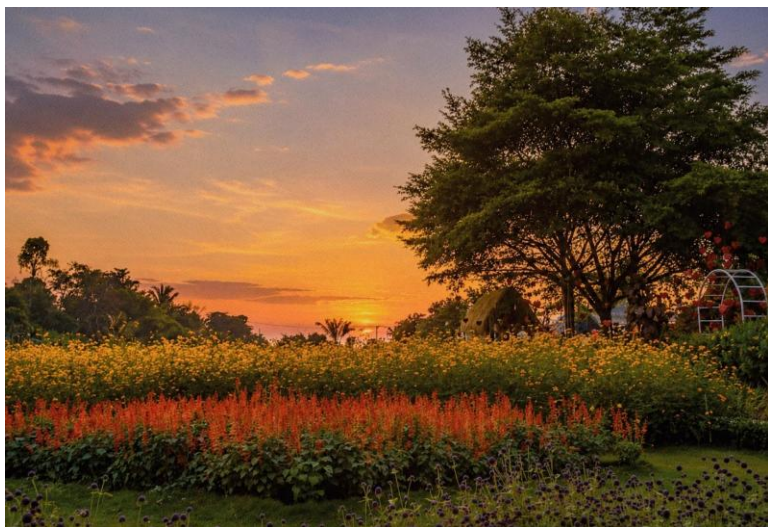


Photo : champ de fleurs de Nhị Bình, Hóc Môn

Essai 31

HÓC MÔN, RIEN QU'À ENTENDRE LE NOM, ON SENT DÉJÀ L'ODEUR DE LA TERRE

« Hóc Môn ». Il suffit que quelqu'un prononce ce nom pour que j'entende, quelque part au fond de moi, le roulement cahotant des roues sur les chemins de terre, que me revienne l'odeur légère du bétel et des noix d'arc séchant au soleil de midi, avec cette humidité particulière d'un petit arroyo traversant autrefois les terres basses. Devant les rues bruyantes d'aujourd'hui, il m'arrive encore d'avoir envie de leur tourner le dos et de repartir à la recherche d'un Hóc Môn disparu.

L'ORIGINE D'UN NOM

Les gens aiment discuter, presque pour le plaisir, de la bonne manière de l'écrire : « Hóc » ou « Hốc », accent aigu ou ton lourd. Moi, cela m'amuse plutôt, car lorsqu'un nom de lieu préoccupe ainsi plusieurs générations, c'est qu'il cache forcément une histoire qui mérite d'être racontée. Avant 1975, on écrivait volontiers « Hốc Môn », avec le son ô. Au gré des changements, on vit apparaître tantôt « Hóc », tantôt de nouveau « Hốc », jusqu'à ce que l'usage récent fixe finalement « Hóc Môn », avec un « o ». En fouillant les ouvrages anciens, j'ai trouvé chez l'érudit Vương Hồng Sển, dans son Dictionnaire du parler du Sud, la forme très nette « Hóc Môn ». Le chercheur Nguyễn Đình Tư la confirme également dans son Dictionnaire des toponymes administratifs du Nam Bộ. Quoi qu'en dise la conversation populaire, l'encre sur le papier, elle, semble avoir choisi son camp.

Le sens du nom est, lui, d'une simplicité désarmante. « Môn » désigne le taro d'eau, cette plante qui aime les terrains bas et humides. « Hóc » serait une déformation populaire de « xép », mot désignant un petit cours d'eau. Au cœur même de l'actuel Hóc Môn coule encore un minuscule ruisseau portant ce nom. Je soupçonne le cours d'eau d'avoir été baptisé avant la terre, car rivières et ruisseaux portent souvent les noms les plus anciens. Depuis toujours, on donne plus volontiers à la terre le nom de l'eau que l'inverse. Réunies, les deux syllabes « Hóc Môn » ne désigneraient donc rien de plus qu'un petit bras d'eau bordé de taros. Et de ce nom rustique est née une vaste région, devenue pendant des générations un chef-lieu animé.

On raconte qu'à l'emplacement du marché central actuel se trouvait autrefois une dépression où stagnait l'eau, bordée de taros serrés les uns contre les autres. Le secteur portait alors le nom de hameau Bàu Chảo. « Bàu » signifie une mare, un creux rempli d'eau, et certains disaient simplement « Hóc ». De cette appellation modeste et populaire, on finit par faire le nom officiel de tout un district, et il est resté jusqu'à nous. Je me dis parfois que nos ancêtres, lorsqu'ils baptisaient un lieu, ne se fatiguaient guère à chercher de grands mots. Ils nommaient simplement ce qu'ils voyaient, un trou d'eau, quelques pieds de taro. Et cette simplicité a finalement survécu à bien des appellations plus pompeuses, traversant plusieurs siècles de bouleversements.

UNE TERRE DE PIONNIERS

Lorsqu'on parle de Hóc Môn, les connaisseurs de l'histoire locale aiment rappeler qu'il s'agit de l'un des plus anciens toponymes de toute la région de Gia Định. En février de l'année Mậu Dần, 1698, lorsque le marquis Lê Thành Nguyễn Hữu Cảnh, envoyé par le seigneur Nguyễn, vint administrer le Sud et créa la préfecture de Gia Định avec les deux districts de Tân Bình et Phước Long, Tân Bình comprenait deux cantons : Dương Hòa et Tân Long. Dương Hòa correspond précisément au Hóc Môn actuel et s'étendait le long de la rivière de Saïgon. Les premiers migrants venus du Nord et du Centre arrivèrent ici avec leurs familles, abattirent la forêt, fondèrent des hameaux. Six villages naquirent d'abord, puis dix-huit villages prospères. Cette terre devint ainsi l'un des berceaux et l'un des premiers foyers de développement de tout le Saïgon, Gia Định des temps de défrichement.

Au début du XIX^e siècle, Hóc Môn restait profondément sauvage. Les tigres rôdaient encore dans les fourrés, au point que l'expression du « tigre des jardins de bétel » devint célèbre dans toute la région. Les dynasties se succédèrent, les découpages administratifs aussi. La terre appartint au district de Bình Dương dans la préfecture de Tân Bình, puis à celui de Bình Long. Après l'arrivée des Français et le soulèvement des Dix-huit Villages des Jardins de Bétel, conduit par Phan Văn Hớn en 1885, l'administration coloniale rebaptisa officiellement le district de Bình Long en arrondissement de Hóc Môn. Dès lors, ce nom resta étroitement lié à la fierté rebelle d'une terre difficile à soumettre. J'aime imaginer qu'un nom aussi humble, « le petit cours d'eau bordé de taros », ait pu remplacer une froide appellation administrative parce que, dans le cœur des habitants, « Hóc Môn » avait déjà la chaleur familière d'un lien de sang.

Cette terre avait aussi sa chance particulière. Les anciens disaient : « Hóc Môn est tout près de Saïgon, il reçoit un peu de l'éclat de la ville, mais sa vie reste entièrement campagnarde. » Avant 1975, tandis que Gò Vấp, Thủ Đức ou Nhà Bè vivaient surtout du riz et des cultures vivrières, Hóc Môn bénéficiait de terrains plus élevés, rarement inondés par les marées, de nappes souterraines abondantes et, à l'est, de la rivière de Saïgon, qui facilitait l'irrigation par le canal An Hạ. Les légumes, les fruits, les cultures y prospéraient. Après 1975, lorsque tout Saïgon peinait à trouver de quoi se nourrir, les habitants de Hóc Môn vivaient encore relativement à l'aise, sans avoir à s'inquiéter du repas du lendemain. Cela me rappelle une vérité très simple : lorsqu'une terre se montre généreuse envers les hommes, les hommes savent aussi lui rester

fidèles. Et cette fidélité-là traverse les bouleversements sans vraiment s'effacer.

LE BRUIT DES SABOTS SUR LA ROUTE DU MARCHÉ

Je me souviens du Hóc Môn d'il y a une quarantaine d'années, à l'époque où l'économie était si difficile qu'on mélangeait au riz de la patate douce, de la farine de blé, parfois même du sorgho. Et pourtant, Tám, un homme que je connaissais dans la région, donnait son sorgho aux chevaux au lieu de le garder pour lui. Quand on lui demandait pourquoi, il éclatait de rire :

« J'attends que les courses de chevaux reprennent. À Đức Hòa, ceux qui élèvent des chevaux de course entretiennent des troupeaux entiers. Alors nous, avec seulement une paire, qu'est-ce que ça représente ? »

Son père, lui, n'avait jamais élevé de chevaux de course. Il élevait des bêtes de trait qu'il vendait aux cochers transportant les légumes jusqu'au marché de Hóc Môn. Beaucoup de familles possédaient des chevaux dans le coin. De l'autre côté de la rivière de Saïgon, à Thuận An, Bình Dương, c'était pareil : on élevait des chevaux de trait et fabriquait les caisses des voitures hippomobiles, les fameux xe thổ mộ. Du côté de Củ Chi, en revanche, on préférait les buffles et les bœufs pour labourer. Quand j'y pense, Hóc Môn avait vraiment sa signature à lui dans le transport des marchandises entre villages : le bruit des sabots.

Tám me racontait parfois, lentement, devant une tasse de thé :

« Quand j'étais petit, y avait pas un seul jour où mon père n'attelait pas le cheval pour emmener ma vieille vendre son bétel et ses noix d'arec au marché. »

Au début des années 1970, les voitures à cheval servaient encore couramment au transport des marchandises. Après 1975, elles disparurent quelques années, puis revinrent lorsque l'essence se fit rare. Peu de temps après, elles retournèrent pourtant dormir au fond des jardins, à la suite de l'interdiction d'acheminer les légumes jusqu'au secteur de Bà Quẹo. Même une simple carriole pouvait donc être ballottée par les fortunes du pays, indispensable un jour, oubliée le lendemain, presque comme un être humain.

Devant le marché du district de Hóc Môn, dans les années 1950, toute une file de voitures à cheval attendait les clients. On allait faire ses achats, on demandait à ses enfants de prendre la voiture pour aller au marché, avec une allure presque aussi fière que celle de l'aristocratie européenne d'autrefois. Les anciens continuaient à dire « chợ quận », le marché de l'arrondissement, expression qui sonnait à leurs oreilles bien plus noble que « chợ huyện », marché de district, même après que l'ancien marché d'arrondissement de Bình Long, dans la province de Gia Định, fut devenu le chef-lieu d'un district intégré au Grand Saïgon.

Je me souviens très bien du marché de Hóc Môn, ses vieux murs, son toit de tuiles verdi par la mousse. À quelques centaines de mètres se trouvait la station des xe lam et des autocars qui, faute d'essence, roulaient parfois au charbon. Un tour à bicyclette suffisait presque à parcourir tout le centre du chef-lieu. Pourtant, les anciens répétaient : « Le marché était prospère, on y commerçait toute la

journée, Hóc Môn était célèbre pour son porc rôti, un vrai délice. » Pendant près d'un demi-siècle, depuis sa création jusqu'à la fin des années 1970, lorsque je pouvais encore le voir de mes propres yeux, son architecture avait à peine changé. Quelques murs supplémentaires, davantage d'étals serrés les uns contre les autres, rien de plus. Ce rythme tranquille me manque encore lorsque j'y repense. C'était un temps où les gens ne couraient pas partout, ne semblaient pas engagés dans une course permanente contre la montre, et savaient pourtant vivre pleinement, à leur manière.

LE JARDIN TAO NGỘ ET LA SONNERIE DE L'ÉCOLE MILITAIRE

Évoquer Hóc Môn sans parler du camp d'entraînement de Quang Trung serait également une lacune, surtout pour ceux qui portèrent autrefois l'uniforme de l'armée de la République du Vietnam. Le centre fut fondé en 1953 sous le nom de Centre d'entraînement de Quán Tre. Officiellement, il appartenait à l'armée nationale, mais, dans les faits, l'encadrement et la formation restaient entre les mains des Français. Ce n'est qu'en 1954 qu'il fut véritablement transféré à l'armée nationale. En 1955, il prit le nom de Centre d'entraînement n° 1. Puis, en 1957, afin d'honorer la mémoire du héros Quang Trung, l'homme en tunique de toile devenu empereur, le président Ngô Đình Diệm décida de le rebaptiser Centre national d'entraînement Quang Trung, un nom qui lui est resté.

Dans l'enceinte du camp se trouvait un endroit appelé jardin Cộng Hòa, mais les jeunes recrues préféraient un nom infiniment plus tendre : le « jardin Tao Ngộ », le

jardin des retrouvailles. Chaque dimanche matin, les familles et les amoureuses y retrouvaient les jeunes soldats. La scène était si belle, si chargée d'émotion, que le compositeur Nhật Hà en fit une chanson évoquant ce dimanche au jardin des retrouvailles, la longue route de Quang Trung écrasée de soleil et l'amour assez fort pour abolir la distance. Ces rencontres ne duraient qu'une matinée, une toute petite matinée de dimanche, mais elles suffisaient à soutenir un soldat pendant toute une semaine d'entraînement éprouvant. Les liens humains n'ont pas besoin de durer longtemps pour être profonds.

LES TOITS DES MAISONS COMMUNALES OÙ L'ENCENS EST ENCORE CHAUD

Aujourd'hui encore, en parcourant Hóc Môn, je retrouve des traces de ce passé lointain. La maison communale Xuân Thới Thượng, l'une des plus anciennes de la région, est toujours debout. On y vénère le génie tutélaire du village ainsi que les pionniers qui défrichèrent et peuplèrent la contrée. Chaque année, vers le milieu du deuxième mois lunaire, la fête Kỳ Yên redonne vie aux lieux. Les habitants viennent de partout brûler de l'encens, partager le « riz du génie », c'est-à-dire les offrandes bénies du đình, puis assister au hát bội, ce théâtre traditionnel profondément ancré dans la culture méridionale. Quelque chose m'émeut particulièrement : la vaste cour a été mise à profit pour installer un dispensaire de médecine traditionnelle entièrement gratuit, où les pauvres, les personnes âgées et ceux qui traversent des difficultés peuvent recevoir plantes médicinales et séances d'acupuncture. Ainsi, le même toit abrite le sacré et prend soin de la santé des vivants. Voilà, à mes yeux, la forme la

plus concrète de ce principe vietnamien qui veut que l'on se souvienne toujours de la source dont vient l'eau que l'on boit. Pas une morale enfermée dans les livres, mais quelque chose qui se pratique chaque jour.

Il y a aussi le đình Tân Thới Nhì, qui ne fut pas seulement un lieu consacré aux divinités protectrices, mais également le témoin de nombreux épisodes de l'histoire révolutionnaire. Et puis la pagode Hoàng Pháp, à Tân Hiệp, vaste et célèbre dans toute la région, qui ne se réduit pas davantage à un lieu de culte : d'innombrables activités bouddhiques s'y déroulent et elle accompagne depuis des générations la vie spirituelle des habitants de Hóc Môn.

Je réalise alors que Hóc Môn, au fond, n'a jamais été un nom grandiose. Ce n'était qu'un petit creux d'eau avec quelques taros poussant sur ses berges. Et pourtant, à partir de cette chose minuscule et humble, des générations ont construit une terre qui porte en elle des insurrections farouches, des marchés où résonnaient les sabots des chevaux, de brèves retrouvailles pleines d'une immense tendresse, et des maisons communales où l'encens continue de monter en silence tandis qu'on prend soin des plus pauvres. Une terre n'a pas besoin d'un nom somptueux pour mériter la mémoire. Un homme n'a pas besoin d'un titre pour mériter le respect. Ce qui dure le plus longtemps se cache souvent dans les choses simples, façonnées par le travail, la solidarité et la fidélité de générations successives. Demain, Hóc Môn changera peut-être de nom ou sera intégré à de nouvelles divisions administratives. Mais son âme, ce lien affectif entre la terre et les hommes, j'en suis convaincu, restera intact, comme le petit ruisseau appelé Hóc Môn qui continue aujourd'hui encore de couler discrètement au milieu de la ville.

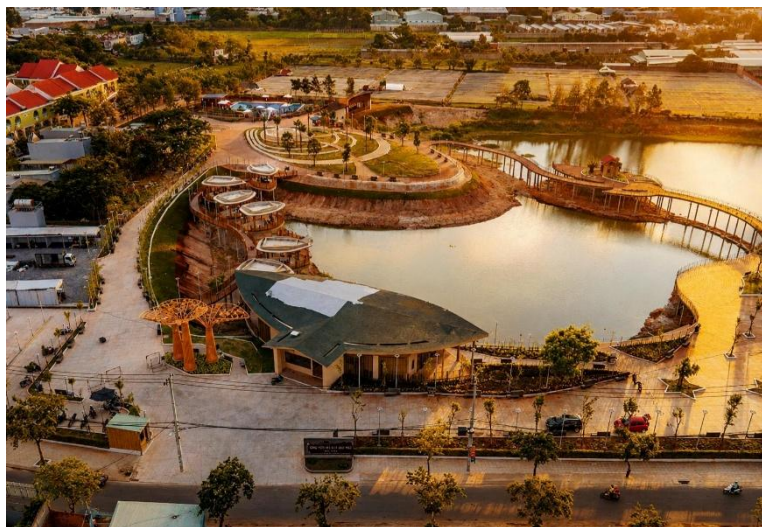


Photo : zone d'écotourisme de Hóc Môn

Essai 32

LES DIX-HUIT VILLAGES DES JARDINS DE BÉTEL, LE PARFUM VERT DU BÉTEL DANS L'HISTOIRE DE GIA ĐỊNH

Chaque fois que je traverse la région des Dix-huit Villages des Jardins de Bétel, à Hóc Môn, je me prends à penser que sous les routes aujourd'hui saturées de véhicules, sous ces quartiers où les maisons se pressent les unes contre les autres, subsistent peut-être encore quelque part l'odeur piquante des feuilles de bétel, celle de la terre fraîchement défrichée et l'ombre de ces longues files de gens qui, leurs palanches chargées de feuilles sur

l'épaule, avançaient autrefois en silence dans la brume du petit matin.

À en croire les anciens de Hóc Môn, il y a plus d'un siècle, toute cette contrée n'était encore qu'une forêt établie sur des terres relativement hautes, envahie d'arbres, où tigres et bêtes sauvages pullulaient. La nuit, ils venaient boire dans les petits cours d'eau situés aux environs de l'actuel marché de Hóc Môn. Ce récit a conforté beaucoup de gens dans l'idée que le nom Hóc Môn viendrait justement de ces minuscules bras d'eau bordés de taros.

Le taro d'eau possède une longue tige semblable à celle du bậc hà vietnamien et de grandes feuilles d'un vert profond. Il pousse volontiers dans les dépressions humides, le long des rivières et au bord des rizières. Le taro doux, reconnaissable à la petite marque rouge au milieu de sa feuille, entre dans les soupes, se fait sauter avec de la viande ou se conserve en saumure. Quant au taro irritant, on utilisait surtout ses feuilles pour envelopper les gâteaux, le sucre ou les haricots. Une plante toute simple, populaire entre toutes, qui aura pourtant légué son nom à toute une région.

Hóc Môn se trouve au nord de Saïgon. Depuis Phú Nhuận, l'ancienne grande route mandarine traversait Bà Điểm, Hóc Môn et Trảng Bàng avant de poursuivre vers Tây Ninh et la frontière cambodgienne. Cette voie avait été aménagée sous Lê Văn Duyệt, gouverneur général de Gia Định, puis élargie par les Français pour devenir une route nationale. Elle ne reliait pas seulement des territoires. Elle conduisit également jusqu'ici plusieurs vagues de migrants venus du Centre et du Nord en quête d'un moyen de vivre.

Lorsqu'ils arrivèrent, ils trouvèrent la forêt. Il fallut abattre les arbres, débroussailler, retourner la terre, monter des abris. Il fallut affronter les fauves, le paludisme, la pénurie de presque tout, avant d'obtenir quelques parcelles de rizières et quelques lopins cultivables. Peu à peu, autour des maisons isolées, des villages se formèrent. Les anciens choisirent d'y planter le bétel et l'arec. Comme le terrain était élevé et ne possédait pas le réseau serré de canaux du delta du Mékong, il fallait creuser des puits et porter l'eau jusqu'à chaque pied. Le travail était exténuant. Et pourtant, le bétel et les aréquiers de Hóc Môn et Bà Điểm poussaient avec une vigueur extraordinaire.

À cette époque, bétel, noix d'arec et tabac étaient inséparables de la vie des habitants du Nam Bộ. Une chique de bétel ouvrait une conversation, une autre scellait l'alliance de deux familles. Le bétel accompagnait les mariages, les anniversaires de décès, les fêtes, le Têt. Les anciens pouvaient manquer de bien des choses, mais rares étaient les maisons dépourvues d'une boîte à bétel. Voilà pourquoi le bétel et les noix d'arec de Hóc Môn devinrent célèbres dans toute la Cochinchine.

À la fin du XIX^e siècle, Tân Thới Nhì possédait même un marché spécialisé dans les tuteurs de bétel, le marché Bến Nọc. Des sampans venus de partout y apportaient les perches dont les cultivateurs avaient besoin. À l'aube, les habitants de Hóc Môn et de Bà Điểm chargeaient leurs palanches et descendaient vendre leurs feuilles aux marchés de Bến Thành et de Bà Chiểu. Au temps où les tigres rôdaient encore, ils voyageaient par groupes de vingt ou trente, bavardant et riant tout au long du chemin pour se donner du courage.

Plus tard, chevaux et chars à bœufs transportèrent le bétel et les noix d'arec jusqu'à Saïgon. Ceux qui vécurent autrefois le long de Lê Văn Duyệt n'ont certainement pas oublié le claquement des sabots dans la brume du matin, le grincement des roues de charrette, les appels que les gens se lançaient d'un bout à l'autre de la route. Rien qu'à entendre ces récits, je vois surgir devant moi une campagne débordante de vie : les palanches couvertes de feuilles vertes, les chemises délavées des paysans, les chemins de terre rouge conduisant vers Saïgon, comme le courant ininterrompu de tous ceux qui partaient gagner leur pain.

UNE TERRE RUDE QUI ENGENDRE LE COURAGE

Les Dix-huit Villages des Jardins de Bétel n'étaient pas seulement réputés pour leur culture. C'était aussi une terre d'hommes et de femmes chez qui le sens de l'honneur et de la solidarité avait de profondes racines. Des vagues de migrants venues des autres régions du pays s'y étaient retrouvées dans le même exil. Tous avaient sué sur les mêmes terres sauvages, tous avaient connu les mêmes difficultés. Alors ils apprirent à se protéger, à se soutenir. Dans l'épreuve se forgea peu à peu un tempérament propre aux gens de Hóc Môn : dur au mal, franc, droit, profondément attaché à son pays. Cette terre donna naissance à des personnalités comme Nguyễn An Ninh, Nguyễn An Khương, Nguyễn An Cư, Phan Công Hớn, Nguyễn Văn Quá... Les pays où rôdent les tigres et où la vie est rude produisent souvent des hommes qui ne manquent pas de cran. Pour survivre dans de tels endroits, il vaut mieux ne pas être fragile.

Aujourd'hui, lorsqu'on traverse le Hóc Môn densément peuplé, il est difficile d'imaginer que derrière toutes ces maisons serrées s'étendaient autrefois des forêts hostiles, des marécages malsains, au point qu'un dicton disait :

« Féroce comme le tigre des Jardins de Bétel. »

Mais cette phrase ne parlait pas seulement des tigres. Elle disait aussi quelque chose du caractère des habitants : leur force, leur détermination, cette façon de ne pas plier facilement.

UNE OMBRE NOMMÉE ĐỐC PHỦ CA

Après la prise de Gia Định par les Français, Hóc Môn passa sous l'autorité de nouveaux administrateurs. Parmi eux, un nom faisait trembler la population plus que tous les autres : Trần Tử Ca. À l'origine, ce n'était qu'un propriétaire aisé et peu instruit. Mais sa collaboration avec les Français lui permit de gravir progressivement les échelons, chef de village, adjoint de canton, chef de district, puis đốc phủ sứ, haut fonctionnaire indigène de l'administration coloniale.

Les habitants l'appelaient « le tigre ». Non pour son courage, mais pour sa cruauté. Il faisait arrêter les familles aisées, les soumettait à des interrogatoires afin d'obtenir des rançons, surveillait la population et classait les habitants selon leur degré supposé d'opposition. Quiconque était soupçonné d'aider les insurgés risquait l'arrestation et les coups. Aujourd'hui encore, les récits de cette époque donnent froid dans le dos. Pour sauver un proche, certaines familles durent vendre leur maison, leur buffle, jusqu'à leurs

rizières. Lorsqu'elles parvenaient enfin à racheter le prisonnier, elles n'avaient plus rien et devaient quitter le village.

Ainsi, les maigres biens des habitants pauvres finirent peu à peu dans la maison du Đốc phủ Ca. La première demeure en briques du marché de Hóc Môn aurait elle-même été bâtie avec cet argent. Et Trần Tử Ca n'était pas seul. Sa femme et ses deux enfants profitaient eux aussi de son pouvoir pour imposer leurs volontés. La famille monopolisait le commerce du bétel et de l'arec, pressurait les habitants par les taxes et faisait interroger des innocents.

La plainte populaire Vè Quắn Hớn a gardé quelque chose de cette souffrance : la nuit, nul sommeil paisible pendant les cinq veilles, le jour, chaque heure apportait son lot de corvées et d'impôts... Chaque vers ressemble encore au long soupir des habitants de Hóc Môn de ce temps-là.

L'INSURRECTION DE LA NUIT DU TRENTIÈME JOUR, L'ÉCHO DE TOUTE UNE TERRE

Lorsque la colère a été comprimée trop longtemps, vient un moment où le peuple se soulève. Celui qui choisit de se tenir à ses côtés fut Phan Công Hớn, plus couramment appelé Quắn Hớn. C'était un homme réputé pour son sens de l'honneur, habile dans les arts martiaux, qui avait autrefois été chargé de la sécurité du village. Voyant la population accablée par l'oppression, il entreprit avec Nguyễn Văn Quá de recruter clandestinement des insurgés. On forgea les sabres, on affûta les lances, on attendit le jour.

Ce jour fut la nuit du trentième jour du Têt de l'année Ất Dậu, 1885.

Dans les maisons, on préparait les plateaux d'offrandes pour accueillir les ancêtres. La fumée de l'encens emplissait les pièces, chacun attendait le moment sacré où l'ancienne année basculerait dans la nouvelle.

Soudain, un coup de crécelle retentit.

« Il se passe quelque chose ! »

Des pas précipités martelèrent le sol. Puis un cri déchira la nuit :

« À mort Phủ Ca ! »

En quelques instants, la troupe des insurgés, torches à la main, armée de sabres et de lances, déferla vers la résidence administrative. Ils forcèrent les portes, escaladèrent les murs, pénétrèrent dans l'enceinte au milieu des cris, des coups de feu et de la panique générale. Đốc phủ Ca et son épouse furent capturés et exécutés sur place, dans la cour. Toute la colère accumulée pendant des années venait de rompre sa digue.

Au matin du premier jour de cette nouvelle année, Hóc Môn connut un Têt bien étrange. Les habitants apportaient aux insurgés du bánh tét, du thé, du tabac. On riait, on criait de joie, comme si tout un peuple venait enfin de sortir d'un cauchemar interminable.

Mais cette joie fut brève.

Les troupes françaises montèrent de Gia Định et encerclèrent la région. Les insurgés étaient nombreux, mais manquaient d'armes à feu et d'organisation. Le soulèvement fut rapidement écrasé. Phan Công Hớn,

Nguyễn Văn Quá et de nombreux combattants furent arrêtés. En mars 1886, les deux hommes furent exécutés au marché de Hóc Môn. La population regardait, les larmes coulant sur les visages. Les héros tombaient. Leurs noms, eux, restaient.

Après l'insurrection, les Français renforcèrent encore leur domination. Beaucoup d'habitants furent déportés à Côn Đảo ou envoyés sur de lointaines îles. Les Dix-huit Villages furent même contraints de verser des indemnités à la famille du Đốc phủ Ca. La somme était si lourde que nombre de familles, incapables de payer, abandonnèrent leur village et partirent chercher ailleurs de quoi vivre.

Et pourtant, chose étrange, ce n'est pas Đốc phủ Ca que la population a choisi de garder dans sa mémoire.

Elle a gardé Quản Hớn.

Et de génération en génération, elle s'est transmis ces vers :

« Pour fêter le printemps, pétards et perche du Têt,
Et la tête du préfet exposée au réverbère. »

L'histoire s'écrit aussi dans la mémoire du peuple. Les gens peuvent être pauvres, ne savoir que peu lire et écrire, ils savent pourtant parfaitement qui mérite leur respect et qui mérite l'oubli.

Aujourd'hui, les anciens Dix-huit Villages des Jardins de Bétel se répartissent entre Hóc Môn, le 12^e arrondissement et une partie de Củ Chi. Les immenses plantations de bétel ont presque entièrement disparu. Pourtant, chaque fois que je pense à cette terre, j'ai encore l'impression de voir une douce étendue verte quelque part

au fond de ma mémoire. Le vert des feuilles de bétel. Le vert de ces paysans qui défrichèrent une terre sauvage. Et aussi le vert d'un certain esprit de droiture et de courage qui a façonné le caractère de Hóc Môn.

Certaines terres ne restent pas vivantes dans la mémoire parce qu'elles furent riches ou fastueuses. Elles y restent parce que chaque parcelle conserve encore la trace des pas des ancêtres, l'odeur de la sueur de ceux qui ouvrirent la terre, et quelque chose du parfum âcre, presque brûlant, du bétel de l'Histoire.



Photo : fête Kỳ Yên

Essai 33

LE TOIT DU ĐÌNH QUI VEILLE SUR L'ÂME DE TÂN THỚI NHÌ

Le đình de Tân Thới Nhì se tient modestement au numéro 2 de la rue Lý Nam Đế, dans le bourg de Hóc Môn. Au milieu de rues qui changent de visage de jour en jour, ses vieilles tuiles, ses rangées de piliers en bois et sa cour ombragée d'arbres continuent de procurer une étrange sensation de paix. On dirait qu'ici, soudain, le temps ralentit.

Autrefois, le đình appartenait au village de Tân Thới Nhì et avait été édifié grâce aux efforts conjugués de ses habitants. Ceux que l'on considère aujourd'hui comme les « gens du đình » ne sont pas seulement les habitants de la commune de Tân Thới Nhì. Il y a aussi ceux des quartiers du bourg de Hóc Môn, détachés depuis de l'ancien village. Les frontières administratives ont changé bien des fois, mais celles de la mémoire ne se découpent pas aussi facilement. On peut changer de domicile officiel, rebaptiser une commune, donner un autre nom à un hameau, chaque fois que revient la saison des cérémonies du đình, beaucoup continuent pourtant de dire :

« Moi, je suis du đình de Tân Thới Nhì. »

Il est des liens invisibles plus solides encore que les frontières tracées sur une carte.

Autour du đình se trouvent aujourd'hui les pagodes Vạn Đức, Từ Quang, Giác Huệ et Từ Đức, le sanctuaire de Quan Công, celui de la Dame, la paroisse de Hóc Môn, puis des lieux chargés d'histoire comme Ngã Ba Giồng ou les jardins de bétel de Bà Điểm... Sur ce petit morceau de terre,

croyances et histoire se superposent par couches successives, comme les cernes d'un vieil arbre. Les jours de grande fête, on vient au đình de partout. Certains viennent demander la paix et la protection. D'autres se contentent d'allumer silencieusement un bâton d'encens pour leurs parents disparus. D'autres encore reviennent parce que les fêtes de Kỳ Yên de leur enfance leur manquent. Le đình est l'un des rares endroits où l'on peut encore éprouver le sentiment d'appartenir à quelque chose qui nous dépasse et qui dure.

LE ĐÌNH ET LES DIVINITÉS DE LA TERRE

Les divinités honorées au đình de Tân Thới Nhì sont aussi proches de la vie quotidienne que pouvait l'être la spiritualité des gens du Sud. Dans le sanctuaire principal est vénéré le Thành Hoàng Bổn Cảnh, le génie tutélaire du lieu, auquel l'empereur Tự Đức accorda un brevet impérial en 1852. Particularité remarquable, il n'y a ici aucune statue. Seulement un grand caractère « thần », « génie », écrit en chữ Nôm. C'est d'ailleurs le cas dans la plupart des đình du Sud. Les anciens pensaient qu'une divinité n'avait pas nécessairement besoin d'un visage ou d'un corps. L'essentiel résidait ailleurs, dans le respect et dans la foi. Aux côtés du génie tutélaire se trouvent les autels des Tiên Hiền, des Hạng Hiền, du Thần Nông et du Tiên Sư.

Au milieu de la cour se dresse la statue du Génie Tigre, une figure à laquelle je suis particulièrement attaché. Le tigre est assis là, silencieux, majestueux sans être lointain, rappelant l'époque où Hóc Môn était encore couvert de forêts épaisses et où les fauves rôdaient sur les chemins des villages. Les habitants avaient peur du tigre, mais ils le

respectaient aussi, jusqu'à en faire une divinité protectrice de la terre. De part et d'autre du đình se trouvent les sanctuaires du Dragon Azur et du Tigre Blanc, donnant au lieu une profondeur spirituelle toute particulière. C'est ici que les hommes confient leurs espérances au ciel, à la terre et aux ancêtres qui défrichèrent cette région.

Le đình de Tân Thới Nhì honore également Trịnh Thiêm, un chef de communauté chinoise qui acheta un terrain avant de l'offrir afin que le đình puisse être déplacé vers un emplacement plus vaste et plus commode. Sa tablette funéraire y est toujours conservée. À côté du đình se trouve le sanctuaire d'Ông Bồn, culte familial des communautés chinoises. Ces traces montrent que, dès le début du XIX^e siècle, des Chinois étaient venus vivre et commercer à Tân Thới Nhất et Tân Thới Nhì, contribuant ainsi à la prospérité du marché de Hóc Môn.

L'histoire d'une terre n'appartient jamais à une seule communauté. Elle naît de la rencontre de plusieurs courants humains, les Vietnamiens venus défricher, les Chinois venus s'établir et commercer. Chacun y apporte sa petite part et, au fil des années, toutes finissent par se fondre en une seule chose, l'âme du pays.

LE ĐÌNH, GARDIEN DE L'ÂME CULTURELLE

À Sài Gòn, bien des lieux ont aujourd'hui changé. Les noms des anciens villages ne survivent plus que dans la mémoire des vieillards. Mais le nom du đình, lui, demeure : Tân Thới Nhì. Trois mots seulement, et pourtant tout un pan d'histoire voyage avec eux. Ce đình appartient à l'ensemble de ceux qui portent le nom de « Tân Thới », dans l'ancienne région des Dix-huit Villages des Jardins de Bétel.

Tân Thới Nhất, Tân Thới Nhì, Tân Thới Tam, Tân Thới Tứ... autant de villages semblables à des frères issus d'une même souche.

Bien des récits entourent la naissance de ces villages, même si tout n'a pas encore été parfaitement éclairci. Une chose, en revanche, est certaine : le đình est le dépositaire le plus complet de la mémoire du pays. Si, un jour, les livres venaient à disparaître, il serait encore possible de suivre la trace de ces vieux toits pour retrouver l'histoire de la terre natale. Car un đình est une généalogie écrite dans le bois, les tuiles et la mémoire collective.

Autrefois, mariages, funérailles, réussite aux concours ou nomination à une charge officielle devaient être annoncés au Thành Hoàng. La joie d'un homme devenait celle du village entier. Le deuil d'une famille devenait une peine partagée. Le đình n'était donc pas seulement un lieu de culte. Il était aussi une école de morale. On y apprenait à ne pas oublier ceux qui étaient venus avant soi, à reconnaître sa dette envers les anciens, à se conduire d'une manière digne de la communauté. Quelqu'un qui avait mal agi et pénétrait dans le đình, se retrouvant devant l'autel des divinités et sous le regard des villageois, ressentait spontanément une forme de crainte. Des lois qui n'avaient jamais besoin d'être écrites. Des sanctions qui n'exigeaient ni fouet ni bâton. Parfois, le simple blâme du voisinage suffisait à tourmenter longtemps une conscience. Telle était la force silencieuse du đình.

Aujourd'hui, le đình de Tân Thới Nhì est classé monument architectural et artistique au niveau municipal. Mais, à mes yeux, sa plus grande valeur n'est pas dans ce titre. Elle réside dans le fait que l'on y conserve encore les usages des anciens.

À chaque saison de Kỳ Yên, tambours, gongs et musique rituelle résonnent à nouveau. Les jeunes officiants, impeccablement vêtus de leurs costumes et coiffes cérémonielles, avancent lentement au rythme des invocations. Lions, licornes et dragons dansent dans la cour. La fumée de l'encens flotte dans l'air. Bannières, dais et étendards resplendissent de couleurs. À cet instant, on a presque l'impression de marcher à rebours dans le temps.

À l'intérieur du đình se trouve tout un trésor d'art populaire : panneaux horizontaux, sentences parallèles en caractères chinois, cloisons sculptées avec minutie, statues de bois et de céramique, objets rituels, chevaux votifs, gongs de bronze, brûle-parfums, chandeliers... Chaque objet porte encore la trace des mains d'artisans anonymes. Ils sont peut-être morts depuis fort longtemps, mais leurs œuvres demeurent ici et continuent, en silence, de raconter leur histoire aux générations suivantes.

Le đình ressemble à la souche d'un très vieil arbre. On peut partir loin, un jour ou l'autre on se souvient du chemin qui ramène vers lui. Lorsque le pays natal change trop vite, lorsque les anciens noms disparaissent peu à peu, le đình reste debout, pareil à une borne plantée dans la mémoire. Les tuiles peuvent vieillir, les piliers perdre leur couleur. Tant que la fumée de l'encens continuera de monter dans le sanctuaire et que le tambour de Kỳ Yên retentira chaque année, l'âme de l'ancien village ne sera pas morte.

Au fond, la longévité d'une terre ne dépend ni du nombre de routes nouvellement ouvertes ni de quelques étages supplémentaires ajoutés aux immeubles. Elle dépend de la capacité des hommes à se souvenir d'où ils viennent. Et à Tân Thới Nhì, ce vieux đình continue, sans

bruit, de garder cette mémoire pour des générations d'habitants de Hóc Môn.

L'ODEUR DU BÉTEL, CELLE DE LA TERRE ET L'OMBRE DU MARCHÉ DE HÓC MÔN

Il fut un temps où Hóc Môn et Bà Điểm formaient une immense région de culture du bétel et de l'arec, célèbre dans tout le Nam Kỳ. On y cultivait également du tabac, des légumes, des fruits et quantité d'autres produits agricoles. Cette abondance fit naître un commerce florissant. Dès le début du XIX^e siècle, le marché de Hóc Môn était devenu le « marché du tổng » pour toute la région de Dương Long. Les palanches chargées de feuilles de bétel venues des Dix-huit Villages des Jardins de Bétel prenaient silencieusement la route de Chợ Lớn et de Bến Nghé, avant que leurs marchandises ne se dispersent dans tout le Sud.

Je me suis souvent demandé à quoi pouvait ressembler un matin à Hóc Môn, il y a deux cents ans. Il devait y avoir de la brume, des chants de coqs. Dans les ruelles, les porteurs de bétel devaient s'interpeller. L'odeur verte, un peu âpre, des feuilles fraîches devait se mêler à celle de la terre. Une campagne toute simple qui pourtant faisait vivre tant de monde. Aujourd'hui, les jardins de bétel sont devenus rares. Mais il suffit encore de prononcer « les Dix-huit Villages des Jardins de Bétel » pour retrouver en imagination cette époque où la verdure s'étendait à perte de vue.

Essai 34

DES CLOCHES ET UNE TERRE QUI RESPIRE ENCORE LE TEMPS D'AUTREFOIS

LÀ OÙ LE SON DES CLOCHES RALENTIT UNE VIE

Depuis le centre de Sài Gòn, il suffit de prendre la direction du nord-ouest et de parcourir une vingtaine de kilomètres. Peu à peu, les rues s'espacent, la vie ralentit légèrement. C'est là que l'on arrive à la pagode Hoàng Pháp, dans la région de Thành Ông Năm, à Hóc Môn. Depuis plus d'un demi-siècle, elle se tient ici, paisible comme un bon vieillard assis au bord du chemin, les yeux à demi fermés, regardant passer les gens sans même éprouver le besoin de leur demander où ils vont.

La pagode appartient à la tradition bouddhique du Mahāyāna du Nord. Elle fut fondée en 1957 par feu le Vénérable Ngô Chân Tử, à une époque où cette région n'était encore qu'un pays de broussailles et de terres désertes, où les herbes envahissaient jusqu'aux sentiers. Deux ans après le défrichage, le premier temple fut enfin construit, en briques, avec deux niveaux de toiture en tuiles et une façade orientée vers le nord-ouest. Rien de somptueux. Mais cela suffisait déjà pour offrir un refuge à bien des âmes.

Ce que j'aime à Hoàng Pháp, à vrai dire, n'est pas tant son architecture ni ses dimensions que le cœur de celui qui l'a fondée. En 1965, lorsque la guerre ravagea Đồng Xoài et Thuận Lợi, laissant des familles dispersées et des maisons détruites, le Vénérable Ngô Chân Tử accueillit

dans la pagode soixante familles, soit 361 personnes, et les prit en charge pendant huit mois. Il ne s'arrêta pas là. Avec son propre argent, il acheta un terrain et fit construire cinquante-cinq maisons afin que ces familles puissent enfin retrouver un toit.

Trois ans plus tard, il créa un orphelinat qui recueillit 365 enfants devenus orphelins ou séparés de leurs parents par les bombardements. Lorsque les armes se turent enfin, les familles retrouvèrent peu à peu les enfants, et l'institution put considérer sa mission accomplie. Mais la porte de compassion de la pagode, elle, ne se referma jamais. Vieillards isolés, existences fragiles, êtres ballottés par la vie y furent encore accueillis, année après année. On se souvient souvent d'une pagode pour la beauté de son toit ou la majesté de ses statues. Mais certaines pagodes sont belles avant tout par la bonté humaine qu'elles abritent. Quand je pense à Hoàng Pháp, c'est toujours cette seconde beauté qui me vient d'abord à l'esprit.

En 1971, le Vénérable fit prolonger de vingt-huit mètres la façade du sanctuaire principal afin d'offrir davantage de place aux cérémonies et aux enseignements. En 1974, projetant de créer un village d'orphelins et un temple dédié aux rois Hùng, ancêtres mythiques de la nation, il acheta quarante-cinq mẫu de terre à Tân Tạo, Bình Chánh. Mais l'Histoire sait changer de direction plus vite que les projets des hommes. Après 1975, alors que tout restait inachevé, ces terres furent cédées à la nouvelle zone économique de Lê Minh Xuân. Ainsi va une existence : on prévoit une route, et le monde vous en impose une autre.

En 1988, le Vénérable s'éteignit dans la pagode qu'il avait lui-même bâtie. Le Vénérable Thích Chân Tính poursuivit son œuvre et ouvrit une nouvelle période pour

Hoàng Pháp. En 1995 débuta la reconstruction du sanctuaire principal. En 1999 fut érigée la porte monumentale à trois entrées, transformant encore le visage de la pagode. Cette même année eut lieu la première retraite bouddhique de sept jours, avec seulement soixante-dix participants. Qui aurait imaginé qu'à partir d'une graine aussi modeste, les retraites suivantes réuniraient plusieurs milliers de fidèles, parfois jusqu'à sept mille ? En 2005, la pagode ouvrit également une retraite d'été pour élèves et étudiants. La première année, ils n'étaient qu'un peu plus de trois cents ; l'année suivante, mille six cents ; puis, progressivement, près de six mille jeunes commencèrent à venir chaque été.

Aujourd'hui, Hoàng Pháp est considérée comme l'un des grands centres d'étude et de pratique bouddhiques du pays. Son domaine couvre environ 2,5 hectares. Plus d'une centaine de religieux y résident, rejoints régulièrement par des centaines de fidèles, tandis que plusieurs établissements affiliés ont vu le jour au Vietnam comme à l'étranger. Mais si l'on me demandait ce qui reste vraiment dans la mémoire, je ne parlerais ni de superficie ni de chiffres. Je parlerais de cette sérénité qui enveloppe le lieu tout entier.

En franchissant le portail à trois entrées, j'ai toujours l'impression de passer le seuil d'un autre temps. Au-dessus de l'entrée principale sont inscrits les trois caractères « Chùa Hoàng Pháp ». Les deux portes latérales portent deux mots simples et profonds : « Compassion » et « Sagesse ». Le sanctuaire principal adopte un plan en forme du caractère chinois « công », avec deux niveaux de tuiles rouges et des extrémités de toiture qui se recourbent vers le ciel. Sol, piliers, plafond et charpente donnent une impression de solidité tranquille. Les boiseries précieuses

des cloisons, des autels et des portes sont finement sculptées. Deux lions de ciment se tiennent avec majesté au pied des marches ; deux gardiens Vajra, au visage sévère, veillent silencieusement sur la paix du monastère.

Dans l'avant-sanctuaire, le Bouddha Śākyamuni demeure assis en méditation sur son lotus. Sept bas-reliefs alentour racontent sa vie, depuis son renoncement au monde jusqu'à son entrée dans le Nirvāṇa. Au-dessus figure l'inscription : « Que la lumière du Bouddha rayonne davantage, que la Roue du Dharma tourne éternellement. » À l'arrière est honorée la mémoire du Vénérable Ngộ Chân Tử.

Chaque fois que je reste là, devant ces reliefs qui racontent son parcours, je pense à ces êtres qui passent toute leur vie à semer discrètement de bonnes graines dans le monde. Ils traversent l'existence avec la légèreté d'un souffle de vent, et pourtant l'ombre bienfaisante qu'ils laissent derrière eux s'allonge si loin qu'elle continue, longtemps après leur départ, à protéger les autres.

À gauche du sanctuaire se dresse la tour Nhị Nghiêm, où repose le corps du défunt Vénérable. À droite s'étend un jardin verdoyant, avec un paysage miniature de rochers au milieu d'un bassin, et la statue de marbre blanc du bodhisattva Avalokiteśvara, paisible au cœur du silence. Plus loin se trouvent le bâtiment moderne Pháp Luân, le réfectoire et une vaste salle d'enseignement. Devant, l'herbe forme un tapis doux. De vieux tamariniers se tiennent là depuis des générations, regardant sans bruit les hommes venir puis repartir, repartir puis revenir.

Le soir descend. Le vent effleure les feuillages et la cloche de la pagode égrène lentement ses sons. Je reste

longtemps assis sous les arbres, sans aucune envie de me lever. Il existe des lieux que l'on visite et que l'on oublie aussitôt. Ce que l'on y a vu finit par s'effacer. Ici, au contraire, une paix indéfinissable demeure et refuse de vous quitter. Au fond, la plus belle chose dans une pagode n'est peut-être pas ce que l'on voit en y entrant, mais ce qui reste au fond du cœur une fois qu'on en est sorti.

LA TERRE DES DIX-HUIT VILLAGES DES JARDINS DE BÉTEL ET LE VISAGE D'UNE VILLE NOUVELLE

J'ai déjà beaucoup écrit sur Hóc Môn. Pour le 12^e arrondissement, je ne retiendrai donc que quelques grandes lignes. Le 12^e arrondissement constitue la porte nord-ouest de l'espace urbain de Sài Gòn. Il couvre environ 52,74 km² et abrite plusieurs lieux spirituels ou touristiques remarquables, comme le monastère Khánh An, dont l'architecture évoque le Japon, ou le site touristique Bến Xưa. Au nord et à l'ouest, il jouxte Hóc Môn ; au sud, Gò Vấp, Tân Bình, Bình Thạnh, Tân Phú et Bình Tân ; à l'est, la ville de Thủ Đức et Thuận An, dans la province de Bình Dương.

L'histoire du 12^e arrondissement est indissociable de celle de Hóc Môn. Avant 1997, tout ce territoire appartenait encore au district de Hóc Môn. Ce n'est qu'en 1997 que le 12^e arrondissement fut créé à partir des cinq communes d'An Phú Đông, Đông Hưng Thuận, Tân Thới Hiệp, Tân Thới Nhất et Thạnh Lộc, ainsi que de portions de Tân Chánh Hiệp et Trung Mỹ Tây. Puis, en 2025, l'arrondissement fut à son tour dissous et réorganisé en nouveaux quartiers : Đông Hưng Thuận regroupa Tân Thới Nhất, Tân Hưng Thuận et

l'ancien Đông Hưng Thuận ; Trung Mỹ Tây réunit Trung Mỹ Tây et Tân Chánh Hiệp ; Tân Thới Hiệp regroupa Hiệp Thành et l'ancien Tân Thới Hiệp ; Thới An réunit Thới An et Thạnh Xuân ; An Phú Đông regroupa An Phú Đông et Thạnh Lộc.

La terre, elle, est toujours là. Ce ne sont que les noms qui changent au gré des époques, comme un fleuve qui change de quai sans cesser de couler dans la même direction. L'arrondissement avait officiellement été créé au début d'avril 1997, sur une superficie naturelle totale de 5 274,89 hectares, avec plus de 622 500 habitants, dont plus de la moitié étaient des résidents temporaires, selon les données du recensement de 2019.

Si l'on remonte plus loin, les terres de Hóc Môn et Bà Điểm furent défrichées très tôt par les Vietnamiens. Sous la dynastie Nguyễn, Hóc Môn appartenait depuis 1698 au district de Tân Bình, immense territoire de plus de 11 000 km², soit plus du cinquième de la superficie de tout le Sud, allant de la rive droite de la rivière Sài Gòn à la rive gauche du Vàm Cỏ. Après la conquête française du Nam Bộ, Hóc Môn dépendit de l'arrondissement administratif de Sài Gòn. Pourtant, malgré cette appartenance, la région resta longtemps profondément rurale et ne connut guère l'urbanisation. Les Français firent aménager la Route nationale 22, traversant Hóc Môn vers Tây Ninh puis Phnom Penh, essentiellement pour servir leur politique d'exploitation coloniale.

Aujourd'hui pourtant, l'ancien 12^e arrondissement présente un tout autre visage. Porte d'entrée de la ville, il est traversé par de grands axes reliant le centre aux régions périphériques. La rivière Sài Gòn longe son flanc oriental et constitue une importante voie de transport fluvial. À l'avenir,

une ligne ferroviaire doit également le traverser. Choisi comme territoire pilote pour le développement d'une ville intelligente, et fort des résultats déjà obtenus, le secteur dispose désormais de conditions favorables pour accélérer son urbanisation et progresser vers l'industrialisation et la modernisation.

Son réseau routier comprend la Route nationale 22, dont la portion entre le pont Tham Lương et le carrefour An Suông correspond aujourd'hui à la rue Trường Chinh, ainsi que l'ancienne rocade extérieure, devenue Route nationale 1, les routes provinciales 9, 12, 14, 15 et 16, sans oublier un maillage dense de routes locales. Tout cela forme une infrastructure propice au développement. Trường Chinh, grande artère partant de Tân Bình, traversant l'ancien 12^e arrondissement jusqu'à la porte nord-ouest de la ville, compte désormais jusqu'à dix voies. Le long de cet axe, centres commerciaux, immeubles, résidences haut de gamme se sont multipliés. Les quartiers résidentiels ont poussé à grande vitesse, les universités ont ouvert de nouveaux campus, les entreprises des succursales, des entrepôts, des plateformes logistiques. En quinze années seulement, le visage de l'arrondissement s'était métamorphosé.

Sur ces terres sont apparus ou continuent de se développer des ensembles urbains tels qu'An Phú Đông Riverside, Senturia Vườn Lài, Thới An City, Phú Long Riverside, Golden City Hà Huy Giáp, Hiệp Thành City... En regardant ces immeubles pousser sur les terres d'autrefois, je me dis que la terre reste toujours la même ; ce sont les destins qui l'habitent qui changent avec leur époque. Hier encore, c'étaient marécages et broussailles. Aujourd'hui, rues et tours. Mais une chose, j'en suis convaincu, n'a pas changé : sous le béton et l'acier tout neufs demeure intacte

l'âme d'une terre qui a accueilli tant de générations, résisté à tant de bouleversements et qui, aujourd'hui, se redresse silencieusement sous les traits d'une ville nouvelle.

Essai 35

CỦ CHI, LES VILLAGES D'AUTREFOIS ET CES ÂMES QUI Y DEMEURENT ENCORE

Je reprends la route vers le nord de Sài Gòn, du côté de Củ Chi, Hóc Môn puis du 12^e arrondissement. Ces terres ont ployé sous les années de guerre, et le sang comme les ossements se sont mêlés à leur sol. Mais je n'ai aucune envie de rouvrir les anciennes blessures. Laissons le passé reposer en paix. Ce que je cherche, ce sont les villages simples et authentiques, et l'âme de cette région avant que les bombes ne viennent la recouvrir.

CỦ CHI, DE LA FORÊT SAUVAGE AU PAYS DE LA MÉMOIRE

Củ Chi se trouve au nord-ouest de Sài Gòn, à environ trente-trois kilomètres du centre. Après la réorganisation administrative de 2025, le territoire est devenu l'une des 168 nouvelles unités administratives et se prépare à passer du statut de commune à celui de quartier urbain. Le nom « Củ Chi », si rustique à l'oreille, viendrait du vomiquier, un arbre forestier que les anciens appelaient ainsi. C'est une plante grimpante munie de crochets, aux feuilles marquées de trois nervures, aux fleurs blanches et aux fruits ronds contenant des graines plates comme des

boutons, autrefois récoltées à des fins médicinales. Aux premiers temps du défrichement, Củ Chi était encore une région de terres humides au bord de la rivière Sài Gòn, faite de sols gris et de forêts basses, sorte de zone tampon entre les plaines fertiles et les régions boisées.

Au fil de l'histoire, le nom et les limites de Củ Chi ont changé à maintes reprises. District de Bình Dương sous les Nguyễn, dans la province de Gia Định, il devint en 1957 un arrondissement de la province de Bình Dương ; une partie fut transférée à la province de Hậu Nghĩa en 1963 ; puis, en 1976, l'ensemble fut réuni pour former le district de Củ Chi et intégré à Sài Gòn. Tout cela paraît compliqué. Pourtant, à bien y penser, ce ne sont que des changements sur le papier. La terre est restée la même, les hommes aussi. Malgré tous ces nouveaux noms et ces frontières redessinées, les habitants sont restés attachés à leur sol, vivant de l'agriculture et de l'artisanat, tenaces comme des racines de bambou profondément fichées dans une terre ingrate, tandis qu'au-dessus d'elles les tempêtes de l'Histoire passaient et repassaient.

THÁI MỸ, LE VILLAGE DE VANNERIE ET LA MÉLANCOLIE D'UN VIEUX MÉTIER

Parler de Củ Chi sans parler de Thái Mỹ, ce serait en retrancher une part de son âme. Cette commune est considérée comme le berceau local de la vannerie en rotin, bambou et autres cannes, tradition vieille de plus d'un siècle. À son apogée, le village comptait plus d'une centaine de foyers et des milliers de travailleurs vivant de l'habileté de leurs mains. On cultivait soi-même bambous et cannes autour de la maison. Une fois les tiges arrivées à maturité,

on les coupait, les sciait, les fendait longitudinalement en fines lattes, que l'on faisait sécher plusieurs jours au soleil pour les rendre souples et résistantes, avant de les refendre en éclisses et de commencer le tressage.

Dit comme cela, le travail paraît simple. Il ne l'est pas. Il exige une main formée par l'habitude, un œil sûr, une précision que tout le monde ne possède pas. Aujourd'hui, les machines ont remplacé une partie de l'effort humain et augmenté la productivité, mais quelque chose de l'âme artisanale s'est aussi un peu effacé.

Au cœur de l'une des métropoles les plus animées du pays, le village artisanal de Thái Mỹ se fait aujourd'hui de plus en plus silencieux et risque de disparaître. L'urbanisation avance, les bambouseraies cèdent la place aux maisons, et ceux qui veulent continuer doivent faire venir leur matière première d'ailleurs. Les goûts des consommateurs ont eux aussi changé. Beaucoup de familles ont abandonné le métier pour gagner leur vie autrement.

Devant les cercles de paniers et de hottes qui sèchent dans les cours, une pointe de tristesse me vient. Comme si un vieil air populaire s'éteignait peu à peu sous le vacarme des machines de notre époque. Tous les métiers connaissent leur heure de gloire et leur déclin. Mais certains, lorsqu'ils disparaissent, emportent avec eux une part de la mémoire collective, toute une manière de vivre qui s'était enracinée dans le village au fil des générations.

LE MARCHÉ DE CAMPAGNE, LÀ OÙ LE GOÛT DE
LA TERRE DE CỬ CHI RESTE SUR LA LANGUE

Aller à Củ Chi sans passer par son marché campagnard, c'est manquer la moitié du voyage. Sept petites échoppes sous des toits de feuilles, des parois de bambou, tout autour des haies de bambous d'un vert frais, des tables et des tabourets bas où l'on mange dans une atmosphère simple, profondément méridionale.

Il faut commencer par le manioc cuit à la vapeur avec des feuilles de pandan, trempé dans du sel au sésame : douceur discrète, parfum généreux, pour environ 40 000 đồng le kilo. Un mets de campagne peu coûteux, mais chargé de toute la saveur du pays. Puis viennent les rouleaux de printemps aux crevettes et au porc avec leur sauce douce et relevée, le chè de manioc crémeux au lait de coco, parsemé de petites perles de tapioca légèrement élastiques, les bánh xèo dorés et croustillants enveloppés de crudités avant d'être plongés dans la sauce de poisson, sans oublier le poisson-serpent grillé dans la paille.

On enfouit le poisson sous une brassée de paille que l'on embrase. Quand le feu s'éteint, la cuisson est juste à point. On gratte la peau noircie et, dessous, apparaît une chair blanche, tendre, imprégnée du parfum de fumée. Avec des vermicelles, des herbes fraîches, des galettes de riz et une sauce de poisson pimentée, c'est à vous faire oublier le reste du monde.

Củ Chi, c'est aussi son jeune bœuf tendre et parfumé, bouilli puis roulé avec des herbes sauvages, ou simplement grillé le long de la Route nationale 22 ; le jus de canne à sucre au durian du Vườn Cau, halte familière de tant de voyageurs ; les grenouilles des rizières sautées aux feuilles de lá lốt, le jeune jacquier mélangé à la viande, les œufs de cane couvés trempés dans le sel et le poivre... Des

plats sans prétention dont le seul nom suffit à faire monter l'odeur du feu de bois et des champs.

En mordant dans un morceau de manioc de Củ Chi, je me suis soudain dit que cette douceur simple était peut-être la langue secrète de la terre. Elle nous dit que, malgré toutes les guerres qui l'ont traversée, ses racines paysannes, paisibles et honnêtes, n'ont jamais vraiment changé.

LE ĐÌNH DE TÂN THÔNG, L'ÂME DU VILLAGE PRÉSERVÉE À TRAVERS LES BOULEVERSEMENTS

Après le marché, je prends la route du đình de Tân Thông, dans le hameau de Chánh, commune de Tân Thông Hội. C'est un lieu sacré dont personne ne connaît plus exactement la date de fondation. Les premiers migrants vietnamiens étaient arrivés avec peu de biens matériels, mais avec le cœur plein de nostalgie : le souvenir du đình majestueux de leur village, de la vieille pagode, de la haie de bambous familière. Aussi, dès que les terres nouvellement défrichées devinrent à peu près habitables, ils bâtirent đình, pagodes et sanctuaires afin d'y entretenir l'encens comme dans leur pays natal.

La Gia Định thành thông chí de Trịnh Hoài Đức rapporte qu'« au plus tard en 1820, chaque village du Nam Bộ possédait déjà un đình convenablement aménagé pour les sacrifices ». Le đình de Tân Thông aurait été édifié vers 1840-1850. À l'origine, il portait le nom de Mật Cật, parce que cette plante abondait alentour et que ses feuilles servaient à fabriquer des chapeaux.

On raconte qu'en 1910, lorsque les villageois transportèrent la table d'offrandes pour déplacer le đình vers un nouvel emplacement, ils passèrent sur les terres de Mai Văn Đường. Soudain, la table devint si lourde qu'il fut absolument impossible de la porter plus loin. Était-ce un signe du Ciel ? Qui peut le savoir ? Toujours est-il que le chef de canton Phạm Quang Tường y vit un heureux présage. Il accepta donc le terrain offert par le fils de Mai Văn Đường et fit construire le đình à cet endroit précis.

Je ne suis pas superstitieux. Pourtant, devant ce genre de récit populaire, quelque chose en moi s'apaise. C'était la manière des anciens de confier leur foi à la terre, de croire à une sorte d'ordre secret présidant à la naissance d'un nouveau village.

Après tant de guerres, de destructions, de restaurations et d'agrandissements, le đình de Tân Thông tient toujours debout sur son ancien sol. Son domaine couvre près de 4 845 m². Dans la cour, un vieux sên âgé de plus de quatre-vingts ans étend son ombre. Le sanctuaire principal, composé de trois travées, s'élève à près de douze mètres ; trente-six piliers de bois précieux le soutiennent. Sur chacun, des sentences parallèles en caractères sino-vietnamiens semblent encore faire résonner la voix des ancêtres :

« Tân Thông Hội, mer d'argent, forêt d'or, terre où s'élève le temple de la Culture ; Củ Chi, citadelle de bronze, terre d'acier, peuple qui dresse la porte du Triomphe. »

En 1852, cinquième année du règne de Tự Đức, l'empereur accorda au đình un brevet consacrant son génie tutélaire. L'original fut perdu pendant la guerre mais,

heureusement, le Centre de conservation des monuments de l'ancienne capitale de Huế put le reconstituer en 2010.

Chaque année, les 13, 14 et 15 du deuxième mois lunaire, la fête de Kỳ Yên retrouve son animation d'autrefois. C'est l'occasion pour ceux que la vie disperse toute l'année de se revoir et de confier à la fumée de l'encens leurs souhaits les plus simples : vivre en paix.

Je quitte Củ Chi à l'heure où le jour commence à décliner. Ce que j'emporte avec moi, ce ne sont pas des images de bombes ou de guerre. C'est l'odeur du manioc cuit au pandan, le petit claquement sec du couteau qui fend les lattes de bambou à Thái Mỹ, et l'ombre du vieux sến qui monte silencieusement la garde sur les sentences sino-vietnamiennes du đình de Tân Thông.

Cette terre ne se résume pas à la guerre. Elle possède aussi toute l'épaisseur d'un métier, d'un rite, de rêves profondément humains qui, qu'ils aient abouti ou non, méritent tous d'être racontés avec respect.

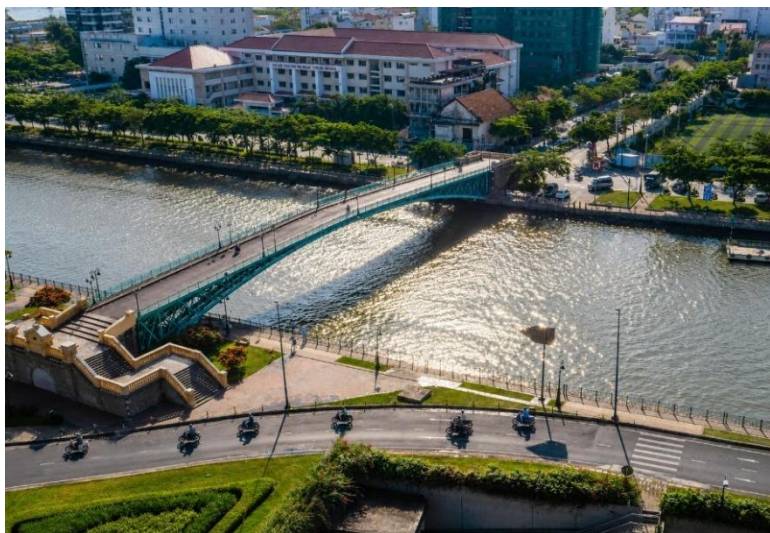


Photo : Cầu Mống

Essai 36

LES ALLUVIONS DE LA MÉMOIRE, LE 4^e ARRONDISSEMENT, UNE ÎLE QUI RESPIRE ENCORE

UNE ÎLE AU CŒUR DE LA VILLE

Sur une carte, le 4^e arrondissement dessine une silhouette qui ne ressemble à aucune autre. Entouré d'eau sur trois côtés, il repose au cœur de Sài Gòn comme une petite île, séparée sans jamais être vraiment éloignée. J'aime encore l'appeler « l'île au cœur de la ville », car il suffit de franchir un pont pour sentir changer le rythme de la vie.

Il y a la vieille silhouette de Cầu Mống, l'animation du marché de Xóm Chiếu, les fourneaux de Vĩnh Khánh qui rougeoient chaque soir et servent toutes sortes de plats populaires. Le 4^e arrondissement ne vit pas seulement à travers ses lieux. Il vit dans l'odeur des cuisines, la chaleur humaine, les éclats de voix sur des rues qui semblent ne jamais vouloir se coucher tôt.

Difficile d'imaginer que cette terre aujourd'hui si densément peuplée ne fut autrefois qu'une immense étendue de vase. Khánh Hội et Vĩnh Hội étaient des régions marécageuses, désertes, quadrillées de canaux, inondées presque toute l'année. Du rạch Bến Nghé jusqu'au secteur de l'actuel pont Chữ Y, puis le long du kênh Đồi vers Tân Thuận avant de revenir vers l'embouchure du Bến Nghé, partout poussaient joncs et carex, verdissant sous le vent.

Ces herbes qui semblaient inutiles faisaient pourtant vivre bien des familles. On les ramassait pour tresser nattes et paillasse, bâtissant modestement une existence avec ce que la nature avait offert. Il en va des terres comme des hommes : bien souvent, les choses les plus durables commencent par presque rien.

Les photographies prises par les Français vers les années 1890 montrent un Khánh Hội méconnaissable aujourd'hui. De l'autre côté du Bến Nghé, quelques maisons basses seulement se blottissaient au bord de l'eau ; derrière, s'étendaient des terrains vagues où rien n'annonçait encore un grand port marchand. Ce n'est que plus tard, avec l'agrandissement du port de Sài Gòn, la construction de quais et d'entrepôts et l'essor du commerce international, que la région changea peu à peu de visage.

En réalité, avant même l'arrivée des Français à Gia Định, les jonques et bateaux de commerce venus de l'intérieur comme de l'étranger sillonnaient déjà en nombre la rivière Sài Gòn. Comprenant immédiatement la valeur stratégique du lieu, l'administration française l'aménagea rapidement et, dès 1860, établit le port marchand de Sài Gòn sur la rive appartenant au village de Khánh Hội. Le port s'étendait sur cinq secteurs et comptait vingt quais, dont dix rien qu'à Khánh Hội. La région devint ainsi progressivement l'une des principales portes commerciales du Nam Kỳ.

Au début du XX^e siècle, le kênh Đôi et le kênh Tê furent élargis, facilitant la navigation. Riz et produits agricoles du delta du Mékong arrivaient par bateaux jusqu'à Chợ Lớn, puis étaient regroupés au port de Sài Gòn avant d'être expédiés ailleurs. Entrepôts à riz et rizeries fonctionnaient jour et nuit, faisant exploser les besoins en dockers. Une grande partie des habitants de Khánh Hội et Vĩnh Hội devinrent ouvriers du port. Des gens venus de toutes les régions affluèrent à leur tour et construisirent des maisons le long des canaux. En 1939, le port de Sài Gòn occupait déjà le septième rang parmi les ports du système français. En quelques décennies à peine, un marécage s'était changé en un centre économique bouillonnant.

Le 4^e arrondissement s'est constitué à partir d'anciens territoires comme Khánh Hội, Vĩnh Hội, Cây Bàng, Xóm Chiếu et l'îlot Nguyễn Kiệu, dont certains existaient déjà à l'époque où Nguyễn Hữu Cảnh vint établir le phủ de Gia Định dans le Sud. Au fil du temps, la région porta différents noms : Tam Hội, Khánh Hội, Khánh Hòa, Khánh Bình, Bình Ý, Tân Vĩnh, Vĩnh Khánh. Tous dépendaient du tổng Dương Hòa, district de Tân Bình.

Ce n'est qu'en 1959 que le nom de 4^e arrondissement apparut, et il demeura jusqu'à aujourd'hui. L'eau borde trois de ses côtés : la rivière Sài Gòn au nord-est, le Bến Nghé au nord-ouest, le kênh Tẻ au sud. Sa superficie dépasse à peine quatre kilomètres carrés et sa population approche deux cent mille habitants. Pourtant, plusieurs communautés s'y côtoient : une majorité vietnamienne, mais aussi des Chinois, des Khmers, des Chams et des Indiens. Ce brassage a façonné un 4^e arrondissement à nul autre pareil, petit sans jamais être étriqué, dense sans perdre cette proximité humaine devenue si rare.

Khánh Hội et Vĩnh Hội étaient deux anciens villages du tổng Dương Hòa, district de Tân Bình, entre la rivière Sài Gòn et le Bến Nghé. Jadis marécageuse, la région fut aussi le territoire de bandes de truands dont les noms ont longtemps nourri les récits populaires. Aujourd'hui, les routes se sont élargies, les voitures ont envahi les rues, les immeubles ont remplacé les anciens débarcadères. Pourtant, les habitants continuent de prononcer Khánh Hội et Vĩnh Hội comme on prononce le nom de ses origines.

Autrefois, Khánh Hội s'étendait au sud du Bến Nghé jusqu'au kênh Tẻ et comprenait les trois villages de Khánh Hội, Vĩnh Khánh et Tân Vĩnh. Vĩnh Hội se trouvait à l'ouest de Khánh Hội. Sous les Nguyễn, le fort de Rạch Bàng gardait ici la voie fluviale menant à la citadelle de Gia Định. Le đình de Vĩnh Hội, sur l'actuelle rue Bến Vân Đồn, existe toujours, témoin silencieux des générations qui se sont succédé.

Selon la Gia Định thành thông chí, « le village de Khánh Hội abritait autrefois le sanctuaire du Thành Hoàng de la province de Gia Định ». Il devint plus tard le đình de

Khánh Hội, sur l'actuelle rue Nguyễn Tất Thành. Chaque fois que je pense à ce vieux toit, j'ai l'impression qu'au milieu de la ville surpeuplée, l'Histoire continue de respirer tout bas.

Au début du XX^e siècle, le village cessa d'être une unité administrative et bien des anciens noms reculèrent peu à peu dans les souvenirs. Khánh Hội, lui, resta longtemps dans la bouche des Saïgonnais pour désigner une grande partie du 4^e arrondissement. Certains noms disparaissent des documents mais survivent obstinément dans la langue quotidienne. Voilà peut-être la véritable longévité d'un lieu.

En mai 2025, le 4^e arrondissement fut officiellement réorganisé : ses dix anciens quartiers furent réunis en trois nouveaux, Xóm Chiếu, Khánh Hội et Vĩnh Hội. Ainsi, des noms qui désignaient des villages et des hameaux plusieurs siècles auparavant sont revenus sur la carte administrative.

Entouré de cours d'eau, le 4^e arrondissement a toujours entretenu une relation particulière avec ses ponts. Cầu Ông Lãnh, Calmette, Nguyễn Văn Cừ relie les deux rives du Bến Nghé, facilitent les déplacements et élargissent l'horizon de la ville. À l'avenir, le pont Nguyễn Khoái reliera Vĩnh Hội au boulevard Võ Văn Kiệt et complétera encore ce réseau. Je me suis toujours dit qu'à Sài Gòn, un pont ne franchit jamais seulement une rivière. Il relie aussi des époques, il fait passer la mémoire d'une rive vers le présent.

D'après les documents anciens, le village de Vĩnh Hội fut fondé entre 1818 et 1836 et dépendait du tổng Tân Phong Trung, district de Tân Long, phủ de Tân Bình, province de Gia Định. Après la réorganisation, le quartier de Vĩnh Hội couvre environ 1,17 km² et compte plus de

soixante-trois mille habitants. La superficie est modeste, mais la situation exceptionnelle, avec un accès direct aux grands axes Nguyễn Tất Thành et Hoàng Diệu, et des liaisons aisées vers le 1^{er} et le 7^e arrondissement ainsi que les secteurs voisins.

Lorsque je quitte le 4^e arrondissement, ce ne sont pourtant ni ces chiffres ni ces dates qui restent en moi. C'est la sensation d'une terre passée des joncs et de la boue à l'agitation d'un grand port, avant de devenir une part indispensable du Sài Gòn d'aujourd'hui.

Chaque canal, chaque arche de pont, chaque vieux nom encore vivant ressemble à une couche d'alluvions déposée par la mémoire. Pour peu que l'on accepte de ralentir et d'écouter, je crois que l'on finit par comprendre que le 4^e arrondissement n'a jamais été seulement un petit arrondissement au milieu de la ville. C'est une terre où respirent à la fois le fleuve et le battement incessant du cœur de Sài Gòn.

CẦU MỒNG, LE PONT QUI GARDE UN MORCEAU DU VIEUX SÀI GÒN

Parmi les ponts modernes qui franchissent aujourd'hui le Bến Nghé, Cầu Mồng demeure là, tranquillement, comme un fragment de mémoire échappé du Sài Gòn d'il y a plus d'un siècle. Il relie aujourd'hui le quartier de Xóm Chiếu à celui de Sài Gòn et franchit le canal Bến Nghé au niveau de Bến Vân Đồn. Le flot des véhicules qui l'empruntait autrefois a disparu. Désormais, Cầu Mồng appartient aux piétons, à ceux qui prennent le temps de marcher et viennent chercher un coin de ville ayant

conservé une douceur et une gravité devenues rares au milieu de la métropole.

Certains disent que son nom vient de sa forme arquée comme un arc-en-ciel, *mống* en vietnamien. D'autres avancent qu'il reposait sur deux grands socles de fondation, *móng*, et que le mot se serait peu à peu déformé en *Mống*. Quelle que soit l'explication, ce nom populaire convient admirablement à la courbe élégante du pont. Dans les documents français, il portait d'ailleurs le nom de « pont de l'Arc-en-ciel », précisément en raison de cette silhouette.

Cầu Mống est l'un des plus anciens ponts encore debout à Sài Gòn. L'ouvrage fut financé et construit en 1893-1894 par la compagnie maritime française Messageries Maritimes. Long d'environ 128 mètres, large de plus de cinq mètres, il est entièrement constitué d'acier. À la fin du XIX^e siècle, c'était l'un des ouvrages les plus imposants et modernes de la ville. Le béton armé n'était pas encore devenu la norme ; ces ponts métalliques représentaient alors de véritables prouesses techniques de l'âge du fer.

Dans la chronologie de l'histoire, Cầu Mống appartient presque à la même génération que le pont Long Biên de Hà Nội. Lors de sa construction, il n'avait pas encore cette couleur verte devenue aujourd'hui si familière. Il était recouvert d'une peinture noire, semblable au bitume, destinée à protéger le métal de la rouille. Ce n'est qu'au fil des restaurations que son habit vert s'est imposé dans la mémoire des Saïgonnais.

À l'origine, Cầu Mống n'était nullement réservé aux promeneurs. Deux voies permettaient une circulation dans les deux sens, et des rampes d'accès aux extrémités

facilitaient le passage des hommes et des véhicules entre le centre de Gia Định et le port de Khánh Hội. À une époque où nombre de ponts de Sài Gòn étaient encore en bambou ou en bois, cette grande arche d'acier aux lignes souples incarnait à elle seule l'entrée de la ville dans la modernité.

Son existence est intimement liée au développement du port de Sài Gòn. La compagnie Messageries Maritimes, que les habitants appelaient familièrement « Hãng Đầu Ngựa », la Compagnie à la Tête de Cheval, à cause de l'emblème figurant sur les cheminées de ses navires, développa ses activités à Sài Gòn vers 1862. Elle construisit son siège au bord du Bến Nghé dans un remarquable mélange architectural d'Orient et d'Occident. C'est pour faciliter le commerce qu'elle investit dans la construction de ce pont. Voilà pourquoi les Français l'appelèrent également, à ses débuts, pont des Messageries Maritimes.

En relisant les ouvrages anciens de Vương Hồng Sển, j'arrive à mieux imaginer encore les environs du pont à cette époque. Le long du Bến Nghé courait la Route Basse, que les habitants appelaient Đường Dưới, la « rue d'en bas », par opposition à la Route Haute, Đường Trên, la « rue d'en haut ». Les maisons se pressaient le long des deux berges et les bateaux s'entassaient sur le canal.

Le secteur allant du mât des signaux de Thủ Ngự jusqu'à Cầu Mống était notamment célèbre pour la « rangée des devins », Dãy Thầy Bói, également appelée Đường Thợ Tiện, la rue des tourneurs sur bois. C'était l'un des quartiers les plus prospères du vieux Sài Gòn, à une époque où posséder une maison en bois couverte de tuiles était déjà un signe de richesse. Quelques lignes seulement sous la

plume de Vương Hồng Sển suffisent à faire revivre tout un Sài Gòn disparu au loin.

En plus d'un siècle d'existence, Cầu Mống a connu bien des bouleversements. Lors de la construction du boulevard Est-Ouest et du tunnel sous la rivière Sài Gòn, le pont fut entièrement démonté afin de laisser place aux travaux. Une fois le chantier achevé, chacune de ses structures métalliques fut remontée conformément à l'original. Les fondations furent renforcées et un éclairage artistique ajouté. C'est ainsi que le pont put conserver son apparence d'autrefois.

Avant l'an 2000, les motos pouvaient encore le traverser, seuls les automobiles en étaient exclues. Puis les grands ponts Khánh Hội, Calmette et Ông Lãnh, ainsi que de nouvelles voies de circulation, apparurent les uns après les autres. La fonction routière de Cầu Mống s'effaça progressivement. D'axe essentiel de liaison, il devint le pont piétonnier que nous connaissons aujourd'hui.

Il a perdu le tumulte des véhicules, mais gagné en échange une paix que peu de ponts du centre de Sài Gòn peuvent encore offrir. Cette tranquillité en a fait un lieu de rendez-vous privilégié pour de nombreux jeunes. Ils viennent regarder les eaux lentes du Bến Nghé, contempler les lumières de la ville qui se reflètent sur la surface à la tombée du soir, ou simplement prendre un peu de vent du fleuve au milieu d'une vie qui va toujours trop vite.

Chaque fois que je me tiens sur ce pont, j'ai l'impression que Sài Gòn ralentit. Le bruit de la circulation continue de monter quelque part au loin, bien sûr, mais il ne parvient plus à couvrir le vent ni le murmure de l'eau sous mes pieds.

On dit souvent que, pour comprendre une ville, il faut aller voir ce qu'elle possède de plus ancien. Cầu Mống est précisément cela : un témoin, une arche tendue entre différentes strates du temps.

Lorsque je me tiens sur le pont et regarde l'eau scintiller au soleil, ou la lune répandre son argent sur le canal, je me dis soudain que Sài Gòn ressemble un peu aux hommes : plus elle traverse de bouleversements et plus elle apprend à préserver ce qui vient de loin, plus elle gagne en profondeur.

Demain, lorsque les aménagements des berges et le système de protection contre les marées seront achevés, les environs de Cầu Mống devraient devenir encore plus beaux. Si le développement se fait avec harmonie, l'endroit pourrait parfaitement devenir un symbole touristique remarquable. Car certains lieux n'ont besoin que d'un nom pour faire surgir tout un pays dans la mémoire.

Cầu Mống mérite d'être un souvenir de cette sorte.

Depuis tant de saisons, le pont courbe silencieusement son dos au-dessus des eaux montantes et descendantes, et dans cette silhouette modeste, il a pourtant réussi à conserver toute une part de l'âme de la ville.

L'ÂME DU VILLAGE CACHÉE AU MILIEU DE LA VILLE

Je me rends au đình de Vĩnh Hội, au 240 Bến Vân Đồn, à une époque où les rues alentour deviennent chaque jour plus encombrées, plus bruyantes, plus serrées. Et pourtant, le đình reste tranquillement là, comme s'il ne se

souciait absolument pas du temps qui passe devant lui. Les années y ont déposé leurs couches de poussière, mais l'âme ancienne du lieu, elle, semble n'avoir rien perdu.

C'est l'un des rares đình de Sài Gòn à avoir conservé presque intacte une grande partie de son caractère ancien. Le đình reçut un brevet impérial de Tự Đức en 1895. Plus d'un siècle a passé, mais le sanctuaire principal, l'avant-sanctuaire, le bâtiment arrière, le sanctuaire de la Dame et de nombreux objets anciens sont toujours présents.

Je reste longtemps devant le sanctuaire principal à contempler son imposante architecture méridionale à quatre piliers centraux. Les colonnes de bois, les vieilles tuiles, la cour silencieuse... Tout cela donne soudain l'impression d'avoir raté une marche du présent et d'être tombé, sans s'en apercevoir, dans une mémoire très lointaine.

Chaque année, les 12, 13 et 14 du deuxième mois lunaire, la fête de Kỳ Yên retrouve toute son animation. Les gens reviennent pour prier, pour toucher de nouveau une croyance qui a nourri tant de générations sur cette terre.

En remontant dans l'histoire, on découvre que Vĩnh Hội n'était au commencement qu'un petit village du tổng Tân Phong Trung, district de Tân Long, phủ de Tân Bình, province de Gia Định, constitué entre 1818 et 1836 environ. À peine la communauté avait-elle trouvé un peu de stabilité qu'elle construisit son đình afin d'offrir un point d'ancrage spirituel à tous.

C'est alors que l'on comprend qu'au Nam Bộ, le đình n'a jamais été seulement un lieu où l'on prie. Il est aussi l'endroit où une terre dépose sa mémoire, où les hommes

confient leur foi dans une existence paisible, solidaire, fondée sur les liens qui les unissent.

Aujourd'hui, le đình se fait discret au milieu d'un quartier densément peuplé, sur un terrain d'environ sept cents mètres carrés. Son portail donne sur la rue Đình Hòa. Une fois la grille de fer franchie, on aperçoit l'autel et le bas-relief du Génie Tigre, qui veille silencieusement sur le lieu depuis tant d'années.

Autrefois, le đình possédait encore son pavillon cérémoniel, son sanctuaire principal, le nghĩa từ et la maison d'hébergement rituel. Hélas, en 1985, le pavillon cérémoniel, rongé par les termites, s'effondra. Il n'en reste aujourd'hui qu'une cour vide.

Heureusement, le sanctuaire principal et le nghĩa từ ont survécu dans leur bâtiment traditionnel à cinq travées. Les piliers et les charpentes en bois demeurent solides, sous les vieilles tuiles, et le sol est soigneusement pavé de carreaux décorés. Les trois travées centrales abritent les autels. À l'avant, deux rangées successives de cloisons sculptées avec finesse relient quatre alignements de colonnes et créent une atmosphère à la fois solennelle et ancienne.

Au centre est honoré le Thành Hoàng Bổn Cảnh, génie tutélaire du lieu. À gauche se trouve l'autel du Maître ancestral, à droite celui des Cinq Dames des Éléments. Le long des murs se trouvent les autels des côtés gauche et droit, ainsi qu'un autel consacré à Quan Đế. Devant l'autel du génie se trouve celui du Conseil intérieur ; à droite sont honorés le Génie de la Terre et le Dieu de la Richesse. Près de l'entrée se trouvent les autels du Conseil extérieur, des

officiants de l'Est et de l'Ouest. Au centre sont disposées la statue du Bạch Mã Thái Giám et celle du cheval Xích Thổ.

Derrière la cloison se trouve le nghĩa từ, consacré aux Tiên Hiền et Hậu Hiền, où sont encore conservées les tablettes de nombreuses personnes ayant contribué au défrichement et à la fondation du village. Brûle-parfums, chandeliers, vases à fleurs reposent tranquillement là, et pourtant chacun semble raconter quelque chose des hommes qui ouvrirent cette terre.

Ce que j'aime le plus, ce sont les objets anciens qui ont pu être préservés dans un état remarquable. Deux brûle-parfums en bronze se distinguent particulièrement, l'un évoquant un œil de bambou, l'autre une pêche. Ils constituent de beaux témoignages de la fonderie de bronze de Sài Gòn et Gia Định à la fin du XIX^e siècle.

À côté, les cloisons sculptées représentent des phénix tournés vers la lune impériale, des pivoules et des faisans ; les niches d'autel sont ornées de colonnes-dragon, de deux dragons disputant une perle, de pruniers et d'oiseaux, de bambous et de grues... Rien n'est excessivement chargé, mais chaque détail est travaillé avec une précision remarquable. Pétales, feuilles, écailles de dragon, volutes de nuages possèdent chacun leur caractère.

La beauté laissée par les anciens est souvent ainsi, sans ostentation. Pourtant, elle suffit encore à faire arrêter les hommes d'aujourd'hui, à les obliger à regarder, puis à se souvenir de ceux qui ont contribué à construire cette terre.

Vĩnh Hội est l'un des villages vietnamiens apparus relativement tôt dans le Sud. À l'époque où Xóm Củi était

encore quadrillé de canaux et où les embarcadères grouillaient de bateaux, le đình se trouvait au cœur d'une région animée par les échanges fluviaux et constituait le centre de vie de toute une communauté.

Puis l'urbanisation est arrivée. Les maisons se sont serrées les unes contre les autres, l'espace autour du đình s'est réduit. La restauration de 1985 a permis de sauver l'édifice, mais elle a aussi entraîné la disparition du pavillon cérémoniel et le remplacement de certains matériaux, diminuant quelque peu son caractère ancien. Heureusement, le plan à cinq travées et le système de charpente en bois sont demeurés intacts, comme une ancre silencieuse qui retient le passé au milieu du courant présent.

Pourtant, ce que je respecte le plus n'est ni le toit du đình ni les antiquités qui y subsistent. C'est la croyance que les habitants continuent de préserver discrètement, génération après génération. Le comité de gestion entretient toujours l'encens, maintient la fête de Kỳ Yên et empêche ainsi la mémoire de se rompre.

Un đình n'est véritablement vivant que tant qu'il reste quelqu'un pour s'en souvenir, quelqu'un pour y croire, quelqu'un pour revenir.

En quittant Vĩnh Hội, j'emporte cette pensée : un bâtiment peut tenir debout grâce à ses briques et ses tuiles, mais il ne traverse vraiment le temps que s'il conserve la mémoire d'une communauté entière. Tant que cette mémoire sera chérie, l'âme du đình demeurera intacte.

**KHÁNH HỘI, LE ĐÌNH QUI A TRAVERSÉ LES
FLAMMES**

Si Vĩnh Hội possède la gravité silencieuse d'un đình ayant conservé nombre de ses traces originelles, celui de Khánh Hội, au 71-73 Nguyễn Tất Thành, me fait davantage penser à la capacité de résistance d'une terre passée par la guerre et la perte.

À l'origine, le đình avait été construit au bord du Bến Nghé. En 1858, lorsque les forces franco-espagnoles remontèrent la rivière Lòng Tàu pour attaquer la citadelle de Gia Định, les canons pilonnèrent violemment les deux rives. Le village de Khánh Hội disparut sous la fumée et les flammes, et le đình brûla dans la tourmente.

Il fallut attendre 1935 pour qu'il soit reconstruit, raison pour laquelle il possède moins de vestiges anciens que celui de Vĩnh Hội. Mais à bien y réfléchir, certains đình ne survivent pas grâce à leur âge. Ils survivent parce qu'ils ont su se relever de leurs ruines, encore et encore. La solidité d'une terre ne vient pas toujours du fait qu'elle n'est jamais tombée, mais parfois de sa manière de se remettre debout.

La façade du đình adopte la forme d'un portail à trois entrées. On peut encore lire au-dessus : « Đình de Khánh Hội fondé en 1852, rétabli en 1937. » Quelques mots seulement, et pourtant tout un pan d'histoire mouvementée tient dedans.

L'ensemble architectural comprend le sanctuaire principal et, à gauche, le sanctuaire des Cinq Éléments, tous deux couverts de tuiles yin-yang. Le sanctuaire principal est bâti selon le modèle à quatre piliers centraux, avec deux niveaux de toiture aux lignes élégantes. Sur le faite se dressent des dragons en céramique vernissée.

Dans la cour se trouvent encore l'écran du Seigneur de la Montagne, l'autel du Thần Nông, celui de Diêu Trì Phật Mẫu et la maison Tiền Vãng consacrée au Tiên Sư. Dans le sanctuaire principal sont conservés des panneaux horizontaux en caractères chinois datant du début du XX^e siècle, comme un fil tendu entre le passé et le présent.

Le sanctuaire des Cinq Éléments est modeste, mais il honore bien les cinq Dames du Métal, du Bois, de l'Eau, du Feu et de la Terre. Le đình conserve également plusieurs brevets impériaux, brûle-parfums, autels, panneaux calligraphiés et tablettes en bois, bronze ou papier traditionnel, fragments de mémoire ayant survécu aux bouleversements.

Aujourd'hui encore, les 15, 16 et 17 du deuxième mois lunaire, la fête de Kỳ Yên est célébrée selon les usages anciens. La fumée de l'encens monte comme autrefois, rappelant qu'au milieu des transformations incessantes de la ville, certaines valeurs savent persister en silence.

Je me rends compte qu'au milieu de routes toujours plus larges et d'immeubles toujours plus hauts, les đình de Khánh Hội et Vĩnh Hội continuent de raconter leur histoire. Ils la racontent avec leurs vieilles tuiles, l'odeur de l'encens, les cloches du soir et les traces des mains de toutes les générations qui les ont préservés.

Voilà peut-être ce qu'une ville possède de plus durable : non pas ce qu'elle vient de construire, mais ce qui conserve encore assez de force pour rappeler aux hommes leurs origines.

XÓM CHIẾU, UN NOM TISSÉ DE MÉMOIRE

Un toponyme semble n'être qu'un nom. Mais lorsque l'on remonte sa trace, on découvre parfois qu'il contient toute une vie, un métier, un pays.

Xóm Chiếu est né au XIX^e siècle, lorsque les terres de l'actuel 4^e arrondissement n'étaient encore que des bancs d'alluvions saumâtres, couverts de joncs et de carex, mêlés de badamiers, avec des marais allant jusqu'au bord du fleuve. Les anciens ne voyaient pas dans ces herbes modestes une végétation sans valeur. Ils y voyaient de quoi vivre.

Ils coupaient les joncs, les ramenaient chez eux et en tressaient des nattes. Autour de quelques maisons rudimentaires, un quartier d'artisans prit peu à peu forme, devint plus dense, attira des gens venus de partout pour travailler et commercer. C'est ainsi que le nom Xóm Chiếu, le « quartier des nattes », s'installa dans le temps.

Le vieux Sài Gòn comptait quantité de lieux nommés d'après un métier : Xóm Lò Gốm, le quartier des fours à poterie ; Xóm Bột, celui de la farine ; Xóm Thuốc, celui des remèdes... Les métiers ont disparu, les rues se sont transformées, mais leurs noms continuent silencieusement de garder la mémoire à leur place.

Un nom de lieu est une sorte d'héritage invisible. Il rappelle aux générations suivantes de quoi cet endroit vivait autrefois, et d'où il est parti.

Avant 1975, Xóm Chiếu était l'un des cinq quartiers originels du 4^e arrondissement, avec Cây Bàng, Khánh Hội, Lý Nhơn et Vĩnh Hội. Mais en remontant plus loin encore, on découvre que Xóm Chiếu n'avait jamais constitué une

unité administrative officielle. C'était simplement le nom populaire d'un quartier artisanal situé sur les terres du village de Khánh Hội et débordant en partie sur Vĩnh Hội.

Le territoire du 4^e arrondissement se forma très tôt, dès l'époque où Nguyễn Hữu Cảnh vint établir le phủ de Gia Định dans le Sud, à la fin du XVII^e siècle. Selon les périodes, les lieux portèrent différents noms : Tam Hội, Khánh Hội, Khánh Hòa, Khánh Bình, Bình Ý, Tân Vĩnh, Vĩnh Khánh, tous dépendant du tổng Dương Hòa, district de Tân Bình.

Sous la colonisation française, des noms familiers comme Khánh Hội, Xóm Chiếu et Cây Bàng devinrent progressivement des repères pour toute la région, tandis que d'autres toponymes disparaissaient sans bruit à chaque nouveau redécoupage.

DU TRESSAGE DES NATTES AU PORT DE SÀI GÒN

En parcourant d'anciens documents sur la paroisse de Xóm Chiếu, j'ai appris qu'elle avait été fondée dès 1856 et qu'elle comptait parmi les plus anciennes communautés catholiques de la région du rạch Thầy Tiên, correspondant aujourd'hui à la rue Khánh Hội.

Le père Phêrô Nguyễn Linh Dược, curé de 1885 à 1914, avait noté qu'à cette époque les canaux s'entrecroisaient partout, que les carex poussaient en abondance au bord de l'eau et que les habitants les coupaient pour fabriquer des nattes, d'où le nom de Xóm Chiếu. Il écrivit cette phrase toute simple : « Ce pays porte le nom de Xóm Chiếu parce qu'avant même l'arrivée des Français, les gens d'ici vivaient déjà de ce métier. »

Une seule phrase, et toute l'âme d'un village artisanal s'y trouve préservée.

La communauté catholique grandit et la première église devint trop petite. En 1862, les prêtres cherchèrent un terrain pour en construire une nouvelle près du rạch Cây Bàng. Mais le sol était bas, les matériaux rudimentaires et le bâtiment se dégrada rapidement. Lorsque l'administration française entreprit d'agrandir le port de Sài Gòn, obtenir un terrain devint extrêmement difficile.

Pourtant, le père Claude Roy, que les habitants appelaient familièrement Cha Từ, refusa d'abandonner. En 1868, l'église Saint-Pierre fut finalement édiflée au bord de la rivière Sài Gòn, au milieu d'un paysage encore fait de champs et de vastes marécages. Plus tard, tout le monde finit par l'appeler affectueusement l'église de Xóm Chiếu.

Le temps passa. Le port de Sài Gòn prit son essor et le métier de tisserand de nattes recula peu à peu dans le passé. Les habitants abandonnèrent leurs métiers à tisser pour devenir dockers au port de Khánh Hội. Le travail était plus pénible, certes, mais le salaire était régulier, une retraite existait, et certains recevaient même une aide pour construire leur maison.

Plusieurs anciens ayant vécu dans les immeubles de Vĩnh Hội avant 1975 racontaient que le port avait ainsi changé le destin de nombreuses familles. À cette époque, Xóm Chiếu ressemblait à un labyrinthe de petites maisons serrées les unes contre les autres, chaque paroi prenant appui sur la suivante, formant des ensembles presque fermés. Au milieu du quartier se trouvait le puits commun.

C'est là que les gens se retrouvaient et bavardaient après les longues heures de travail. La pauvreté était rude,

autrefois. Mais elle avait conservé une solidarité de voisinage que bien des quartiers modernes auraient aujourd'hui du mal à retrouver.

LE MARCHÉ DE XÓM CHIẾU, LES NUITS DE VĨNH KHÁNH ET UNE RUELLE QUI SAIT RACONTER DES HISTOIRES

Parler de Xóm Chiếu sans passer par son marché, ce serait ne comprendre qu'à moitié ce quartier. Le marché de Xóm Chiếu, que beaucoup appellent aussi « marché 200 », fut construit en 1985 et demeure depuis plusieurs décennies un lieu familier aux habitants du 4^e arrondissement.

Ce que j'y aime le plus, c'est son atmosphère terriblement vivante, sans manières. Du petit matin jusqu'au soir, cris des vendeurs, éclats de rire et marchandages se mêlent en un brouhaha aussi joyeux que familier. On y vend toutes sortes de plats populaires qui composent ce goût si particulier de Sài Gòn. Depuis des années, le marché reste un rendez-vous pour les amoureux de cuisine de rue.

Ces plats n'ont besoin ni de grandes enseignes ni de publicité tapageuse. Les clients reviennent d'eux-mêmes. Parce que ce qui les retient n'est pas seulement le goût, mais aussi la chaleur humaine cachée dans chaque petite échoppe et chaque palanche de marchand ambulant.

Si le 4^e arrondissement garde encore une certaine nonchalance pendant la journée, Vĩnh Khánh, lui, s'éveille vraiment dès que tombe le soir. Cette rue longue de près d'un kilomètre, reliant Bến Vân Đồn à Tôn Đức Thắng en passant par Vĩnh Khánh, se couvre peu à peu de lumière. Vers cinq

heures, les tables et les chaises envahissent les deux côtés de la chaussée, les braises rougissent, les fruits de mer frais s'alignent devant les restaurants. Le grésillement des poêles, les commandes lancées à voix haute, les verres qui s'entrechoquent composent ensemble le rythme particulier des nuits du 4^e arrondissement.

Ce qui distingue Vĩnh Khánh de bien d'autres quartiers gastronomiques de Sài Gòn, c'est cette incroyable variété restée profondément populaire. Escargots, palourdes, coquillages, crevettes, crabes se font griller, cuire à la vapeur, sauter ou mijoter en fondue. Et puis il y a le phá lấu, devenu presque une signature du quartier.

Les cuisines sont installées au bord même du trottoir. Les clients voient les cuisiniers travailler, entendent les conversations animées des habitants. Cette proximité est difficile à retrouver ailleurs. D'un côté, la ville nouvelle grandit de jour en jour. De l'autre, les vieux quartiers poursuivent leur rythme familial. C'est cette rencontre qui donne à Vĩnh Khánh son caractère : moderne, oui, mais sans avoir encore perdu la saveur du vieux Sài Gòn.

Dans les ruelles ordinaires de Xóm Chiếu, je tombe soudain sur un univers de couleurs tout différent. La ruelle 63 Nguyễn Khoái, que l'on appelle aussi la rue des fresques, n'était au départ qu'un passage étroit semblable à tant d'autres.

Grâce à un projet d'art communautaire lancé par le peintre Nguyễn Văn Minh, les vieux murs se sont couverts de dizaines de fresques colorées aux sujets variés. Certaines racontent les rues de Sài Gòn, d'autres la vie des travailleurs ; certaines jouent la carte de la nostalgie, d'autres éclatent de couleurs comme des rêves.

Des pans de murs autrefois froids et anonymes ont soudain pris vie. Ils attirent désormais de nombreux jeunes et visiteurs venus prendre des photos et découvrir le quartier. Et je me suis alors rendu compte que l'art n'a nul besoin d'être enfermé dans un musée ou une galerie. Parfois, il suffit d'un vieux mur peint avec un véritable amour pour l'endroit où l'on vit pour changer le visage de tout un quartier.

La plus belle chose à Xóm Chiếu aujourd'hui ne réside donc pas seulement dans ses restaurants bondés ni dans ses fresques éclatantes. Elle réside dans cette capacité qu'a le quartier à conserver sa mémoire tout en poursuivant son histoire dans une langue nouvelle.

Ainsi, ceux qui viennent après peuvent voir ce qu'il y a de neuf aujourd'hui sans oublier ce qui existait hier.

Et je me dis que c'est peut-être ainsi qu'une terre continue d'écrire sa propre vie : en laissant l'ancien et le nouveau respirer au même rythme, comme le đình qui demeure debout au milieu de la ville, comme une vieille ruelle qui revêt de nouvelles couleurs sans jamais oublier qui elle était.



Photo : le canal Bến Nghé et un pont menant au 4^e arrondissement

Essai 37

BẾN NGHÉ, DE L'AUTRE CÔTÉ DU PONT : LE QUATRIÈME ARRONDISSEMENT, TERRE REDOUTÉE D'AUTREFOIS, DESTIN D'UN CHEVAL SAUVAGE

UNE TERRE D'ÎLOT, DES DESTINS HUMAINS

Il est des terres qui, j'en viens parfois à le croire, naissent avec une sorte de fatalité attachée à leur peau, un destin dont elles ne parviennent jamais tout à fait à se défaire. Khánh Hội était de celles-là. Posé là, en plein cœur du fastueux Saïgon, à peine séparé du centre par un pont, le quartier semblait pourtant coupé du reste du monde, comme un îlot à part entière, enlacé par trois bras d'eau : la

rivière de Saïgon, l'arroyo Bến Nghé et le canal Tê. Autrefois, Khánh Hội réunissait trois villages, Khánh Hội, Vĩnh Khánh et Tân Vĩnh. Sous la dynastie des Nguyễn, on y avait établi des postes militaires, notamment ceux de Rạch Bàng et de Cá Trê, chargés de surveiller les voies fluviales conduisant à la citadelle de Gia Định. Ce n'est qu'en 1959 que le territoire prit le nom de Quatrième Arrondissement, Quận Tư.

À l'époque où cette terre était encore sauvage, basse, marécageuse, lacérée de canaux et d'arroyos, les moustiques y volaient en nuées, aussi serrées que de la balle de riz jetée au vent. Les habitants endiguaient les parcelles pour cultiver le riz, plantaient quelques jardins, jetaient l'épervier pour prendre du poisson, tissaient des nattes, confectionnaient des paillasses, tout cela pour gagner de quoi traverser les jours et les mois. Les maisons étaient rares : quelques paillotes éparses, deux ou trois cabanes sur pilotis, et, exceptionnellement, une demeure couverte de tuiles. La pauvreté était bien réelle, mais la vie demeurait paisible, encore presque épargnée par les poussières et les tourments du monde.

Puis les Français arrivèrent. Ils comprirent la valeur du site, celle du fleuve aussi, et, en 1860, le port de commerce de Saïgon s'établit précisément sur les berges du village de Khánh Hội. Le port s'étirait le long du fleuve, à quarante-cinq milles de la mer, avec vingt quais d'accostage, dont onze pour le seul secteur de Khánh Hội. En 1939, le port de Saïgon s'était hissé au septième rang parmi tous les ports de commerce de l'empire français. Dès lors, Khánh Hội cessa d'être cette campagne perdue entre rizières et jardins. Des gens venus des quatre coins du pays commencèrent à y affluer. Ouvriers, dockers, manutentionnaires s'entassaient dans des alignements de

baraques aux toits de tôle et aux cloisons de planches, au fond de ruelles tortueuses comme un labyrinthe sans issue. Et c'est alors que naquit l'un de ces paradoxes cruels dont les villes ont le secret : juste à côté de l'un des ports les plus prospères du pays s'étendait l'un des quartiers les plus misérables de Saïgon. La richesse et la pauvreté ne sont parfois séparées que par un bras de rivière, par un pont, et pourtant, entre elles, il y a des milliers de lieues.

UN ARROYO, DEUX MONDES

Je me rappelle encore cette étrange impression lorsque je me tenais sur le pont Ông Lân ou sur le pont Calmette. Il suffisait de parcourir deux ou trois cents mètres pour avoir le sentiment d'être passé dans un autre univers. D'un côté, le Premier Arrondissement étalait son éclat, ses larges avenues, ses immeubles dressés vers le ciel. De l'autre, en portant le regard vers le sud, on voyait s'étendre une immense tache sombre de pauvreté. Une seule ville, et pourtant deux mondes qui semblaient étrangers l'un à l'autre, séparés seulement par l'étroit arroyo Bến Nghé.

Ce qui paraît étrange, c'est que pendant près d'un demi-siècle d'urbanisme saïgonnais, le Quatrième Arrondissement fut pratiquement absent des plans. Dans le projet de juin 1923 de l'architecte Hébrard, puis dans celui de Saïgon-Chợ Lớn élaboré entre 1940 et 1954 à la demande du gouverneur général Decoux par les ingénieurs Pugnaire et Cerutti, cette zone n'était évoquée qu'en passant, comme réserve destinée à l'extension du port. Personne, ou presque, ne semblait se préoccuper de savoir comment les habitants pourraient y vivre décemment. En 1960, lorsque l'architecte Ngô Viết Thụ se vit confier le plan

général de Saïgon-Chợ Lớn, lui aussi concentra essentiellement son travail sur l'espace compris entre Saïgon et Chợ Lớn. Avant 1972, lorsque des experts américains et la Direction générale de l'Habitat imaginèrent une métropole de dix millions d'habitants, ils privilégièrent encore le nord, le nord-est, l'ouest et le nord-ouest, là où les sols étaient fermes et élevés. Le sud resta abandonné, avec ses canaux, ses terrains bas et marécageux, alors même que cette zone constituait le principal exutoire des marées pour toute la ville.

Cet oubli systématique, perpétué sous plusieurs régimes et par plusieurs générations d'urbanistes, finit silencieusement par décider du sort de toute une région. Puisque personne ne s'en occupait, la terre dut trouver seule sa manière de vivre, de pousser, de proliférer, avec quelque chose de sauvage et d'indiscipliné. Ce n'est qu'après 1975 que la ville commença véritablement à s'étendre vers le sud et vers la mer. Mais cette histoire-là est longue, accidentée, et je la raconterai une autre fois. Ici, je voudrais seulement parler du Quatrième Arrondissement et de cette époque où les bandes de voyous y faisaient la loi.

DES MAISONS SANS NUMÉRO, DES RUES SANS NOM

Sur les anciennes cartes, seul le mince ruban de terre longeant le fleuve, réservé au port de Saïgon, présentait dans le Quatrième Arrondissement quelque chose qui ressemblât à une véritable organisation urbaine. Les deux axes Trịnh Minh Thế et Hoàng Diệu se coupaient en formant un L. À l'intérieur de cet angle se trouvaient

encore des maisons de ville dignes de ce nom. Tout le reste avait été abandonné à une croissance spontanée, libre et chaotique.

Après 1954, la guerre se répandit à travers tout le Sud. Des paysans qui avaient perdu maison et terres sous les bombes fuyaient les combats avec femmes et enfants et venaient chercher refuge dans le Quatrième Arrondissement. Aucun plan d'urbanisme, aucune autorité capable de maîtriser cette poussée. Alors chacun occupait un bout de terrain, dressait une cabane de tôle et de planches. Une maison en appelait une autre, une ruelle en engendrait une autre, et tout cela proliférait plus vite que l'administration ne pouvait donner des noms aux rues et des numéros aux maisons. Il arrivait qu'une grande famille s'entasse sur moins de dix mètres carrés. Le soir, on dormait serrés les uns contre les autres, comme des sardines en boîte ; il suffisait de se retourner pour heurter son voisin. Ainsi s'installa pendant des années cette situation invraisemblable : des maisons sans numéro dans des rues sans nom.

Rien que d'imaginer cette vie, j'en ai le cœur serré. Dans les ruelles de Nam Tiến, par exemple, l'eau des canaux stagnait, noire et nauséabonde toute l'année. Derrière chaque maison, ou presque, se trouvait une petite latrine rudimentaire suspendue au-dessus de l'eau, qui déversait directement les déjections dans le canal. Les plus pauvres partageaient des latrines publiques divisées en cinq ou sept compartiments. On plaisantait pour ne pas pleurer en les appelant « le restaurant aux cinq salles ». Et pourtant, c'était encore dans cette eau infecte que l'on puisait pour les besoins de tous les jours. Cruelle absurdité de la misère, rien que d'y penser, cela fait encore mal.

Et puis, certaines nuits, le feu prenait. Les matériaux bon marché s'embrasaient en un instant, les maisons se touchaient presque, et un seul incendie pouvait dévorer une centaine de toits. On racontait que certains propriétaires payaient des hommes pour mettre le feu afin de libérer le terrain et construire des immeubles. Vrai ou faux, personne ne l'a jamais vraiment su. Une chose, en revanche, était certaine : après chaque incendie, des milliers de personnes repartaient avec leurs enfants sous le bras à la recherche d'un nouveau bout de terre où reconstruire une existence provisoire. Ils étaient si pauvres qu'ils n'avaient même plus droit à un coin d'intimité. Pourtant, il fallait vivre, nourrir les siens, continuer malgré tout. À bien y réfléchir, c'est peut-être là que se trouve l'extraordinaire capacité de résistance de l'être humain.

UNE TERRE RUDE, DES CŒURS DOUX

La pauvreté engendre le désespoir, et le désespoir nourrit parfois le crime. Vols, jeux d'argent, prostitution, drogue, agressions, racket prospéraient dans ce dédale de ruelles. Des marginaux venus de partout s'y réfugiaient, transformant le Quatrième Arrondissement en repaire pour une multitude de bandes. J'ai entendu raconter qu'ici certains enfants apprenaient à faire les poches avant même de savoir lire, à tenir un couteau avant de savoir prononcer des mots d'amour. Une fille un peu jolie pouvait se laisser entraîner à vendre sa virginité avant de tomber dans la prostitution. Celle qui n'avait pas la beauté pour elle apprenait le métier des « deux doigts », le vol à la tire : le matin, elle se maquillait comme une demoiselle de bonne famille, montait dans un cyclo et partait « faire son marché » dans le Premier Arrondissement.

Nombre de caïds célèbres de Saïgon venaient du Quatrième Arrondissement. Le corps couvert de tatouages, prompts à sortir le couteau, ils avaient parfois mangé plus souvent la gamelle de prison que le repas familial. Et pourtant, leur peau portait des phrases devenues légendaires : « Parti pour ne jamais revenir », « Quand on joue, on va jusqu'au bout », « Loin du pays, ma douce mère me manque ». Des noms comme Kho 5, le secteur des Vingt-Mètres, la ruelle 148 Tôn Đức, Oxi Gạch, xóm Dừa, la ruelle de la pagode Giác Quang, Ô Cầu Dừa, la fabrique d'engrais, le terrain de football Gò Mụ, l'Institut antituberculeux, la ruelle Hiệp Thành... il suffisait de les prononcer pour faire frissonner les honnêtes gens de Saïgon.

Cette réputation terrible fit pourtant porter à quantité de braves habitants une faute qui n'était pas la leur. Dans les autres arrondissements, certains nourrissaient une véritable aversion pour les gens du Quatrième. On refusait de leur donner sa fille en mariage, on interdisait aux enfants de fréquenter des camarades de classe qui en venaient, pour une raison aussi simple que cruelle : quand on vivait là-bas, si l'on n'était pas voleur ou bandit, c'est qu'on était pauvre à ne plus pouvoir relever la tête de toute une vie.

Pourtant, chaque fois que j'ai eu l'occasion de connaître les gens du quartier, j'ai découvert une tout autre réalité. La plupart étaient des êtres simples et droits, profondément marqués par la vieille franchise méridionale. Ils travaillaient dur, gagnaient leur vie de leurs mains calleuses, nourrissaient de petits rêves modestes et vivaient entre voisins avec cette chaleur humaine dont les quartiers pauvres savent parfois mieux que les autres préserver le secret.

Être pauvre, c'est un sort, parfois une fatalité, ce n'est pas un crime. Qu'une poignée de voyous venus de partout ait trouvé refuge ici et fait porter son malheur à toute une communauté honnête, voilà la tragédie de bien des quartiers déshérités. Le Quatrième Arrondissement n'en avait pas l'exclusivité.

LA MÉTAMORPHOSE D'UNE TERRE

Puis les temps changèrent. Avec une urbanisation parmi les plus rapides du pays, les tours et les résidences commencèrent à pousser les unes contre les autres, repoussant peu à peu les vieux bidonvilles obscurs. La rue Hoàng Diệu fut élargie, les opérations de rénovation urbaine effacèrent progressivement les anciennes « terres dangereuses ». Plus de huit habitants sur dix issus des secteurs les plus difficiles vendirent leur maison et partirent refaire leur vie dans le Septième Arrondissement ou à Nhà Bè. Ils emportèrent parfois avec eux leurs anciennes habitudes, si bien que ces nouveaux territoires devinrent à leur tour, pendant un temps, des terrains disputés par les bandes. Les petits voyous restés sur place se dispersèrent, devenant hommes de main ici ou là, revenant de temps en temps dans leur ancien quartier simplement pour voir quels compagnons étaient encore vivants, lesquels étaient morts, lesquels se trouvaient en prison, et lequel régnait désormais sur quel territoire. Le milieu du Quatrième Arrondissement appartient aujourd'hui au passé.

Quand je me tiens aujourd'hui dans Quận Tư, j'ai parfois l'impression de sortir d'un très long rêve. La ruelle 148, Cống Láp, Cầu Khỉ, Phân Nè... tous ces endroits autrefois associés au jeu, aux filles, au racket, ont laissé

place à des rues convenables. Même certains des hommes redoutés d'autrefois sont rentrés dans le rang. Le pont Mống, les pagodes Kim Liên et Giác Nguyên sont toujours là, témoins silencieux d'une époque disparue, entourés désormais d'immeubles élégants, de la rue gastronomique Vĩnh Khánh, du marché animé de Xóm Chiếu et de cafés au bord du fleuve devenus lieux de rendez-vous pour toute une jeunesse.

Parmi les six arrondissements que j'ai parcourus pour écrire cette série, le Quatrième est sans doute celui qui s'est métamorphosé avec le plus de violence, aussi bien dans son visage urbain que dans le caractère de ses habitants. Je me demande souvent si les terres n'ont pas, elles aussi, un destin semblable à celui des hommes : naître dans la pauvreté, porter longtemps une mauvaise réputation, puis trouver en elles-mêmes la force de se relever, de se laver de ce passé et de se tenir enfin debout dans le monde.

Et je crois que ce qui reste de plus précieux après tant de bouleversements, ce ne sont pas les gratte-ciel, mais cette humanité simple et sincère qui, silencieusement, a pris racine ici et s'est transmise de génération en génération parmi les habitants de cette ancienne terre d'îlot.

L'HISTOIRE D'ÔNG LÃNH, L'HISTOIRE DE CẦU MUỖI

Parler du Quatrième Arrondissement sans évoquer le pont Ông Lãnh serait impossible. L'écrivain Sơn Nam racontait que « ce nom viendrait d'un consul qui aurait payé de sa poche la construction d'un pont sur l'arroyo ». D'autres affirment pourtant que ce fut le commandant

Nguyễn Ngọc Thăng, général chargé de défendre le fort de Cây Mai et qui combattit les Français aux XVIII^e et XIX^e siècles, qui fit construire ce pont de bois. En 1928, les Français l'auraient ensuite reconstruit en ciment afin de le rendre plus solide. Selon la Géographie historique de l'ancienne province de Gia Định, le marché de Cầu Ông Lãnh existait déjà vers 1864 ; peu après apparut celui de Cầu Muối.

J'aime beaucoup ce nom, « Cầu Muối », le Pont du Sel. À lui seul, il fait surgir toute une époque où les jonques chargées de sel venu du Centre et de l'Ouest affluaient ici, s'enfonçaient dans de petits arroyos, à l'emplacement de l'actuelle rue Nguyễn Thái Học, pour atteindre les entrepôts. Ce paysage grouillant de vie, les embarcadères au-dessus, les bateaux au-dessous, attira des Chinois et des gens venus de toutes les provinces, qui dressèrent des baraques et créèrent des marchés.

Mais partout où il y a du commerce et de l'argent, les rivalités ne tardent jamais. Les manutentionnaires devinrent de plus en plus nombreux. Les « cữu vạn », ces portefaix vivant de leur force, s'organisèrent en groupes pour se disputer les contrats. Les commerçants, eux, eurent besoin de protecteurs pour travailler en paix. Ainsi naquirent des pouvoirs souterrains. Les affrontements au couteau pour le contrôle d'un territoire devinrent presque monnaie courante. Même l'honnête homme qui voulait simplement gagner sa vie dans cet univers brutal devait apprendre à montrer les dents.

Plus tard, l'arroyo Cầu Muối fut comblé pour tracer le boulevard Kitchener, voie que l'on avait également appelée Lò Heo, « l'Abattoir », en raison des abattoirs voisins, avant qu'elle ne devienne Nguyễn Thái Học. Le

marché quitta la berge, mais les migrants continuèrent à venir de partout et à dresser leurs baraques sur cette ancienne terre boueuse.

De 1950 à 1965, Cầu Muối acquit une telle réputation qu'on le comparait à un « Shanghai » au cœur du Vietnam. Plus tard, il tomba sous la coupe de Nguyễn Văn Minh, dit Minh Cầu Muối, qui édifia un véritable empire comptant des centaines d'hommes. Il assurait la « protection » des petits commerçants tout en contrôlant les manutentionnaires et les transporteurs de marchandises. Après 1975, la plupart des anciens foyers de banditisme saïgonnais furent démantelés. Pourtant, Cầu Muối vit apparaître un nouveau caïd, Châu Phát Lai Em, lieutenant de Năm Cam, qui continua à pressurer les commerçants en leur imposant un racket de protection. Puis la loi de la jungle finit, elle aussi, par connaître son crépuscule. Les uns furent arrêtés, les autres envoyés en rééducation. En 2003, le marché Cầu Muối fut définitivement transféré à Thủ Đức, refermant une longue page de l'histoire de Saïgon.



Photo : un ancien marché du Quatrième Arrondissement

LE QUARTIER DES TROIS MARCHÉS ET L'INCENDIE SOUS LE CIEL EN FEU

À cette époque, autour de Cầu Muối et de Cầu Ông Lãnh, se trouvait encore un marché de produits secs qui avait entièrement brûlé avant d'être reconstruit. On l'avait tout naturellement baptisé « Chợ Cháy », le Marché Brûlé. Trois marchés se trouvaient ainsi à quelques centaines de mètres les uns des autres : Cầu Ông Lãnh, Cầu Muối et Chợ Cháy. Ensemble, ils formaient ce que les Saïgonnais appelaient familièrement le quartier des « Trois Marchés », l'un des endroits les plus animés de la capitale de l'époque.

Les marchandises arrivaient des provinces, les commerçants se comptaient par milliers, et les seuls portefaix étaient déjà deux ou trois cents, travaillant pour la

plupart la nuit. Depuis la fondation du marché en 1875 jusqu'à sa disparition, le quartier des Trois Marchés aura vécu sans interruption pendant au moins cent vingt-huit ans. Plus qu'une vie humaine. Plusieurs générations s'y sont succédé, y ont commercé, y ont vécu et y sont mortes.

On m'a raconté le terrible incendie de 1971, près du pont Ông Lãnh. Le feu éclata alors que le marché était noir de monde. Les maisons, serrées les unes contre les autres, empêchaient les véhicules de pompiers d'approcher. Il fallut demander du secours jusqu'à Biên Hòa et faire intervenir des hélicoptères ainsi que des CH-47 Chinook. Par bonheur, les pertes furent uniquement matérielles et personne ne mourut.

Lorsque j'entends cette histoire, je vois malgré moi le ciel rougeoyant, les gens courant dans tous les sens, serrant contre eux le peu de biens qu'ils avaient réussi à sauver. Et je me demande combien de vies ont dû recommencer ainsi, à partir d'un tas de cendres.

LES CICATRICES DE HAINE SUR LE DOS DU CHEVAL SAUVAGE

Je me dis souvent que si la littérature vietnamienne possède le Chí Phèo de Nam Cao, cette existence qu'une société entière finit par pousser vers la marginalité et la violence, le Saïgon musical d'avant 1975 eut lui aussi sa complainte tragique. Phạm Duy et Ngọc Chánh écrivirent une chanson inspirée de la vie d'un gangster devenu légendaire : Đại Cathay, dont l'existence s'acheva à seulement vingt-six ans.

À travers l'image d'un cheval sauvage revenant vers le quai du fleuve, désireux de tout abandonner pour recommencer une vie honnête, la chanson raconte un homme qui ne parvient pourtant jamais à échapper à son destin. Il tombe en chemin, portant sur lui les blessures d'une existence de hors-la-loi dont aucune porte de sortie ne semble possible. Chaque fois que j'entends cette mélodie, je repense à cette tragédie vieille comme le monde : celle des enfants qu'une époque pousse dans une impasse et qui, lorsqu'ils voudraient enfin revenir, découvrent que le chemin du retour s'est déjà refermé.

Sous la colonisation française, nombre de voyous du Sud étaient à l'origine des métayers illettrés. Incapables de supporter plus longtemps l'oppression des notables et des puissants locaux, ils quittaient leur village et dérivèrent jusqu'à Saïgon-Chợ Lớn, où ils survivaient au bord des canaux, près des stations de voitures à cheval ou des gares. Le jour, ils faisaient les manœuvres pour gagner leur riz. La nuit venue, ils se noircissaient le visage, glissaient un sabre court dans leur ceinture et partaient voler. Dans les années vingt et trente, les principaux quartiers mal famés se trouvaient à Chợ Lớn, Lăng Ông-Bà Chiểu, xóm Thuốc-Gò Vấp, au bac de Thủ Thiêm, à Cầu Sắt, Đa Kao ou encore à la gare routière des Six Provinces.

Ce qui me surprend et mérite, je crois, réflexion, c'est que ces hommes du milieu, malgré leur ignorance, accordaient une valeur immense à la parole donnée, à la loyauté, à une certaine idée de l'honneur. Peut-être avaient-ils absorbé l'idéal du junzi, l'homme noble, à travers les romans chinois. Ils évitaient généralement de tourmenter les gens du quartier, ne volaient ni poules ni chiens. Quand il fallait se battre, on réglait ses comptes « à la loyale », un contre un, avec une certaine chevalerie. On méprisait

l'argent, on respectait la solidarité et l'on ne se dérobaît pas devant une cause que l'on jugeait juste. Rien à voir avec les passages à tabac collectifs qui deviendraient fréquents chez les voyous des générations suivantes. Certains caïds célèbres empruntaient même leurs surnoms aux héros des récits anciens : Võ Tòng, Đồn Hùng Tín, Triệu Tử Long ou Đông Phương Sóc.

Les hommes du milieu d'autrefois et ceux des générations suivantes portaient peut-être le même nom de « voyous », mais leur manière d'être les séparait parfois comme deux mondes. Les premiers conservaient encore une morale propre au milieu ; les seconds en avaient souvent perdu jusqu'au dernier vestige, ne laissant plus que la violence nue.

Peut-être est-ce justement lorsque l'homme est acculé que la façon dont il choisit de survivre, avec un reste d'honneur ou uniquement par l'instinct brutal de conservation, devient l'ultime mesure de ce qu'il est. Même lorsqu'il a été rejeté aux marges de la société.

Voilà, à mes yeux, la vraie question que devrait laisser derrière elle l'histoire d'un endroit comme le Quatrième Arrondissement, bien davantage que la simple évocation de quartiers mal famés désormais disparus.

SOCIÉTÉS SECRÈTES ET SANG DES HÉROS DU MILIEU

En feuilletant les vieilles histoires, je me demande souvent si le milieu saïgonnais des origines ne portait pas, au moins en partie, l'empreinte des sociétés chinoises, de celles que l'on associe aux Triades, arrivées en

Cochinchine vers la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Les liens de Tín Mã Nàm avec certaines organisations de Chợ Lớn en seraient un exemple.

La Société du Ciel et de la Terre, Thiên Địa Hội, suivit les migrants chinois animés par le mot d'ordre « renverser les Qing, restaurer les Ming » jusque sur le sol vietnamien. Pendant la Première Guerre mondiale, on raconte que la Cochinchine comptait soixante-dix ou quatre-vingts sociétés secrètes. Elles prétendaient combattre les Français, éliminer les mandarins corrompus et restaurer le pays. Elles recouraient aux talismans et aux incantations, scellaient leurs serments avec leur sang, inventaient argot, signes et codes pour communiquer entre elles. Leur activité s'étendait à Saïgon, Gia Định, Chợ Lớn, Biên Hòa, Thủ Dầu Một, Bến Tre et Châu Đốc.

En 1913, année Quý Sửu, Phan Xích Long se proclama « prince héritier », fils de l'empereur Hàm Nghi, puis se déclara lui-même empereur. Il fit fabriquer grenades et explosifs, distribua des tracts dans les marchés de Saïgon, Chợ Lớn et Bình Tây afin d'appeler la population au soulèvement. Il fut finalement arrêté à Phan Thiết, condamné à mort et détenu en attendant son exécution.

À l'aube du 3 février 1916, des membres de Thiên Địa Hội, vêtus de chemises noires et de pantalons blancs, portant des cuirasses de cuir et des amulettes, attaquèrent le bureau de recrutement militaire de Mỏ Càỵ. Puis, à l'aube du 15 février, ils tentèrent désespérément de prendre d'assaut la Grande Prison de Saïgon pour libérer leur chef. Mais aucun talisman ne pouvait arrêter les balles. Certains tombèrent sous les tirs, d'autres furent capturés. Cinquante-six hommes furent arrêtés et finalement exécutés avec

Phan Xích Long, avant d'être enterrés dans une fosse commune à Đất Thánh Chà, Tân Định.

L'affaire bouleversa tout le milieu de l'époque. En lisant ce récit, je me suis dit que même ceux qui vivent hors de la loi peuvent parfois frissonner devant un événement dont la violence les dépasse.

Il y eut aussi l'histoire de la corporation « Vạn Xe », apparue en 1888 et active de Bình Đông à Phú Lâm, Minh Phụng et An Bình-Chợ Lớn. Elle fonctionnait comme une confrérie professionnelle, sur le modèle des corporations de pêcheurs, de bateliers ou de repiqueurs de riz. Elle recrutait les conducteurs de voitures à cheval, moyen de transport courant à l'époque. Ses membres juraient de vivre et de mourir ensemble : si l'un d'eux était maltraité, tous venaient le défendre ; dès que la police apparaissait, chacun disparaissait.

Un propriétaire qui cherchait un cocher devait obligatoirement passer par la corporation et ne pouvait embaucher quelqu'un de l'extérieur. Celle-ci recrutait aussi domestiques, cuisiniers et employés de commerces. Celui qui payait sa cotisation obtenait sa protection, et personne n'osait facilement lui chercher querelle. Elle prélevait de l'argent sur les commerçants, les boutiquiers, les bateliers de Khánh Hội, les gens du marché Cầu Ông Lãnh, et même les tenanciers de maisons closes. Lorsqu'un conflit éclatait entre marchands, c'était à la corporation qu'on demandait de trancher. Malheur à celui qui avait l'imprudence d'appeler la police : il risquait de recevoir une correction mémorable.

Leur quartier général se trouvait dans un temple du secteur de Tân Hưng, appelé Tân Hưng hội quán. Une telle puissance parallèle finit évidemment par provoquer la

réaction des autorités françaises, qui démantelèrent l'organisation.

Je me dis alors que le racket de protection et la loi du plus fort dans le milieu saïgonnais ont des racines bien plus anciennes qu'on ne l'imagine. Ce n'est nullement une invention de l'époque moderne.

QUAND LE MILIEU RESPECTAIT ENCORE LES ARTS MARTIAUX

Une autre différence me frappe entre les hommes du milieu du début du XX^e siècle et les voyous des générations suivantes : autrefois, on respectait encore la véritable valeur individuelle, la maîtrise du corps, des poings et des pieds, plutôt que la supériorité numérique ou le nombre de couteaux.

On se rappelle encore le duel entre Bảy Viễn et Mười Trí, le combat du maître Mai Thái Hòa contre le gangster Tư Ngang à la « fabrique d'engrais » de Khánh Hội, dans le Quatrième Arrondissement, ou encore l'histoire du maître mystique Nguyễn Nhiều, qui brisa le bras de Phillip, caïd du quartier des abattoirs de Gia Định, près du pont Sơn à Thị Nghè.

Parmi toutes ces histoires, deux sont devenues de véritables légendes du milieu, racontées, embellies, brodées à l'infini.

La première remonte à 1936. Bảy Viễn, déjà célèbre comme bandit, fut déporté à Côn Lôn pour le braquage d'une bijouterie et placé à l'isolement dans la cellule numéro 5. Il y affronta Khăm Chay, un redoutable Cambodgien, ancien bandit des montagnes de Tà Lơn, maître d'une

technique appelée « gồng Trà Kha ». Le gouverneur Bouvier le protégeait et l'utilisait, disait-on, pour opposer les prisonniers khmers aux détenus vietnamiens.

Au cours de leur duel, Bảy Viễn lança un coup de pied redoutable, le « Kim Tiêu cước » : les cinq orteils frappèrent droit sous le nez, en plein point vulnérable. Le nez de son adversaire éclata, ses lèvres furent déchirées, ses dents cassées. Le sang jaillit et Khăm Chay s'effondra sur place.

Pourtant, ce qui m'impressionne le plus dans cette histoire n'est pas le coup de pied. C'est ce qui suivit. Après sa victoire, Bảy Viễn ne chercha ni l'appui des Français ni celui de ses hommes pour humilier ou se venger du vaincu. Voilà, à mes yeux, ce qui révélait chez lui une véritable stature.

La seconde histoire me touche davantage encore.

Ba Dương, chef du Bình Xuyên, demanda à Sáu Cường de lui fournir riz et argent pour nourrir ses hommes engagés contre les Français. Sáu Cường lui lança un défi : s'il résistait à un seul de ses coups de pied, il lui donnerait autant de riz qu'il voudrait.

Le combat eut lieu à la gare routière d'An Đông. En voyant Ba Dương, petit et maigre, tout le monde le sous-estima. On pensait que le Bình Xuyên allait cette fois devoir baisser la tête.

Mais lorsque Sáu Cường attaqua, Ba Dương se déroba comme un serpent. Il descendit très bas en « posture du serpent », puis effleura d'un mouvement de « poing de la grue » un point vulnérable de son adversaire. Les trois coups de pied de Sáu Cường, puissants comme

des décharges électriques, ne frappèrent que le vide. Ba Dương, lui, se contenta de « picorer » légèrement pour avertir son adversaire, sans jamais chercher à le blesser gravement.

Sáu Cường comprit qu'il avait devant lui un maître. Il interrompit le combat, s'inclina, reconnut sa défaite, et l'accord concernant le riz et l'argent fut aussitôt honoré. Pas de coup bas, pas de bande tombant à dix contre un, alors même que Ba Dương était venu seul, sans arme.

En relisant ces récits, je me demande si ce qui faisait véritablement la « classe » d'un homme du milieu d'autrefois n'était pas sa cruauté, mais sa valeur réelle, et surtout cette forme d'honneur qui lui permettait de savoir quand s'arrêter et devant qui s'incliner.

Đại Cathay, Bảy Viễn, Ba Dương, Sáu Cường vivaient de l'autre côté de la loi. Pourtant subsistait chez eux une sorte de code, une fidélité à la parole donnée, une idée de la loyauté et de l'honneur. Hélas, dans les bandes de tueurs et d'hommes de main qui sévirent dans le Quatrième Arrondissement durant les années 1980 et 1990, on ne retrouvait presque plus rien de tout cela.

C'est peut-être là, me semble-t-il, que se trouve la frontière, ténue mais très nette, entre deux époques d'un même mot : giang hồ, le milieu saïgonnais.

QUAND LA LÉGENDE PREND LE POUVOIR ET QUE LES HÉROS DU MONT LIANG DISPARAISSENT

Avec la chute de la Première République, ce vieux milieu qui ressemblait encore, par certains aspects, aux « cent huit héros du Mont Liang », avec son honneur, ses

hiérarchies et ses règles propres, disparut à son tour. Une nouvelle page de l'histoire du banditisme saïgonnais s'ouvrit. Elle allait être plus violente, plus chaotique, et infiniment plus tragique.

Je me souviens que, dans les romans consacrés au monde des voyous publiés avant 1975 par l'écrivain Duyên Anh, presque tous les personnages étaient fictifs. Quatre seulement avaient réellement existé : Lê Văn Đại, dit Đại Cathay, Trần Thị Diễm Châu, Chương « còm » et Dũng « Đa Kao ». Parmi eux, Đại Cathay demeure le nom le plus obsédant, le plus vivant, et sans doute le plus douloureux.

Après le coup d'État qui renversa le président Ngô Đình Diệm au début des années 1960, l'ordre urbain saïgonnais se désagrégea. Les autorités peinaient à contrôler la ville. Profitant du chaos, toutes sortes de « cow-boys », de petits durs qui aimaient bomber le torse et décliner leur nom, poussèrent comme des champignons.

À Tân Định régnait Cà Na, qui étudia plus tard auprès du maître Huỳnh Tiền, remporta huit combats sur huit et prit le surnom de Huỳnh Sơn. Il y avait aussi Bích « Pasteur », Búp « Moderne », Bình « le Balafré », Lộc « le Noir », Hân « Faucauld », Sáu « le Vieux », Nhã « du quartier de la pagode ».

Dans le Premier Arrondissement, les premiers « Quatre Rois célestes », Lê Đại, Huỳnh Tỳ, Ngô Văn Cái et Nguyễn Kế Thế, s'étaient partagé leurs territoires et commandaient chacun des dizaines, parfois des centaines d'hommes. Rien que les surnoms donnaient froid dans le dos : A « le Chien », Hải « le Brèche-dents », Lâm « le Fou », qui deviendrait plus tard Lâm « Neuf Doigts », Lương «

le Borgne », Hùng « Tête-de-Bœuf », Việt « Parker », Đực « le Noir ».

Dans le Troisième Arrondissement sévissaient Minh « Parachutiste », Cẩm « Mambo », Lâm « l'Électricien », Hùng « Face-Boutonneuse ». Le Cinquième, lui, était le territoire du milieu chinois : Tín Mã Nàm, Sú Hùng, Hối Phòong Kiên, Trần Cử Can, Ngô Tài.

Au milieu de toute cette foule de personnages hauts en couleur, un nom finit pourtant par dominer tous les autres.

Đại Cathay.

L'ENFANT QUI FENDAIT DU BOIS PRÈS DU PONT MỎNG

Dans les années 1960, et jusqu'au début des années 1970, l'image de Đại Cathay était devenue familière aux Saïgonnais. L'homme était passé de la rue aux pages du roman *Điệu Ru Nước Mắt* de Duyên Anh, puis du livre à l'écran grâce au réalisateur Lê Hoàng Hoa, avec l'acteur Hùng Cường dans son rôle.

Je l'imagine ainsi : beau garçon, lunettes noires, cheveux épais et ondulants, jean, bottines montantes, une cigarette perpétuellement au coin des lèvres et, dans la main, ce Zippo qu'il faisait sans cesse tourner. On aurait dit un personnage échappé d'un film. Et pourtant, cette histoire avait réellement eu lieu.

Curieusement, même ses lieutenants les plus proches et les figures les plus aguerries du milieu ignoraient de quelle famille Đại venait réellement, et même quel était

son véritable nom. Arrêté plus d'une dizaine de fois, il fournit aux policiers autant d'identités différentes, une nouvelle à chaque passage au poste.

On sait seulement qu'il serait né en 1940, année du Dragon. Son père était tantôt déclaré sous le nom de Lê Văn Cự, tantôt sous celui de Trần Văn Trự. Lui-même appartenait au milieu de Cầu Muối. Lorsque Đại était encore tout petit, Cự partit pour le maquis de Rừng Sác rejoindre les forces du Bình Xuyên sous les ordres de Ba Dương. Arrêté à la fin de 1946, il fut déporté à Côn Đảo et mourut peu après.

Đại vivait avec sa mère rue Đỗ Thành Nhân, dans le quartier de Khánh Hội, Quatrième Arrondissement. Sa mère se remaria avec un joueur invétéré, lourdement dépendant. La famille était d'une pauvreté extrême et survivait en fendant du bois pour le compte d'un dépôt situé de l'autre côté du pont Mống.

J'imagine Đại enfant, calme, peu bavard, le visage froid, mais déjà généreux et entier. Chaque jour, il cirait des chaussures, vendait des journaux pour se nourrir et traînait avec d'autres gamins des rues qui partageaient sa misère. Avant même ses dix ans, il savait déjà se glisser entre les étals des marchés Vân Đồn et Tôn Thất Thuyết pour « chiper » quelques pastèques ou régimes de bananes, qu'il rapportait ensuite afin de les partager équitablement avec ses camarades pauvres.

C'est de ces années-là que lui vint sa réputation de garçon généreux, dur au mal, que tous les enfants du quartier respectaient. Je crois que cette pauvreté originelle et cette solidarité entre ceux qui n'avaient rien forgèrent chez Đại une conception très particulière de « l'honneur du

milieu ». Même devenu plus tard un caïd redouté, il conserva jusqu'au bout cette prodigalité presque chevaleresque.

DU CINÉMA CATHAY AU TRÔNE DE CAÏD

Đại travaillait autour du carrefour Công Lý-Nguyễn Công Trứ, dans le Premier Arrondissement, où se trouvait le cinéma Cathay, à l'emplacement de l'actuel immeuble de la BIDV Bank. Devant le cinéma, les bagarres pour se disputer les clients étaient fréquentes. Đại, lui, ne reculait devant personne. Il se jetait dans chaque affrontement et semblait toujours en sortir vainqueur. Peu à peu, il devint le chef des gamins désœuvrés du secteur. C'est ainsi qu'en 1954 naquit le nom de Đại Cathay.

Chef avant même d'être adulte, Đại répartissait les tâches : les uns cireraient des chaussures, les autres vendraient les journaux, et le soir chacun rapporterait sa recette. Tous les matins, des dizaines de garçons et de filles se rassemblaient autour de lui pour recevoir leur travail et leur secteur.

D'après les récits, Đại était d'une générosité inhabituelle. Il redistribuait presque tout l'argent à ses hommes et n'en gardait qu'un peu pour son café et ses cigarettes. Ce détail m'a toujours marqué. Même au cœur d'un univers fait de rivalités et de couteaux, il restait encore une certaine noblesse, profondément humaine.

Sa réputation grandit si vite que la police du Deuxième Arrondissement finit par l'envoyer au centre de rééducation pour mineurs délinquants de Thủ Đức. Mais ce furent justement ces séjours répétés qui lui permirent de se

lier à Cửa Gia Định, Lâm Neuf Doigts et Hắc Quỷ Quỷ, futurs compagnons de route dans le milieu. À chaque évasion suivie d'une nouvelle arrestation, Đại devenait plus téméraire, plus aguerri, plus prompt à se jeter dans les affrontements. Chez lui, la bagarre semblait presque relever d'un don naturel.

LA BATAILLE DE DA HEO ET LA SOUMISSION DE BÉ BÚN

Lorsque Đại n'était encore qu'un petit cireur de chaussures, le secteur de Da Heo, près du pont Ông Lãnh, était contrôlé par Tám Lâu. À force de voir ce gamin mener sa petite troupe au combat, Tám Lâu finit par s'attacher à lui. Mais lui-même devait composer avec la puissance des frères de Bé Bún, caïd du Quatrième Arrondissement installé près de la « fabrique d'engrais », là où Đại vivait alors.

Un jour, entendant son aîné se plaindre de Bé Bún, Đại lâcha simplement : « Laisse-moi faire, je vais l'envoyer à l'hosto. »

Tám Lâu refusa net, craignant que l'affaire ne prenne des proportions incontrôlables. Mais les hommes de Đại avaient grandi. Sur son ordre, ils traversèrent jusqu'au quai Vân Đồn et tailladèrent quelques hommes de Bé Bún pour le provoquer.

Bé Bún entra dans une rage noire et lança toute sa troupe sur Da Heo pour demander des comptes. Ses hommes étaient tellement plus nombreux que Tám Lâu et les siens prirent peur et s'enfuirent. Pourtant, à peine

avaient-ils dépassé le pont Ông Lãnh que la bande de Bé Bún se mit soudain à refluer, les têtes ensanglantées.

Đại Cathay avait secrètement disposé ses hommes et déclenché une contre-attaque surprise. Avec ses lieutenants, il se jeta dans la mêlée, couteau à la main, et repoussa les hommes de Bé Bún jusqu'au-delà du pont. Đại lui-même lui porta plusieurs coups qui l'envoyèrent à l'hôpital. Après cela, Bé Bún n'osa plus remettre les pieds à Da Heo.

À la suite de cette bataille, Tám Lâu annonça qu'il remettait entièrement le secteur à Đại.

Curieusement, Đại ne chercha pas à exercer un pouvoir absolu. Il se contenta de prélever la protection sur les tripots, les loteries clandestines et les fumeries du quartier, puis étendit progressivement son influence aux activités illégales : fabriques de savon, abattoirs, distilleries clandestines.

Je trouve révélatrice cette manière de ne pas chercher à tout accaparer, de prendre seulement ce qu'il estimait lui revenir. C'est aussi ce qui le distinguait des petits voyous ordinaires, uniquement préoccupés de rafler tout ce qu'ils pouvaient.

UN PARRAIN À VINGT ANS

Au début des années 1960, Đại Cathay avait à peine dépassé vingt ans et était déjà l'un des caïds les plus célèbres de Saïgon. Aux revenus de la protection s'ajoutaient d'innombrables « gratifications » versées par les riches de la ville. Presque tous les restaurants, hôtels,

maisons closes, fumeries et dancings du Premier et du Quatrième Arrondissement se trouvaient sous sa protection.

Đại et ses hommes pouvaient aller manger ou s'amuser n'importe où sans déboursier un centime. Lorsqu'il honorait un établissement de sa présence, le patron considérait presque cela comme une marque de prestige.

Il commença ensuite à fréquenter des intellectuels et des fils de bonnes familles. Parmi eux, le plus important fut Hoàng Sayonara, qui devint son stratège. Sur ses conseils, Đại s'associa à Bảy Sĩ, gangster célèbre, beau-frère et ancien aîné de Năm Cam, pour ouvrir toute une série de tripots où ils prélevaient leur commission.

Mais plus la puissance de Đại grandissait, plus elle irritait trois autres patrons : Huỳnh Tỳ, Ngô Văn Cái et Ba Thế. Huỳnh Tỳ et Ngô Văn Cái décidèrent de le faire tomber.

Lors d'un rendez-vous, Đại, qui ne se méfiait pas, fut attaqué simultanément par cinq hommes armés de couteaux. Ils le frappèrent de toutes parts. Il échappa de peu à la mort. Mais avant même que ses blessures soient complètement refermées, Đại partit seul, avec un couteau, retrouver un par un ceux qui l'avaient attaqué et les blessa grièvement.

Après ce règlement de comptes sanglant, il devint naturellement le numéro un des nouveaux « Quatre Rois célestes » du milieu saïgonnais : Đại, Tỳ, Cái, Thế.

L'affrontement le plus violent de sa vie fut probablement celui qui l'opposa à Tín Mã Nàm, célèbre chef du milieu chinois de Chợ Lớn, dont j'ai déjà parlé dans un autre texte consacré au Cinquième Arrondissement. Tín Mã

Nàm était un colosse, entraîné pendant des années au Hung Gar de Shaolin et au Choy Lee Fut.

Au début de 1964, Đại, accompagné de Ba Thế et de Lâm Neuf Doigts, lança une attaque surprise contre la bande de Tín Mã Nàm dans un débit de boissons.

Cette fois, Đại connut la défaite.

L'APOGÉE ET LE CHEMIN VERS LA FIN

Les années 1965-1966 marquèrent l'âge d'or de la bande Đại Cathay. Lorsqu'il sortait, Đại prenait place dans l'une de ces automobiles dont Saïgon ne comptait alors que trois exemplaires. Derrière lui, ses hommes faisaient rugir leurs motos, semant le vacarme partout où ils passaient.

Pour les autorités, cette bande était devenue une véritable épine dans le pied, mais elles semblaient incapables de s'en débarrasser.

Đại alla jusqu'à provoquer le major-général Nguyễn Cao Kỳ, l'un des premiers pilotes de l'armée du gouvernement de Saïgon, qui deviendrait ensuite Premier ministre puis vice-président. On raconte qu'un soir, dans un dancing, le lieutenant-colonel Kỳ lui adressa une remarque. Đại lui envoya aussitôt son poing dans le ventre.

Cette insolence absolue était peut-être une forme de courage. Mais je crois aussi qu'elle lui coûta cher par la suite.

Le général de brigade Nguyễn Ngọc Loan, alors directeur de la Police métropolitaine, entreprit de lutter sans merci contre les bandes. Il créa une « brigade de police judiciaire » placée sous les ordres du capitaine Trần Kim

Chi, avec pour mission de neutraliser le milieu. Les résultats restèrent pourtant limités.

Đại Cathay se croyait intouchable et n'avait guère de respect pour l'autorité. Vers 1966, lors d'une fusillade entre sa bande et les hommes du général Loan, Đại fut grièvement blessé. Plusieurs de ses lieutenants furent arrêtés et lui-même se retrouva en grand danger.

Une tentative de négociation avec le capitaine Trần Kim Chi afin d'obtenir la libération de ses hommes échoua. Puis survint la mort mystérieuse du capitaine, percuté de plein fouet par un camion chargé de bois et tué sur le coup. La rumeur du milieu désigna Đại comme le commanditaire du meurtre. La colère du général Loan ne fit qu'augmenter.

À la fin de novembre 1966, Đại et plusieurs de ses hommes furent embarqués de force dans un avion de transport et envoyés directement au camp de détention de Phú Quốc.

Cette fois, le pouvoir avait décidé de frapper la bande à la racine.

LA DERNIÈRE NUIT DU CHEVAL SAUVAGE

Habitué à vivre libre, Đại ne pouvait supporter longtemps l'enfermement. Il commença donc, en secret, à préparer son évasion. Sa femme, ses proches et ses hommes lui faisaient parvenir de l'argent et de l'or depuis le continent. Quelques officiers chargés de la sécurité du camp lui auraient également promis leur aide. Peu à peu, le plan prit forme.

À l'aube du 7 janvier 1967, Đại appela Lâm Neuf Doigts et le fit asseoir près de lui. Ses paroles ressemblaient à un testament. Cette fuite avait peu de chances de bien finir. Lâm était encore jeune, trop impulsif. Il devait rester au camp, abandonner la drogue et attendre. Si Đại réussissait à revenir, il trouverait le moyen de le faire sortir.

Puis Đại et ses hommes se divisèrent en deux groupes pour s'évader.

Cette fois, la chance l'abandonna. Le premier groupe, chargé de faire diversion, fut rapidement capturé. Đại et Hải Súng, son lieutenant le plus fidèle, comprirent qu'ils ne pouvaient plus revenir en arrière. Ils changèrent alors de direction et gagnèrent le mont Tượng, secteur tenu par les forces révolutionnaires.

À partir de cette nuit-là, personne ne revit Đại Cathay ni Hải Súng.

La presse saïgonnaise resta étrangement silencieuse sur cette disparition. Plus tard, pourtant, on raconta que dans la nuit même du 7 janvier, une section de commandos commandée par le sous-lieutenant Trần Tử Thanh avait été transportée d'urgence de Saïgon par hélicoptère. Les hommes, déguisés en combattants révolutionnaires et armés d'AK-47, auraient reçu l'ordre de traquer Đại et de l'abattre coûte que coûte.

Des années plus tard, ce même officier se serait vanté devant plusieurs journalistes saïgonnais, avant 1975, d'avoir personnellement tué Đại Cathay.

Une vie de hors-la-loi s'achevait ainsi.

Đại avait vingt-six ans.

Un enfant qui fendait du bois près du pont Mống, grandi dans la pauvreté et la violence, qui avait autrefois partagé presque tout son argent avec ses camarades, qui avait refusé de s'abriter derrière la puissance des autres pour régler ses comptes, finissait seul quelque part dans les montagnes et les forêts de Phú Quốc, sans tombe, sans cérémonie, sans même un adieu officiel.

La chanson Vết Thù Trên Lưng Ngựa Hoang, « Les cicatrices de haine sur le dos du cheval sauvage », écrite à l'époque par Phạm Duy et Ngọc Chánh, empruntait l'image d'un cheval sauvage galopant au cœur de la tempête, le dos marqué par les coups de fouet. Un cheval qui, finalement, revient vers le quai du fleuve, voudrait tout abandonner et retrouver une existence ordinaire. Mais le destin refuse encore de le lâcher. Il tombe, portant toujours sur son dos les marques de ses anciennes blessures.

[Les paroles de la chanson évoquent le cheval sauvage galopant sous l'orage, le dos meurtri par les coups, avant de finir par s'effondrer sans avoir pu échapper aux cicatrices de son passé.]

Lorsque je réécoute cette chanson, j'ai le sentiment qu'elle ne raconte pas seulement Đại Cathay. Elle raconte le sort de tous ceux qu'une époque a poussés sur une route sans issue et qui, lorsqu'ils ont enfin voulu recommencer, ont découvert qu'il était déjà trop tard.

La plus grande tragédie d'une vie de hors-la-loi n'est peut-être pas de mourir jeune.

C'est de mourir sans avoir jamais eu la chance de vivre pleinement en étant soi-même.



Photo : un pont sur l'arroyo Bến Nghé

Essai 38

LES HOMMES DU MILIEU DU QUATRIÈME ARRONDISSEMENT ET UN SAÏGON DÉSORMAIS LOINTAIN

UN PONT À FRANCHIR, DEUX MONDES D'ICI- BAS

Je me tiens de ce côté du pont Calmette. Sous mes pieds, l'eau trouble s'écoule lentement, dessine quelques petits tourbillons, puis redevient lisse, comme si rien ne s'était passé.

De l'autre côté s'étend le Premier Arrondissement, illuminé dans la nuit, avec ses rues bien tracées et ses files

ininterrompues de véhicules. Tout y respire la prospérité et la modernité.

Ici, c'est le Quatrième Arrondissement, cette langue de terre entourée d'eau sur trois côtés, qui porta longtemps des noms lourds à porter : terre dangereuse, quartier de voyous, repaire de gangsters.

À ses débuts, Quận Tư n'était qu'une avancée de terre au bord du fleuve, grandissant dans l'ombre du port de Saïgon et de son incessant va-et-vient de navires et de sampans. Des maisons de feuilles, des quartiers pauvres, des ruelles qui s'enroulaient les unes autour des autres comme des racines agrippées à une terre basse.

Les gens du Centre et du delta du Mékong arrivaient au fil des bateaux pour chercher de quoi vivre. Ils dressaient à la hâte un toit de tôle, s'entassaient dans des passages étroits et s'accrochaient tous à Saïgon avec une conviction d'une simplicité désarmante : tant qu'on est vivant, on peut encore espérer.

Mais là où la pauvreté dure, les rapports de force finissent facilement par s'installer. Des jeunes sans travail se regroupèrent. Au début, ils faisaient les dockers, les manutentionnaires, n'importe quel travail disponible. Puis vinrent les vols à l'arraché, le racket, la protection. Les petites bagarres devinrent bientôt des règlements de comptes pour le contrôle des territoires.

Et c'est de ces ruelles interminables que surgirent certains noms qui allaient faire trembler tout le milieu saïgonnais : Đại Cathay, Lâm Neuf Doigts, Minh Cầu Muối, Năm Cam... Chacun régna à sa manière, mais tous avaient grandi sur la même terre pauvre.

Chaque fois que je repense au Quatrième Arrondissement d'autrefois, je retrouve cette respiration lourde et dense du vieux Saïgon, cette ville en perpétuelle transformation où tout le monde n'avait pas le privilège de choisir son propre destin.

Certains noms ont fini par dépasser la durée d'une vie pour devenir des légendes.

L'histoire de Đại Cathay, je viens de la raconter.

J'aimerais maintenant en raconter quelques autres.

BA THẾ, UNE LAME DANS L'OMBRE DES RUES

Parmi les noms qui agitérent autrefois le milieu saïgonnais, Ba Thế n'est jamais devenu aussi célèbre que Đại Cathay ou Năm Cam. Pourtant, ceux qui avaient vécu dans ce monde-là savaient qu'il valait mieux se méfier de lui.

Đại Cathay avait le tempérament d'un chef. Năm Cam possédait la finesse retorse de celui qui manipule le jeu. Ba Thế, lui, semblait ne croire qu'à une seule loi : le fort reste debout, le faible disparaît. Il ne reculait ni devant le sang ni devant l'idée de frapper. À ses yeux, le milieu était une guerre permanente où la sensiblerie n'avait pas sa place.

Ba Thế ne construisit pas d'empire et ne rassembla jamais autour de lui une immense armée. Ce qui faisait peur, c'était simplement son audace et sa détermination.

On racontait toutes sortes d'histoires à son sujet : des batailles dans des ruelles étroites, des règlements de comptes au beau milieu de rues bondées, des arrestations

auxquelles il aurait échappé d'extrême justesse. Impossible aujourd'hui de séparer complètement le vrai de la légende. Mais toutes ces histoires contribuèrent à créer un nom que même les hommes du milieu hésitaient à affronter.

La vie de celui qui choisit le couteau est rarement longue. Les dettes de sang s'accumulent, et le jour où il faut payer finit toujours par arriver.

Ba Thê disparut à son tour des chroniques. Il ne resta de lui que quelques récits épars, comme l'ombre d'un homme qui aurait traversé la ville avant de se dissoudre dans la nuit.

Et je me dis que, des hommes du milieu encore attachés à un certain honneur à ceux qui ne croyaient qu'à la violence brute, les destins ne finissaient peut-être pas si loin les uns des autres.

Seule variait la longueur du chemin menant à la même fin.

CÀU MUỐI, TERRE REDOUTÉE : LA LOI DE MINH ET UN DUEL ÉVITÉ POUR UNE FEMME

Le marché Càu Muối, à cette époque, n'était pas simplement un marché.

C'était un monde.

Un monde où les lois s'écrivaient à coups de couteau, à travers les signes de tête silencieux échangés entre vendeurs et acheteurs, et par la parole de patrons successifs assis sur un trône que personne ne leur avait officiellement accordé.

Đại Cathay régna d'abord. Puis vint Minh Cầu Muối.
Puis Châu Phát Lai Em.

Chacun eut son époque, chacun sa manière de gouverner. Mais tous sortirent de ce même marché, comme si cette terre enfantait ses hommes et, avec eux, ces existences excessives qui ne ressemblaient à aucune autre.

Après la déportation de Đại Cathay à Phú Quốc, Cầu Muối passa sous le contrôle de Minh Cầu Muối, ancien boxeur, solide comme un roc et loin d'être dépourvu de méthode. Minh ne gouvernait pas seulement par la brutalité. Il imposa un principe presque commercial : chacun devait y trouver son compte. Tant que les étals vivaient, lui aussi vivait. Les vendeurs payaient ; en échange, ils pouvaient travailler tranquilles.

C'était un ordre tordu, certes, mais un ordre malgré tout, dans ces années où la frontière entre le juste et l'injuste était parfois aussi fragile que la brume du matin.

L'autorité de Minh était telle qu'il lui arriva de conduire plus de trente hommes armés de chaînes de fer pour remettre à sa place une bande appartenant à Đại Cathay. Tout le milieu saïgonnais en resta ébranlé.

À sept heures dix-sept, le matin du 2 mai 1965, Chà Và Hương se trouvait chez lui lorsqu'un petit gamin vint lui annoncer en catastrophe que Minh Cầu Muối voulait le voir au café, qui servait également de tripot à Năm Thông Lợi, rue Nguyễn Công Trứ.

Il y avait, disait le garçon, « un petit problème avec Đại Cathay ».

Chà Và Hương eut un sursaut.

Il se trouvait justement en bons termes avec les deux camps. Il partit aussitôt.

À peine approchait-il du café que, depuis une échoppe de soupe aux nouilles située de l'autre côté de la rue, Đại Cathay lui cria :

« Chà Và ! Viens par ici ! »

Hương répondit :

« Attends, je vais d'abord voir Minh. »

Đại s'énerva :

« Non. Viens ici. J'ai un truc à te dire avant que tu ailles voir Minh. »

En apercevant Sáu Nhỏ assis près de Đại, Chà Và Hương comprit immédiatement que quelque chose de grave se préparait. Il demanda à Đại de patienter et courut voir Minh.

Des deux côtés, une seule phrase suffit à lui glacer le sang.

Đại Cathay annonçait que dans quinze minutes il réglerait le compte de Minh Cầu Muối.

Minh, de son côté, répondit simplement que dans quinze minutes, c'était Đại Cathay qu'il éliminerait.

L'air semblait déjà sentir le sang.

Dans le tripot, les hommes de Minh attendaient en embuscade. Deux sacs remplis de machettes reposaient par terre, prêts à être ouverts.

Dans l'échoppe d'en face, Đại Cathay, Sáu Nhỏ et les lieutenants qui avaient déjà risqué cent fois leur peau se préparaient eux aussi au bain de sang.

Chà Và Hương avait suffisamment vécu dans le milieu pour comprendre que, cette fois, Đại risquait de ne pas s'en sortir vivant. Minh avait non seulement le nombre, mais des hommes réputés redoutables.

Pourtant, ce qui inquiétait Hương plus que tout était la présence de Sáu Nhỏ.

Dans le monde des arts martiaux saïgonnais, on répétait alors : « Les jambes de Sáu Nhỏ, les coudes de Chà Và. »

En voyant Sáu Nhỏ assis là, Hương comprit soudain l'origine de toute l'affaire.

Tout avait commencé à cause d'une femme.

Sinh.

La femme de Sáu Nhỏ.

Elle était tombée éperdument amoureuse de Minh Cầu Muối. Mais ironie cruelle, elle était sa nièce.

Minh avait refusé sans détour :

« Tu m'appelles ton oncle, et moi j'appelle ta mère ma sœur. Impossible que je t'épouse. »

Blessée dans son amour, Sinh se tourna vers Sáu Nhỏ et le séduisit. Elle savait que, dans tout Saïgon, l'un des rares hommes capables d'affronter Minh était précisément Sáu Nhỏ. Elle excita alors Đại Cathay et poussa les deux patrons vers une confrontation où l'un des deux devait disparaître.

Ce qui faillit provoquer une guerre sanglante entre deux des hommes les plus célèbres du milieu saïgonnais n'était donc ni une vieille vendetta ni une guerre de territoire.

Tout était parti de l'amour contrarié d'une belle femme au cœur devenu amer.

Dans la vie du milieu, les lames ne sont pas toujours ce qu'il y a de plus dangereux. Le cœur humain, lorsqu'il aime et lorsqu'il hait, est autrement plus imprévisible.

Il n'y avait plus une minute à perdre. Chà Và Hương courut chercher le lieutenant-colonel Hiền, chef du Cinquième Arrondissement.

Étrangement, Đại Cathay se moquait bien du général Nguyễn Cao Kỳ ou du général Nguyễn Ngọc Loan. Mais le lieutenant-colonel Hiền, lui, il le respectait sincèrement.

Après avoir entendu Hương, Hiền sauta immédiatement dans sa Jeep et fila rue Nguyễn Công Trứ. Il fit monter successivement Đại Cathay et Minh Cầu Muối.

Dans la voiture, Chà Và Hương raconta toute l'histoire, expliquant comment une femme avait poussé les deux camps au bord de la mort.

Đại et Minh restèrent stupéfaits.

Soudain, tout s'éclaira.

Devant le lieutenant-colonel Hiền, les deux hommes se serrèrent la main et firent la paix.

Ni Đại Cathay ni Minh Cầu Muối n'oublièrent jamais ce que Chà Và Hương avait fait pour eux ce jour-là.

Je repense souvent à cette histoire. Dans un monde où l'on était prêt à tuer pour l'argent, le territoire ou la réputation, ce qui avait failli faire couler le sang entre deux des caïds les plus redoutés de Saïgon n'était finalement qu'une histoire d'amour inachevée.

Les hommes les plus intrépides, ceux qui régnaient sur les empires clandestins les plus inquiétants, restaient malgré tout des êtres de chair et de sang. Ils pouvaient ne craindre ni les couteaux, ni les balles, ni la prison, et se retrouver pourtant poussés au bord de la mort par des choses terriblement ordinaires : un regard, une jalousie, un amour impossible.

Dans ce monde humain, l'adversaire le plus difficile à vaincre n'a peut-être jamais été celui qui se tient devant nous.

Ce sont les courants souterrains du cœur.

LE HASARD DE LA PRISON DE CHÍ HÒA ET LE PETIT CAM

Si l'hospice pour indigents avait vu naître l'amitié entre Chà Và Hương et Đại Cathay, si le marché Cầu Muối avait été l'endroit où Hương avait arraché Đại à une mort presque certaine, la prison de Chí Hòa allait lui apporter une autre rencontre.

Avec un nom qui, plus tard, deviendrait tout aussi célèbre.

Năm Cam.

Un jour, en prison, un certain Hoàng entra et lui lança :

« Chà Và, quelqu'un t'a envoyé une lettre. Je l'ai posée sur la table. Va voir. »

Hương prit l'enveloppe. Sur le devant étaient inscrits quelques mots :

« Qui reçoit une carambole rend de l'or ; les bienfaits seront récompensés, les offenses vengées. »

La lettre venait de la femme de Bảy Si. Elle demandait à Hương de descendre dans le « quartier du bas » pour trouver son jeune frère, Cam, de le faire monter dans le « quartier du haut » et de le prendre sous son aile. Plus tard, écrivait-elle, ils auraient l'occasion de reparler de tout cela.

Chà Và Hương connaissait déjà Bảy Si, le beau-frère de Năm Cam. Il descendit donc demander qui était ce fameux Cam.

Un petit bonhomme apparut. Minuscule, le cou rentré dans les épaules, pas vraiment avantage par la nature. Il se présenta comme le beau-frère de Bảy Si.

Hương le regarda sans faire de commentaire. Puis il remonta et demanda à Lâm Neuf Doigts de faire venir le garçon dans le quartier supérieur afin qu'il vive avec eux.

À partir de ce jour, Năm Cam partagea la vie de Chà Và Hương, Lâm Neuf Doigts et Hoàng Áo Đỏ. Il cessa enfin de se faire maltraiter quotidiennement par les autres détenus.

Nous étions en 1962. Năm Cam n'était encore qu'un adolescent, emprisonné pour avoir endossé à la place de son beau-frère la responsabilité d'un meurtre.

Un an plus tard, Chà Và Hương arriva au terme de sa peine. Avant de quitter la prison, il recommanda soigneusement à Lâm Neuf Doigts de continuer à veiller sur Cam.

Au début de 1965, grâce aux démarches et aux interventions de sa famille, Năm Cam fut libéré.

Vingt ans plus tard, les deux hommes se retrouvèrent dans des circonstances qui n'avaient plus rien à voir avec leur passé.

Une nuit, Chà Và Hương roulait sur la rue Tự Do presque déserte lorsqu'un klaxon retentit derrière lui. Il se rangea plusieurs fois, mais la voiture continuait à le suivre. Il se retourna, prêt à lancer une insulte.

Alors il vit Năm Cam passer la tête par la fenêtre et lui crier de continuer jusqu'au bord du fleuve, au bout de la rue Tự Do, où se trouvait son restaurant.

En voyant la Jeep ornée d'un aigle aux pattes incrustées d'or, autrefois propriété du colonel Ngọc de la brigade anti-gangs, un modèle unique dans tout Saïgon, Hương la reconnut immédiatement.

Puis il regarda le petit garçon au cou rentré qu'il avait connu autrefois.

Le voilà désormais riche et puissant.

Hương en resta stupéfait.

Il suffit parfois de vingt années pour qu'une existence accomplisse un tour complet, du fond d'une prison jusqu'au sommet du milieu.

Apprenant que Chà Và Hương vivait toujours modestement de l'enseignement des arts martiaux, Năm Cam lui proposa de le rejoindre et de bâtir ensemble une nouvelle « grande affaire ».

Cette nuit-là, Hương se retourna longtemps dans son lit sans parvenir à dormir. Devait-il suivre Năm Cam ou continuer sa vie tranquille ?

Il repassa sa propre existence en revue. Il était entré en prison plusieurs fois, certes, mais toujours pour avoir défendu des camarades ou fui le service militaire. Jamais il n'avait volé, braqué, tué ou vendu de drogue.

Après avoir longuement réfléchi, il choisit de ne rien répondre.

Son silence était un refus.

Quelque temps plus tard, Năm Cam envoya encore quelqu'un jusqu'à Củ Chi pour lui rappeler sa proposition.

La femme de Hương lui dit :

« Ne retourne plus dans le milieu. Surtout maintenant qu'il est devenu roi dans son royaume. »

Hương sourit simplement :

« Bah, je peux très bien vivre en donnant mes cours de boxe. Le milieu, j'ai quitté ça depuis longtemps. »

Bien des années passèrent encore. Sa femme était partie vivre aux États-Unis. Hương, malade et sans argent, sortait un jour de l'hôpital Trưng Vương lorsqu'il rencontra de nouveau Năm Cam.

Cette fois, son refus fut catégorique.

Il demanda à Năm Cam de ne plus venir le chercher, et surtout de ne plus parler des dettes de reconnaissance du passé. Dans sa vie, Hương avait aidé quantité de gens. Năm Cam n'était pas le seul.

Au moment de se séparer, Năm Cam glissa malgré tout dans sa main quatre billets inhabituels, représentant quatre millions de đồng.

Chà Và Hương ne se contenta pas de refuser l'offre de Năm Cam. Il tenta également de convaincre Lâm Neuf Doigts, celui-là même à qui il avait confié Cam autrefois en prison, de ne pas commettre la folie de reprendre l'ancien chemin.

Lâm ne l'écouta pas.

Il alla de lui-même retrouver Năm Cam pour lui réclamer le paiement de sa « dette morale », puis se mit à se comporter avec arrogance, persuadé que cette vieille reconnaissance le rendait intouchable.

En 1998, Năm Cam ordonna à Hải « bánh » de l'éliminer. Hải « bánh » demanda à son tour à Dung Hà, la patronne du milieu de Hải Phòng, de s'en charger. Les hommes de Dung Hà attaquèrent Lâm à l'acide.

Lâm Neuf Doigts perdit la vue des deux yeux.

En apprenant la nouvelle, Chà Và Hương ne put que soupirer.

Les dettes d'honneur du milieu ont parfois le goût du miel sur les lèvres et celui du fiel au bout du chemin. Celui qui leur accorde une confiance aveugle, qui s'y accroche pour obtenir pouvoir et profit, finit souvent par payer de sa propre chair et de son propre sang.

Ce que je trouve de plus précieux chez Chà Và Hương, ce ne sont ni ses combats célèbres ni ses relations avec les grands patrons du milieu.

C'est sa lucidité.

Au milieu d'hommes ivres de pouvoir, de prestige et de cette fraternité du milieu auréolée de gloire mais saturée de dangers, il fut l'un des rares à savoir s'arrêter au bon moment.

Dans la vie, savoir avancer est difficile.

Savoir s'arrêter l'est parfois davantage.

Certains hommes réussissent à vaincre tout le monde et finissent pourtant par perdre contre leur propre avidité.

Chà Và Hương ne devint ni riche ni puissant.

Mais peut-être conserva-t-il ce qu'une existence peut avoir de plus précieux : savoir reconnaître la limite au-delà de laquelle il faut faire demi-tour.

NĂM CAM, LE POUVOIR DERRIÈRE LES POIGNÉES DE MAIN

Si Đại Cathay est resté dans les mémoires pour l'insolence flamboyante d'un caïd des rues, Năm Cam appartenait à une tout autre espèce.

Il ne bâtissait pas son autorité en multipliant les démonstrations sanglantes. Il utilisait quelque chose de bien plus redoutable : l'argent, les relations, et un réseau tendu partout comme une toile invisible.

Son empire ne faisait guère de bruit. Il s'insinuait pourtant des ruelles aux marchés, puis jusque dans les

salles à manger élégantes où l'on souriait poliment autour d'une table tandis que se prenaient des décisions capables de bouleverser la vie d'un homme.

Năm Cam ne s'était pas imposé en se jetant tête baissée dans les batailles comme Đại Cathay. Il avait grandi au milieu d'années troublées et compris très tôt que l'argent ouvrait certaines portes devant lesquelles les armes restaient impuissantes.

Parti de peu, il construisit progressivement son influence, étendit ses réseaux, jusqu'au jour où il n'eut même plus besoin de paraître lui-même.

Les règlements de comptes continuaient.

Des gens disparaissaient.

Des morts mystérieuses survenaient.

Mais le nom de celui qui se trouvait derrière n'était plus prononcé qu'à demi-mot, avec un regard entendu.

Ce qui rendait Năm Cam inquiétant n'était donc pas seulement sa puissance, mais sa capacité à manipuler les hommes. Tandis que de nombreuses bandes continuaient à régler leurs querelles de territoire par la violence, lui préférait les négociations, les poignées de main et les enveloppes bien garnies.

Le monde souterrain avait changé.

Les couteaux existaient toujours, mais ils n'étaient parfois plus que des outils secondaires. Le véritable jeu se décidait désormais autour d'échiquiers invisibles, loin des regards.

Mais aucun pouvoir n'est éternel.

Plus on avance, plus l'ambition grandit. Plus les intérêts s'entrecroisent, plus le danger se rapproche.

Lorsque ce réseau atteignit finalement une limite que la loi ne pouvait plus tolérer, la fin arriva : le procès, la condamnation à mort, puis l'effondrement de tout un empire que beaucoup avaient cru intouchable.

En y repensant, je me dis que le pouvoir construit sur la peur peut durer très longtemps.

Mais jamais pour toujours.

C'est une loi que l'histoire, quelle que soit l'époque, semble répéter en silence.

UNE ÉPOQUE S'EST REFERMÉE, LA LEÇON RESTE OUVERTE

Au début des années 1960, lorsque la culture occidentale, et notamment l'esprit de la Nouvelle Vague, déferla sur Saïgon, une nouvelle jeunesse apparut.

Jeans, chemises à carreaux éclatantes, bottes à talons hauts, cheveux longs tombant sur la nuque, ils lançaient leurs Sachs à toute allure dans les rues, une Salem aux lèvres. Le jour, ils se retrouvaient dans les cafés où passait de la musique étrangère, sur les boulevards Lê Lợi et Nguyễn Huệ. La nuit, ils se dirigeaient vers les cabarets et les dancings, Anh Vũ, Bồng Lai, Melody, Lai Yun, Arc En Ciel, ou vers le secteur de Tổng Đốc Phương, le carrefour Bảy Hiền, la piscine Chi Lăng ou Phú Nhuận.

Beaucoup considéraient la bagarre, la casse et les coups de couteau comme une manière de s'affirmer, de prouver qu'ils étaient de véritables « cow-boys ».

Mais ce n'était qu'un visage du vieux Saïgon.

Derrière lui s'étend une histoire bien plus longue, celle du crime et du monde clandestin avant comme après 1975, avec leurs métamorphoses successives.

Chaque forme de criminalité semble naître d'un contexte social particulier. Comprendre ce contexte permet de mieux saisir les racines du mal.

Cela ne signifie pas l'excuser.

Car au bout du compte, qu'ils aient possédé un certain honneur, observé certaines règles ou nourri les légendes populaires, les criminels restent des criminels.

Une société peut se souvenir d'eux comme des personnages d'une époque. Elle ne doit pas pour autant oublier la leçon essentielle : aucun pouvoir ne se situe au-dessus de la loi, et aucune légende ne peut effacer la frontière entre le juste et l'injuste.

CES NOMS QUI RESTENT ATTACHÉS À LA VILLE

Le Saïgon d'aujourd'hui a profondément changé. Les guerres sanglantes entre bandes ne se déroulent plus ouvertement comme autrefois. Le droit s'est renforcé, l'ordre social s'est progressivement rétabli.

Pourtant, lorsque je m'assieds avec des personnes âgées qui ont traversé cette époque, je les entends encore prononcer les noms de Đại Cathay ou de Năm Cam avec une voix soudain plus lente, plus grave, comme si elles touchaient du doigt une partie très lointaine de leur mémoire qui, au fond, n'a jamais complètement disparu.

Dans certains petits restaurants populaires au bord des rues, il arrive encore qu'un homme lève son verre et raconte une histoire sur Đại Cathay, le regard songeur.

Ou quelqu'un prononce le nom de Năm Cam.

Et toute une époque que l'on croyait endormie se remet silencieusement à respirer.

Avec les années, ces noms ont dépassé l'histoire de quelques individus. Ils sont devenus des fragments de mémoire liés à une période très particulière de Saïgon.

Mais je le sais : il ne s'agit ni de glorifier le milieu ni de regretter cette époque.

Ces histoires subsistent comme une coupe transversale de l'histoire urbaine. Elles permettent aux générations suivantes d'imaginer des années où la loi n'avait pas encore la force d'atteindre tous les recoins de la vie quotidienne, où les hommes finissaient par inventer leurs propres règles, même lorsque celles-ci s'écrivaient dans la violence.

En vérité, le milieu n'a peut-être jamais complètement disparu.

Il a seulement changé de forme.

Autrefois, les hommes s'affrontaient avec des couteaux, des armes à feu, dans des règlements de comptes commis en plein jour.

Aujourd'hui, certaines luttes se déroulent de façon plus silencieuse, plus discrète, derrière des contrats, des chiffres, parfois derrière un simple clic.

Les formes changent.

Mais l'avidité et la lutte des hommes pour le pouvoir semblent, elles, avoir étonnamment peu changé depuis les temps anciens.

Lorsque la nuit tombe et que la ville s'illumine, chaque fois que je traverse les vieilles ruelles de Saïgon, j'ai encore parfois l'impression que les ombres d'une autre époque passent silencieusement quelque part.

Elles ne sont pas là pour effrayer qui que ce soit.

Encore moins pour ressusciter une prétendue gloire du milieu.

Elles sont plutôt comme un murmure qui nous rappelle que sous la tranquillité apparente de n'importe quelle grande ville existent toujours des zones d'ombre.

Et peut-être la chose la plus importante à retenir de toutes ces histoires n'est-elle pas le nom des parrains.

C'est une leçon très ancienne qui, elle, n'a jamais vieilli : tant que le pouvoir et l'avidité existeront, l'ombre cherchera toujours, à toutes les époques, une manière de vivre à côté de la lumière.

QUẬN TỰ, LA TERRE REDOUTÉE QUI FINIT PAR RETROUVER LA PAIX

Puis les temps changèrent à leur tour. Des opérations de police de plus en plus déterminées démantelèrent les bandes les unes après les autres, et l'ordre revint progressivement.

En 2003, le marché Cầu Muối fut transféré à Thủ Đức. Une longue page se refermait ainsi pour cette terre qui

avait accumulé tant de joies et de malheurs, de fidélités et de haines, tant de sang et de violence.

Après 1975, l'urbanisation déferla sur Saïgon comme une marée montante. Beaucoup de quartiers se transformèrent à vue d'œil. Le Quatrième Arrondissement, lui, semblait avancer plus lentement.

Les projets succédaient aux projets, mais beaucoup restaient sur le papier. Les expropriations et les indemnisations s'enlisaient dans d'interminables difficultés. Les petites ruelles continuaient de serpenter, les maisons demeuraient serrées les unes contre les autres, et nombre de berges se retrouvaient encore noyées chaque fois que montaient les grandes eaux.

Gagner sa vie ici n'avait jamais été facile.

Cela ne l'était toujours pas.

Mais le temps, silencieusement, transforme tout.

Les anciens habitants vendirent leurs maisons et partirent. D'autres arrivèrent pour refaire leur vie. Les quartiers pauvres cédèrent progressivement la place à de nouveaux ensembles résidentiels.

Dans la mémoire de nombreux Saïgonnais, pourtant, des noms comme Kho 5, le secteur des Vingt-Mètres, la ruelle 148 Tôn Dân, xóm Oxy, xóm Dừa ou Ô Cầu Dừa continuent d'évoquer une époque brutale où il suffisait de s'engager par erreur dans une ruelle inconnue pour risquer une mauvaise rencontre.

Aujourd'hui, lorsque je repense à tout cela, je constate que presque tous les grands noms du milieu et des arts martiaux de cette époque ont disparu.

Des légendes du combat comme Moustaza, Kid Dempsey et Sáu Nhỏ jusqu'aux figures du milieu telles que Minh Cầu Muối, Đại Cathay, Lâm Neuf Doigts, puis plus tard Châu Phát Lai Em, tous appartiennent désormais au passé.

Cette terre a depuis longtemps tourné la page.

De l'ancien marché Cầu Muối, il ne subsiste aujourd'hui qu'une ruelle et une vieille enseigne, mince trace d'un monde disparu.

L'endroit qui fut autrefois une terre redoutée où convergeaient les hommes du milieu est devenu un quartier animé. Les immeubles de grande hauteur se dressent les uns à côté des autres, restaurants et hôtels ouvrent leurs portes à la chaîne.

Quelques petits étals de légumes et de viande subsistent encore, comme pour rappeler qu'ici se trouvait autrefois un marché.

Dans le Quatrième Arrondissement d'aujourd'hui, il n'y a plus ces guerres sanglantes de racket et de territoire.

Il reste pourtant les soucis très ordinaires des travailleurs pauvres au pied du pont Ông Lân, les vendeurs ambulants qui peinent à gagner leur journée chaque fois qu'une campagne de remise en ordre des trottoirs les oblige à déplacer leurs maigres affaires.

Lorsque je marche aujourd'hui le long de Nguyễn Tất Thành ou de Hoàng Diệu, je vois un Quận Tư méconnaissable : des résidences de grande hauteur, des cafés à perte de vue, des rues plus larges, un rythme de vie infiniment plus jeune.

Mais je continue de croire qu'une terre ne se définit pas seulement par ses nouveaux immeubles ou par la largeur de ses avenues.

Sa véritable valeur se trouve dans les couches de mémoire accumulées par les générations, et dans les êtres humains qui ont grandi sur son sol.

Le Quatrième Arrondissement a vu naître tant de vies au milieu de la boue, de la pauvreté et des zones d'ombre de l'existence. Certains s'y sont enfoncés jusqu'à disparaître. D'autres ont trouvé précisément ici la force de se relever et de transformer leur destin par le travail et la volonté.

Voilà pourquoi ce qu'il faut retenir de Quận Tư n'est pas qu'il ait autrefois abrité des parrains ou produit des légendes du milieu.

Ce qui demeure après tous les bouleversements, c'est la formidable obstination de cette terre à vivre, et celle de ses habitants, capables de tomber puis de se relever.

Car, au bout du compte, ce qui reste d'un territoire, ce ne sont pas les années de violence qu'il a traversées.

Ce sont les hommes et les femmes qui les ont traversées, eux aussi, emportant avec eux leurs blessures, leurs souvenirs, et malgré tout assez d'espérance pour continuer à vivre.



Photo : le pont Phú Mỹ, Septième Arrondissement

Essai 39

LE 7^e ARRONDISSEMENT, UNE TERRE ENTRE
LES LUMIÈRES DE LA PROSPÉRITÉ ET L'OMBRE DE
L'OUBLI

DES QUAIS ALLUVIAUX À LA VILLE QUI SE MIRE
DANS L'EAU

Je me suis souvent dit que le 7^e arrondissement, ce que l'on appelle communément le sud de Saïgon, était peut-être une terre née pour assister aux bouleversements du temps. Aux portes méridionales de la ville, enlacé par la rivière de Saïgon, le Soài Rạp et le canal Tẻ comme par un immense bras, le 7^e arrondissement possède quelque chose de familier et d'étrange à la fois. Familier, parce qu'au

fond de lui subsistent encore ses vieilles racines rurales de Nhà Bè ; étrange, parce qu'aujourd'hui il s'est drapé dans les habits éclatants de la grande ville.

Quand je repense au chemin qu'il a parcouru, le 7^e arrondissement me fait songer à un enfant qui aurait dû changer plusieurs fois de nom et de famille avant de trouver enfin sa place. Sous la République du Viêt Nam, en 1959, le nom de « septième arrondissement » existait déjà. Son territoire chevauchait celui de l'ancien 5^e arrondissement et comptait six quartiers aux noms de Bến Đá, Bình Đông, Cây Sung, Hàng Thái, Phú Định et Rạch Cát. Et puis, en mai 1976, une simple décision administrative suffit pour que cet ancien 7^e arrondissement disparaisse sans bruit, absorbé par le 8^e, comme si l'on avait effacé un nom afin de laisser l'Histoire poursuivre son écriture. Il fallut attendre le 6 janvier 1997 pour que le nom de 7^e arrondissement renaisse véritablement. Cette fois, sur une terre tout autre, détachée des communes de Tân Quy Đông, Tân Quy Tây, Tân Thuận Đông, Tân Thuận Tây, Phú Mỹ ainsi que d'une partie du bourg de Nhà Bè. En 1997, le 7^e arrondissement vit officiellement le jour, avec plus de trois mille cinq cents hectares et moins de cent mille habitants. Ce détail me laisse toujours songeur. Une terre dont on avait rayé le nom, puis que l'on avait rebaptisée... C'est un peu comme une vie humaine, tantôt engloutie, tantôt ramenée à la surface : tant qu'un fil la rattache encore au destin, elle finit toujours, d'une manière ou d'une autre, par se retrouver.

Puis le temps a passé, et la terre s'est métamorphosée d'une manière que personne n'aurait imaginée. Les rizières, les étangs de cultures maraîchères, les villages clairsemés ont laissé place à l'un des arrondissements les plus riches et les plus modernes de la ville. En 2019, la population dépassait déjà trois cent

soixante mille habitants ; en 2024, elle était estimée à quatre cent cinquante-six mille. Un bond spectaculaire par rapport à 2018, où elle n'était encore que de cent quarante-cinq mille. Cette terre vaste et autrefois peu peuplée s'est finalement révélée une bénédiction : ici, l'espace respire encore, l'air circule, on ne se sent pas pris à la gorge comme dans les vieux arrondissements du centre. Et pourtant, en 2025, le 7^e arrondissement a de nouveau « changé de peau » : il a été supprimé et réorganisé en quatre nouveaux quartiers, Tân Mỹ, Tân Hưng, Tân Thuận et Phú Thuận. J'y pense parfois et je me dis que la vie d'une terre ressemble décidément à celle d'un homme : il faut parfois plusieurs mues avant de parvenir au visage qui soit vraiment à la hauteur de ce que l'on est devenu.



Photo : le Pont des Étoiles

Et lorsqu'on parle de ce nouveau visage, impossible de ne pas évoquer Phú Mỹ Hưng, ce quartier urbain que l'on présente volontiers comme le joyau dont le 7^e arrondissement aime à s'enorgueillir. C'est là que se trouve le Pont des Étoiles, une passerelle piétonne de plus de cent soixante-dix mètres enjambant le Lac en Croissant. Inaugurée en 2009, elle est bordée de plus de seize mille ampoules LED. La nuit venue, lorsque les lumières s'allument, le pont devient un ruban scintillant posé au cœur de la ville. Les habitants viennent y marcher, faire un peu d'exercice, promener leur chien ou simplement rester immobiles à regarder le soleil couchant descendre sur le lac. J'ai toujours pensé qu'au milieu du vacarme et de l'agitation d'une métropole qui grandit à toute vitesse, le Pont des Étoiles était l'un des rares endroits où l'on pouvait encore ralentir, reprendre son souffle.

Un peu plus loin viennent les grands centres commerciaux, Crescent Mall, inauguré en 2011, avec plus de cent douze mille mètres carrés et plus de trois cents boutiques allant de la mode à la restauration, ou encore l'imposant SC VivoCity. Les amateurs de vitesse ont la piste de karting de Hello Park, avec ses véhicules importés d'Allemagne, équipés de puces électroniques automatiques, en activité depuis 2017. Ceux que l'art attire peuvent pousser la porte de l'Artinus 3D Gallery, où les illusions d'optique trompent l'œil avec une habileté réjouissante. Ceux qui cherchent le calme trouveront le parc Panorama au bord de la rivière Rạch Dĩa. Et si l'on veut aller un peu plus loin, retrouver un peu de spiritualité, quelque chose d'ancien et de recueilli, il y a la pagode Long Hoa, vieille de plus d'un siècle, où les volutes d'encens continuent de monter au milieu de la frénésie urbaine. C'est une chose que j'ai toujours remarquée dans le 7^e

arrondissement : il sait faire cohabiter les contraires. À côté de cette modernité qui dresse ses tours jusqu'au ciel, il a su préserver quelques refuges pour l'âme, quelques endroits où le silence a encore sa place.

Par sa situation géographique, il faut reconnaître que le 7^e arrondissement a été particulièrement bien servi. À l'est, Nhơn Trạch et Thủ Đức lui font face de l'autre côté de deux grands cours d'eau ; à l'ouest se trouvent le 8^e arrondissement et Bình Chánh ; au sud, Nhà Bè ; au nord, le 4^e arrondissement et Thủ Đức. À quelques minutes seulement du 1^{er} arrondissement, traversé par les grandes artères Nguyễn Văn Linh et Nguyễn Thị Thập, auxquelles viendra s'ajouter une future ligne de métro, il semble tenir entre ses mains les clefs du commerce routier autant que fluvial. Il est aussi une porte ouverte vers la mer de l'Est, et par elle vers le monde. La zone franche industrielle de Tân Thuận, l'une des plus performantes de la ville, se trouve ici même et attire sans relâche les capitaux vietnamiens comme étrangers. Et ce n'est pas tout : cette terre est devenue un point de convergence pour une jeunesse instruite, grâce à de grandes universités telles que Tôn Đức Thắng, RMIT ou l'Université des Finances et du Marketing. Des étudiants venus de partout y étudient, y vivent, et insufflent à cette terre une jeunesse qui semble ne jamais vouloir la quitter.

Le 7^e arrondissement est la preuve vivante qu'une terre, pas plus qu'un homme, n'est condamnée à un destin immuable. Son nom a été effacé ; il ne fut longtemps qu'un territoire de bancs alluviaux presque déserts. Et pourtant, il a fini par devenir l'un des symboles d'un Saïgon moderne et dynamique. Ce « retard » qu'il avait sur les vieux arrondissements du centre aura peut-être été sa chance. Arriver tard lui aura permis de choisir, de trier, et lorsqu'il a

enfin éclos, ce fut avec un éclat et une assurance que bien d'autres pourraient lui envier. Je reste convaincu d'une chose : une terre que l'eau nourrit et que des mains patientes savent cultiver finit toujours, tôt ou tard, par fleurir.

LE SILENCE DERRIÈRE LES LUMIÈRES DE LA PROSPÉRITÉ

Et soudain, je m'arrête.

Car derrière cette façade brillante et prospère que je viens de décrire, le 7^e arrondissement cache aussi des recoins dont presque personne n'aime parler. De grands blocs de béton, massifs et glacés, demeurent là année après année, comme un reproche muet adressé au développement lui-même. Saïgon ne manque certes pas de villas construites puis abandonnées. Mais ici, dans le 7^e arrondissement, un nom suffit encore à donner un frisson à ceux qui passent devant : la tour BMC Hưng Long.

Les travaux ont commencé en 2011, sur Huỳnh Tấn Phát, dans le quartier de Phú Thuận, à un emplacement si avantageux qu'il suffit de le regarder pour éprouver un pincement de regret. Sur le papier, le projet avait tout d'un rêve. Près de deux mille mètres carrés de terrain, cinq tours de vingt-deux à vingt-cinq étages, huit cent soixante appartements et cinq villas, avec piscine, parc, courts de tennis, système automatique de protection contre l'incendie et normes de construction américaines. Rien que cela. Et pourtant, plus de dix ans plus tard, il ne reste qu'une carcasse sans âme au milieu de ce que les gens comparent volontiers à un cimetière. Des murs grisâtres, des échafaudages pourris et rongés par la rouille, suspendus du premier au vingtième étage, des herbes folles qui ont envahi

les abords puis l'intérieur du bâtiment, et la pluie qui entre librement dans des pièces où personne n'a jamais habité. J'imagine les riverains, couchés la nuit à écouter tomber la pluie, avec cette inquiétude sourde au ventre : et si, un beau jour, tout cet amas de ferraille s'effondrait sans prévenir ?

La raison, au fond, tient en quelques mots : des dettes envers les banques. Plus précisément, une hypothèque passée de main en main entre trois établissements bancaires avant d'aboutir à la SCB. Le projet a été mis aux enchères deux fois. Une première fois pour plus de deux mille cinq cents milliards de đồng, une seconde à un prix réduit, mais dépassant encore deux mille trois cents milliards. Personne n'a pourtant osé s'en charger. Le bâtiment s'est dégradé, certes, mais il y a surtout derrière lui cette ombre persistante des dettes et d'un statut juridique incertain. Je me demande parfois comment un projet jadis vendu à coups de promesses somptueuses a pu devenir le cauchemar de tout un quartier. Le prix de l'attente, des retards et des calculs financiers trop ambitieux finit parfois par être terriblement lourd.

Et ce n'est pas fini. Non loin de là, à la confluence de la rivière de Saïgon et de la rivière Nhà Bè, une autre histoire triste se déroule, à une échelle bien plus vaste encore : celle du projet du parc Mũi Đèn Đỏ.

Approuvé dès 2007, il devait s'étendre sur près de cent dix-huit hectares, pour un investissement prévu de six milliards de dollars. On promettait alors un complexe de rêve : parc multifonctionnel, villas, hôtels, bureaux et même le plus grand port de plaisance du Viêt Nam. En 2011, l'investisseur avait déjà indemnisé les propriétaires pour 95 % des terrains. Tout semblait prêt pour un démarrage en fanfare. Pourtant, près de quinze ans après l'approbation du

projet, le terrain n'est toujours qu'une friche immense. Les herbes montent à perte de vue, le portail d'entrée est rongé par la rouille, la route d'accès n'est qu'une succession de boue, de trous et d'ornières. Pendant ce temps, juste à côté, d'autres tours ont poussé comme des champignons, donnant au quartier un visage neuf. Le contraste est cruel. Et je ne cesse d'y penser : dans une ville où l'espace manque et où tant de gens cherchent un logement, comment une parcelle grande comme une centaine de terrains de football peut-elle rester ainsi livrée au soleil et à la pluie, dans l'attente de quelque chose dont personne ne sait quand, ni même si, cela arrivera ?

En cherchant les raisons de ces projets « suspendus », je me suis aperçu que les histoires se ressemblent un peu partout. Certaines entreprises demandent un plan d'aménagement lorsque le foncier est encore bon marché, puis gardent le terrain sous le coude en attendant que les prix montent. D'autres n'ont pas les reins financiers assez solides, mais s'accrochent malgré tout au foncier dans l'espoir de le céder plus tard avec une belle plus-value. D'autres encore, lorsque l'occasion est passée, n'ont tout simplement plus envie de poursuivre. Reprendre ces terrains n'est pas si simple non plus : l'État doit rembourser les investisseurs, et le calcul des sommes à restituer devient vite un casse-tête. Sans parler des soupçons qui planent parfois sur les liens entre autorités et investisseurs, ce qui explique peut-être pourquoi certaines reprises en main sont sans cesse repoussées, année après année. Outre BMC Hưng Long et Mũi Đèn Đỏ, le 7^e arrondissement possède aussi le lotissement de villas An Huy, sur Nguyễn Văn Linh. Les biens y ont été vendus il y a près de dix ans, mais l'électricité, l'eau et la voirie intérieure restent inachevées ; les terrains vides ont été abandonnés aux mauvaises

herbes et aux silhouettes perdues de personnes rongées par la drogue. Il y a encore Kenton Residences, autre complexe valant des milliers de milliards, qui se délabre en silence au cœur de la ville.

Quand on entend toute cette histoire, comment ne pas éprouver une certaine amertume ? Ce même 7^e arrondissement où, le jour, les gens s'émerveillent devant les lumières du Pont des Étoiles et la foule de Crescent Mall, cache, à quelques rues de là, des masses de béton mortes et des terrains abandonnés qui donnent froid dans le dos.

Le développement, finalement, n'est jamais une ligne droite qui ne ferait que monter. C'est un tableau où la lumière côtoie l'ombre. Là où les lampes brillent avec le plus d'éclat, il existe forcément quelque part une zone obscure, faite d'intérêts, de calculs et de marchandages qui n'en finissent pas. Tant que la terre sera considérée comme une marchandise que l'on peut garder en réserve en attendant le bon moment, il subsistera, entre les tours orgueilleuses lancées vers le ciel, ces silences de béton, immobiles, muets, attendant qu'on leur donne enfin une réponse juste.



Photo : cerfs-volants à Nhà Bè

Essai 40

NHÀ BÈ, UN BRAS DE FLEUVE OÙ LES SOUVENIRS SE SÉPARENT EN DEUX

Quiconque a entendu un jour ces vers populaires:

« À Nhà Bè, les eaux se séparent en deux,
qui veut gagner Gia Định ou Đồng Nai, qu'il prenne sa
route... »

a sans doute senti son cœur se serrer légèrement,
comme lorsqu'on se trouve devant une bifurcation et qu'il
faut choisir entre deux chemins.

Venue de Biên Hòa, la rivière Đồng Nai descend jusqu'à rencontrer celle de Saïgon ; leurs eaux se rejoignent avant de se diviser en deux branches, chacune semblant emporter avec elle une part de la mémoire des anciens. Certains estiment cependant que le passage où « les eaux se séparent en deux » se trouve en réalité au confluent de Bình Khánh, là où la rivière Nhà Bè se partage entre le Lồng Tàu et le Soài Rạp avant de gagner la mer. Chaque interprétation a sa logique. Quant à moi, j'aime encore me tenir sur le pont Phú Mỹ, regarder l'eau se diviser sous mes yeux et croire que c'est bien de ce morceau de fleuve que parle la vieille chanson populaire.

Aujourd'hui, je vais encore vous raconter Nhà Bè.

L'HISTOIRE DE THỦ HUỒNG, UNE VIE DÉFAITE PUIS RECOMPOSÉE

Mais le nom de Nhà Bè ne raconte pas seulement une histoire de rivières qui se séparent. Il porte aussi une vieille légende dont on ne se lasse jamais, celle d'un homme nommé Võ Thủ Hoàng, que la tradition populaire finit par appeler Thủ Huồng.

Dans le Gia Định thành thông chí de Trịnh Hoài Đức, il est raconté que, durant la première moitié du XVIII^e siècle, lorsque les migrants venus du Nord descendaient en bateau vers le Sud, ils devaient parfois s'arrêter ici lorsque le courant leur était contraire. Ils assemblaient alors des bambous pour former des radeaux sur lesquels ils pouvaient cuisiner et se reposer. Thủ Huồng, homme fortuné, vit la détresse de ces voyageurs immobilisés en chemin et fit construire une maison sur un radeau. Il y entreposa du bois et du riz afin que quiconque passait par

là puisse s'y arrêter et se servir, sans avoir à payer le moindre sou. Voyant cela, des commerçants vinrent à leur tour amarrer leurs radeaux. Peu à peu, il y en eut vingt, puis trente, jusqu'à former un véritable marché flottant au milieu du fleuve.

C'est ainsi, raconte-t-on, que le pays prit le nom de Nhà Bè, la « maison sur le radeau ».

À première vue, l'histoire paraît simple. Mais je me suis souvent demandé ce qui pouvait pousser un homme riche, perdu au milieu de cette région sauvage sillonnée de canaux, à se montrer soudain si généreux. La réponse est que derrière ce geste charitable se cachait toute une existence tourmentée.

Thủ Huồng avait été greffier. Profitant de sa fonction et de son pouvoir, il s'était enrichi aux dépens des autres et avait provoqué bien des injustices envers des innocents. Sa femme mourut jeune. Il n'avait pas d'enfant. Ses coffres étaient pleins, mais son cœur, lui, était vide. Il quitta sa charge et passa plus de dix ans à vivre avec le souvenir obsédant de son épouse.

Puis il entendit parler du marché de Mảnh Ma, à Quảng Yên, où, disait-on, le monde des vivants et celui des morts se rencontraient le premier jour du sixième mois. Il osa s'y rendre.

Il retrouva sa femme. Elle lui raconta qu'elle était devenue nourrice dans le palais du roi des Enfers. Thủ Huồng voulut la suivre. Il se glissa avec elle au-delà des portes gardées par les démons, jusqu'à parvenir devant un entrepôt rempli de cangues. Là, son sang se glaça. Une énorme cangue, longue et pesante, attendait dans un coin. Le geôlier lui expliqua qu'elle était réservée à « un misérable

particulièrement cruel qui descendrait un jour du monde des vivants pour payer ses fautes ».

Cet homme, c'était lui.

J'en frissonne rien que d'y penser. Ce ne sont pas les fantômes ni les démons qui m'effraient, mais cette idée que les conséquences de nos actes puissent nous attendre silencieusement, quelque part, dans un recoin que nous n'imaginons même pas.

Le geôlier ne lui dit qu'une chose, sans détour : « Qui emprunte doit rendre. Si tu veux y échapper, distribue tout ce que tu as acquis injustement. »

Thủ Huồng revint alors chez lui et se dépouilla de sa fortune. Il donna de l'argent, distribua du riz, offrit des terres aux villages et aux pagodes, fit venir des bonzes et dépensa des sommes considérables en offrandes. Trois ans plus tard, il retourna dans l'autre monde. Sa cangue avait sensiblement diminué.

Encouragé, il poursuivit son œuvre. Il vendit ce qui lui restait de maisons et de terres, fit bâtir une pagode à Biên Hòa, puis descendit jusqu'à ce morceau de fleuve encore désert. Là, il assembla des radeaux, construisit une maison et consacra le reste de son existence à venir en aide aux voyageurs.

Ainsi Nhà Bè n'est-il pas seulement un nom sur une carte. C'est la trace laissée par un homme qui s'était égaré et qui sut faire demi-tour, qui tenta de racheter ses fautes de ses propres mains. Ce qui est beau dans cette vieille légende n'est pas son côté fantastique. C'est sa morale, d'une simplicité presque nue : les biens mal acquis finissent toujours par réclamer leur dû, et seule la sincérité peut nous

débarrasser de cette cangue invisible que chacun, parfois, se passe lui-même autour du cou.

NHÀ BÈ, HISTOIRES DE TERRE, D'EAU ET D'HOMMES

« À Nhà Bè, les eaux se séparent en deux, qui veut gagner Gia Định ou Đồng Nai, qu'il prenne sa route... »

Chaque fois que j'entends ces vers, j'ai l'impression qu'un courant contraire remonte en moi vers le passé.

Un Nhà Bè lointain réapparaît, peuplé de pionniers partis ouvrir de nouvelles terres, de petites embarcations ballottées sur l'immensité du Soài Rạp ; puis, un jour, quelqu'un plante sa perche dans la vase, monte une cabane, s'installe, fait des enfants, et ses enfants en font d'autres, sur cette terre de boue salée battue par les vents.

À cette époque, Nhà Bè était encore sauvage. Des canaux partout, d'immenses mangroves, quelques habitants dispersés. Le Gia Định Thành Thông Chí rapportait que « les voyageurs qui passaient par ici souffraient souvent du manque de nourriture et de boisson ». Lê Quý Đôn écrivait lui aussi qu'en remontant depuis les embouchures de Cần Giờ, Soài Rạp, Cửa Tiểu et Cửa Đại, « on ne voyait que des forêts épaisses s'étendant sur des milliers de lis ».

Et malgré tout, des hommes épris d'horizons nouveaux continuèrent de ramer jusqu'ici. Certains s'établirent sur les rives du Soài Rạp ; d'autres poursuivirent leur route vers l'arroyo de Bến Nghé et participèrent à la naissance de ce qui deviendrait Gia Định.

Les anciens racontaient que les embarcations traversant le Soài Rạp à marée basse devaient souvent jeter l'ancre et attendre que l'eau remonte. Les bateaux étaient exigus ; y dormir, y cuisiner, y vivre relevait de l'inconfort permanent. C'est alors que Võ Thủ Hoàng aurait eu l'idée d'abattre des bambous et de les assembler en radeaux flottants pour offrir aux voyageurs un endroit où faire halte. D'autres l'imitèrent. Un radeau en appela un autre ; bientôt, on y échangea des marchandises, on y commerça. C'est de là, dit-on, que serait né le nom de Nhà Bè.

Cette histoire me donne toujours une certaine tendresse pour ces gens d'autrefois. Au milieu d'une immensité d'eau, quelques bambous, quelques liens de rotin leur suffisaient pour fabriquer un refuge. Et de ce simple refuge est né le nom d'une terre.

Les habitants de Nhà Bè ont toujours considéré le Soài Rạp comme une part de leur propre chair. La terre, acide et salée, était boueuse, peu propice aux cultures. Le riz ne donnait qu'une récolte par an, et encore, bien maigre. Alors la vie dépendait surtout de l'eau :

« Le mari jette l'épervier, la femme tend les filets, l'enfant pêche à la ligne, le gendre pose les barrages, la bru veille sur les nasses. »

À première écoute, ces vers auraient presque quelque chose de joyeux. Mais lorsqu'on y réfléchit, toute la dureté d'une existence apparaît. Une famille entière vivait au rythme de l'eau. Poissons et crevettes nourrissaient les hommes, mais le plus souvent juste assez pour tenir jusqu'au lendemain.

La pauvreté de Nhà Bè avait alors quelque chose d'aussi obstiné que le va-et-vient des marées. Peu de gens auraient imaginé que ces étendues de vase salée et de roseaux deviendraient un jour des quartiers urbains.

Mais une vie ressemble à un fleuve : elle aussi possède des méandres que personne ne sait prévoir.

Nhà Bè se situe au sud-est de Saïgon, là où se rejoignent de grands cours d'eau. C'est une porte fluviale reliant la mer de l'Est au cœur de la ville, à proximité de la forêt de Sác. Cette position de verrou lui a très tôt conféré une importance particulière, aussi bien commerciale que militaire. Au fil des époques, frontières et appellations administratives n'ont cessé de changer : huyện Tân Bình sous les seigneurs Nguyễn, tổng Bình Trị Hạ durant la période coloniale française, puis arrondissement de Nhà Bè, district de Nhà Bè ; en 2025, l'ancien district a été réorganisé et son territoire porte désormais les noms de Nhà Bè et Hiệp Phước.

On peut redessiner les frontières autant de fois qu'on le souhaite, changer les appellations administratives au gré des époques, les deux syllabes « Nhà Bè », elles, sont restées. Ce nom que la mémoire populaire associe à un homme ayant autrefois assemblé des radeaux pour venir en aide aux voyageurs a survécu à bien des remaniements de cartes.

Je trouve cela étrange, et précieux.

Il existe donc des choses que l'administration peut changer, tandis que la mémoire d'une terre, elle, ne disparaît pas si facilement. Elle demeure en silence, comme les alluvions déposées au fond du fleuve.

Depuis le débarcadère du bac de Phước Khánh, je monte dans une embarcation et descends vers Hiệp Phước. Il suffit de quelques instants pour que le vacarme de la ville s'éloigne derrière moi. Devant nous apparaissent les coques blanches, les proues vertes ou rouges des bateaux au mouillage. Mon compagnon me montre les proues et sourit :

« Regarde les yeux peints à l'avant. Rien qu'à eux, tu peux savoir d'où vient chaque bateau. »

Une phrase toute simple, mais qui porte en elle toute la tendresse des gens du fleuve.

Après avoir franchi l'endroit où « les eaux se séparent en deux », je m'arrête à la pagode Bà Châu Đốc 2. Le sanctuaire n'est pas grand, mais l'encens y brûle toute l'année. On y trouve les autels de Bà Chúa Xứ, de Quan Âm Nam Hải, de l'Empereur de Jade, des Cinq Éléments... Les gens du fleuve qui passent par là viennent souvent allumer un bâton d'encens et y déposer un peu de leur espoir de rentrer sains et saufs.

Le sanctuaire Ngũ Hành de Phú Xuân est toujours là lui aussi, gardant silencieusement une part des croyances des habitants de cette région de fleuves et de mer. Dans un Nhà Bè qui change de jour en jour, ces lieux sont comme des fils minces mais solides, reliant la contrée sauvage d'autrefois au rythme du présent.

En quittant le sanctuaire, le fleuve me conduit devant les ports, les zones industrielles, les usines dressées sur les berges, leurs cheminées montant vers le ciel. Vu depuis le Soài Rạp, Saïgon présente un autre visage. Ce n'est plus la ville aux rues serrées les unes contre les autres, mais une

métropole née de l'eau, des quais, des rives et des échanges commerciaux.

Nhà Bè aussi possède aujourd'hui ces deux visages. L'ancienne contrée fluviale demeure perceptible, mais le souffle de l'industrie est désormais bien là. Les deux se tiennent côte à côte, comme le passé et le présent penchés ensemble au-dessus du même fleuve.

Du débarcadère, je reprends la route vers l'intérieur des terres par Giáng Hương. Quelques kilomètres seulement, et pourtant j'ai l'impression d'avoir changé de monde. Des maisons basses et clairsemées se perdent dans le vert des palétuviers, des mangroves et des palmiers d'eau. Les arbres giáng hương étendent leur ombre sur la route, la brise est délicieusement fraîche.

Le calme est tel qu'on peine à croire que l'on se trouve encore à Saïgon.

Il suffit de ralentir un peu, et l'on croirait presque entendre le temps passer.

À l'ouest de Nhà Bè coule le canal Cây Khô, autrefois une voie fluviale importante entre le delta du Mékong et Saïgon. Les jonques chargées de riz, de fruits et de produits du delta remontaient ce canal pour rejoindre la ville. Mais l'endroit avait aussi mauvaise réputation : des bandes liées au milieu des quais s'y regroupaient, rançonnaient les commerçants fluviaux et leur imposaient leur « protection ».

Dans la mémoire des habitants, Cây Khô reste également associé à la corvée du bac. Les rives est et ouest étaient si proches que l'on pouvait voir les gens d'en face ;

pourtant, pour traverser, il fallait attendre le bateau ou faire un détour de près de dix kilomètres.

À la fin du mois d'août 2024, le pont Cây Khô fut enfin ouvert à la circulation. Il mesure moins d'un demi-kilomètre, mais il a changé le rythme de vie de toute une région.

Après tout, un pont ne relie pas seulement deux rives.

Il réunit parfois ce qu'un morceau d'eau avait tenu séparé pendant des années.

Nhà Bè est une terre d'eau saumâtre, avec sept mois de pluie et cinq mois de saison sèche. Et c'est précisément ce goût un peu salé, un peu doux, qui nourrit les produits si particuliers de cette région. Il y a le poisson chlà vôi, reconnaissable aux deux petits os ronds de sa tête, à sa peau épaisse et collante comme de la glu, à sa chair ferme et douce. Autrefois réservé aux gens aisés, il est devenu rare et ne se pêche plus guère qu'à certaines marées, après la pleine lune. Le cá dứa, lui, est plus petit ; sa graisse est blanche, contrairement à celle, jaunâtre, du pangasius. Après les excès de bière et d'alcool des fêtes du Tết, rien ne vaut un potage léger de cá dứa pour comprendre toute la finesse et la douceur de sa chair.

Et puis il y a le crabe de mer de Nhà Bè, petit mais redoutable, comme on dit ici. Il n'est pas gros, mais les connaisseurs en raffolent. Les crabes regagnent leurs terriers lorsque la salinité revient après la saison des pluies, un rythme naturel que ceux qui vivent depuis longtemps au bord de l'eau connaissent comme leur propre main.

Il y a encore le fruit du bần trempé dans une sauce au petit crabe còng, le cá kèo mijoté en pot de terre avec du lait de coco, le poisson-chat de Cây Khô, les petits crabes ươm frits jusqu'à devenir croustillants... Rien que des plats populaires, sans prétention. Pourtant, j'ai dans l'idée que lorsqu'on a grandi avec ces saveurs, quelques semaines loin du pays suffisent pour qu'elles vous manquent à en avoir mal.

Mais penser à ce qui est bon, c'est aussi penser à ce qui disparaît.

Le chia vôi se fait chaque année plus rare. Les vasières où vivent les crabes pourraient elles aussi disparaître à mesure que la ville avance et que les remblais gagnent du terrain. Peut-être qu'un jour, ces produits autrefois si familiers ne subsisteront plus que dans les souvenirs.

Les trésors que la nature offre à une terre sont aussi fragiles qu'une existence humaine : parfois généreux, parfois près de s'éteindre. Et la durée pendant laquelle ils nous accompagneront dépend aussi de la manière dont nous les traitons.

Nhà Bè a énormément changé. Une partie des anciens marais et des étendues de roseaux est devenue une zone urbaine moderne. Phú Mỹ Hưng est là, avec ses grandes avenues et ses immeubles élevés ; autour, de nouveaux projets continuent de sortir de terre. Les infrastructures évoluent elles aussi, de nouveaux ponts remplacent les anciens et de nouvelles routes relient progressivement Nhà Bè au sud de la ville.

Des projets longtemps abandonnés en raison d'irrégularités cherchent aujourd'hui à repartir. Devant

toutes ces transformations, je pense une nouvelle fois au destin des terres. Certaines doivent attendre des centaines d'années avant que leur vie ne bascule.

Mais changer de destin a toujours un prix.

À mesure que la ville avance vers le fleuve, les vasières reculent. Les routes s'élargissent, les espaces sauvages se rétrécissent. Le neuf apporte une autre manière de vivre, mais il emporte silencieusement quelques fragments de l'ancienne.

Voilà pourquoi l'histoire de Nhà Bè n'a jamais été seulement celle d'une campagne pauvre devenue ville. Plus profondément, elle raconte les choix que font les hommes : ce qu'ils décident de préserver et ce qu'ils acceptent de perdre à chaque pas en avant.

Nhà Bè est l'histoire de courants qui ne s'arrêtent jamais.

Les eaux se séparent en deux. Des hommes venus d'horizons différents arrivent par le fleuve. Certains restent, d'autres poursuivent leur chemin. La terre change de nom, change de sort. Les bacs deviennent des ponts, les marais deviennent des quartiers ; et parmi les poissons et les crabes qui ont nourri des générations entières, certains commencent déjà à dériver vers le territoire des souvenirs.

Et pourtant, au milieu de toutes ces transformations, certaines choses restent : le nom d'une terre, une vieille chanson, un sanctuaire au bord de l'eau, le goût d'un plat d'autrefois, ou le souvenir de ces hommes qui avaient assemblé quelques bambous en radeau afin que des inconnus aient quelque part où s'arrêter.

C'est peut-être là que réside tout le charme de Nhà Bè.

Cette terre a toujours vécu entre des rives contraires : le fleuve et la ville, le sauvage et l'urbain, l'ancien et le nouveau, ce qui disparaît et ce qui demeure. Elle n'a pas le tumulte du centre, mais elle n'est pas non plus assez éloignée pour devenir un pays oublié. Elle reste là, entre les deux, silencieuse, lieu de rencontre de tous les courants.

Et alors, les vieux vers me reviennent :

« À Nhà Bè, les eaux se séparent en deux, qui veut gagner Gia Định ou Đồng Nai, qu'il prenne sa route... »

Depuis plus de deux cents ans, l'eau coule toujours.

Les hommes ont changé. La terre aussi.

Seule cette chanson semble être restée debout au bord du fleuve, témoin de tous ceux qui sont venus et de tous ceux qui sont repartis.

C'est parce que l'eau continue de couler que la terre change.

Mais c'est aussi parce qu'elle ne cesse jamais de couler que les hommes finissent par comprendre qu'il existe certaines choses qu'il faut savoir préserver.

BA DƯƠNG, LA FIERTÉ D'UNE VIE DE GIANG HỒ

Évoquer le canal Cây Khô, c'est aussi faire revenir le souvenir de Ba Dương.

De son vrai nom Dương Văn Dương, il naquit en 1900 à Bến Tre. Enfant, il apprit les arts martiaux ; jeune homme, il prit très tôt les chemins d'une vie aventureuse. Il avait la réputation d'être un homme droit, fidèle à sa parole, amoureux de liberté et profondément hostile à l'injustice.

À cette époque, Bình Xuyên était une contrée sauvage, lacérée de rivières et de canaux, où se retrouvaient aussi bien des hommes valeureux que des figures redoutées du milieu. Les Français appelaient l'endroit un « repaire de bandits ».

C'est pourtant de cette terre que Ba Dương surgit. Il rassembla autour de lui ces hommes indociles et transforma leur énergie en une force de résistance contre les Français. Il affronta notamment la société Vạn Xé pour défendre de pauvres dockers victimes d'abus. À vingt ans à peine, il se rendit seul jusqu'au siège de l'organisation, provoqua ses hommes et remporta le combat.

En 1939, il s'installa dans la région de Rạch Đĩa et ouvrit une école d'arts martiaux. Lorsqu'il apprit que les commerçants fluviaux du canal Cây Khô étaient rackettés, il descendit une nouvelle fois seul pour remettre de l'ordre.

Ce qui inspirait le respect chez Ba Dương n'était pas seulement sa maîtrise du combat. C'était aussi sa façon de traiter les autres. Lorsqu'il soumettait un adversaire, il lui laissait toujours une porte de sortie.

Voilà pourquoi tant d'hommes du milieu finirent par le suivre de leur plein gré.

Plus tard, Ba Dương et d'autres chefs de Bình Xuyên formèrent des forces de résistance contre les Français. Son talent de commandement et son sens de

l'honneur amenèrent de nombreuses unités jusque-là indépendantes à se rallier à lui.

Le 22 février 1946, alors qu'il traversait le Soài Rạp pour conduire des renforts vers le front d'An Hóa et Giao Hòa, il fut repéré par l'aviation française et tomba au combat.

Ba Dương avait quarante-six ans.

Une vie courte.

Mais suffisamment pleine pour devenir une légende.

Chaque fois que je traverse Nhà Bè et que je regarde le Soài Rạp couler en silence, j'ai l'impression que ce fleuve ne transporte pas seulement des alluvions, des bateaux ou des marchandises.

Il porte aussi la mémoire de tant de générations d'hommes qui ont vécu ici, qui s'y sont battus et qui y sont tombés.

L'eau poursuit sa route vers la mer.

Les histoires de Nhà Bè, elles, semblent être restées à l'ancre quelque part entre les deux rives.

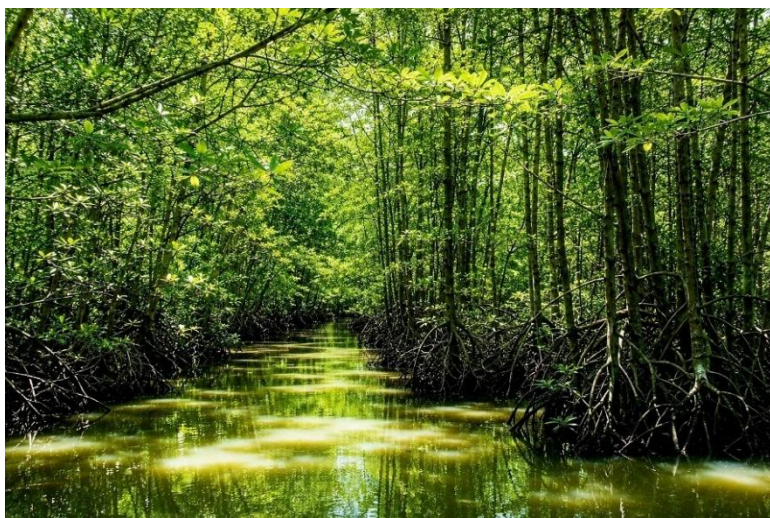


Photo : la mangrove de Cần Giò

Essai 41

CẦN GIÒ, DE LA GOUTTE D'EAU DANS UNE JARRE À LA PORTE OUVERTE SUR LE GRAND LARGE

**LA TERRE ET SON NOM, UNE HISTOIRE
RACONTÉE AU BORD DES EAUX**

Cần Giò se trouve à une cinquantaine de kilomètres au sud-est du centre de Saïgon. Ce district côtier périphérique, limitrophe de Nhà Bè et de Nhơn Trạch, dans la province de Đồng Nai, embrasse 704,45 km² de terres, de forêts et d'eau. En 2009, sa population était de 68 213 habitants ; en 2019, elle atteignait 71 526 personnes. Les Kinh en représentaient près de 80 %, le reste étant constitué

notamment de Khmers et de Chams, un mélange discret mais solidement enraciné de communautés partageant depuis longtemps la même bande de terre face à la mer.

On raconte que le nom de Cần Giò viendrait d'une vieille histoire remontant à l'époque où Nguyễn Ánh fuyait les insurgés Tây Sơn. Au cours de ses errances, ce futur roi, perdu dans une contrée sauvage de fleuves et de forêts, aurait utilisé des jarres d'eau pour mesurer le temps. L'eau y tombait goutte à goutte, tandis qu'une tige graduée indiquant les heures montait avec le niveau, permettant ainsi de compter le temps pendant les jours de fuite.

De cette modeste tige servant à « mesurer l'heure », dit-on, serait né le nom Cần Giò.

Il y a quelque chose de profondément populaire dans cette histoire, et en même temps une pointe de tragique propre aux époques troublées. Je ne peux m'empêcher d'imaginer ce roi errant au milieu des palétuviers, avec pour seul repère le clapotis régulier de l'eau, comptant les gouttes pour savoir combien de temps le séparait encore de l'aube.

Au début du XX^e siècle, Cần Giò était encore une sorte d'île coupée du monde. Peu d'habitants, vivant de la pêche, de l'exploitation de la forêt de Sác et de la production de sel. Des métiers intimement liés aux vagues et à cette saveur saline de la mer qui finit par entrer dans la peau.

La majeure partie du territoire était faite de forêts, de rivières et de canaux. La mangrove occupait jusqu'à 56,7 % de sa superficie, tandis qu'environ soixante-neuf îlots, grands et petits, étaient disséminés comme des perles au milieu de l'immensité fluviale et maritime. Le littoral de la mer de l'Est s'étire ici sur une vingtaine de kilomètres et

borde la mangrove de Cần Giỏi. L'écosystème, entrelacé d'innombrables cours d'eau, abrite quantité d'espèces animales et végétales caractéristiques du littoral vietnamien.

Coupé du reste du territoire par de grands fleuves et longtemps privé de pont, Cần Giỏi n'avait guère d'autre solution que le bac pour communiquer avec l'extérieur, principalement celui de Bình Khánh. Par la route, une seule véritable artère, la route Rừng Sác, traverse le territoire du nord-ouest au sud-est. Et ce n'est qu'au milieu de l'année 2011 que sa modernisation fut achevée.

LES VICISSITUDES D'UNE TERRE, AU FIL DES DYNASTIES ET DES ÉPOQUES

Si l'on remonte les traces laissées par les anciens, on découvre que Cần Giỏi apparaît très tôt dans les récits historiques.

En 1822, le diplomate britannique John Crawfurd, en mission vers le Siam et la Cochinchine, y jeta l'ancre avant de poursuivre vers Saïgon à bord d'une embarcation plus petite. Le 24 août de cette année-là, après avoir mouillé dans la baie Dừa à Vũng Tàu, il débarqua dans l'après-midi à Kandyu, c'est-à-dire Cần Giỏi, avant de gagner le village de Pungtảo, où les habitants lui réservèrent un accueil chaleureux.

Dans ses notes, Crawfurd se montra très favorablement impressionné par les Vietnamiens, notamment lorsqu'il les comparait aux Siamois. Il les décrivait convenablement vêtus, les visages quelque peu maigres, mais vifs, sociables et civilisés. Le chef du village

l'aida à rédiger une lettre destinée au gouverneur général de Saïgon, puis Crawford attendit la réponse à l'ancre, au cap Cần Giờ.

Un détail me plaît particulièrement dans son récit. Il s'étonna de voir que l'eau de la rivière de Cần Giờ restait limpide malgré les quantités d'alluvions venues de l'amont, à la différence du Gange ou du Ménam.

Cette terre avait beau être pauvre, elle semblait conserver une limpidité qui lui appartenait, au milieu des eaux troubles du monde.

Cần Giờ ne comptait alors qu'environ deux mille habitants, pauvres mais accueillants. Leurs maisons n'étaient pas construites sur pilotis comme celles des Siamois. Et à cause de leur manière expressive de parler aux étrangers, en accompagnant leurs paroles de gestes des mains et du corps, les Vietnamiens reçurent même ce surnom amusant : « les Français de l'Inde ».

Crawford visita également des sanctuaires consacrés à Cá Ông, la Baleine vénérée comme divinité protectrice par les pêcheurs du littoral.

Puis l'Histoire fit tourner sa roue, et les limites administratives de Cần Giờ changèrent sans cesse, comme les marées.

En 1872, les Français créèrent le tổng de Cần Giờ, composé de cinq villages détachés des tổng Bình Trị Trung et Bình Trị Hạ, relevant du huyện Bình Dương, phủ Tân Bình, province de Gia Định. Trois ans plus tard, le tổng An Thít fut créé par division de celui de Cần Giờ.

En 1911, la province de Gia Định fut divisée en quatre arrondissements ; celui de Nhà Bè comprenait quatre

tổng, dont Cần Giò và An Thít. En 1947, ces deux tổng furent séparés de Gia Định et rattachés à la province de Vũng Tàu, formant un nouvel arrondissement de Cần Giò.

À partir de là, le nom et les frontières de Cần Giò semblèrent passer d'une province à l'autre au gré des décisions administratives. En 1956, le territoire releva de la ville de Vũng Tàu ; en 1957, il en fut détaché pour être rattaché à la province de Phước Tuy, avec cinq communes : Cần Thạnh, Đồng Hòa, Long Thạnh, Thạnh An et Tân Thạnh.

Le tổng An Thít connut lui aussi sa succession de séparations et de rattachements : tantôt lié à Cần Giòc dans la province de Long An, tantôt constitué en arrondissement autonome de Quảng Xuyên. En 1960, les arrondissements de Cần Giò và Quảng Xuyên passèrent tous deux sous l'autorité de la province de Biên Hòa ; en 1965, ils furent de nouveau rattachés à Gia Định. Cette organisation perdura jusqu'en avril 1975.

Après 1975, le district de Duyên Hải releva de Biên Hòa jusqu'au début de 1976, puis fut rattaché la même année à Đồng Nai. En 1978, Duyên Hải fut intégré à Saigon.

Ce fut une date essentielle : pour la première fois, cette terre tournée vers la mer devenait officiellement une partie de la ville.

En 1991, l'ancien nom de Cần Giò fut rétabli et remplaça celui de Duyên Hải. En 2003, le district comprenait un bourg et six communes : le bourg de Cần Thạnh, ainsi que les communes d'An Thới Đông, Bình Khánh, Long Hòa, Lý Nhơn, Tam Thôn Hiệp và Thạnh An.

Et tout récemment, en 2025, le district de Cần Giò a officiellement été supprimé et son territoire réorganisé en quatre nouvelles communes : Bình Khánh, Cần Giò, An Thới Đông et Thạnh An.

Ainsi s'achève une longue étape de changements de noms et de frontières, tandis qu'une autre page administrative commence.

Lorsque je parcours cette succession de dates, Cần Giò me fait penser à quelqu'un qui aurait changé plusieurs fois de nom et de famille au cours de son existence, sans jamais perdre ce qu'il porte au plus profond de lui : cette saveur salée des mangroves et de la mer, demeurée intacte malgré le temps.



Photo : la mangrove et les singes

MANGROVES, VIEILLES PAGODES ET ÎLES QUI CONSERVENT ENCORE L'ÂME DU PAYS

Aujourd'hui, l'autoroute Bến Lức – Long Thành traverse le territoire de Cần Giờ, tandis que plusieurs routes provinciales et locales contribuent à le relier au monde extérieur. Le district compte huit pagodes, dont deux relevant de la tradition Tịnh Độ Cư sĩ. Trois seulement ont un religieux résident : la pagode Hải Đức à Cần Thạnh, la pagode Quang Minh Như Lai à Bình Khánh et la pagode Nhơn Hòa à Lý Nhơn. Quant à la plus ancienne, celle où le passage du temps semble avoir laissé les traces les plus profondes, il s'agit de Thạnh Phước, que les habitants appellent familièrement la pagode Cây Me, au cœur de Cần Thạnh.

Si Cần Giờ est affectueusement surnommé le « poumon vert » de Saïgon, c'est avant tout parce qu'il abrite la première réserve de biosphère mondiale du Viêt Nam.

C'est un endroit où l'on peut laisser derrière soi, pour quelques heures, le bruit et la précipitation de la ville et revenir vers une nature presque originelle.

Lorsqu'on avance en bateau à travers la zone écotouristique de Vàm Sát, difficile, je crois, de rester insensible à l'immensité des palétuviers, à cet écosystème d'une richesse exceptionnelle, considéré par l'Organisation mondiale du tourisme comme l'un des exemples les plus remarquables au monde en matière de développement touristique lié aux mangroves.

Du sommet de la tour Tang Bồng, haute de vingt-six mètres, le regard embrasse dans toutes les directions une mer verte de palétuviers qui semble ne jamais finir.

On peut aller au marais Dơi Nghệ pour découvrir des espèces rares de chauves-souris, ou rejoindre la réserve ornithologique entre avril et octobre, lorsque des milliers d'oiseaux viennent s'y rassembler pour nicher. Il y a encore l'élevage de crocodiles, où l'on peut tenter une expérience de pêche au crocodile dans un environnement semi-sauvage, mais aussi pêcher des crabes et des poissons, ou planter soi-même un palétuvier, comme pour rappeler à chacun qu'on ne vient pas seulement ici pour regarder : on peut aussi donner un peu de soi pour préserver.

L'île aux Singes abrite des milliers de macaques à longue queue vivant en liberté, si peu farouches qu'ils s'approchent des visiteurs avec une insolence presque comique.

Les îles de Thạnh An et Thiêng Liêng possèdent une tout autre beauté. Paisibles, simples, elles conservent encore l'aspect brut des villages de pêcheurs. On peut y camper, faire du vélo, ou ne rien faire du tout, simplement s'asseoir et écouter les vagues.

Thiêng Liêng a d'ailleurs été reconnue comme la première destination exemplaire de tourisme communautaire de la ville. Une preuve, finalement, que la simplicité et la sincérité des habitants d'une île peuvent elles aussi devenir une richesse touristique précieuse.

À Thạnh An comme à Thiêng Liêng, on découvre la vie des pêcheurs, on goûte des fruits de mer encore frémissants de fraîcheur, à peine sortis de l'eau, on pédale sur de petits chemins et l'on regarde le paysage jusqu'à sentir son esprit s'alléger.

Et lorsqu'on a faim, il suffit de passer par le marché Hàng Dương, au centre du district. On le considère comme

un véritable paradis gastronomique, regorgeant de poissons, coquillages et crustacés frais à des prix raisonnables. Il suffit d'y manger une fois pour garder longtemps en bouche cette saveur iodée qui n'appartient qu'à la mer de Cần Giờ.

DE L'ÎLE SILENCIEUSE À LA PORTE D'ENTRÉE DES MILLIARDS

Pendant des années, Cần Giờ a conservé l'allure d'une terre oubliée, alors même qu'elle renfermait un véritable trésor naturel.

Séparés du reste de la ville par les cours d'eau, habitants et visiteurs n'avaient pour entrer ou sortir que le bac de Bình Khánh ou les liaisons rapides par voie fluviale. À chaque fête, à chaque Têt, à chaque week-end, les files de véhicules s'étirant sur des kilomètres devant le bac sont devenues un refrain si familier qu'il en est presque lassant. Les cinquante kilomètres qui séparent Cần Giờ du centre de Saïgon prennent alors des allures de voyage au bout du monde.

Même avec Bà Rịa – Vũng Tàu, distante d'à peine quinze kilomètres par la mer, une distance idéale pour créer une chaîne touristique littorale continue, Cần Giờ doit encore compter sur une fragile liaison par ferry, susceptible d'être interrompue dès que la mer grossit ou que le vent se lève.

Pendant des décennies, ces goulets d'étranglement ont retenu ce « poumon vert » en arrière, le condamnant à rester une belle île silencieuse, riche de tant de choses sans

pouvoir encore transformer pleinement cette richesse en prospérité.

Mais le vent commence à tourner.

Cần Giờ attire désormais l'attention de grands groupes économiques, parmi lesquels Vingroup se distingue par plusieurs propositions de très grande ampleur. Il ne s'agit plus seulement d'immobilier touristique, mais d'une stratégie globale de développement associant infrastructures de transport et logistique de niveau international.

Au centre de cette ambition se trouve le gigantesque projet urbain et touristique gagné sur la mer, Vinhomes Green Paradise, prévu sur près de 2 870 hectares, avec un investissement total supérieur à dix milliards de dollars. L'objectif affiché est d'en faire une vaste cité combinant villégiature, tourisme et habitat.

Pour faire sauter le verrou des transports qui entrave la région depuis si longtemps, plusieurs infrastructures majeures sont proposées en parallèle.

La plus spectaculaire serait une ligne de métro capable d'atteindre 350 km/h, exploitée de manière continue et permettant de relier Phú Mỹ Hưng à la zone du projet en seulement douze minutes.

Douze minutes.

Si quelqu'un avait annoncé cela aux habitants de Cần Giờ il y a vingt ans, je doute que beaucoup l'aient cru.

Le projet représenterait environ quatre milliards de dollars d'investissement et relierait directement Cần Giờ au centre de Saïgon. Il promet de mettre fin aux attentes

interminables devant les bacs et aux embouteillages qui ont empoisonné la vie de générations entières.

En parallèle, une liaison routière maritime entre Cần Giò et Vũng Tàu, traversant la baie de Gành Rái, est également proposée à l'étude. Elle réduirait à une dizaine de minutes le trajet entre deux pôles touristiques séparés d'à peine quinze kilomètres.

Ce serait l'ouverture d'un corridor économique maritime sûr et praticable toute l'année, en lieu et place de l'ancienne liaison par ferry, toujours à la merci du vent et de la houle.

À côté de ces projets privés, la ville s'emploie elle aussi à accélérer ses grands chantiers d'infrastructure.

Le pont de Cần Giò est considéré comme l'une des pièces essentielles de ce puzzle. Son chantier devrait commencer en 2026. Il est prévu avec quatre voies pour les véhicules motorisés et deux voies mixtes, sur une longueur totale de 7,3 kilomètres, pour un coût dépassant onze mille milliards de đồng.

Une fois achevé, ce pont devrait soulager le bac de Bình Khánh, qui porte depuis tant d'années sur ses épaules le poids de tous ceux qui traversent le fleuve.

La route Rừng Sác doit également être reliée à l'autoroute Bến Lức – Long Thành, afin d'assurer une connexion directe entre Cần Giò, l'aéroport international de Long Thành et les provinces du delta du Mékong. Cần Giò pourrait alors devenir un maillon important du réseau de transport de tout le Sud-Est vietnamien.

Plus loin encore se dessine le projet de port international de transbordement de Cần Giò. Toujours à

l'étude, il pourrait attirer plusieurs milliards de dollars d'investissements et devenir un point stratégique de transbordement sur les grandes routes maritimes mondiales, capable de rivaliser avec les grands ports de la région.

Tout le littoral de Cần Giỏi est par ailleurs destiné au développement des activités logistiques, des services maritimes, de la logistique industrielle et de pôles commerciaux et touristiques internationaux, avec l'ambition de former une chaîne complète de valeur économique tournée vers la mer.

Lorsque je rassemble tous ces chiffres et tous ces projets encore couchés sur le papier, l'image de la vieille jarre d'eau de Nguyễn Ánh et de sa tige graduée me revient.

Autrefois, les gouttes tombaient une à une, tic, tac, mesurant le temps au milieu des jours de fuite et de détresse.

Aujourd'hui, Cần Giỏi mesure lui aussi son propre temps.

Seulement, les gouttes ont changé de nom : elles s'appellent désormais milliards de dollars, travées de ponts, lignes de métro à grande vitesse.

Mais quelle que soit l'ampleur des transformations à venir, quels que soient les ouvrages gigantesques grâce auxquels Cần Giỏi s'élancera vers le grand large, j'aimerais qu'il conserve ce qui fait son âme.

La limpidité de cette eau qui étonnait Crawford il y a deux cents ans.

La simplicité des habitants de Thiềng Liêng.

Le vert profond, presque infini, de ses mangroves.

Car une terre qui s'enrichit en perdant son âme ne vaut guère mieux qu'un homme entouré de richesses qui aurait oublié d'où il vient.

Tous ces projets, au fond, appartiennent encore à l'avenir. Ils ressemblent à une marée montante, qui avance lentement, dont nul ne sait exactement quand elle atteindra la rive.

Mais chacun a le droit de croire que le jour où Cần Giò prendra véritablement son envol n'est désormais plus très loin.



Photo : la mer de Cần Giò

Essai 42

CẦN GIỜ, FAÇADE DU COMMERCE MARITIME, CARREFOUR DES CIVILISATIONS

Sous mes pieds, les dépôts de sable s'étirent comme une trace de rouge à lèvres passée sur la bouche des eaux. La rivière Lòng Tàu se coule vers le large telle une immense couleuvre assoupie, elle avance, encore et toujours, emportant avec elle les alluvions, les sédiments, mais aussi tant de secrets enfouis au plus profond de la terre de Cần Giờ. L'humidité salée s'accroche à la peau. Le vent apporte une odeur d'algues, de mer et de forêt, et celle, plus lointaine encore, d'un ancien port marchand autrefois grouillant de vie, dont il ne reste aujourd'hui que le souvenir.

« Vous cherchez de l'or, mon garçon ? »

Un vieil homme m'interpelle depuis une barque de pêche toute proche, un sourire vague flottant derrière la fumée de sa cigarette. Je ris et lui réponds :

« Non, monsieur. Je cherche les traces de nos ancêtres, ceux qui faisaient du commerce par ici autrefois. »

Le vieux se redresse. Au milieu des rides profondément creusées par le soleil et le vent, ses yeux se mettent à briller.

« Le port marchand de Cần Giờ, mon garçon, ce n'était pas rien ! Autrefois, il y avait des ghe bầu, des ghe vỏ, des bateaux marchands venus du Siam, du Cambodge, et même les Chinois qui allaient et venaient sans arrêt. Aujourd'hui, qui peut encore se souvenir de tout ça ! »

Je regarde l'eau et j'imagine Cần Giở à cette époque, vibrant du bruit des coques que l'on frappait, des chants accompagnant les filets que l'on remontait, des appels et des marchandages entre négociants venus de royaumes lointains. Cette terre ne fut pas seulement celle des forêts profondes de mangrove, ni seulement un pays où poissons et crevettes foisonnaient. Il y a mille ans déjà, elle constituait un important relais commercial, un lieu où les anciennes routes marchandes avaient, un jour, inscrit leur marque sur la carte de l'Asie du Sud-Est.

Mais comment en avoir la certitude ?

J'ai essayé d'en chercher la réponse dans les vestiges archéologiques...

LES VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES DE CẦN GIỜ, TRACES DU COMMERCE MARITIME

Commençons par les « sépultures en jarre », cette mystérieuse pratique funéraire qui porte aussi la trace d'une classe de marchands. Sur les sites de Giồng Cá Vồ, Giồng Phệt, Giồng Am et ailleurs, des centaines de tombes en jarre ont été mises au jour. Ce mode d'inhumation était assez répandu parmi les populations anciennes du Sud du Vietnam, notamment dans la culture de Sa Huỳnh. Le défunt était placé dans une grande jarre, parfois le corps replié, les genoux ramenés vers lui, accompagné de nombreux objets funéraires.

Parmi les découvertes les plus remarquables figurent les boucles d'oreilles à deux têtes animales, bijoux d'une grande finesse, ornés de motifs zoomorphes minutieusement travaillés, que l'on associe généralement

aux classes privilégiées ou aux riches marchands. À leurs côtés ont été retrouvés des colliers de perles d'agate et de verre, dont on suppose qu'ils venaient d'Inde ou du Moyen-Orient. La présence de tels objets laisse entendre que les habitants de Cần Giò entretenaient déjà des échanges avec des contrées extérieures. Les poteries grossières et les céramiques plus fines sont également nombreuses. Certaines présentent des caractères nettement locaux, tandis que d'autres, d'inspiration étrangère, témoignent d'échanges culturels.

Les bracelets, les bagues et les haches en bronze retiennent tout particulièrement l'attention, car le Sud du Vietnam ne possède pas de ressources naturelles en cuivre. La matière première venait donc très probablement d'ailleurs, ce qui permet de penser que Cần Giò participait à un vaste réseau d'échanges de métaux.

Tous ces objets nous montrent que les habitants de Cần Giò ne vivaient pas seulement de chasse et de cueillette. La présence de bijoux précieux, d'agate, de verre et d'objets en bronze révèle une économie dans laquelle les échanges et le commerce avaient déjà leur place. Plus encore, les objets venus d'Inde ou du Moyen-Orient, ou du moins marqués par leur influence, suggèrent qu'il y a environ deux mille ans, Cần Giò était déjà relié aux grands réseaux du commerce maritime de l'Asie du Sud-Est.

Quant aux céramiques, elles apportent elles aussi les traces d'un ancien comptoir de transit. En dehors des objets retrouvés dans les sépultures en jarre, les fragments de poterie découverts sur les sites archéologiques de Cần Giò fournissent de précieux indices sur les activités commerciales de l'époque.

La céramique locale se compose surtout de poteries de terre cuite assez grossières, de fabrication simple, destinées aux besoins de la vie quotidienne. À côté de celles-ci, certaines céramiques du sud de la Chine présentent une glaçure verte et pourraient provenir de fours du Guangdong ou du Fujian. Plus remarquables encore sont les fragments portant l'empreinte de l'Inde et du Moyen-Orient, avec des techniques de glaçure et des motifs beaucoup plus élaborés. Leur présence prouve que des marchandises étrangères parvenaient jusqu'ici.

Ces vestiges dessinent l'image d'un espace commercial d'une étonnante ampleur. Les céramiques du sud de la Chine témoignent de relations précoces entre Cần Giò et les négociants chinois, tandis que les traces indiennes et moyen-orientales repoussent encore les limites de ces échanges, jusqu'aux routes maritimes lointaines. On peut dès lors avancer l'hypothèse que Cần Giò fut autrefois une escale de transit sur les voies du commerce maritime, un endroit où des marchandises venues de multiples régions s'arrêtaient, s'échangeaient, avant peut-être de repartir vers de grands centres comme Óc Eo ou les cités du Champa.

Les objets métalliques constituent un autre indice de ces contacts et de ces échanges. De nombreux outils, armes et bijoux en métal ont été découverts à Cần Giò. Les bracelets et les bagues sont fabriqués dans des alliages de cuivre et d'étain, sans que l'on puisse établir clairement qu'ils aient été produits sur place. On a également retrouvé des haches et des pointes de lance en bronze. Certaines haches présentent des traits caractéristiques du style Đông Sơn, ce qui suggère des échanges entre les habitants de Cần Giò et la culture Đông Sơn du nord du Vietnam. Ces découvertes laissent penser que la métallurgie locale n'était

peut-être pas très développée, mais que les habitants participaient vraisemblablement à des réseaux d'échanges métallurgiques, recevant d'autres régions matières premières ou produits finis, qu'ils utilisaient, retravaillaient ou échangeaient.

La présence de pointes de lance en bronze ouvre encore une autre possibilité. À côté du commerce, cette région a peut-être connu des activités militaires ou des conflits liés au contrôle des ressources et des voies d'échange. Il faudrait davantage de preuves pour pouvoir l'affirmer, bien sûr, mais ces vestiges montrent déjà que l'ancien Cần Giở n'était nullement une communauté isolée. Il appartenait à des courants d'échanges bien plus vastes qui traversaient toute la région.

LE CẦN GIỜ ANTIQUE DANS LES RÉSEAUX DU COMMERCE INTERNATIONAL

À partir des vestiges archéologiques, je peux tenter d'esquisser le visage du Cần Giở antique. Ce n'était pas une simple zone de peuplement agricole, mais un important relais pour la circulation des marchandises. Ceux qui y vivaient n'étaient pas seulement pêcheurs ou chasseurs. Il y avait aussi parmi eux des marchands, des intermédiaires qui participaient aux échanges de biens. La présence de bijoux, de céramiques importées et d'objets métalliques laisse entrevoir une certaine prospérité, qui n'avait peut-être rien à envier à celle d'autres grands ports marchands de la région, tel Óc Eo.

À travers les objets qui subsistent sous les couches de vase, Cần Giở nous révèle peu à peu un autre visage. Ce n'était pas seulement la terre des palétuviers. C'était

aussi un maillon du vaste courant du commerce antique, un lieu où des navires venus d'au-delà des mers faisaient escale, apportant avec eux des marchandises, des cultures, et l'empreinte d'une époque traversée de bouleversements.

La situation géographique de Cần Giò lui conférait un avantage rare. C'était la « façade maritime » du bassin du Đồng Nai, mais aussi le point de jonction entre le Sud-Ouest et le Sud-Est du Vietnam. Les eaux venues du Vàm Cỏ descendaient jusque-là, chargées de produits et de marchandises, avant de rejoindre les navires qui partaient au loin, par-delà les mers.

Lorsque l'on observe les anciens ports marchands de l'Asie du Sud-Est, Óc Eo, dans l'actuelle province d'An Giang, Prey Nokor, au Cambodge, ou encore les mouillages du Champa, un point commun apparaît : tous se situaient sur de grands axes de circulation fluviale.

Cần Giò ne faisait pas exception.

Il fut donc un temps où Cần Giò représentait l'une des portes importantes d'une civilisation ancienne. Puis le cours de l'Histoire en décida autrement, et le port marchand disparut peu à peu sous les couches de vase et d'alluvions. Les navires d'autrefois se sont évanouis. Il n'en subsiste plus que des traces ténues, enfouies dans les sites archéologiques.

Mais l'Histoire ne dort jamais vraiment.

À mesure que les fouilles se poursuivent, qu'un fragment de poterie ou une boucle d'oreille ressurgit de terre, Cần Giò reprend sa place de témoin du passé. Et qui sait si, sous cette boue profonde, bien d'autres secrets n'attendent pas encore d'être révélés ?

Cần Giờ n'est pas seulement le royaume des forêts de palétuviers, ni seulement une halte pour les pêcheurs qui prennent la mer. Il fut aussi un port prospère, un relais reliant différentes civilisations, une empreinte silencieuse laissée par le temps.

CẦN GIỜ, PHILOSOPHIE D'UNE TERRE DE RENAISSANCE

Ah, le Cần Giờ que l'on connaît aujourd'hui, c'est la vase, les palétuviers, le vent de mer âprement salé. Mais le Cần Giờ d'autrefois, celui qui se cache sous les couches de limon tendre, c'est une tout autre histoire.

Une terre dont on pourrait croire qu'elle n'a jamais connu que les mangroves, le sel marin et les vagues couronnées d'écume. Pourtant, au plus profond de son sol, un port marchand fut jadis florissant, et tout un passé y scintilla comme la mer aux jours de calme.

Je m'assieds. Je tends l'oreille.

Et me voilà presque à murmurer avec une âme ancienne qui remue dans sa jarre funéraire, quelque part dans les ténèbres du temps.

« Qui es-tu ? »

« Quelqu'un qui s'est couché ici il y a mille ans. Un homme de l'ancien port. Une âme de Giồng Cá Vồ. »

Giồng Cá Vồ !

Un nom à la fois rustique et mystérieux. Blotti au cœur de la mangrove, ce lieu fut autrefois un port prospère, fréquenté par les marchands, où les navires chargés de

marchandises entraient et sortaient sans relâche. Ici, on ne labourait guère la terre, on ne vivait pas des champs ni des jardins. On vivait de la mer, du fleuve, des courants marins qui roulaient avec eux de l'or, de l'argent, de l'agate et des coquillages venus d'horizons inconnus.

« Tu entends le bruissement de la mangrove ? »

« Bien sûr. Mais j'entends aussi d'autres échos, venus de très loin, d'un temps dont plus personne ne se souvient. »

Aujourd'hui, Cần Giờ est une terre silencieuse, maculée de boue. Des arroyos tortueux s'y déploient vers la mer comme les veines d'un immense corps. Des maisons se blottissent dans la mangrove. Des barques tanguent sur une eau trouble, lourde d'alluvions. Et pourtant, quelque part sous l'épaisseur de la vase, des traces anciennes remuent encore.

Giồng Cá Vồ, Giồng Phệt, Giồng Am... Des noms qui ont quelque chose de campagnard, mais qui éveillent aussi une sensation de mystère et de lointain.

Là, on a exhumé des jarres funéraires, des bracelets de bronze, des colliers d'agate étincelants. Les vestiges d'une époque où Cần Giờ n'était pas seulement une contrée sauvage couverte de forêts, mais un relais commercial animé, un lieu où marchandises, hommes et histoires circulaient sans cesse.

« Tu les vois ? Ces boucles d'oreilles à deux têtes animales, ces colliers de perles d'agate, ces bracelets de bronze qui brillent encore ? »

« Oui, je les vois. Ce ne sont pas les biens de pauvres gens. Ils appartenaient à des hommes qui furent

riches, à ceux qui commerçaient depuis le Đồng Nai et le Vàm Cỏ jusqu'aux ports lointains de l'Asie du Sud-Est. »

« J'ai vu autrefois les convois de navires marchands accoster ici. »

« Que transportaient-ils ? »

« Des coquillages venus de mers lointaines, de l'or descendu des fleuves et des montagnes, des céramiques sorties de fours très loin au nord. Des marchandises précieuses, pas seulement destinées à l'usage quotidien, mais à l'échange, à l'enrichissement, à la mise en relation de terres étrangères les unes avec les autres. »

Je ferme les yeux et tente de revoir la scène.

Des hommes robustes transportent sacs et coffres depuis des pirogues. Des femmes enfilent des perles, examinent soigneusement chaque bracelet de bronze. Dans les transactions, les pièces de monnaie s'entrechoquent avec un petit tintement clair. Puis viennent les festins au bord du fleuve, les chants, les tambours qui résonnent au cœur de la nuit.

Cần Giò fut vivant.

Cần Giò fut éclatant.

Cần Giò fut un lieu où arrivaient les embarcations venues de près comme de très loin.

Puis, comme une vague furieuse, le temps emporta tout.

Les navires marchands disparurent. Des anciens mouillages, il ne resta plus que la vase tendre et les palétuviers. Le temps est sans pitié. Il enfouit tout dans la

terre, ne laissant derrière lui que d'étranges jarres funéraires où les morts reposent recroquevillés, semblables à des enfants dans le ventre de leur mère.

«Pourquoi ? Pourquoi enterrez-vous vos morts ainsi?»

« Pour revenir. Pour renaître. Parce que la mort n'est pas la fin. Nous ne faisons que nous préparer à un autre voyage, à une autre traversée, plus longue encore. »

Ces jarres ne sont donc pas seulement des tombes. Elles sont aussi le symbole d'une étrange croyance.

Les morts ne sont pas allongés, le corps droit et les membres étendus. Ils se replient sur eux-mêmes, comme des enfants dans le ventre maternel.

Un cycle de réincarnation ?

Une renaissance ?

Ou simplement une manière de permettre à l'âme d'être enveloppée, protégée, bercée dans l'éternité ?

Je ne sais pas.

Mais je sais que ces disparus sont encore là, dans chaque souffle du vent marin, dans chaque vague qui vient mourir sur la rive, dans chaque feuille de palétuvier qui frémit.

Un frisson me traverse.

Étrange philosophie, certes, mais profondément humaine. Mourir ne signifie pas disparaître. La mort n'est qu'une halte avant de reprendre un long voyage.

Ceux qui reposent ici ne sont pas des oubliés.

Ce sont des voyageurs partis au loin.

Le vent de mer siffle dans les rangées de palétuviers. Les vagues frappent les berges de Cần Giò. J'ouvre les yeux. Devant moi s'étend une vasière tachetée, où des crabes fantômes détalent dans tous les sens. J'aperçois les traces incertaines d'une époque désormais très lointaine.

Et pourtant, quelque part dans le vent, dans l'eau, dans la terre, j'entends encore les pas des anciens marchands. Je sens encore le souffle d'un port qui fut autrefois prospère.

Aujourd'hui, Cần Giò n'a plus que ses pêcheurs silencieux, leurs filets et leurs barques. Ceux qui coupent le bois de palétuvier, ramassent les palourdes, remontent leurs carrelets. Quelques éclats de voix et de rire se mêlent encore au bruit des vagues.

Mais sous les couches profondes de vase existe un autre monde.

Une autre histoire.

L'histoire de marchands, de bateaux, des rêves lointains de ceux qui ne sont plus.

Une autre histoire continue de murmurer.

Et moi, je reste assis là, à l'écouter.

J'écoute.

En silence.

POSTFACE

Après avoir écrit la dernière page du deuxième volume, je suis resté assis longtemps sans bouger. Pas vraiment parce que j'étais fatigué. Plutôt avec ce petit pincement au cœur que l'on éprouve lorsqu'on vient d'accompagner un vieil ami jusqu'à la gare routière : on sait bien qu'on se reverra, et pourtant quelque chose en nous n'arrive pas tout à fait à se rassurer.

Ces deux volumes, quatre-vingts textes au total, m'ont conduit du cœur fastueux de l'ancien Quận Nhứt jusqu'à Cần Giờ et ses vents chargés de sel, du marché Bến Thành illuminé jusqu'à un petit sanctuaire perdu au milieu du Vàm Thuật, dont presque plus personne ne se souvient du nom. Après avoir parcouru un territoire aussi vaste, on pourrait croire que les histoires à raconter commencent à manquer.

Et pourtant, plus j'écris, plus Sài Gòn me fait penser à un puits sans fond. On a beau y puiser, jamais on ne l'épuise.

Une petite ruelle, un vieux pont, le nom apparemment banal d'un marché, et voilà que derrière ces choses presque insignifiantes se cache toute une vie. Parfois même celle d'une famille entière, d'un quartier pauvre, d'une génération qui a vécu là avant de s'effacer doucement pour laisser la place à la suivante.

Écrire sur Sài Gòn est donc à la fois facile et difficile.

Facile, parce que chacun porte en lui son propre Sài Gòn, celui dont il se souvient, celui qu'il peut raconter.

Difficile, parce que cette ville refuse obstinément de rester immobile assez longtemps pour qu'on puisse en

tracer un portrait définitif. Les rues changent de nom, les frontières administratives bougent, les vieilles maisons disparaissent, d'autres surgissent à leur place. Chaque fois que la ville change de vêtement, un morceau de mémoire tombe quelque part, attendant que quelqu'un ait la chance, ou peut-être le destin, de le ramasser et de le regarder de plus près.

J'espère seulement être l'un de ceux à qui cette chance a été donnée, tout en sachant parfaitement que les forces d'un seul écrivain ne suffiront jamais à embrasser une terre aussi vaste, sur laquelle tant de couches du temps se sont superposées.

Des amis écrivains m'ont déjà demandé: qui se soucie encore de ces vieilles histoires, de ces récits d'autrefois? Pourquoi se donner tant de mal à les écrire?

Je me contente de sourire, parce que je ne sais pas vraiment quoi répondre.

Et puis, un jour, on se retrouve à un carrefour familial. On entend un vieil homme prononcer, presque par hasard, l'ancien nom d'une rue, et quelque chose remue soudain au fond de soi.

Car Sài Gòn est une ville à la fois oublieuse et incroyablement fidèle.

Oublieuse, parce qu'elle peut démolir l'ancien pour bâtir du neuf avec une rapidité déconcertante.

Et pourtant, étrangement fidèle, parce que même des couches et des couches de béton ne suffisent pas à effacer un vieux nom, une ancienne façon de vivre. Tout cela continue à se glisser dans les paroles quotidiennes, dans les habitudes et, surtout, dans la mémoire de ceux qui sont

passés par ces lieux, qui les ont aimés et qui continuent de les regretter.

En refermant ces deux volumes, je n'oserais pas dire que je connais bien Sài Gòn.

Je peux seulement dire que j'ai essayé de l'écouter.

Je l'ai écoutée en marchant lentement dans ses ruelles, à travers les histoires racontées par les anciens, à travers mes propres souvenirs, avec le regard de quelqu'un qui appartient à cette ville, mais qui, parfois aussi, prend un peu de distance pour mieux la voir.

Si, au fil de ces deux volumes, une seule phrase vous fait interrompre votre lecture, si elle vous rappelle soudain un coin de rue qui n'appartient qu'à vous, une vieille avenue, un nom que vous n'aviez pas entendu depuis longtemps et qui, tout à coup, vous réchauffe le cœur, alors, pour moi, ce sera déjà suffisant.

Car au bout du compte, ce qu'une ville possède de plus durable n'est peut-être pas ce qui demeure encore debout, mais ce dont les hommes continuent de se souvenir.

Sài Gòn, sous toutes les couches des Sài Gòn disparus, est toujours là.

Elle vit encore.

Elle respire encore.

Elle attend d'autres pages, les miennes peut-être, ou celles de quelqu'un d'autre, plus tard, qui poursuivra cette recherche et continuera à l'aimer, à se souvenir d'elle.

Quant à moi, je vais m'arrêter ici pour quelque temps, comme un voyageur qui fait halte au bord d'un fleuve, se retourne une dernière fois, puis reprend la route.

Car les histoires d'une terre et de ses habitants, qui pourrait jamais prétendre les raconter jusqu'au bout?



Photo : Danse du lion

NGUYỄN ĐÔNG A, QUELQUES REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Nguyễn Đông A, Américain d'origine vietnamienne, de son vrai nom Nguyễn Thành Sơn, est né en 1957 à Long Điền, dans la province de Phước Tuy. Il a vécu successivement à Long Điền, Bà Rịa et Vũng Tàu, au Vietnam, puis dans l'Oregon et le Maryland, aux États-Unis. Il a suivi des études universitaires et postuniversitaires et mené des travaux de recherche scientifique dans différents domaines, notamment la linguistique, la littérature et l'histoire, à l'Université de pédagogie, à l'Université générale et à l'Institut des sciences sociales de Sài Gòn.

Ouvrages publiés récemment :

1. Lấp lánh áo hoa, ouvrage photographique, Éditions Văn hóa & Văn nghệ, 2017.
2. Lơ thơ vật cỏ, ouvrage littéraire, Éditions Hội Nhà văn, 2017.
3. Hòn đá lặn không rêu, ouvrage littéraire réunissant 32 auteurs, sous la direction de Nguyễn Đông A. Publié aux États-Unis, Éditions Khơi Dòng, 2021, et au Vietnam, Éditions Hội Nhà văn, 2021.
4. Hồn phách núi sông, essais et recherches sur le Sud-Est du Vietnam, Éditions Hội Nhà văn, 2022.
5. Người trên thánh giá, essais et recherches sur le catholicisme vietnamien, Éditions Hội Nhà văn, 2022, puis publié par Nhân Ảnh sur le réseau mondial Amazon, 2022.
6. Linh mục: Tôi đã làm gì? Nguyễn Đông A en assure l'édition, l'adaptation de la poésie en récit et la traduction du vietnamien vers l'anglais. Deux

- éditions imprimées publiées aux États-Unis ainsi qu'une édition numérique diffusée mondialement, 2025.
7. Lá bùa cháy giữa trời mưa, recueil de nouvelles et de récits de moyenne longueur, Éditions Khôi Dòng, éditions imprimées en vietnamien et en anglais, 2025. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.
 8. Cánh cò sông nước, volumes 1 et 2, chroniques et recherches sur le delta du Mékong, Éditions Khôi Dòng, 2025, édition imprimée en vietnamien. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.
 9. Hậu sinh Rạch Lúa, roman, éditions imprimées en vietnamien et en anglais, 2025. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.
 10. Trôi về không còn là người cũ, roman, éditions imprimées en vietnamien et en anglais, 2025. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.
 11. Mụ điên & những bước chân, roman, éditions imprimées en vietnamien et en anglais, 2025. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.
 12. Đồng lúa & dấu lặng Ngôi Lờ, essais et recherches sur le catholicisme dans le Sud du Vietnam, Éditions Khôi Dòng, édition imprimée en vietnamien, 2025 ; Amazon KDP, États-Unis, diffusion mondiale. Réédition en vietnamien et en anglais en 2026 chez Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.
 13. Phụng Hiến Chữ Nghĩa, Đọc Thơ Trong Cõi Mê Tỉnh, essais et études universitaires, Éditions Hội Nhà văn, 2025.

14. Mùi Trầm Biển, recueil de nouvelles, Éditions Khôi
Dòng, 2026. Barnes & Noble Press, États-Unis,
diffusion mondiale.

TABLE DES MATIÈRES

OUVERTURE DU VOLUME 2 p.5

AVANT-PROPOS p.13

Essai 1 p.16

BÌNH THẠNH, TERRE ANCIENNE, ÂME D'AUTREFOIS,
VISAGE D'AUJOURD'HUI

Essai 2 p.28

DES VIEUX PONTS AU TOIT DE SAIGON

Essai 3 p.41

CES HORLOGES QUI NE MARCHENT PLUS

Essai 4 p.57

BÌNH QUỚI – THANH ĐÀ, L'ÎLOT QUI ATTEND DE
CHANGER DE PEAU

Essai 5 p.75

LĂNG ÔNG, VIEUX ĐÌNH, MARCHÉ D'AUTREFOIS,
L'ÂME DE BÌNH THẠNH

Essai 6 p.94

PHÚ NHUẬN, DE LA MÉMOIRE À LA PROSPÉRITÉ

Essai 7 p.105

PHÚ NHUẬN, CES NOMS QUI N'EXISTENT DANS
AUCUN REGISTRE

Essai 8 p.114

PHÚ NHUẬN, UNE SOURCE QUI N'A JAMAIS CESSÉ
DE COULER

Essai 9 p.123

DEUX SIÈCLES DE SOMMEIL AU MILIEU DE LA VILLE

Essai 10 p.132

GÒ VẤP, TERRE DES ANCIENNES BUTTES, VILLE
D'AUJOURD'HUI

Essai 11 p.141

GÒ VẤP, JADIS TERRE HAUTE, MAIS OÙ SONT
PASSÉS LES VẤP ?

Essai 12 p.152

RETOUR À UN ANCIEN TEMPLE BOUDDHIQUE DE GÒ
VẤP

Essai 13 p.156

CHÙA NGHỆ SĨ, LÀ OÙ LES GENS DE SCÈNE
VIENNENT REPOSER ENSEMBLE

Essai 14 p.165

LES ANCIENNES MAISONS COMMUNALES DE GIA
ĐỊNH

Essai 15 p.178

LE SANCTUAIRE AU MILIEU DES EAUX, UNE HISTOIRE
VIEILLE DE TROIS SIÈCLES

Essai 16 p.186

LE DIXIÈME ARRONDISSEMENT, DES TERRES EN
FRICHE DEVENUES VILLE, DE VIEUX TEMPLES
TÉMOINS DE LEUR TEMPS

Essai 17 p.197

SÀI GÒN DANS LA MÉMOIRE COUVERTE DE MOUSSE

Essai 18 p.205

LE DIXIÈME ARRONDISSEMENT, LES RONDS-POINTS
DE LA MÉMOIRE

Essai 19 p.216

TRACES ANCIENNES DE HÒA HƯNG, CHÍ HÒA : UNE
MÉMOIRE QUI REFUSE DE S'ENDORMIR

Essai 20 p.227

ĐỒNG MẢ MỒ, LES ÂMES INJUSTEMENT SACRIFIÉES
SOUS LES RUES DE SAÏGON

Essai 21 p.238

CHÚNG DIỆU CHI MÔN, LA PORTE QUI S'OUVRE SUR
LE SILENCE

Essai 22 p.251

GIÁC VIÊN, LÀ OÙ LE TEMPS DEMEURE EN SILENCE

Essai 23 p.264

DES PAS SUR LA TERRE DE SAÏGON, DE LA MÉMOIRE
DE L'HISTOIRE AUX JOIES SIMPLES DU QUOTIDIEN

Essai 24 p.286

L'ÉCHO DES SABOTS DE PHÚ THỌ RÉSONNE
ENCORE

Essai 25 p.307

TÂN PHÚ, DES MARÉCAGES DÉSERTS À LA RUMEUR
DE LA VILLE

Essai 26 p.316

TÂN BÌNH, UNE TERRE ANCIENNE AU CŒUR D'UNE
VILLE NOUVELLE

Essai 27 p.325

LES MARCHÉS À LA SAUVETTE, TOUTE UNE VIE DE
SAÏGON

Essai 28 p.335

TÂN SƠN NHÚT, UNE VIE EN VOL À TRAVERS LES
BOULEVERSEMENTS DU TEMPS

Essai 29 p.344

UN COIN DE TÂN BÌNH, QUELQUES TRACES
ANCIENNES QUI DEMEURENT

Essai 30 p.352

TERRE ET GENS DE TÂN BÌNH, CES NOMS QUI
VIVENT PLUS LONGTEMPS QUE LES RUES

Essai 31 p.365

HÓC MÔN, RIEN QU'À ENTENDRE LE NOM, ON SENT
DÉJÀ L'ODEUR DE LA TERRE

Essai 32 p.374

LES DIX-HUIT VILLAGES DES JARDINS DE BÉTEL, LE
PARFUM VERT DU BÉTEL DANS L'HISTOIRE DE GIA
ĐÌNH

Essai 33 p.383

LE TOIT DU ĐÌNH QUI VEILLE SUR L'ÂME DE TÂN THỚI
NHÌ

Essai 34 p.389

DES CLOCHES ET UNE TERRE QUI RESPIRE ENCORE
LE TEMPS D'AUTREFOIS

Essai 35 p.396

CỦ CHI, LES VILLAGES D'AUTREFOIS ET CES ÂMES
QUI Y DEMEURENT ENCORE

Essai 36 p.403

LES ALLUVIONS DE LA MÉMOIRE, LE 4^e
ARRONDISSEMENT, UNE ÎLE QUI RESPIRE ENCORE

Essai 37 p.425

BẾN NGHÉ, DE L'AUTRE CÔTÉ DU PONT : LE
QUATRIÈME ARRONDISSEMENT, TERRE REDOUTÉE
D'AUTREFOIS, DESTIN D'UN CHEVAL SAUVAGE

Essai 38 p.456

LES HOMMES DU MILIEU DU QUATRIÈME
ARRONDISSEMENT ET UN SAÏGON DÉSORMAIS
LOINTAIN

Essai 39 p.478

LE 7^e ARRONDISSEMENT, UNE TERRE ENTRE LES
LUMIÈRES DE LA PROSPÉRITÉ ET L'OMBRE DE
L'OUBLI

Essai 40 p.487

NHÀ BÈ, UN BRAS DE FLEUVE OÙ LES SOUVENIRS
SE SÉPARENT EN DEUX

Essai 41 p.502

CẦN GIỜ, DE LA GOUTTE D'EAU DANS UNE JARRE À
LA PORTE OUVERTE SUR LE GRAND LARGE

Essai 42 p.515

CẦN GIỜ, FAÇADE DU COMMERCE MARITIME,
CARREFOUR DES CIVILISATIONS

POSTFACE p.526

NGUYỄN ĐÔNG A, QUELQUES REPÈRES
BIOGRAPHIQUES p.530

TABLE DES MATIÈRES p.533

SAÏGON SOUS LES COUCHES DE SAÏGON

VOLUME 2

ESSAIS – RECHERCHES

Texte & conception :
Nguyễn Đông A

ÉDITIONS KHƠI DÒNG

